

VINGT-QUATRIÈMES ASSISES
DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE
(ARLES 2007)

La préparation de cet ouvrage a été assurée
par les auteurs des conférences,
les participants aux tables rondes
et les animateurs des ateliers, sa coordination
et sa révision ont été effectuées par Hélène Henry.

VINGT-QUATRIÈMES ASSISÈS DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE (ARLES 2007)

Traduction/histoire

EN QUELLE LANGUE DIEU A-T-IL DIT "FIAT LUX" ?

par Maurice Olender

TRADUIRE BRAUDEL

TRADUIRE LE TEXTE HISTORIQUE

TRADUCTION ET HISTOIRE CULTURELLE

TABLE RONDE ATLF :

LA SITUATION DU TRADUCTEUR EN EUROPE

TRADUCTION ET MONDIALISATION DE LA FICTION

par Jean-Yves Mollier

ATELIERS DE LANGUES

avec la participation de :

BERNARD BANOUN
PHILIPPE BATAILLON
HELENA BEGUIVINOVA
SOPHIE BENECH
PAUL CARMIGNANI
JACQUELINE CARNAUD
FRANÇOISE CARTANO
ANNA CASASSAS
ANTOINE CAZÉ
ÉVELYNE CHÂTELAIN
YVES CHEVREL
CÉCILE DENIARD
JEAN-MICHEL DÉPRATS
JEAN-LUC DIHARCE
HOLGER FOCK
FRÉDÉRIC FORTE
PETER FRANCE
MARTIN DE HAAN
HÉLÈNE HENRY
AGATA KOZAK
MICHEL LAPORTE

DENISE LAROUTIS
SYLVIE LE MOËL
ALENA LHOTOVA
ISABELLE MACOR-FILARSKA
OLIVIER MANNONI
ALICIA MARTORELL LINARES
JEAN-YVES MASSON
JEAN-YVES MOLLIER
CLAUDE MURCIA
MAURICE OLENDER
ANNE-MARIE OZANAM
MARGUERITE POZZOLI
MONA DE PRACONTAL
SIAN REYNOLDS
RACHOD SATRAWUT
PETER SCHÖTTLER
ROS SCHWARTZ
LAURE TROUBETZKOY
MIGUEL-ANGEL VEGA
FRANÇOISE WUILMART



ACTES SUD

Sous le haut parrainage de M. le président de la République

Conception et coordination des Assises :

Le conseil d'administration d'ATLAS :

Hélène Henry (présidente)

Jürgen Ritte (vice-président)

Ann Grieve (secrétaire générale)

Marianne Millon (secrétaire générale adjointe)

Geneviève Charpentier (trésorière)

Bernard Hoepffner (trésorier adjoint)

Antoine Cazé, Cécile Deniard, André Gabastou, Chantal Moiroud,
Patrick Quillier

assistés à Paris de

Nathalie Campodonico

et la directrice du Collège international des traducteurs littéraires :

Françoise Cartano

assistée à Arles de

Christine Janssens et Caroline Roussel

Parmi les organismes publics et privés qui ont rendu possibles ces Assises et nous ont apporté leur aide, nous tenons à remercier tout spécialement :

La Ville d'Arles

Le Ministère de la Culture et de la Communication (Centre national du livre)

Le Ministère des Affaires étrangères (sous-direction du Livre)

La Communauté européenne

Le Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur

Le Conseil général des Bouches-du-Rhône

La Direction régionale des Affaires culturelles

L'Association des traducteurs littéraires de France

La Société des gens de lettres

L'Association du Méjan

L'Office du tourisme d'Arles

L'Antenne universitaire de la ville d'Arles

SOMMAIRE

PREMIÈRE JOURNÉE Vendredi 9 novembre 2007

Allocution d'ouverture par Hélène Henry, présidente d'ATLAS	11
EN QUELLE LANGUE DIEU A-T-IL DIT "FIAT LUX" ? Conférence inaugurale par Maurice Olender.....	17
TRADUIRE BRAUDEL Table ronde animée par Paul Carmignani, avec Helena Beguivinovà, Alicia Martorell Linares, Sian Reynolds, Peter Schöttler	33

DEUXIÈME JOURNÉE Samedi 10 novembre 2007

ATELIERS DE LANGUES

<i>Allemand</i> : Françoise Wuilmart.....	67
<i>Anglais</i> : Mona de Pracontal.....	76
<i>Italien</i> : Marguerite Pozzoli.....	80
<i>Informatique</i> : Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce	83
<i>Ecriture</i> : Frédéric Forte.....	84

TRADUIRE LE TEXTE HISTORIQUE

Table ronde animée par Antoine Cazé, avec Sophie Benech, Jacqueline Carnaud, Olivier Mannoni, Anne-Marie Ozanam.....	92
--	----

TRADUCTION ET HISTOIRE CULTURELLE

Table ronde animée par Peter France, avec Yves Chevrel, Jean-Yves Masson, Bernard Banoun, Sylvie Le Moël, Miguel-Angel Vega	130
---	-----

PROCLAMATION DES PRIX DE TRADUCTION	167
---	-----

TROISIÈME JOURNÉE
Dimanche 11 novembre 2007

ATELIERS DE LANGUES

<i>Allemand</i> : Bernard Banoun	181
<i>Anglais pour la jeunesse</i> : Michel Laporte	185
<i>Espagnol</i> : Philippe Bataillon.....	188
<i>Polonais</i> : Isabelle Macor-Filarska.....	189
<i>Thaï</i> : Jean-Michel Déprats.....	194

TABLE RONDE ATLF :

LA SITUATION DU TRADUCTEUR EN EUROPE

Table ronde animée par Olivier Mannoni, avec Martin de Haan, Holger Fock, Alena Lhotova, Ros Schwartz, Anna Casassas	197
---	-----

TRADUCTION ET MONDIALISATION DE LA FICTION : L'EXEM-
PLE D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE EN AMÉRIQUE DU SUD

Conférence de Jean-Yves Mollier.....	225
--------------------------------------	-----

Biobibliographies des intervenants.....	241
---	-----

ANNEXE :

Sommaire des Actes des Assises de 1984 à 2006.....	249
--	-----

PREMIÈRE JOURNÉE

ALLOCUTION D'OUVERTURE
par Hélène Henry, présidente d'ATLAS

Madame la conseillère municipale à la culture, madame la conseillère régionale et conseillère municipale, chers amis d'Arles, de Perpignan, de Paris, de Bruxelles, d'Edimbourg, de Prague, de Madrid et autres lieux, chers consœurs et confrères,

Nous revoici : deux centaines de traducteurs prêts à investir, aujourd'hui et dans les jours qui viennent, la ville d'Arles. Arlésiens de novembre, Arlésiens d'une saison ou Arlésiens pour de bon, migrants ou sédentaires, nous découvrons ou retrouvons les lieux où s'arriment les Assises : le Collège international des traducteurs, épicerie logistique de l'événement, les salles de l'antenne universitaire, elles aussi dans l'Espace Van Gogh, et le superbe Méjan où nous sommes ; je ne dis rien des rues et ruelles, du quai du Rhône, de la place de la République, des librairies et des cafés. Merci à Arles d'avoir fait et de faire en sorte que chaque année en novembre depuis vingt-quatre ans, une ville soit ouverte aux traducteurs littéraires.

Après cette topographie très partisane, un peu d'histoire, puisque, aussi bien, nous sommes réunis pour lier la traduction et l'histoire. En 1983, des traducteurs littéraires fervents et entrepreneurs, conscients de leur dignité et un brin revendicatifs, depuis dix ans associés dans l'ATLF, cherchaient à sortir de l'ombre où les confinait un consensus pseudo théorique sur l'invisibilité du traducteur : ils souhaitaient un lieu où parler, parler eux-mêmes, par eux-mêmes, d'eux-mêmes, mais pas seulement à, pour et avec eux-mêmes. La ville d'Arles est venue au-devant de leur souhait. C'est à elle que les traducteurs littéraires doivent ces rencontres qui aujourd'hui sont pour les uns retrouvailles, pour d'autres, découverte. C'est à elle, et, ailleurs, aux instances officielles généreuses que furent alors la Direction du livre et le Centre national des lettres. Et, très vite, la présidence du conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur. Ainsi eurent lieu les Premières

Assises. Sur ces temps “historiques” d’ATLAS, des Assises et du CITL, Françoise Cartano, qui fut témoin et actrice de ces événements fondateurs, aujourd’hui directrice du Collège, a écrit et publié en 1993, dans le numéro 5 de la revue *TransLittérature*, un article qui déjà semblait les inscrire dans l’histoire, voire dans la légende : “Si ATLAS m’était conté”. Lisez-le.

Les anciens diront : “Mais tout cela, nous le savons.” Il n’y a pas, ici, que des anciens.

Il est admirable, si l’on y pense, que, vingt-quatre ans plus tard, les Assises perdurent, réunissent cette foule que je vois là et se prévalent des mêmes appuis financiers, renforcés par d’autres, locaux, nationaux ou européens : merci à M. le maire Schiavetti (en voyage de travail à New York) et à son équipe, représentée aujourd’hui par Mme Claire Antognazza, qui vient de nous redire son bonheur de voir se développer la politique culturelle des arts visuels et du livre dont Arles a fait sa vocation. Merci au président Vauzelle que représente parmi nous Mme Catherine Levraud, conseillère municipale à l’écologie et conseillère régionale. Merci au Centre national du livre. Mmes Marie-Joseph Delteil et Lydia Chaize, retenues à Paris par la commission Littératures étrangères, n’arriveront que demain, ainsi que M. Philippe Babo, au CNL chef du Bureau des revues et du multimédia, un fidèle.

Mais Arles est, cette année en novembre plus encore que d’habitude la ville des traducteurs, puisque, tout de suite après les Assises, le lundi 12, le Collège accueille l’assemblée annuelle du CEATL (Conseil européen des associations de traducteurs littéraires), dont la présidente, Ros Schwartz, est présente dans cette salle. Plusieurs membres de l’assemblée ont eu envie de venir plus tôt assister aux travaux des Assises. Qu’ils en soient remerciés. Vous retrouverez plusieurs membres du Conseil à la table ronde “européenne” qu’a préparée l’Association des traducteurs littéraires de France, et qui aura lieu, comme chaque année, dimanche matin à l’antenne universitaire ; avec Ros Schwarz, Holger Folck, Martin de Haan, Alena Lhotova, Anna Casassas viendront débattre de la situation du traducteur littéraire en Europe, sous la houlette savante et débonnaire d’Olivier Mannoni, président de l’ATLF. Encore un mot : la chose semble aller de soi, mais nous avons envie de dire merci de son soutien et de sa présence fidèle à l’ATLF, à son amical conseil d’administration, avec une mention particulière pour Cécile Deniard, qui est au sein du CA d’ATLAS la représentante de l’ATLF, et qui ce soir même assistera Françoise Cartano pour présenter le CITL aux jeunes traducteurs curieux de ce lieu d’accueil et de travail.

Une question vient parfois : pourquoi, aujourd’hui encore, les Assises ? Le nombre des présents dans cette salle constitue déjà une réponse. Les Assises, parce que, dans notre monde pluriel,

il faut parler de la traduction, et qu'il est bon que ce soient, d'abord, les traducteurs eux-mêmes qui le fassent. Traduire, être traducteur, c'est, certes, cet effort quotidien à la recherche de la meilleure façon de dire, puis cette lutte pour revendiquer ses choix d'écriture et les faire reconnaître comme tels, enfin cette bataille pour être présent avec son nom dans la chaîne de fabrication et de distribution du livre, pour faire respecter contrats, tarifs et déontologie. Mais la traduction se soutient aussi de l'existence et de la publicité d'un discours qui l'interroge dans son statut culturel et artistique, dans sa spécificité, son histoire, ses pouvoirs et ses enjeux, tout ce que Sylvère Monod appelait simplement "intelligence" de la traduction. Or ce discours, il est important que ce soient, en grande part, les *praticiens avertis* qui le produisent ou le suscitent. Ils peuvent parfois, ces praticiens, exister dans un autre espace, être administrateurs, enseignants, horticulteurs, notaires ou poètes, pourvu que, serviteurs de deux maîtres, ils honorent d'abord l'effort (les affres) si spécifique(s) du traduire, et trouvent plaisir à répéter le geste du traducteur. Pourvu qu'ils sachent quelque chose de la malédiction et des dons de Babel.

Tous ceux que nous invitons à parler ici, écrivains, linguistes, philosophes, poéticiens, historiens des cultures, ont, c'est la condition, affaire et débat, maille à partir avec Babel. Babel est ou a été pour eux un espace d'interrogation ou de perplexité. Traducteurs et écrivains, penseurs nés sous des cieux pluriels, transfuges d'une culture ou d'une langue, curieux de l'autre sous toutes ses formes, ils interrogent le multiple, ils sont concernés et blessés par lui. Une myriade de mots leur fait escorte, véritable essaim où le meilleur côtoie le pire, où tous, scribes perplexes que nous sommes, nous essayons de nous re-trouver : croisements, glissements, traversées, résonances, dialogue, décalage, échange, pluralité, mélange, médiation, métissage, hybridation, greffe, transfert, trahison, proximité, fidélité, déformation, malentendu, accueil, hospitalité, passages, annexion, transformation, interprétation, adaptation, aménagement, co-naissance, tension, réécriture, reformulation, réénonciation, ancien, nouveau, ailleurs, double, détour, altérité...

Un peu à l'écart de cette constellation dangereuse, nous avons, cette année, choisi "histoire". Là non plus nous n'éviterons pas la perplexité : Maurice Olender, qui pense en (ou "sous" ?) quatre langues-cultures, nous a fait l'honneur de répondre "oui" à notre invitation. Il inaugure ces Assises par une question en forme d'énigme des origines, qui contient, semble-t-il, une aporie : "En quelle langue, demande Olender, Dieu a-t-il dit «*Fiat lux*» ?" Ce "*Fiat lux*" latin si familier, et qui ne peut être qu'une traduction, qui *est*, on le sait, une traduction, de quelle autre

langue, sacrée entre toutes, est-il traduit ? Est-ce l'hébreu ? Est-ce une langue que l'on puisse faire résonner ? Voiser ? Ou la langue paradoxale, la langue muette de l'invisible ?

Quand nous avons entrepris de penser ensemble histoire et traduction, des questions se sont levées qui d'emblée ont paru urgentes. Et d'abord une évidence : histoire comme traduction œuvrent dans le langage et sont tributaires de lui. L'histoire se raconte et s'écrit. L'historiographie se nourrit de documents divers, dont certains, déjà, appartiennent à l'écrit : chartes, traités, manifestes, codes, Mémoires, récits, témoignages, égodocuments (*Une femme à Berlin*, ce texte saisissant et anonyme que vient de traduire Françoise Wuilmart, n'est-ce pas le support même de l'histoire ?). Et, s'en nourrissant, elle produit un texte qui est lui-même narration. "L'histoire est une discipline scientifique qui a recours néanmoins à l'écriture", dit Antoine Cazé, traducteur et chercheur, membre du conseil d'ATLAS. Que faire de ce "néanmoins" ? On le sait, quelques-uns de nos historiens anciens comptent parmi nos meilleurs écrivains : voir Michelet. Aujourd'hui même, nous mettrons à l'épreuve de ce "néanmoins" l'écriture superbe d'un très grand savant : Fernand Braudel. Braudel qui écrit son premier grand ouvrage : *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* en Allemagne, en captivité à Lübeck, de 1940 à 1945. Paul Carmignani, venu en voisin puisqu'il habite Perpignan, américaniste, ami de la Méditerranée, braudélien averti et fondateur en 2002 d'un prix Fernand-Braudel, fera dialoguer quelques-uns des très nombreux traducteurs européens de Braudel, venus, puisqu'on ne pouvait tous les avoir, de République tchèque (Helena Beguivínová), de Grande-Bretagne (Sian Reynolds), d'Allemagne (Peter Schöttler) et d'Espagne (Alicia Martorell Linares).

Autre point difficile. L'historien comme le traducteur ont affaire à la vérité et à l'erreur. On le sait, partout où il y a rencontre de langages, de cultures, de territoires, à leur point de contact, le traducteur est présent. Il a même généralement bon dos : si les parties ne se sont pas comprises, s'il y a eu méprise et conflit, c'est lui le fautif. C'est de lui, l'entremetteur, le troisième homme, que vient tout le mal. Alors qu'est-il, ce traducteur ? Agent privilégié du transfert culturel, "cheval de poste de la civilisation" (Pouchkine), garant et soutien du dialogue ? Ou bien, au contraire, fauteur de troubles, brouilleur de pistes historiques, véhicule de l'erreur ? Vieille querelle qui s'aiguise encore s'il s'agit d'histoire, puisque, contrairement à la fiction, elle s'installe dans un rapport authentifiable à la vérité. Maintenir ce rapport à la vérité, telle est la tâche du traducteur de textes d'histoire. Quel est le statut d'un "document" une fois *traduit* ? N'est-il pas, d'emblée, sous le coup du soupçon ? Le traduire, est-ce le dés-authentifier ?

Comment traduire le texte historique sans poser la question de la responsabilité du traducteur ? Y a-t-il une déontologie spécifique de la traduction de l'histoire ? Ces questions forment la matière d'une table ronde, animée, justement, par Antoine Cazé. On y rencontre quatre traducteurs d'ouvrages ou de documents d'histoire (S. Benech, J. Carnaud, O. Mannoni, A. M. Ozanam), qui diront comment ils prennent en charge ce rapport au langage, quels en sont les risques et les enjeux.

Autour du couple histoire/traduction, d'autres débats pouvaient être imaginés. Nous aurions aimé une table ronde "Traduire le texte ancien". Le temps nous a manqué. Mais ce n'est que partie remise. Bernard Hoepffner, le traducteur de Burton, ne perd rien pour attendre.

Demain, en deuxième partie de l'après-midi, nous donnerons la parole aux auteurs d'un projet scientifique et éditorial considérable, celui d'une *Histoire des traductions en langue française*, un ouvrage en plusieurs volumes qui balaie les siècles, les genres et les institutions. Les éditions Verdier, en leur donnant carte blanche, l'ont commandé à Yves Chevrel, un de nos grands comparatistes, accompagné de Jean-Yves Masson. Chevrel, toutefois, a préféré que sa présentation soit problématisée et incluse dans l'ensemble plus vaste d'une table ronde, centrée sur le rôle joué par le texte traduit dans la constitution des identités et des circulations culturelles. Sont donc venus se joindre les têtes chercheuses du groupe TraHis (Traduction/histoire) de Tours, Bernard Banoun et Sylvie Le Moël, ainsi que Miguel-Angel Vega, qui travaille les mêmes questions en terrains espagnol et allemand. La table ronde ainsi constituée devenait, elle aussi, européenne, et elle a trouvé son chef d'orchestre naturel en la personne de Peter France, qui vient d'Edimbourg, mais qui se sent, faut-il le trahir, suffisamment français pour avoir aussi une adresse parisienne. Traducteur de poésie russe (Pasternak, Brodski, Aigui) et de prose française (Rousseau, Diderot), il dirige actuellement une *Oxford History of Literary Translation in English* en cinq volumes.

Si les Assises en restaient là, il y aurait un grand absent : ce "roman historique" qui lui aussi parcourt l'Europe depuis des siècles et qui, aujourd'hui en pleine santé, est si vivace et ramifié. Bien souvent, il dit plus de choses sur l'histoire qu'une relation scientifique ou un récit de bataille. Nous avons prévu, certes, qu'il serait présent dans les ateliers. Il le sera. Mais, pour terminer les Assises, Jean-Yves Mollier, spécialiste de l'histoire de l'édition, du livre et de la lecture, nous a proposé de nous emmener en Amérique du Sud à la poursuite des éditeurs, des traducteurs et des lecteurs d'Alexandre Dumas père. Programme réjouissant et savant à la fois, riche en surprises et en rebondissements, qui, nous en sommes sûrs, saura clôturer les Assises sur une note d'aventures.

Me voici arrivée à la fin de cet exposé qui ne saurait, hélas, être exhaustif. Je le terminerai donc sur une prétériton (qui ne saurait être exhaustive elle non plus), et ne parlerai ni de l'atelier de thaï proposé par Jean-Michel Déprats et Rachod Satrawut, ni de l'atelier conduit par Françoise Wuilmart autour d'*Une femme à Berlin*, ni de l'atelier de polonais d'Isabelle Macor-Filarska, ni des ateliers d'informatique, d'anglais, d'espagnol, d'italien... Ni non plus, surtout pas, de l'atelier d'écriture de Frédéric Forte, le plus jeune des Oulipiens...

Mais je ne pourrais pas terminer tout à fait sans prononcer les noms de ceux qui, depuis plusieurs mois, préparent ces Assises, pourvoient à leur bon déroulement et veillent à ce que tous, intervenants, invités, participants, y reçoivent le meilleur accueil. Merci à Françoise Cartano, directrice du Collège international des traducteurs littéraires, assistée fidèlement de Christine Janssens et de Caroline Roussel. Merci, à Paris, à Nathalie Campodonico, qui accompagne avec talent le Conseil d'administration d'ATLAS dans son travail. Et permettez moi, contre l'étiquette, de remercier ce conseil lui-même : c'est ensemble, soigneusement, que nous avons conçu et organisé le programme des Assises 2007.

J'ai l'honneur de donner la parole à Maurice Olender.

EN QUELLE LANGUE DIEU A-T-IL DIT “FIAT LUX” ?

*Conférence inaugurale
par Maurice Olender*

Dans sa présentation, la présidente Hélène Henry a choisi, sans doute par générosité, d’esquiver un point : l’embarras où je me suis trouvé lorsqu’elle m’a proposé de vous dire quelques mots d’ouverture aujourd’hui.

Pourquoi ? Simplement parce que, vous le savez, j’ignore tout de votre art et des pratiques de la traduction. Je ne m’y suis jamais exercé – sauf pour tel ou tel texte ancien dans mes séminaires à l’Ecole des hautes études. Autrement dit, de vos savoirs, je ne sais rien, si ce ne sont les échanges que j’ai pu avoir avec des traductrices et des traducteurs chaque fois que c’était possible – trop rarement, puisque les traductions dans ma collection – fiction, poésie, correspondances et sciences humaines tout ensemble – forment à peine plus d’un quart des titres – 29 sur 123 livres*.

Après un premier moment d’hésitation, l’été venant, il m’a fallu choisir un thème. Or, à divers moments, mes enquêtes sur l’histoire des mots et des mythes linguistiques ont pu croiser vos intérêts. En effet, ces dernières années, à la fondation Hugot du Collège de France, lors de rencontres annuelles organisées par Yves Bonnefoy, j’ai pu lire des textes se rapportant à Babel, aux constructions de cet “oubli linguistique”, analyser des mécanismes socio-culturels qui sous-tendent les associations étymologiques, ou, plus récemment, pointer les relations et les transferts sémantiques entre poétique et politique. “La monnaie des langues” m’a également retenu : les liens millénaires attestés entre langue et monnaie – mais aussi comment la triche sur les mots associée à de la fausse

* Voir le catalogue de “La Librairie du XXI^e siècle”, Seuil, 2007, un volume de 192 pages, offert en librairie.

monnaie peut infliger une “blessure monétaire”. Dans un bel article édité en 1988 par Michel Deguy, dans sa revue *Poésie* (n° 47), Antoine Berman avait effleuré ces liens entre les mots de la traduction et le monétaire, en parlant de Nicoles Oresmes, l’auteur d’un *Traité des monnaies* en 1355 – Oresmes qui fut le premier traducteur d’Aristote en français. J’ai d’abord pensé prolonger avec vous ces explorations de sémantique monétaire publiées récemment dans un échange avec Jean Starobinski – qui souligne les liens entre *interprès*, “l’interprète”, “le traducteur”, et “le prix”, “la valeur”, dans les Actes d’un colloque de Genève, sur les *Origines du langage**.

TRADUCTION ET INCARNATION

Mais comment parler de ce qui dans la langue ne s’entend pas ? de sa marque indiscernable dès lors qu’il s’agit de l’idiome d’un Dieu ? S’il nous est possible d’étudier cette forme de langue divine c’est uniquement parce que les théologiens ont été loquaces à son propos, s’interrogeant sur le lexique, la syntaxe, la grammaire de l’idiome improbable qui formula le *Fiat lux* divin – je pense notamment à saint Augustin.

Examinons à présent ce qui a souvent tracassé les théologiens, les poètes, plus tard les philologues : la part linguistique de ce Dieu, au nom imprononçable – Dieu pourtant bavard qui a créé l’univers *au commencement*, et, pour l’Eglise de la Nouvelle Alliance, dans les trois langues saintes que sont l’hébreu, le grec et le latin : *bereshit, en archè, in principio*.

Mais, dira-t-on, la parole n’est-elle pas Puissance et Créatrice dans de nombreuses cultures ? En effet, elle peut même se

* Je laisse à cette conférence, faite aux Assises de la traduction littéraire à Arles, le 9 novembre 2007, sa marque d’oralité. On trouvera des sources et des informations bibliographiques dans le tome II à paraître des *Langues du Paradis*. Pour quelques éléments des dossiers évoqués ci-dessus :

“Sur un oubli linguistique”, dans *La Conscience de soi de la poésie. Poésie et rhétorique. Colloque de la Fondation Hugot du Collège de France*, sous la direction d’Yves Bonnefoy, Paris, Lachenal & Ritter, 1997, p. 267-296.

“Mot, monnaie et démocratie : lieux communs de l’intime”, dans *Origines du langage. Une encyclopédie poétique*, sous la direction d’Olivier Pot, dans *Le Genre humain* 45-46, Seuil, 2007, p. 523-549 (suivi d’un “échange” avec J. Starobinski, p. 551-555).

“Les mots voyageurs”, dans *Les Royaumes intermédiaires. Autour de J.-B. Pontalis*, Colloque de Cerisy-la-Salle, Folio essais, Gallimard, 2007, p. 399-415 (et notes 492-497).

“Ce que le politique doit au poétique”, dans *La Conscience de soi de la poésie. Colloques de la Fondation Hugot du Collège de France (1993-2004)*, sous la direction d’Yves Bonnefoy, “Le Genre humain”, n° 47, Seuil, 2008, p. 135-160.

métamorphoser en Déesse Parole, comme *Vac*, dans les vieux textes sanscrits des Védas – Parole qui, en se révélant, autorise la connaissance de toutes choses.

Avec la Bible chrétienne, nous sommes dans un cas singulier qui va induire une volonté de traduction et d'incarnation. Car cette Parole divine, proférée en hébreu, va trouver sa voie nouvelle dans et par un Verbe chrétien né d'une traduction. Ainsi, l'Écriture sainte, dans la version chrétienne de l'Ancien Testament, est Septante ou Vulgate ; autrement dit, de l'hébreu en grec, de l'hébreu en latin. Et le fils du Dieu hébraïque est proclamé Incarnation chrétienne d'un Verbe créateur. Pour saint Jean : Au commencement était la Parole – *In principio erat verbum*.

Dès lors, ne peut-on pas penser que le développement des cultures chrétiennes soit marqué par des problèmes, mais aussi par des solutions, de traduction – à des degrés divers, suivant les lieux et les périodes ? Des problématiques liées non seulement à de la traduction mais aussi à des transferts de traditions culturelles – sans oublier les crises liées à de la communication, comme ce fut le cas à Babel où tous les circuits de transmission implosent.

Quand à la Bible hébraïque, devenue chrétienne, elle sera d'abord l'affaire de la Parole d'un Père dont le Verbe divin s'incarne dans un Fils. Ce Fils, le Christ, sans être exactement, et malgré le miracle de la Pentecôte, Dieu de la traduction, est d'emblée consacré Grand Médiateur. Un coup d'œil sur la théologie de la Médiation permet de comprendre combien notre culture s'est nourrie de l'anthropologie chrétienne de la Médiation qui renvoie aux passages de Paul où le Christ est Médiateur entre Dieu et les hommes : Médiateur d'une Nouvelle Alliance et Rédempteur pour tous.

D'une manière schématique, gardons en mémoire les trois points suivants :

- la rare violence des innombrables controverses, anciennes et modernes, liées aux problèmes de traduction de la Bible hébraïque ;

- les visées théologiques que sous-tendent ces controverses où l'hébreu est souvent mis à mal et les rabbins considérés comme falsificateurs de l'Histoire : sourds et aveugles à leurs propres Écritures ;

- enfin, le rôle historique capital des ateliers de traduction de la Parole biblique aux sources des chrétientés.

On comprend dès lors l'intérêt qu'il peut y avoir à suivre les aléas de cette Parole divine, à nous interroger sur la langue primordiale, sur la sorte de vocable dont s'est servi le Dieu de la Genèse pour créer un Univers qui est devenu celui de toutes les cultures modelées par les récits bibliques. Et de nous demander

ce qu'il en est de cette première langue. Était-elle d'ailleurs unique ? La réponse de saint Augustin est sans détour :

Avant le Déluge, il n'y a qu'une seule langue humaine. Saint Augustin la nommait "la langue humaine" ; ou encore "le langage humain" – *humana lingua vel humana locutio*. Solitaire, anonyme, cette langue est privée de *nomen proprium*. A quoi bon avoir un nom propre ? Pourquoi aurait-il fallu la nommer ? Un nom propre sert à caractériser pour désigner en différenciant. Or la *lingua humana* rayonnait dans sa solitude, splendide et sans pareille, anonyme. Elle était *sola*, sans *nomine proprio*.

Cette langue a très souvent – mais pas toujours – été identifiée par les Pères de l'Église à l'hébreu du jardin d'Éden. Or, il se fait que ni dans la Torah, les cinq livres de Moïse, ni même dans le Tenach, le Vieux Testament, rien, aucun indice explicite ne permet de nommer la langue d'Adam. Observons un fait important : dans l'hébreu de l'Ancien Testament, il n'y pas de mot pour dire "hébreu" ; le vocable qui désigne la langue hébraïque, *ivrit*, ne se trouve jamais inscrit dans le Vieux Testament.

On y rencontre cependant, à plusieurs reprises, une formule désignant la langue judéenne (*yeboudit*) ; notamment pour différencier le parler *yeboudit* de l'*aramit* – le judéen de l'araméen, ou encore pour différencier le *yeboudit* de l'*ashdotit*, la langue d'Ashdot. Il peut être question aussi de la *sefat canaan*, la langue de Canaan.

S'il vaut la peine d'insister d'emblée sur ce point, qui peut paraître technique, c'est pour souligner combien, à propos de la valorisation de la langue hébraïque, le texte de l'Ancien Testament peut être éloigné des exégèses chrétiennes. En effet, quand les Pères de l'Église se saisissent de ces archives archaïques, les transformant pour mieux les adopter, ils conçoivent de nouvelles catégories intellectuelles, créent d'autres représentations, notamment de la langue, qui résultent de tensions liées aux nécessités de la traduction de l'Écriture sainte où doit se trouver la preuve immémoriale de la naissance du Christ. L'"hébreu chrétien" balance désormais entre le sublime et l'odieux – dette ambivalente de la Nouvelle à l'Ancienne Alliance.

"SEUL LE SERPENT PARLAIT HÉBREU"

Dans ces nouvelles lectures chrétiennes, nous sommes loin du texte cité où se trouve évoqué, de manière prosaïque, presque quotidienne, l'*ashdotit* et le *yeboudit* pour faire observer que les enfants de couples mixtes ne savent même plus le judéen. Aujourd'hui, nous dirions qu'il s'agit d'observations de démographie

linguistique. Dans les plus vieux textes bibliques, nulle interrogation sur la langue adamique, aucune méditation théologique sur l'idiome du Paradis – spéculations savantes qui depuis deux millénaires enrichissent d'innombrables bibliothèques.

Pour désigner l'hébreu dans le Talmud, on parle généralement de *lachon kodesch*, “la langue sainte”. Et Louis Ginzberg, l'homme des *Legends of the Jews* (1909-1938 ; trad. fr. Cerf), souligne que “la littérature rabbinique la plus ancienne ignore la langue originelle parlée par l'homme et les animaux” au Paradis. A ce propos, il évoque même une légende, un *midrash* “affirmant que seul le serpent parlait hébreu”. Quant au Paradis, Ginzberg est tout aussi affirmatif. Après avoir rappelé que les sources rabbiniques considèrent généralement que le Paradis a été créé avant le monde, il écrit que ces mêmes “sources rabbiniques anciennes ne renferment pratiquement rien sur le Paradis terrestre” – ce qui n'est pas le cas dans les textes postérieurs.

Une première observation : alors que les plus vieux textes hébraïques paraissent n'accorder aucun intérêt au statut de l'hébreu ni à sa valeur comme langue du Paradis, les Pères de l'Eglise semblent lui vouer un culte ambivalent, avoir une passion théologique pour cet hébreu qu'ils n'entendent que rarement – Augustin se vante de n'en rien savoir. Qu'à leur suite, théologiens et philologues se soient querellés pour savoir si on parlait hébreu, toscan, suédois ou flamand au Paradis est une histoire que j'ai eu l'occasion de raconter ailleurs.

EXCURSION AU PARADIS

A présent, pour entendre quelques échos de cette langue primordiale, nous ne pouvons éviter une excursion au Paradis, au jardin d'Eden – car c'est là aussi que retentit la voix du Dieu de la Genèse.

Avant de nous entraîner vers ces continents d'existence insolites, faut-il un dernier avertissement ? Sans prendre d'inutiles précautions, précisons que les problèmes exposés ici le sont à la manière de travaux en cours : ce ne sont pas des conclusions qui sont attendues mais la visite d'un chantier où les échafaudages sont incertains, les passerelles fragiles.

Si donc un *midrash*, une légende consignée dans le Talmud, assure que jamais nul œil n'a eu la moindre vision du Paradis, cela n'a pas empêché les géographies du Paradis de fleurir – pas plus que l'absence de nom propre désignant l'idiome primordial n'a interdit, durant deux millénaires, la concurrence ni les querelles sur les langues du Paradis.

Pour entendre les voix sonores de la langue adamique, ces voix qui résonnent dans “le jardin des délices”, jetons un coup d’œil sur les textes décrivant cette géographie interdite au regard du Talmud.

D’abord une citation :

“Je n’ignore pas que bien des gens ont dit maintes choses sur le Paradis. Néanmoins, il y a, sur ce point, trois grandes opinions. La première est celle de ceux qui ne veulent voir dans le paradis qu’une réalité corporelle ; la seconde, celle de ceux qui n’y voient qu’une réalité spirituelle ; la troisième, celle de ceux pour lesquels le paradis est à la fois réalité corporelle et réalité spirituelle. Pour le dire en bref, j’avoue que cette troisième opinion a ma faveur.”

C’est ainsi qu’Augustin ouvre le livre VIII de sa *Genèse au sens littéral*. Ce qui compte pour Augustin, c’est d’inscrire la chrétienté dans une histoire à la fois *corporaliter* et *spiritualiter* – comme l’est pour lui la géographie et la terre du Paradis, cette *terra* d’où Dieu a tiré Adam. Car “bien qu’il soit signe d’autre chose”, et même s’il n’a eu ni père ni mère, cet enfant sans parent a fini par mourir, “comme meurent les autres hommes”. Pareillement, poursuit-il, “il faut comprendre que le paradis où Dieu plaça Adam n’est pas autre chose qu’un endroit déterminé de la terre, où pût habiter l’homme terrestre” (*locus quidam* signifie ici un lieu déterminé, bien que non précisé).

Pour Augustin, l’histoire spirituelle est toujours en même temps histoire au sens littéral. Voilà pourquoi il nous avertit : il ne faut surtout pas lire la Genèse comme on le ferait du *Canticum canticorum*, assimilant le Cantique des cantiques à un genre littéraire à comprendre au figuré. Le livre de la Genèse n’est ni une figure, ni une métaphore – et “ce n’est pas parce qu’un mot est pris en un sens métaphorique que tout le passage doit être entendu en un sens figuré”. La Genèse doit donc se lire comme un vrai livre d’histoire, comme on lit le Livre des Rois ; il faut donc entendre la Genèse *ad litteram*, au sens de faits réels, même si on peut leur donner ensuite, et en outre, une signification prophétique.

Certains, poursuit Augustin, ont voulu penser que l’histoire de l’humanité commence avec l’histoire de la sexualité. Au moment donc où le couple primordial, chassé du paradis, lie son destin à la double aventure de la connaissance et du péché pour découvrir l’amour avec son lot de joies et ses tourments.

Tout au contraire, Augustin décrit un paradis où Adam et Eve auraient eu d’emblée des enfants, “un mariage honoré et un lit nuptial sans souillure”. Ils auraient engendré “sans ressentir les ardeurs inquiètes de la libido” (*sine ullo inquieto ardore libidinis*) ; l’accouchement aurait été “sans travail ni douleur” (*sine ullo*

labore ac dolore). En ces temps bienheureux, avant le péché, en pleine maîtrise d'eux-mêmes et libres de toute démangeaison érotique (*pruritu voluptatis*), les hommes auraient pu “commander aux organes génitaux comme ils le font aux autres membres de leur corps”.

Aussi insolite (*insolita*) que cela puisse paraître, la raison historique commence bien là, dans la Genèse biblique : pourquoi ne pas admettre, écrit encore Augustin, “que le paradis a été fait, comme maintenant (...) sont faites les forêts”. Il ne faut pas s’y méprendre : ce n’est pas parce que les arbres du Paradis ont un sens allégorique “que ces arbres n’étaient pas de vrais arbres”. Suivent d’autres topos sur l’arboriculture édénique. Puis il aborde la géographie fluviale du jardin d’Eden.

Chemin faisant, entre allégorie mystique et géographie physique, tout en reprécisant que “nulle raison ne nous empêche d’entendre au sens propre ce récit des origines”, Augustin met néanmoins en garde son lecteur enthousiaste en affirmant : “nous ignorons complètement où se trouvait le *locus paradisi* – le lieu du paradis”.

S’il abandonne en quelque sorte à ses successeurs les recherches géographiques sur le lieu du Paradis, Augustin s’engage résolument dans ses enquêtes de linguistique inspirée – ce qui n’exclut pas une poésie du savoir.

On n’insistera jamais assez sur l’importance accordée au langage et à la langue, à l’attention portée au verbe divin, adamique, paradisiaque et humain, dans ces exégèses bibliques. L’historien des idées linguistiques est donc en droit d’interroger ces textes, comme il le fait pour d’autres récits théoriques, fictions ou élaborations théologiques : entre mythe et érudition.

“DANS LE LAIT MÊME D’UNE MÈRE”

Isidore de Séville demande “de quelle nature était la langue dans laquelle Dieu parla au commencement du monde quand il dit *Fiat lux* – c’est ce qui est difficile à découvrir”. Deux siècles avant lui, Augustin ne pose pas moins d’une quinzaine de fois la même question dans l’espace de trois pages, au livre premier de sa *Genèse au sens littéral*, mettant en perspective la double nature corporelle et spirituelle de la *vox Dei* et de *lux*, la lumière divine : “Faut-il penser (...) que la voix de Dieu a retenti matériellement quand il a dit *Fiat lux* (...) S’il en est ainsi, en quelle langue retentit cette voix quand Dieu dit *Fiat lux* ? (...). Et quelle est cette lumière qui fut créée ? Est-ce chose spirituelle ou corporelle ?” C’est Jean, son verbe incarné, qui apporte une double solution à la foi unique d’Augustin quand il écrit “Au principe était la

Parole” – l’*in principio* latin traduit le grec *en archè*, en résonance avec le *bereshit* hébreu.

Maniant toujours le propre et le figuré, le corporel et le spirituel, Augustin veut nous convaincre que Dieu a vraiment parlé “à nos premiers parents : ils entendirent la voix de Dieu, qui se promenait vers le soir dans le paradis”. Se pose dès lors la double question de la substance de cette langue primordiale et de savoir si la Parole du Créateur s’exprime sans médiateur ; ou si Dieu opère avec l’aide d’un spécialiste en communication, ange ou autre. Dieu a-t-il donc une voix sonore, corporelle, audible pour des oreilles humaines et par ailleurs communique-t-il aussi par le truchement d’une langue strictement intérieure ? Augustin s’interroge :

“Comment donc Dieu parla-t-il à l’homme ? Lui parla-t-il intérieurement, en son esprit, d’une manière toute spirituelle, (...) sans l’aide d’aucun son ou d’aucun signe corporels ? Non, je ne pense pas que Dieu ait ainsi parlé au premier homme (c’est-à-dire *sine ullis corporalibus sonis*). (...) Dieu parla à l’homme dans le paradis comme il parla plus tard aux patriarches, à Abraham, à Moïse, c’est-à-dire en prenant une forme corporelle.” Mais Dieu a-t-il donc vraiment “parlé en prononçant temporellement des mots et des syllabes ?” Ici, le Père de l’Eglise choisit la voie médiatique, celle de la créature corporelle qui fait l’ange ou le prophète pour s’entremettre entre Dieu et l’homme.

Poursuivant son enquête savante sur les origines du verbe divin et humain, sur les analogies entre l’exercice de la divine parole et des mots prononcés par les mortels, Augustin part de la formule initiale de la Genèse, le *bereshit* hébreu qui ouvre l’Evangile selon Jean : *en arché* en grec ; en latin *in principio*. Commentant ce passage crucial, Augustin écrit dans ses *Homélie sur Jean* :

“Nous, nous disons des paroles qui s’envolent et disparaissent : à peine ta parole a-t-elle résonné dans ta bouche, elle passe, achève son bruit et elle disparaît dans le silence – *transit in silentium*. (...) Quand Dieu a parlé, a-t-il eu recours à la voix (*vocem*), a-t-il eu recours à des sons (*sonos*), a-t-il eu recours à des syllabes (*syllabas*) ? Et s’il a eu recours à tout cela, de quelle langue s’est-il servi ? *Hebraea, an graeca, an latina* ? Les langues sont nécessaires quand il y a des peuples différents. Mais personne ne peut dire que Dieu a parlé en telle ou telle langue.”

Suit un développement qui conduit au mystère du “Dieu qui a donné naissance à la Parole”, son Fils.

Que la Parole de Dieu s’inscrive ainsi dans la langue *de la foi et du symbole* (titre d’un autre traité d’Augustin) n’a pas empêché d’éminents exégètes de blâmer Augustin de n’avoir pas fait l’effort de s’initier à la traduction en apprenant les deux langues

saintes. Richard Simon, père oratorien, un des fondateurs de la critique biblique moderne dont l'œuvre a été supprimée par Bossuet, écrit en 1693 qu'«il serait difficile d'excuser la négligence» d'Augustin qui ne consulte pas le texte grec – ce qui aujourd'hui doit être nuancé. Quant aux mots hébreux, outre *amen*, *alléluia*, *hosanna* et quelques autres, Augustin affirme qu'il n'en sait rien, alors que cette langue, l'hébreu, est pourtant si proche d'un idiome phénicien occidental, le punique, qu'on parlait dans les campagnes algériennes de son enfance. Ce qui exaspère également l'hébraïsant allemand Johann David Michaelis, bibliste et philologue, qui écrit en 1759 :

«Ainsi, ce bon évêque parlait hébreu sans le savoir : s'il avait connu l'alphabet hébreu, et s'il s'était donné quelque peine pour étudier la différence qui est entre cette langue et la langue punique d'alors, au lieu de la grossière ignorance des deux langues originales de l'Écriture sainte qu'on lui reproche, il aurait mérité l'honneur de passer pour le père de la philologie orientale.»

De la grande thèse de Marrou, en 1938, aux travaux récents de Brian Stock (1996) et de Milad Doueihi (2009), en passant par les travaux classiques de Pierre Courcelle (1948), Etienne Gilson (1949), Peter Brown (1971), Anne-Marie la Bonnardière (1986) et Henry Chadwick (1987), sans oublier tout ce que Marguerite Harl et ses collègues ont apporté aux réflexions collectives sur la traduction de la Septante, d'autres encore se sont efforcés de penser les liens complexes entre la culture quasi exclusivement latine d'Augustin et son temps. Peter Brown souligne ainsi «la surprenante inaptitude de tant de grands esprits latins à atteindre le niveau du baccalauréat en grec».

Ces disputes érudites sur les insuffisances linguistiques d'Augustin, dont il était parfaitement conscient, se trouvent déjà dans la correspondance orageuse entre Augustin et Jérôme. A tant de reproches, Augustin avait répondu par avance, quand il dit avoir appris le nom du Christ «dans le lait même d'une mère». Au livre XI des *Confessions*, que l'on peut lire dans la traduction de Patrice Cambronne, dans la Bibliothèque de la Pléiade, désirent comprendre enfin le premier verset de la Genèse, Augustin s'exclame :

«Puissé-je entendre et comprendre comment dans le Principe tu as fait le ciel et la terre. Moïse l'a écrit ; il l'a écrit et s'en est allé (...). S'il était là, je le retiendrais, je l'interrogerais, je le supplierais en ton nom de m'en dévoiler le sens, et je prêterais mes oreilles de chair aux sons surgis de sa bouche. S'il me parlait en hébreu, sa voix frapperait en vain mes sens (...); au contraire, s'il parlait latin, je saisisse ce qu'il voudrait dire (...). Non, c'est au-dedans de moi, dans la demeure intérieure de ma pensée, que la Vérité – qui n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, ni

barbare, et n'a besoin ni de la bouche, ni de la langue, ni du son des syllabes – me clamerait : «Oui, il dit la Vérité.»

N'est-ce pas dans cette "demeure intérieure" de la pensée qu'Augustin met en œuvre les notions duelles qui structurent sa pensée, induisant parmi d'autres des usages chrétiens de l'hébreu. Ces couples sont formés notamment par : le corporel et le spirituel, la lettre et l'esprit, la Loi et la Foi, la voix sonore et la vérité intérieure, la mémoire aveugle et "la mémoire qui retient l'oubli". N'est-ce pas encore cette même "demeure" qui abrite, en l'ignorant, un autre type d'oubli qui a pour nom l'hébreu ? une passion aveugle pour l'hébreu ?

MÉMOIRE D'OUBLI

Mais la langue est aussi un lieu névralgique où s'inscrivent la mémoire et l'oubli. Augustin exalte la puissance prodigieuse de la mémoire, avec ses vastes palais. C'est dans ce sanctuaire infini que surgit le miracle du souvenir. Dans cette mémoire qui est, écrit-il, "comme l'estomac de l'esprit", sont mis en réserve les sons, les images, "les affects de l'âme" ; dans ses cavernes les plus secrètes est archivé, classé par genre tout ce que l'oubli n'a pas englouti. Peut-on jamais oublier quelque chose ? Sans doute. Mais cet oubli, on peut alors le désigner, le nommer. Il existe en quelque sorte une mémoire d'oubli. On peut encore se souvenir d'avoir oublié quelque chose. Cette chose n'est jamais totalement sortie de la mémoire : "A partir du fragment conservé, on chercherait le reste." Quand on se remémore un oubli, "sont présents à la fois la mémoire – par laquelle je me souviens – et l'oubli – dont je me souviens".

Dans ces pages, souvent citées, du livre X des *Confessions*, les jeux de la mémoire et de l'oubli permettent à Augustin de construire sa raison théologique. En affirmant que "la mémoire retient l'oubli", en montrant que la recherche d'un souvenir perdu serait impossible si l'oubli en était absolu, l'évêque rappelle à son lecteur combien la mémoire et l'oubli sont également gouvernés par la divine Providence. Même le défaut de mémoire est ainsi dirigé par le Saint Esprit. Ce qui s'oublie dans l'infinie variété des vocables surgis à Babel, Augustin sait que seule la langue du cœur peut en autoriser l'éternelle mémoire. Cette langue-là, langue de la conversion et de la "foi", toujours déjà traduite, ne résulte d'aucune œuvre humaine : d'aucun travail de traduction. Seule cette langue lui importe. Toute traduction trouve ici sa limite ; son sens unique coïncide avec un original hors d'atteinte. Ouvert sur une herméneutique de l'infini.

C'est dans cette langue de "la foi" que saint Augustin pense l'univers et sa création. C'est à cette langue du "service du cœur" (*officium cordis*), dont il parle dans son traité *De la foi et du symbole*, qu'il demande de concevoir sa science divine (*divinam doctrinam*).

Récapitulons. Augustin ne pratique pas l'hébreu. Comme la majorité des Pères de l'Eglise – si l'on met à part notamment Jérôme, peut-être Origène et quelques autres. A cette absence de saisie immédiate de l'Ecriture, révélée en hébreu au mont Sinaï, Augustin et les Pères fondateurs de la chrétienté substituent une Vérité incarnée dans le Verbe par le Christ, Vérité qui se veut ultime, Vérité de la foi et de l'Esprit qui vivifie là où la lettre tue : vous vous souvenez de II Corinthiens III, 6 : "(...) Dieu qui nous a donné d'être au service d'une Nouvelle Alliance, non pas littérale mais spirituelle, car la lettre tue et l'esprit fait vivre". Augustin commente ce passage dans les *Confessions*.

On peut reconnaître ici ce grand partage théologique où la vie se trouve du côté de l'esprit, marqué par sa Nouvelle Alliance, et la Loi, asservie à la lettre aveugle de l'Ancienne Alliance, abrogée. L'hébreu se trouve pris ici entre le sublime et l'odieux – comme il le sera encore chez Renan, professeur d'hébreu au Collège de France dans les années 1860 : entre la langue divine, sublime et transparente du Paradis, et l'obscur vocable quand l'hébreu devient véhicule de "l'esclave de la lettre".

Ceux-là mêmes qui sont les uniques détenteurs des secrets de cet hébreu aux voyelles indéchiffrables s'aveuglent, ne reconnaissant pas, dans leurs propres Ecritures, le Christ qui s'y trouve pourtant inscrit, annoncé. L'importance accordée à la langue divine, ses modes de traitement et ses représentations, permet de souligner quelques "usages chrétiens de l'hébreu".

LA CUISINE DE L'ESPRIT

Un autre commentaire nous éclaire à propos de la voie à suivre pour saisir le texte divin. Origène, de plus d'un siècle l'aîné d'Augustin, se demande s'il faut comprendre le texte de manière littérale, en quelque sorte tout cru, à la lettre, ou métamorphosé par la cuisine de l'Esprit. Pour répondre à cette question, Origène écrit, dans ses *Commentaires sur l'Evangile de Jean*, des pages inspirées par des métaphores efficaces. Il nous dit là, en effet, que pour bien entendre et comprendre l'Ecriture sainte, on doit la cuire, la rôtir... et non la transformer en bouillie aqueuse, ni la dévorer crue, sans l'avoir au préalable fait passer au feu de l'Esprit.

Pénétrons un instant dans cette cuisine sacrée d'Origène qui propose une lecture incandescente, sublimant toute forme de littéralité.

“Il ne faut donc pas manger crue la chair de l’agneau, comme le font les esclaves de la lettre à la manière d’animaux sans intelligence, qui sont comme des bêtes fauves, à l’égard des hommes qui sont véritablement intelligents et veulent connaître par le Verbe les réalités spirituelles : eux (les premiers, «les esclaves de la lettre») partagent la vie des bêtes sauvages. Qui prend la chair crue de l’Ecriture pour la faire cuire doit prendre garde de ne pas transformer le texte en quelque chose de plus ou moins flasque, aqueux, mou, comme le font ceux qui, parce que les oreilles leur démangent, les détournent de la vérité et donnent à leurs explications le caractère inconsistant et aqueux de leur manière de vivre.”

Origène poursuit :

“Pour nous, avec l’Esprit bouillant et les paroles enflammées données par Dieu, pareilles à celles que Jérémie reçut de celui qui lui dit : «Voici que j’ai mis mes paroles comme un feu dans ta bouche», faisons rôtir la chair de l’agneau, afin que ceux qui en recevront une part disent, parce que le Christ parle en nous : «Notre cœur était tout brûlant en chemin, lorsqu’il nous expliquait les Ecritures.» Pour que nous soyons capables de poser de telles questions, il faut faire rôtir l’agneau...”

Les cuisines de la théologie n’ont cessé de “faire rôtir l’agneau”, pour le bonheur des théologiens et le loisir des érudits, sans toujours nous éclairer sur les rapports adéquats entre la lettre et l’esprit. D’autres, dont Spinoza, ont pu s’interroger : faut-il donc que le sensible et l’intelligible suivent toujours ces lignes de partage entre le corps de la lettre et l’âme de l’esprit ? Et ne serait-ce pas la dualité, entre la lettre et le sens qui s’y trouve inscrit, qui serait elle-même porteuse d’une vision du monde qui paradoxalement se veut unique et universelle ?

RÉPARER BABEL : LE MARIAGE DE LA FILLE DE NEMROD

Avant d’interrompre, il vaut la peine d’évoquer la figure d’un héros biblique oublié, un personnage qui apparaît à peine dans la Genèse mais qui joue un rôle fondateur dans les “usages chrétiens de l’hébreu”. Il s’agit d’Héber – en effet, Héber comme hébreu. C’est lui qui sauve la langue des origines de toute atteinte du temps, la préservant de la grande brouille à Babel. Héber se trouve inscrit dans les généalogies de la Genèse où Sem, l’un des trois fils de Noé (avec Japhet et Cham), est désigné comme le “père de tous les fils d’Héber”.

Alors que toute sa génération s’était fourvoyée en construisant une tour superbe, lieu de la première tyrannie politique de l’histoire, Héber (arrière-petit-fils de Sem) et les siens se sont

tenus à l'écart de la grande confusion des sons et des sens à Babel. C'est du moins ce qu'affirme Augustin dans *La Cité de Dieu* : si Héber n'est pas allé à Babel, c'est parce que la Providence a voulu, dit Augustin, que soit sauvée "la langue commune primordiale". Cette langue unique, lui, et ses descendants l'ont conservée afin qu'elle demeure telle quelle, permanente, à l'abri de toute mutation linguistique (l'expression est *mutazione linguarum* ; le verbe *remanere*). Or cette langue commune, qui échappe par grâce divine aux malédictions de la confusion babélieuse n'avait pas de nom propre. C'est pourquoi Augustin dit qu'elle portera le nom de son sauveur ; elle sera baptisée "langue hébraïque" en adoptant le nom d'Héber. D'autres, poursuit Augustin, ont pensé que, comme Abraham est l'ancêtre des Hébreux, on aurait pu les appeler *Abrahaei*, les "Abraheux", mais "il est plus vraisemblable qu'ils tirent leur nom d'Héber et aient (ainsi) été appelés Hébreux, *Heberaei*."

Luc, dans sa généalogie qui nous guide de manière ininterrompue de Dieu et d'Adam à Jésus, n'a pas omis, entre Sem et Abraham, d'inscrire le nom d'Héber – garant providentiel de la précieuse transmission de l'hébreu adamique sauvé de la confusion à Babel.

Ce récit, qui fait d'Héber le héros chrétien d'une langue adamique identifiée à de l'hébreu originel, se retrouve partout chez les Pères de l'Eglise, et bien au-delà jusqu'au XIX^e siècle.

Parmi les inévitables réemplois de ce topos de l'hébreu chrétien, le cas suivant. C'est dans la sixième section du livre I de son *De vulgari* que Dante donne une version brève, mais explicite, de l'épisode d'Héber.

Evoquant la "forme de langue créée par Dieu en même temps que la première âme", Dante écrit :

"C'est dans ce type de langue que parla Adam ; c'est dans ce type de langue que parlèrent tous ceux qui lui furent postérieurs jusqu'à l'édification de la tour de Babel, qui veut dire tour de la confusion ; de ce type de langue ont hérité les fils d'Héber, ou Hébreux comme on les nomme d'après celui-ci. A eux seuls elle resta après la confusion (*post confusionem remansit*, avec ce même verbe, *remanere*, que chez Augustin) afin que notre Rédempteur (*ut Redemptor noster*), qui devait naître parmi eux en tant qu'homme, puisse faire usage non de la langue de la confusion mais de la langue de la grâce (*non lingua confusionis, sed gratie fruatur*). Ce fut donc l'idiome hébraïque que les lèvres du premier parlant créèrent."

Je n'entre pas ici dans les distinctions entre faculté de langue et idiome particulier, entre *locutio*, *lingua*, *loquela*, *ydioma*, termes qui ont donné lieu à des discussions importantes.

Héber assure ainsi la continuité linguistique d'Adam, et de son Dieu au Verbe Incarné, jusqu'au Christ de la Pentecôte.

Puisque c'est en effet lui, Héber, qui revêt le rôle de sauveur de la langue primordiale, en demeurant à l'abri de la confusion provoquée par les séductions politiques de Nemrod à Babel.

A ce propos, un bref récit montre la richesse, souvent inexplorée, des corpus bibliques dès lors qu'ils demeurent parallèles aux textes canoniques. Dans la Petite Genèse illustrée, qui a pour nom le Livre des Jubilés (dont l'original hébreu est sans doute du milieu du II^e siècle avant J.-C.), on donne le nom et l'identité de l'épouse d'Héber (ici Ever). Cette information apporte un nouvel éclairage sur la mythologie de Babel, tout en soulignant la cohérence des élaborations bibliques.

Le mariage est peu banal : Ever, le préposé à la permanence de la langue adamique, épouse la fille de l'homme par lequel l'humanité perdit la mémoire de sa langue originelle. En effet, Nemrod, le maître de la tour de Babel, est le père de la dulcinée – nommée Azourâd dans les Jubilés. Ainsi, par son alliance avec le mémorable Héber, la fille de Nemrod répare en quelque sorte la malédiction linguistique provoquée par son père à Babel.

Mais ce mythe date du II^e siècle avant l'ère chrétienne... et les Pères de l'Eglise ne semblent pas l'avoir connu.

DE LA DIFFICULTÉ DE TRADUIRE...

En commençant, je vous ai dit qu'on ne trouvait pas de mention de la langue hébraïque, désignée comme telle, dans l'Ancien Testament.

En guise de note en bas de page à l'ouverture de vos journées, voici un texte bien connu où se trouve sans doute l'une des plus anciennes occurrences où l'hébreu désigne la langue de la vieille Bible. Source juive, que les spécialistes situent au II^e siècle avant l'ère chrétienne, ce texte souligne la difficulté de l'art de traduire... Il s'agit du prologue à l'Ecclésiastique, la "Sagesse de Jésus, fils de Sirach", un texte deutérocanonique souvent cité par les Pères de l'Eglise, longtemps connu seulement dans ses versions grecques, latines et syriaques mais dont on a retrouvé de nombreux fragments en hébreu dans le dépôt de la Geniza, dans la synagogue caraïte du vieux Caire, en 1898.

Dans ce prologue, pour dire la perte de puissance que subit une traduction et la difficulté de transmettre un texte hébreu en grec, le petit-fils de l'auteur, traducteur de ce texte, demande l'indulgence du lecteur en écrivant ceci :

"Vous êtes donc invités à en faire la lecture avec bienveillance et attention et à montrer de l'indulgence, là où nous semblons, malgré nos laborieux efforts d'interprétation, rendre mal quelques-unes des expressions. Car elles n'ont pas la même

force, les choses dites en hébreu dans ce livre, quand elles sont traduites dans une autre langue” (ici donc en grec).

Au II^e siècle avant l'ère chrétienne, les problèmes du passage du grec à l'hébreu étaient liés à des questions de traduction, au labeur et au “métier” du traducteur ; l'invention poétique, voire la puissance magique en font partie. Quelques siècles plus tard, la conversion à la nouvelle foi sollicite, me semble-t-il, la notion même de traduction en l'orientant vers de nouveaux horizons.

Le grand bibliiste Pierre Geoltrain aimait dire qu'il faudrait un jour raconter l'histoire des origines du christianisme comme celle de l'invention d'un genre littéraire. Peut-être pourrait-on préciser ici qu'il s'agit d'un genre qui trouve ses motifs, notamment, dans des problèmes de filiation, de traduction et d'interprétation ; et un style qui puise son inspiration dans l'Incarnation d'un Verbe, inscrit dans un Texte, résultant d'une Traduction sans reste.

Ce sont quelques aspects de cette littérature, née des usages chrétiens de l'hébreu, que je souhaitais évoquer en votre compagnie aujourd'hui.

TRADUIRE BRAUDEL

*Table ronde animée par Paul Carmignani,
avec Helena Beguivinová, Alicia Martorell Linares,
Sian Reynolds, Peter Schöttler*

PAUL CARMIGNANI

Après cette très belle réflexion et méditation sur le langage de Dieu et la parole du Créateur, nous allons nous intéresser au langage d'un créateur particulier, Fernand Braudel.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je souhaiterais remercier les organisateurs de ces 24^e Assises de m'avoir invité dans ce lieu qui évoque pour moi, bien évidemment, la mémoire de Michel Gresset, qui a été mon maître, mon directeur de thèse, et également mon ami ; je sais que son esprit souffle dans ces lieux, aussi je voudrais lui rendre hommage.

Nous avons à nous soucier maintenant de la problématique "Traduire Braudel". Pour l'aborder, je vais bénéficier du concours de traducteurs qui ont à leur actif – ce qui n'est pas mon cas, je ne suis pas véritablement traducteur – d'avoir traduit Braudel. Je préférerais, plutôt que de vous lire les données biographiques qui figurent dans le petit document qui nous a été remis, leur laisser le soin de se présenter rapidement et d'indiquer quels ouvrages de Braudel ils ont eu l'occasion de traduire. Ensuite, je reprendrai la parole après eux pour évoquer quelques perspectives que nous pourrions explorer.

Je me tourne à présent vers Helena Beguivinová, qui est tchèque. Helena, je te laisse dire quelques mots pour te présenter et indiquer quels ouvrages tu as traduits.

HELENA BEGUIVINOVÀ

Je suis heureuse d'être ici parmi vous, d'autant plus que je me sens un peu comme une intruse, puisque je n'ai jamais étudié la traduction. Pourtant, je travaille depuis une quinzaine d'années comme traductrice littéraire. J'ai traduit beaucoup de livres anciens de sciences humaines et l'histoire est mon passe-temps favori. Mais en ce qui concerne la traduction de Fernand Braudel, je n'ai traduit qu'un seul ouvrage de lui, très dense : *La*

Dynamique du capitalisme. C'est le seul livre de Fernand Braudel publié à ce jour en République Tchèque. Peut-être plus tard aurai-je l'occasion de dire pourquoi il est si peu traduit chez nous.

PAUL CARMIGNANI

Merci beaucoup. Je bénéficierai également du concours d'Alicia Martorell Linares, qui représente le castillan.

ALICIA MARTORELL LINARES

Bonjour. Je suis traductrice depuis vingt ans environ. Traductrice littéraire et technique aussi, et très heureuse d'être à cheval entre deux modes d'exercice de la traduction qu'on a tendance à trop séparer. Je traduis surtout des livres de sciences humaines et sociales, ce qui est aussi une sorte de carrefour entre la traduction littéraire et la traduction technique, du fait du travail de recherche et de terminologie qu'exige ce type de livre.

J'ai traduit, de Braudel, *Mémoires de la Méditerranée*, un livre qui est un peu en marge de l'œuvre, parce qu'il a été écrit plutôt pour le grand public cultivé, l'auteur le dit lui-même, et cache en quelque sorte le grand divulgateur que Braudel aurait peut-être aimé être et qui se cachait en lui.

Je suis enchantée d'être ici avec vous.

PAUL CARMIGNANI

Merci beaucoup. Le domaine anglophone sera représenté par Sian Reynolds, professeur émérite à l'université de Sterling. Je lui laisse le soin d'indiquer quels ouvrages de Braudel – je crois qu'elle a un très beau palmarès – elle a eu l'occasion de traduire en anglais.

SIAN REYNOLDS

Oui, je devrais avouer que j'ai traduit des kilos de Braudel. C'est-à-dire que j'ai commencé du vivant de Fernand Braudel par traduire *La Méditerranée*, ensuite *Civilisation et capitalisme*, et *L'Identité de la France*, puis un livre moins connu, qui s'appelle *Le Modèle italien*. Ce livre, qui n'a pas fait beaucoup parler de lui, est parmi mes préférés. Et, plus récemment, j'ai traduit *Mémoires de la Méditerranée*, un livre ancien mais qui a été publié en France sur le tard, bien après la mort de Fernand Braudel. Donc, j'ai fait un long voyage avec lui !

PAUL CARMIGNANI

Merci beaucoup. Le passeur vers la langue allemande est Peter Schöttler. Il est directeur de recherche au CNRS ; je vais également lui laisser le soin d'évoquer son bilan de traducteur de Braudel, qui est aussi conséquent.

PETER SCHÖTTLER

Pas si conséquent que cela, en tout cas comparé avec celui de ma collègue britannique. Car je n'ai traduit que deux livres de Braudel, *La Dynamique du capitalisme* et *L'Identité de la France*. Et de ce dernier je n'ai en fait traduit que le premier volume, pour différentes raisons, mais il s'agit probablement du volume essentiel de cette trilogie inachevée. Comme Sian Reynolds, je voudrais également souligner que je suis plutôt historien que traducteur. Si j'ai traduit pas mal de livres, c'était plutôt dans les périodes difficiles de ma carrière universitaire, avant d'avoir un poste permanent. Et depuis que j'ai la chance de travailler au CNRS je me suis concentré sur des traductions qui sont en fait des projets éditoriaux. Je n'ai donc plus traduit, à la demande de grands éditeurs, des livres qui avaient tendance à devenir des succès de librairie comme Braudel, mais plutôt essayé de faire découvrir des livres oubliés, comme par exemple *Le Rhin* de Lucien Febvre, qui plus tard fut également réédité dans la même version en France (aux éditions Perrin).

PAUL CARMIGNANI

Merci beaucoup. Quant à moi, vous l'avez compris, je ne peux pas me prévaloir de mon bilan de traducteur pour justifier ma présence parmi vous, bien que, je l'ai rappelé, j'aie eu l'occasion de pratiquer la traduction sous la direction de Michel Gresset, mais ma production est vraiment trop modeste pour que je puisse la mettre en avant, je la passerai donc sous silence.

A dire vrai, ce qui explique ma présence parmi vous, c'est l'intérêt certain pour l'œuvre de Braudel, puisque j'ai eu l'occasion de créer il y a quelques années avec Mme Paule Braudel un prix de l'Essai Fernand-Braudel, qui réunissait un jury très prestigieux placé sous la présidence de Mme Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Je signale tout de suite que ce prix, pour des raisons idéologiques, a été, d'un commun accord entre Mme Braudel et moi-même – j'en étais le secrétaire général –, volontairement sabordé, mais je ne peux guère en parler aujourd'hui.

La deuxième raison qui peut justifier ma présence parmi vous, c'est le fait que j'ai eu l'occasion d'animer un ouvrage collectif, intitulé *Autour de Braudel*, qui a réuni un certain nombre d'études et d'hommages par des disciples de Braudel ; c'est le livre qui est là. D'ailleurs, Mme Braudel a également participé à la composition de cet ouvrage.

Voilà les deux titres que je peux mettre en avant pour justifier ma présence parmi vous.

Avant de céder la parole aux spécialistes qui m'entourent et qui sont, vous l'avez compris, des traducteurs chevronnés par

rapport à moi, je voudrais vous dire un mot de Braudel car cette table ronde est l'occasion de rendre hommage à un grand historien et de témoigner de la vitalité et de l'actualité d'une œuvre dont le rayonnement international ne cesse de croître. J'ai cessé de faire le compte exact des langues dans lesquelles l'œuvre de Braudel est traduite, mais elles sont à peu près une quarantaine, ce qui est absolument considérable. Cela va de l'hébreu au chinois en passant évidemment par l'anglais, l'allemand, le castillan, mais aussi le turc, l'italien, le serbo-croate, le hongrois, le japonais, le bulgare, le russe, etc. Il y a vraiment une "diaspora" Braudel qui se fait par l'intermédiaire de la traduction. Bien évidemment, tous les ouvrages n'ont pas bénéficié du même nombre de traductions, mais il est évident que ce que l'on a pu appeler "la période ou l'ère Braudel" dépasse allègrement la durée de trente ans qu'un grand historien britannique, Eric J. Hobsbawm, lui avait assignée, en laissant entendre par là que la majorité des historiens étaient, au bout de trente ans, un peu obsolètes. Mais il semblerait que Braudel démente ce pronostic et que l'ère Braudel continue de plus belle, puisque la preuve est là : on continue à le traduire et son œuvre continue à se répandre.

Je voudrais vous proposer quelques remarques préliminaires avant d'entrer dans le vif du sujet, et tout d'abord vous faire remarquer qu'à la différence du débat qui se déroulera demain après-midi sous la direction d'Antoine Cazé, et qui s'intitule *Traduire le texte historique*, le nôtre s'intitule sobrement *Traduire Braudel*, c'est-à-dire qu'est mis en avant un patronyme, un historien qui s'est fait un nom, exactement comme Michelet, comme Taine, comme Febvre ou comme Duby. Cet homme, cet historien qui s'est fait un nom, passait à juste titre pour un maître de la plume et de la parole. Ainsi, cet intitulé met l'accent sur un homme, c'est-à-dire, au fond, un style. Je crois que c'est là un point très important et je voudrais, à propos du style et de l'écriture, vous rappeler ce que Roland Barthes écrivait, je crois, dans la *Leçon inaugurale* au Collège de France : "Chaque fois qu'un historien déplace le savoir historique, au sens large du terme et quel qu'en soit l'objet, nous trouvons en lui, tout simplement, une écriture." Je crois que c'est effectivement le rôle qu'a joué Fernand Braudel, c'est-à-dire qu'il a, au fond, contribué à forger un style vraiment tout à fait particulier et reconnaissable. La preuve, c'est que l'on dit : "C'est du Braudel", comme on pourrait dire aussi : "C'est du Le Roy Ladurie ou du Duby", pour citer d'autres historiens qui ont une belle plume. Donc, Braudel a réussi à imposer un style d'écriture de l'histoire tout à fait nouveau.

Cela dit, c'est assez paradoxal car Braudel a toujours manifesté une très grande défiance à l'égard du récit, à l'égard de ce qu'il appelait "l'histoire narrative". Or, malgré ses préventions à

l'égard de cette histoire qu'il méprisait – quand il disait “c'est du récit”, c'était vraiment une cause entendue, le procès était fait, il suffisait d'appliquer la sentence –, ce grand historien est devenu lui-même un maître du récit et par là même, évidemment, un maître de l'écriture, un maître du style. C'est un point que l'on pourra peut-être évoquer.

En tout cas, je voudrais souligner en préambule le souci que Braudel avait de l'écriture, du style, de l'intrigue même. Je rappelle à ce propos que Paul Ricoeur a dit de lui : “Braudel, par sa méthode analytique et disjonctive, a inventé un nouveau type d'intrigue”, ce qui montre bien que nous sommes, tout en ayant affaire à un historien, dans un domaine qui rejoint aussi celui de la littérature et celui du roman. En réalité, Braudel est peut-être le plus littéraire de nos historiens contemporains, je crois que c'est incontestable.

Braudel a toujours porté un très grand soin au choix des mots, à la recherche du style et du rythme. Je voudrais simplement, pour illustrer mon propos, vous citer une ligne et demie de ce qu'il a pu écrire à ce sujet : “La querelle des mots n'est donc pas achevée. Et peut-être nous faut-il, plus qu'on ne le pense, dans le domaine en ébullition des sciences de l'homme où il y a encore tant d'imprévu, des mots déformables, riches de sens multiples, capables de s'adapter à l'observation (et à ses surprises, non de la gêner).” Donc, on voit Braudel, tout historien qu'il soit, manifester une extrême attention à la question des mots, à ce qu'il appelle d'ailleurs, c'est une belle expression, “la querelle des mots”. Il aurait pu aussi peut-être parler, comme G. Bataille, de “la besogne des mots”, car effectivement, et ça a été rappelé tout à l'heure, le matériau premier de l'historien, c'est le langage, que ce soit le langage des sources, des documents qu'il utilise, ou celui que lui-même doit produire.

Donc, Braudel a été vraiment un praticien très méticuleux de la langue française ; il a été un grand serviteur de la langue française.

Je voudrais aussi souligner au passage, avant d'aborder notre thématique, que Braudel a été aussi à sa manière un traducteur, puisqu'il a fait passer dans le vocabulaire de l'historien un certain nombre de termes étrangers – concepts ou vocables – qu'il a contribué à acclimater. Par exemple, il a permis l'acclimatation du terme *Weltwirtschaft*, qui correspond à “économie monde”, parfois à “écomonde”. Peut-être Peter Schöttler pourra-t-il préciser cette espèce de flou qui entoure la notion. Il a également acclimaté la notion de *Fernhandel*, c'est-à-dire “le commerce au loin”. Il a aussi puisé dans le domaine anglo-saxon, avec la notion de *private market* qu'il a traduite par “le contre-marché”, ou quelque chose d'approchant. Enfin, c'est une image que j'adore, il a parlé

de “Far West méditerranéen”, il faut oser, et comparé Byzance à “une sorte de New York”. Donc, Braudel a joué à sa manière un rôle de traducteur.

Pour passer maintenant la parole aux traducteurs de son œuvre, je voudrais suggérer deux approches possibles, mais qui n’engagent que moi, et que je ne fais que proposer. Il n’est pas dit que les traducteurs qui m’entourent les suivent, mais cela n’a pas d’importance.

Je pense qu’on pourrait aborder l’œuvre de Braudel de deux façons : selon une première perspective que je qualifierais d’externe. Elle nous permettra d’évoquer rapidement, c’est fondamental, les enjeux idéologiques de l’œuvre de Braudel, car choisir de traduire Braudel n’est pas sans conséquences. Faire le choix dans le corpus braudélien de traduire telle ou telle œuvre peut être, selon le pays vers lequel cette traduction sera dirigée, particulièrement révélateur. Mais une seconde approche s’impose : on pourrait adopter une perspective que je qualifierais d’interne et qui nous permettra d’entendre les traducteurs évoquer leur face-à-face ou, mieux encore, leur corps à corps avec le texte braudélien.

Voilà donc les deux pistes que je suggère. Je ne vous garantis pas qu’elles vont être suivies et que cela va marcher, mais peu importe, il faut prendre des risques.

En tout cas, je pense que parmi les quatre traductrices et traducteurs qui sont à mes côtés, il y en a au moins une qui peut évoquer ces deux approches : c’est Helena Beguivinovà, qui a fait la rencontre de Braudel à un moment particulier de l’histoire de son pays et qui pourra peut-être évoquer les enjeux de l’opération “Traduire Braudel”.

HELENA BEGUIVINOVÀ

Avant d’aborder les problèmes spécifiques de la traduction de l’œuvre de Fernand Braudel, j’aimerais parler de ce qui précède la traduction, c’est-à-dire le choix de l’œuvre : comment se fait-il que telle œuvre est choisie pour être traduite plutôt qu’une autre ? Malheureusement, je dois dire qu’en ce qui concerne la République tchèque et Braudel, la rencontre ne fut pas très heureuse ; on pourrait parler d’un rendez-vous manqué, parce que Braudel, à part le petit livre *La Dynamique du capitalisme*, n’a pas été traduit chez nous. Les raisons n’en sont pas purement idéologiques, c’est plutôt l’effet d’un malheureux concours de circonstances. En effet, lorsque Braudel a publié son œuvre magistrale, *La Méditerranée*, c’était la fin des années 1940. En République tchèque, en 1948, c’était le coup de Prague, la prise du pouvoir par les communistes. Et même si la parution de ce livre a été saluée par un compte rendu dans une revue historique spécialisée,

on avait, chez nous, d'autres soucis à cette époque que de le traduire.

De même, lorsque Fernand Braudel a commencé à publier *La Civilisation matérielle, le capitalisme*, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, c'était peu de temps après 1968, date de l'occupation de la Tchécoslovaquie. Les années 1970 ont été chez nous celles de la "normalisation", une période assez dure. La plupart des historiens qui protestaient contre l'occupation ont perdu leur poste, leur métier, et ont souvent dû émigrer. D'ailleurs, il faut se souvenir que Louis Aragon a dit, à l'époque, que ce qui se passait en Tchécoslovaquie était "le Biafra de l'esprit". Il ne faut pas exagérer, mais pour Braudel ce n'était pas de chance.

Après, en 1989, il y a eu de nouveau un changement de régime. Du jour au lendemain, beaucoup de maisons d'édition ont été créées, des gens se sont mis à publier des livres cachés dans les tiroirs, ou des livres qui n'avaient pas la possibilité d'être publiés avant. Malheureusement, Fernand Braudel n'était pas parmi ces auteurs-là.

Depuis, chez nous, c'est l'économie de marché. Peu d'éditeurs sont prêts à publier des livres très volumineux, parce que d'un point de vue commercial ce serait peu rentable. Je dois remercier à ce propos le gouvernement français qui contribue beaucoup à la publication de la littérature française chez nous : il y a un programme spécial de subventions sans lequel bien des œuvres ne pourraient pas être publiées.

Donc, ce n'est qu'au début des années 1990 qu'a été créé chez nous un centre français de recherches en sciences humaines, le CEFRES, qui publie des cahiers consacrés chaque fois à un sujet précis, et c'est là qu'a été publié pour la première fois un texte de Braudel. C'était un article sur la "longue durée", qui a été d'ailleurs traduit par ma collègue Alena Lhotova qui, par une coïncidence, se trouve parmi vous.

Puis un éditeur important a compris qu'il était regrettable qu'un historien aussi important que Fernand Braudel n'ait jamais été publié, et lorsqu'il a décidé de publier *La Dynamique du capitalisme*, c'est moi qui l'ai traduit.

Vous voyez donc que, pour les Tchèques, la rencontre n'était pas très heureuse. Mais il faut dire que la situation de la troisième génération des Annales est très différente, parce que, par exemple, Jacques Le Goff, Duby ou Le Roy Ladurie sont beaucoup traduits chez nous, et je crois que c'est parce que, contrairement à Fernand Braudel, leurs livres sont sortis en majorité dans les années 1980 et ils ont été très rapidement traduits dans d'autres langues, plus accessibles aux historiens tchèques que le français. C'est notamment par le relais du polonais que le public

tchèque a pris connaissance de ces auteurs, ce qui n'était pas le cas de Braudel.

Du reste, la situation de la traduction de Fernand Braudel était très différente par exemple en Pologne, où il a été traduit assez rapidement. Fernand Braudel, en tant que dirigeant de programmes de recherches à un haut niveau, a développé un programme de collaboration avec les historiens de l'Europe de l'Est, qui a très bien marché avec les Polonais, mais, pour diverses raisons, moins bien avec d'autres pays de l'Est.

PAUL CARMIGNANI

Et notamment le tien !

HELENA BEGUIVINOVA

Il faut dire aussi que en République tchèque, contrairement à la Pologne où les historiens des Annales ont trouvé leurs homologues dans Geremek ou Witold Kula, l'écho des Annales n'a pas été tellement bien perçu, parce qu'elles étaient considérées comme trop influencées par le marxisme auquel on était un peu allergique... Pourtant Fernand Braudel n'y était pour rien, parce qu'il n'était pas lui-même influencé par le marxisme tel qu'on l'a connu chez nous. Pour toutes ces raisons-là, il n'a pas été beaucoup traduit en terrain tchèque.

PAUL CARMIGNANI

Merci. Sur la même problématique, j'aimerais faire tout de suite intervenir Peter Schöttler, parce qu'il y a peut-être quelques analogies avec la réception de Braudel en Allemagne.

PETER SCHÖTTLER

Oui, disons que le côté enjeu est aussi très présent, et la réception tardive de Braudel en Allemagne est certainement liée aux problèmes particuliers du rapport franco-allemand. Traduire des historiens français en Allemagne était un enjeu et vous ne serez pas surpris d'entendre que l'historien français le plus traduit ou dont les livres traduits ont eu les plus grands tirages, était bien entendu... Jacques Bainville. Les Français que l'on traduisait en Allemagne, c'étaient les ennemis que l'on voulait avoir. Ce n'étaient pas les bons historiens, mais les historiens que l'on percevait comme des ennemis. D'ailleurs, cela vaut aussi dans le sens inverse. L'historien allemand – "historien" si l'on peut dire – le plus reçu en France avant la Seconde Guerre, c'était Spengler et son "Déclin de l'Occident". C'était lui qui était perçu comme le représentant d'une histoire ou d'une philosophie de l'histoire allemande.

L'Ecole des Annales, par contre, avait d'énormes difficultés pour être reçue, en Allemagne de l'Ouest comme en Allemagne

de l'Est, parce qu'il y avait beaucoup d'obstacles, et il est intéressant de voir que le premier livre d'un des membres attitrés des Annales, même si on peut le considérer comme un peu marginal, était un ouvrage de Georges Lefebvre, son *Napoléon*, qui fut traduit à l'initiative de l'administration militaire et culturelle française dans les années 1950. Ce n'est que dans les années 1960 que, très lentement, l'on a commencé à traduire certains auteurs, Jacques Le Goff notamment, ou Ruggiero Romano ou François Furet. Mais, d'une manière intéressante, ces premières traductions de livres, non pas d'articles ici ou là, mais de vrais livres, se sont faites dans une collection dirigée par Jean Bollack, le germaniste français ou franco-allemand qui, à l'époque, dirigeait une collection qui s'appelait "Fischer-Weltgeschichte" dont il existait d'ailleurs des éditions parallèles en français, en italien, et peut-être aussi dans d'autres langues. C'étaient donc des livres de commande écrits pour cette collection, et probablement bien payés, d'ailleurs. C'était un projet éditorial et pas du tout un projet universitaire. En effet, il est frappant de voir que la corporation historienne, que les universitaires allemands ont été très réticents vis-à-vis des Annales, notamment dans les années 1950, mais même encore avant 1968, pour les mêmes raisons que celles nous venons d'entendre, mais inverses, parce qu'ils étaient en Allemagne considérés comme *trop* marxistes, c'est-à-dire trop dangereux ! La rumeur courait que beaucoup de ces historiens avaient leur carte au parti communiste, etc. Et certains, comme Georges Lefebvre notamment, étaient traduits, publiés, et même invités en RDA. Mais quand on y regarde de plus près, même en RDA ces marxistes occidentaux étaient considérés comme dangereux. Non seulement Braudel, mais aussi les vrais marxistes de la fameuse "6^e section", Charles Bettelheim, etc. notamment, n'ont évidemment jamais été traduits en RDA. Mais rien n'y fit, dans l'atmosphère de la guerre froide, les Annales étaient considérées en RFA comme sentant le soufre et, par conséquent, les universitaires allemands restèrent sur leurs gardes. Ce sont, en fait, les maisons d'édition qui ont commencé à faire traduire les ouvrages des historiens français, d'abord Le Goff, Duby, Le Roy Ladurie, puis, à partir d'un certain moment, Braudel. Son premier livre traduit était en 1971 le premier volume de *Civilisation matérielle et capitalisme*, qui avait été publié en France chez Colin en 1967 dans une édition provisoire. C'est donc cette édition provisoire et sans notes qui fut traduite dans une grande collection d'histoire mondiale par un éditeur grand public, sans aucune arrière-pensée universitaire.

C'est à partir de là que, dans les années 1980, sur le plan mondial et notamment grâce à la traduction anglaise et grâce au succès de vente de *La Méditerranée* aux Etats-unis, d'autres éditeurs

ont commencé à commanditer des traductions et que la corporation historique a enfin commencé à s'y faire. Mais ce serait une longue histoire que de raconter dans le détail cette réception et les commentaires agacés, allant souvent dans le sens de ce que l'on vient d'entendre : oui, Braudel c'est quelqu'un qui fait beaucoup de quantitatif, de longue durée, etc., mais en même temps c'est un *Schöngeist*, un bel esprit. En fait, ce qu'on lui reprochait souvent dans les comptes rendus, notamment de la *Civilisation matérielle*, mais aussi de *La Méditerranée*, c'est qu'il y a certes une apparence scientifique mais que, derrière cette apparence, ce n'est finalement pas si rigoureux que cela. C'est très frappant à voir, parce que c'est un réflexe typique des universitaires vis-à-vis d'un auteur qui n'entre pas tout à fait dans le moule.

PAUL CARMIGNANI

Et du côté du domaine anglo-saxon, comment s'est présentée la situation ?

SIAN REYNOLDS

D'une manière tout à fait différente, dans un contexte idéologique plutôt neutre. En effet, c'est une grande maison d'édition new-yorkaise, Harper & Row, qui a entrepris la traduction, en co-production avec la maison britannique Collins. Dans mes archives, je conserve une lettre datée du 22 janvier 1969 de Hugh Van Dusen : "*We are trying to find a translator for an extremely important book by Fernand Braudel [...] one of the masterpieces of modern European history*" ("un des chefs-d'œuvre de l'histoire européenne"). Et Van Dusen de poursuivre (je traduis) : "Vous me direz qu'il s'agit là d'un «baratin» d'éditeur, mais je ne répète que ce que m'ont dit mes amis historiens."

Or, les universitaires anglo-saxons, quelles qu'aient été leurs perspectives politiques, souhaitaient que *La Méditerranée* paraisse en anglais. D'abord pour leurs étudiants, mais sans doute aussi parce que eux-mêmes n'étaient pas tellement nombreux à pouvoir lire les ouvrages en français. Au moment de sa publication, il y a eu beaucoup de comptes rendus de gens qui rencontraient pour la première fois l'œuvre de Braudel et des Annales. Mais il faut ajouter aussi que c'était en vue d'une traduction vers l'anglais que la deuxième édition de *La Méditerranée* avait été remodelée. Braudel a repris l'édition de 1947, il l'a énormément rallongée, il y a intégré les ouvrages de ses étudiants et collègues de la 6^e Section. C'était donc un livre non pas radicalement différent par sa structure, mais plus fourni d'exemples, qui a rencontré un grand public, à la surprise de l'éditeur.

Je devrais ajouter que, quand on traduit vers l'anglais, on est tout de suite confronté à un contexte *linguistique* particulier : l'existence

de deux langues, l'anglais britannique et l'anglais américain. Etant anglaise, j'ai traduit dans l'anglais de l'Angleterre si je puis dire. (Les correcteurs et correctrices à New York ont souvent voulu changer la langue, mais c'est une autre histoire, on en parlera tout à l'heure lorsqu'on abordera la question du corps à corps.) En revanche, il faut rendre hommage aux éditeurs de ces maisons commerciales qui ont mis leur foi dans la traduction (coûteuse) de *La Méditerranée* : Van Dusen à New York, et Richard Ollard à Londres. Ce dernier vient de disparaître : historien lui-même, c'était un éditeur extraordinaire, qui ne tolérait aucune déviation du haut niveau de production qu'il exigeait.

Le contexte historique était donc différent, plutôt une reconnaissance que ce livre français sortait des normes. Ceci dit, il n'était pas tout à fait évident pour nous, à l'époque, que ce texte allait devenir un texte canonique. Cela présente des problèmes pour les traducteurs, puisqu'un texte canonique va être cité n'importe où, n'importe comment : pendant des années à venir, on va sélectionner une phrase et citer cette traduction. Si on la traduit "au kilo" – et c'est le cas pour *La Méditerranée*, 1 200 pages – il risque d'y avoir pas forcément des contresens, mais sans doute des lapsus. On risque d'avoir changé de métaphore par exemple, et il m'est arrivé d'avoir utilisé la métaphore de la poussière pour l'eau, ou vice versa. *La Méditerranée* en particulier pose les problèmes d'un texte devenu canonique.

PAUL CARMIGNANI

Nous reviendrons sur ce problème quand nous aborderons la deuxième perspective, la perspective interne. De l'autre côté des Pyrénées, quelle était la situation ?

ALICIA MARTORELL LINARES

Plutôt que de parler de l'Espagne, il faudrait peut-être parler de l'espagnol, parce que la première traduction de Braudel, *La Méditerranée*, n'a pas été faite en Espagne, bien évidemment, mais au Mexique par l'équipe de la Universidad Autónoma de Mexico. A l'époque, je ne pense pas que Braudel ait été carrément interdit, mais l'édition de livres de sciences humaines et sociales en Espagne était vraiment très limitée pour tout ce qui sortait un peu de l'historiographie officielle du franquisme. Il faut vraiment rendre hommage à toutes les maisons d'édition et à tous les traducteurs qui, en Amérique latine et plus spécialement au Mexique, en Argentine également, nous ont aidés à maintenir la transmission du savoir scientifique entre la génération d'avant la guerre et celle d'après la fin de la dictature.

Par la suite, toutes les œuvres importantes de Braudel ont été traduites en espagnol, certaines en Amérique latine, d'autres déjà

en Espagne, mais si je regarde un peu sa bibliographie complète en espagnol, il n'existe pas de maison d'édition qui se soit occupée spécifiquement de Braudel. La traduction de ses écrits est l'œuvre d'une quinzaine de traducteurs. Le maximum par traducteur, c'est deux livres, chaque livre a été traduit par une personne différente.

Je pense qu'il y a eu un problème similaire à celui dont parlait notre collègue tchèque. Il n'y a pas vraiment eu une rencontre entre Braudel et l'historiographie espagnole, car les premiers livres sont très bien passés, mais un peu trop tôt. Pour le reste, on a presque tout traduit, mais de façon un peu désordonnée, sans qu'il existe un projet cohérent pour faire exister Braudel en espagnol.

La première traduction, celle de l'équipe de la Universidad Autónoma de Mexico, allait dans un sens vraiment canonique, comme disait notre collègue anglaise, elle a créé la terminologie braudélienne en espagnol. Mais il faut dire qu'à cette époque la tendance de la traduction était de se soucier beaucoup de fond et très peu de forme. Donc, toute la terminologie braudélienne en espagnol calque beaucoup le français. Mais c'est un acquis, on ne peut plus y toucher, maintenant c'est comme ça, tout le monde cite cette traduction et la terminologie est restée en l'état.

PAUL CARMIGNANI

C'est comme la traduction de Poe par Baudelaire. Finalement, on ne la touche pas.

ALICIA MARTORELL LINARES

Toutes les œuvres de philosophie ou d'histoire qui ont été traduites dans les années 1950-1960 en Amérique latine calquent beaucoup le français.

PAUL CARMIGNANI

Puisque tu as abordé cet aspect du travail du traducteur, je pense que l'on pourrait s'intéresser maintenant à la question de la confrontation avec le texte braudélien. Peut-être pourrais-tu nous faire part des difficultés spécifiques au passage vers le castillan – et d'ailleurs peut-être pas uniquement des difficultés, mais aussi des réussites, des bonheurs du traducteur.

ALICIA MARTORELL LINARES

Le livre que j'ai traduit, *Mémoires de la Méditerranée*, est un peu en marge de l'œuvre braudélienne : il a été écrit pour une encyclopédie qui n'a jamais été publiée, et Braudel s'est surtout occupé de la partie de l'Antiquité, au lieu de s'occuper du XVI^e siècle, ce qui aurait été logique. Mais, comme il le raconte lui-même

dans l'avant-propos, il était très heureux de prolonger la "longue durée" dans le temps jusqu'à la préhistoire, c'est-à-dire jusqu'au moment où il n'y a plus de texte écrit pour fonder l'histoire : l'histoire en deçà de l'écriture.

Je n'ai donc pas eu vraiment de problèmes de terminologie, parce qu'il n'y a pas dans le livre de réflexion sur l'historiographie en tant que telle. C'est un ouvrage complexe qui comporte beaucoup de problèmes de toponymie, comme chaque fois qu'il s'agit de l'Égypte, des Sumériens, des Etrusques. Mais ce sont des problèmes classiques pour un traducteur d'histoire, et non des problèmes de philosophie de l'histoire. S'il y en avait un, il avait déjà été résolu par les premiers traducteurs, et je pouvais m'en servir. De plus c'est un livre très littéraire, plus littéraire que d'autres. Braudel a sans doute pris beaucoup de plaisir à l'écrire. Il n'y a pas une seule note, et il reconnaît qu'il l'a écrit d'un seul trait. Il me semble que, là, il s'est donné le plaisir de faire quelque chose qui était un peu en dehors de ce qu'il faisait habituellement : raconter l'histoire de la Méditerranée. La Méditerranée reste le personnage principal. Même s'il parle surtout de l'Antiquité, à un moment donné il parle du Moyen Âge comme d'un tunnel, une sorte de trou noir qui relierait le XVI^e siècle et l'Antiquité. C'est comme s'il y avait un lien qui passait de l'un à l'autre. Donc, même dans cette œuvre si particulière, il reprend ce qu'il dit dans ses livres qui traitent du XVI^e siècle. Le temps long et le temps moyen, la géographie et la civilisation seraient les mots clés de ce livre.

PAUL CARMIGNANI

Tu as utilisé dans ton intervention un mot qui fait problème, justement, et qui résume bien la problématique à laquelle Braudel s'est heurté, tu as dit : "La Méditerranée est un personnage." Or, il est très intéressant de voir Braudel dans ses textes essayer de résister à la tentation d'utiliser le terme personnage pour parler de la Méditerranée. En réalité, tout en le refusant par certains côtés, il finit par tomber dans le piège et par évoquer la Méditerranée comme un personnage difficile, complexe, "encombrant", dit-il, si j'ai bonne mémoire, et il est tout à fait révélateur de voir cette espèce de dénégation. Au fond, Braudel a vraiment lutté contre ce qu'il appelle les "admirables souplesses du roman", qu'il a en réalité enviées : je crois qu'il devait avoir peut-être l'ambition d'être considéré à la fois comme un grand historien mais aussi comme un écrivain, peut-être même comme un romancier, finalement, parce qu'il ne cesse de lorgner du côté du roman.

ALICIA MARTORELL LINARES

Ce livre est le livre d'un conteur, il commence en évoquant la mer.

PAUL CARMIGNANI

Il transforme son objet en personnage romanesque tout en s'en défendant. C'est très curieux, il y a une contradiction qui est vraiment frappante.

ALICIA MARTORELL LINARES

Pour la lecture de demain, j'ai d'ailleurs choisi ce morceau où il parle de la mer comme on commence un récit sur la mer.

PAUL CARMIGNANI

En se défendant aussi, dit-il à un moment donné, d'appliquer à son sujet le *topos* classique : "il est né à telle date, il s'est développé pendant..., etc., il est mort". Tout en disant cela, il trouve le moyen évidemment de l'appliquer à son sujet. C'est vraiment très révélateur.

Du côté anglo-saxon, comment s'est passée la rencontre, le corps à corps avec le texte braudélien ?

SIAN REYNOLDS

Il y a sans doute d'autres traducteurs et traductrices de livres d'histoire ici présents. Je dirais qu'il y a trois niveaux à peu près de corps à corps. D'abord les connaissances spécialisées. Quand j'ai commencé *La Méditerranée*, je n'étais pas du tout spécialiste du XVI^e siècle – d'ailleurs cela m'étonnerait qu'on ait pu trouver un historien spécialiste qui aurait consacré le temps qu'il fallait pour le traduire. Ceci dit, il faut évidemment acquérir assez vite des connaissances, et j'ai très vite accumulé énormément d'œuvres de références, d'encyclopédies. Pour vous avouer mon ignorance, au début il est beaucoup question de Raguse, dans *La Méditerranée*. A la première rencontre, j'ai cherché dans l'atlas et j'ai trouvé un petit port en Sicile. Je me suis dit : ce n'est pas ça, et j'ai découvert que la Raguse du XVI^e siècle s'appelle aujourd'hui... Dubrovnik, c'était un port extrêmement important et un personnage du livre.

J'imagine qu'il y a parmi vous des traducteurs qui pourraient citer des expériences analogues. J'ai consulté, bien sûr, mes collègues historiens à l'université. Je voudrais suggérer que presque toute traduction est une collaboration entre le traducteur et les personnes qu'il ou elle consulte. Quelquefois, même les spécialistes ne savent pas, mais j'avais l'avantage d'avoir un auteur vivant. Si j'ai été sélectionnée pour le traduire sur échantillon, ce n'était pas parce que j'étais particulièrement brillante. Mme Braudel m'a dit beaucoup plus tard : "Vous avez attaché une liste de questions pour l'auteur, et on s'est dit : celle-là, au moins, quand elle ne sait pas, elle saura demander" !

En deuxième lieu, il y a la question du style braudélien. *La Méditerranée*, pourrait-on dire, est un long poème plutôt qu'un

livre d'histoire. Je vous cite un historien anglais que l'on ne peut jamais soupçonner de marxisme, c'est Hugh Trevor-Roper. Il admirait beaucoup Braudel, il a encouragé la traduction. Il a caractérisé ainsi le style des Annales : "Des questions à demi ébauchées, des phrases inachevées, une syntaxe assez floue, des parenthèses, des exclamations, et j'en passe. J'ajouterais moi-même les points de suspension un peu partout, le présent historique que nous utilisons très peu en anglais, etc." Je vais vous lire, parce que je ne savais pas que vous seriez aussi nombreux, j'ai préparé deux petites pages avec la traduction en anglais. Les personnes qui lisent l'anglais peuvent me le demander après. Je vous lis juste quelques lignes du début de *La Méditerranée* :

"Les hivers y sont saisissants. La neige tombe en abondance dans l'Atlas marocain, quand Léon l'Africain, le franchissant en hiver, a la malchance de s'y faire voler ses bagages et ses vêtements."

Notez comme l'on passe du présent jusqu'au XVI^e siècle tout de suite.

"Mais quel voyageur de Méditerranée n'a connu lui aussi ces avalanches de la mauvaise saison, les routes bloquées, les paysages sibériens et polaires à quelques kilomètres de la côte ensoleillée, les maisons monténégrines écrasées sous la neige, ou en Kabylie ce col de Tirodat, confluent de vastes tourbillons, où il tombe en une nuit jusqu'à 4 m de neige, les skieurs de Chréa rejoignant en une heure Alger couverte de roses."

J'avoue que, rien qu'à lire cette phrase-là, je voulais absolument traduire ce livre. Mais le reste de la page est comme une sorte d'ouverture symphonique, parce qu'il fait le tour de la Méditerranée en évoquant Richard Cœur de Lion, Don Carlos, Busbecq, Mehemet Pacha, Belon du Mans, dans une seule page du début du livre. Donc, il s'agit d'un style spécial.

L'autre passage que j'avais choisi est moins poétique mais plus difficile : car Braudel inventait sa propre terminologie. Jusqu'à aujourd'hui, personne n'a vraiment traduit en anglais l'expression *la longue durée*. Nous disons *the long term*, *the long run*, mais *la longue durée* n'est pas vraiment la même chose. Quand j'ai revu ce passage, j'ai trouvé que j'avais écrit "*the long turn*" – et ajouté entre parenthèses "la longue durée", parce que ce terme est devenu reconnaissable – comme certaines autres expressions braudéliennes : *l'histoire événementielle*, *la conjoncture*. Ces termes difficilement traduisibles se sont imposés en français aux historiens britanniques et américains qui disent couramment aujourd'hui *longue durée*, *histoire événementielle*, *conjoncture*. Dans un compte rendu je me souviens que l'on m'a reproché d'avoir traduit "la conjoncture" par vingt-cinq expressions différentes.

Je vais passer à un troisième point, ce sont les conditions matérielles dans lesquelles on traduit les livres d'histoire. A la fin des années 1960, la technologie était tout à fait différente, c'était tapé à la machine, une vieille Olivetti. Puisque c'était un livre énorme et que j'étais sans le sou, on me versait des paiements et je livrais une centaine de pages par-ci, une centaine de pages par-là, sans voir le tout jusqu'au moment des épreuves. C'étaient des conditions que l'on n'a plus, heureusement. Le tarif était 15 \$ par mille mots, à peu près le dixième de ce que l'on a aujourd'hui, je crois, mais pour l'époque un tarif très correct. En revanche je n'avais pas, par exemple, de copyright pour la traduction de *La Méditerranée*, ni de droits d'auteur. J'ai compris, après, en y insistant dans d'autres contrats, mais malheureusement les autres livres n'ont jamais eu les ventes de *La Méditerranée* ! Par contre les conditions étaient plus favorables, dans un autre sens : de nos jours on est obligé de livrer une copie parfaite, prête à imprimer, tandis qu'à cette époque on avait une relation de face-à-face avec son éditeur, on discutait et on gardait les éditeurs pendant de longues années, ce qui n'est pas le cas non plus. Donc, les conditions de traduction de *La Méditerranée*, c'était un peu le degré zéro, et au fil des décennies les conditions ont changé, pas toujours pour le mieux.

Je terminerai sur le fait que le traducteur ou la traductrice porte quand même une très grosse responsabilité, surtout en anglais, puisque l'anglais ouvre le marché américain : *La Méditerranée* est le livre qui a plus ou moins introduit l'Ecole des Annales au grand public dans le monde anglophone, et c'est quelque chose qui a fait boule de neige. C'était absolument le contraire des situations que vous avez évoquées, puisqu'il y a eu un véritable engouement parmi les Anglo-Saxons pour les travaux des historiens de l'Ecole des Annales. Il m'est arrivé moi-même de traduire des livres d'Emmanuel Le Roy Ladurie, et d'autres historiens ont été traduits, dans le sillage de Braudel, si on peut dire. Il est vrai que quand on traduit vers l'anglais de n'importe quelle autre langue, on a l'impression d'être confronté à un marché beaucoup plus grand.

PETER SCHÖTLER

Oui, cela tient au fait que l'anglais est la langue internationale la plus accessible. Donc beaucoup de gens dans le monde entier qui ne lisent pas le français, ou très mal, s'informent à travers l'anglais. La traduction anglaise a donc eu fonction d'ersatz, notamment pour *La Méditerranée* qui ne fut traduite chez Suhrkamp qu'en 1990. Mais un des gros problèmes des traductions anglaises, il me semble, est lié au fait que tu viens de rappeler, c'est-à-dire qu'il y a là-bas encore de vrais éditeurs : je pense en particulier à la pratique du *copy editing* qui n'existe pas ou

presque plus en France et en Allemagne. Or, on peut aujourd'hui presque parler d'une sorte de *sur-copy editing* qui produit parfois des effets bizarres. Pour les livres d'histoire français, cela a été examiné de près par un collègue helvético-américain qui s'appelle Philippe Carrard et qui a montré sur l'exemple de la traduction d'un livre d'Alain Corbin que beaucoup de particularités de style, mais aussi de contenu, ont disparu de la traduction anglo-américaine.

SIAN REYNOLDS

C'est vrai qu'on doit souvent se bagarrer avec les *copy editors*.

PETER SCHÖTTLER

Parce qu'ils normalisent. Les traducteurs se donnent beaucoup de peine, non pas pour traduire mot à mot, bien entendu, mais pour faire survivre un certain style et aussi évidemment une terminologie exacte. Et sous prétexte que telle terminologie n'est pas entrée dans les mœurs (ou pas encore !), on la transforme. C'est un risque et une responsabilité énormes, à mon avis.

SIAN REYNOLDS

J'ai dû beaucoup corriger les épreuves, parce que des *copy editors* et des correcteurs étaient intervenus.

PETER SCHÖTTLER

Pour le style de Braudel, on pense souvent à Michelet, mais l'auteur qu'il a surtout imité et dont on parle trop peu, c'est Lucien Febvre. Il n'y a pas seulement *Le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, il y a aussi *Philippe II et la Franche-Comté*. Ces deux livres se répondent, et dans *Philippe II et la Franche-Comté* le style de Febvre est un peu analogue. Je crois qu'il y a là une des difficultés, en tout cas pour les traducteurs d'ouvrages d'histoire, mais aussi tout simplement pour les ouvrages anciens. Car les traducteurs doivent devenir historiens, en quelque sorte. Et inversement les historiens doivent se faire traducteurs. C'est une phrase que j'aime beaucoup de Witold Kula, le futur grand historien polonais qui était avec Braudel au camp de Lübeck et dont Helena Beguivinová a évoqué tout à l'heure le nom. Tout historien devrait être traducteur, disait-il, mais l'inverse est aussi un peu vrai : les traducteurs devraient être historiens pour pouvoir situer ce qu'ils traduisent, avec toujours ce dilemme : en traduisant un auteur, par exemple Braudel, ou bien Febvre, ou bien Marc Bloch, faut-il en même temps historiser son langage ? Dans quelle mesure est-il licite de moderniser le langage quand l'auteur a lui-même une terminologie particulière ? Le cas extrême, c'est les gens qui ont une terminologie extrêmement stricte, par

exemple marxiste. Mais si quelqu'un a une terminologie III^e République, qu'est-ce qu'on en fait ? Est-ce qu'on la fait disparaître, sous prétexte que ça pourrait paraître ringard, ou est-ce qu'on essaie de la préserver ? Là, je crois qu'il y a une vraie responsabilité du traducteur.

Pour les traductions vers l'allemand, tous ces problèmes se sont posés un peu à la fois, parce qu'effectivement, ce qui a aussi facilité la chose, il y a chez Braudel beaucoup d'emprunts à la terminologie des historiens allemands qu'il a énormément pratiqués, notamment au *Oflag*. Mais il y a aussi des termes qu'il a empruntés à Marx, et la question est : qu'est-ce qu'il en a fait ? Parce qu'il ne les reprend pas comme un système, mais un à un, et puis il les transforme. Je ne dirais pas qu'il les tord, mais il les utilise à sa manière. La difficulté, c'est qu'on ne va pas, évidemment, inventer un autre mot. Ce serait complètement incompréhensible, car à ce moment-là l'emprunt disparaîtrait. Mais il faut également faire comprendre que l'emprunt n'est pas une simple retranscription. Là, il y a une vraie difficulté et je pense qu'étant donné les conditions de travail de la plupart des traducteurs, qui ne sont pas dans la situation privilégiée d'avoir un poste universitaire, ils n'ont souvent pas le temps de faire attention à ce genre de nuance, voire de relire les autres traductions et d'unifier la terminologie, de tenir compte des traductions précédentes, etc. Ce qui fait que pour certains auteurs qui, après, deviennent des classiques, on se rend compte après coup que leurs traductions sont extrêmement hétérogènes. Le cas extrême en allemand, c'est Foucault. Au début, les traducteurs ont traduit Foucault comme un auteur banal, mot à mot, mais sans vraiment comprendre et connaître sa problématique philosophique. Aujourd'hui, plus personne ne peut comprendre ces vieilles traductions, parce que ce n'est pas Foucault qu'on y lit, c'est un auteur bizarre et incohérent. En fait, il faudrait tout retraduire.

Un auteur que tu aimes beaucoup, Paul, et que tu aimes aussi citer, c'est Roland Barthes. Or les premières traductions de Barthes en allemand, par exemple, c'est une catastrophe, parce que les traducteurs n'ont pas fait attention à toute cette subtile terminologie, à la fois flexible mais aussi rigoureuse, qui était si présente dans les années 1960 en France.

Pour revenir à l'histoire, quand on traduit, chez Braudel ou chez Barthes, "histoire des mentalités" par *Geistesgeschichte*, c'est toute une histoire de l'histoire qui disparaît, qui est annulée, parce qu'on retourne ainsi à une problématique 1900. Je crois qu'en France aussi il y avait un problème au début, avec le terme de "mentalité", jusqu'au jour où on a dit : on met *mentalité*, comme cela tout le monde sait qu'il s'agit d'un terme consacré qui désigne d'une manière précise un phénomène qui n'est pas seulement de l'ordre des idées ou de l'esprit.

PAUL CARMIGNANI

Je souhaiterais revenir sur quelque chose que tu as évoqué au début de ton intervention, c'est-à-dire l'influence de Febvre sur Braudel. Au cours de notre conversation préliminaire à la table ronde, tu m'as fait part d'une information qui m'a énormément étonné. Il s'agissait, si j'ai bien compris, d'une lettre de Febvre à Braudel qui commençait par : "Fils", ce qui est tout à fait emblématique du lien très fort qui a existé entre ces deux hommes, et je crois que Braudel s'est perçu très certainement comme l'héritier spirituel de Febvre. De toute façon, il avait été élu par Febvre, il avait été choisi, et contre l'avis de Marc Bloch, si j'ai bonne mémoire, qui n'était pas très chaud, pour prendre des responsabilités au sein des *Annales*.

PETER SCHÖTTLER

Oui, Febvre était toujours un peu à la recherche d'élèves, et sa tragédie était qu'au Collège de France, du moins à l'époque, on n'avait pas d'élèves. Même à Strasbourg, avant, ni lui ni Bloch n'avaient beaucoup d'élèves. Certes, il y en avait quelques-uns, dont certains sont devenus des historiens très connus, mais il y en avait très peu parce que Strasbourg était une université de province et qu'on passait sa thèse à Paris. Mais une fois nommé dans la capitale, Febvre n'avait plus de thésards non plus, et comme vous le savez ce n'est pas lui qui dirigea officiellement la thèse de Braudel. De même, Marc Bloch n'a eu que très peu de thésards, et à Strasbourg il n'en avait qu'un seul, un Américain, qui finit sa thèse avec lui.

PAUL CARMIGNANI

Helena, qu'a donné ce rapport au texte braudélien, dans le passage vers la langue tchèque ?

HELENA BEGUIVINOVA

Je voudrais revenir sur ce que disait ma collègue anglaise : je suis très étonnée qu'en anglais on ne trouve pas l'équivalent de "longue durée". Je ne m'étais pas rendu compte qu'il pouvait y avoir là une difficulté. Fort heureusement je n'avais aucun problème avec la terminologie braudélienne car, même si Braudel n'a pas été beaucoup traduit chez nous, le terme était connu par des historiens qui y font référence, et qui donc l'avaient déjà intégré. De plus, il n'est pas très difficile à traduire en tchèque. Et puis on pouvait se référer à l'article "Longue durée", où Braudel définit ce terme.

Je dois avouer que, dans *La Dynamique du capitalisme*, je ne me suis pas tellement heurtée au problème du style, parce qu'en fait le livre est constitué de trois conférences présentées dans une université américaine, donc le style est un peu à part.

Mais, mis à part *La Dynamique du capitalisme*, je suis tout à fait d'accord pour dire que Braudel soignait beaucoup ses textes et qu'ils sont très difficiles à traduire, pas tant en ce qui concerne le lexique, mais en ce qui concerne le style. Je m'en suis aperçue en regardant certains de ses autres livres, que j'aimerais traduire. J'ajouterai que le genre de l'essai, qui est très utilisé en sciences sociales en France ou en Angleterre, existe peu chez nous. Chaque genre a ses propres lois qu'il faut respecter. Le mot "essai" lui-même m'a posé problème : comment le traduire ? En revanche, je n'ai pas eu de problème pour un terme comme "économie monde", parce qu'il existe en allemand, et même si l'allemand est une langue germanique et le tchèque une langue slave, les deux cultures sont en fait assez proches. "Economie monde", en français, cela ne me dit pas exactement ce que ça signifie, en allemand non plus, mais les deux pris ensemble éclairent assez précisément, je crois, ce que Braudel voulait dire.

Donc, je ne me souviens pas d'avoir rencontré de gros problèmes. Mais je dirai, en accord avec ma collègue anglaise, que le traducteur de livres d'histoire doit lui-même étudier l'histoire. Pour un livre que je traduis, je dois en lire une dizaine ou une vingtaine, non seulement pour mieux comprendre les contenus, mais pour connaître le style de mon auteur et avoir accès à l'interprétation.

PAUL CARMIGNANI

Tu as mentionné tout à l'heure la question des métaphores chez Braudel. Je m'attendais à ce que vous en parliez davantage. Dois-je en conclure qu'elles n'ont finalement pas posé de problèmes particuliers ? Parce que Dieu sait si Braudel a le goût de la métaphore, il en use et en abuse, et c'est certainement un de ses traits originaux. Je ne résiste pas au plaisir de vous en citer quelques-unes qui montrent vraiment, là aussi, que Braudel, tout historien qu'il se veuille, avait quand même tendance à utiliser, je l'ai déjà dit, les outils du romancier. Par exemple, tout à l'heure on évoquait la notion de personnage, il dit ceci : "Le blé a été et reste le premier personnage de notre histoire." Il va parler des "griffes de l'événement". Il évoque également "ce planc-ton intellectuel", ce qui est quand même une jolie image. Il parle également de "chair géographique", puis de "la peau de l'histoire", c'est assez extraordinaire. On peut difficilement anthropomorphiser davantage l'histoire !

Pour vous donner encore d'autres exemples, il dit ceci : "Les historiens sont spécialistes de la marée et les économistes des vagues." C'est assez amusant !

Il dit également, à propos du modèle historique : "Le modèle flotte mal sur ces eaux particulières [...] dans les eaux de ces

montées sociales.” Les modèles, pour lui, sont souvent des navires. Il utilise très souvent des métaphores maritimes. Par exemple, il dit : “Ces eaux sur lesquelles file notre barque, le plus ivre des bateaux.” On voit vraiment que tout l’arrière-plan culturel et littéraire est là. J’ai eu l’occasion de faire un petit travail sur la métaphore chez Braudel, c’est vraiment extraordinaire. Tout à l’heure, je citais la notion de “Far West méditerranéen”, je peux vous en donner le cadre très précis, il s’agit de la colonisation de la Méditerranée occidentale ; il évoque alors le Far West méditerranéen et dépeint Carthage en ces termes, écoutez bien : “Carthage, ville nouvelle, poussée à l’américaine, a été un lieu privilégié des mélanges. Américaine, elle l’est aussi par sa civilisation terre à terre qui préfère le solide au raffinement.” Ces rapprochements qu’il fait constamment, et en dépit de la chronologie, j’y vois presque “l’étymon spirituel” de Braudel. Il a un goût extraordinaire de la métaphore et ne recule devant aucune audace parce qu’il rapproche des choses qui sont *a priori* incompatibles, par exemple il va aussi évoquer “le contrôle d’un Far West méditerranéen riche en grains et en métaux”, ou de même, et cela va vous intriguer : “l’Afrique du Nord et l’Espagne, ces Far-West musulmans”. C’est vraiment une définition intéressante, et il y en a comme cela pléthore ; il y a également des métaphores tirées du cinéma, il n’arrête pas d’en produire et c’est vraiment très curieux de la part de quelqu’un qui, comme je l’ai signalé au début, se méfiait finalement des séductions de la formule romanesque, de ce qu’il appelait “les meilleures ficelles d’un très vieux métier”. Or, en réalité, il a succombé à ces séductions, à son corps défendant.

PETER SCHÖTTLER

Il n’y avait pas de *copy editing* pour les ouvrages de Braudel, à l’époque où lui les écrivait !

PAUL CARMIGNANI

Je reviens à ma question : est-ce que finalement ces métaphores extraordinaires... ?

PETER SCHÖTTLER

Je suis très embêté par ces métaphores, je ne les apprécie pas tellement. De temps en temps, il y a des métaphores formidables, mais de temps à autre il y en a aussi qui vont dans tous les sens ou qui sonnent creux... Qu’est-ce qu’on fait, en tant que traducteur, à ce moment-là ?

ALICIA MARTORELL LINARES

Il y a au moins dix ans que j’ai traduit ce livre, mais j’ai récupéré mes notes. J’ai dû lire ce livre deux fois, et encore une fois

à haute voix, c'est-à-dire que je ne pouvais pas retrouver le style en corrigeant sur le papier. J'ai dû le lire à haute voix pour retrouver le souffle, ce qui est bizarre dans un livre d'histoire, ça n'arrive pas souvent.

PAUL CARMIGNANI

Pourtant, si je peux me permettre, tu as aussi évoqué tout à l'heure, lors de notre conversation préliminaire, le problème du rapport de Braudel à la voix. Finalement, il semblerait que, du moins dans ses derniers ouvrages, si je t'ai bien comprise, se manifestait une sorte de style vocal. Il semblerait que les textes soient passés par ce que G. Flaubert appelait "l'épreuve du gueuloir".

PETER SCHÖTTLER

Tout à l'heure, j'y pensais plutôt dans le sens où il y avait chez Braudel parfois une tendance un peu journalistique. D'ailleurs, il fut aussi une époque où il n'hésitait pas à écrire des articles de journaux, notamment pour *Le Corriere della sera*. Par conséquent, les styles se mélangent. Pour les autres auteurs, et pour ne parler que des grands modèles Febvre et Bloch, jamais ils n'ont voulu faire du journalisme ou de l'essayisme, ce fameux "essai" bien à la française. Dans la préface de son *Rabelais*, Febvre le dit d'ailleurs en toutes lettres : "Ce livre n'est pas un essai brillant." En fait, tout le monde dira après que c'est un livre brillant. Et dans une autre langue que le français on va peut-être dire qu'effectivement "c'est un essai". Mais Febvre lui-même refusait ce terme. Pour Marc Bloch, c'est encore pire, car lui, c'est vraiment l'historien scientifique par excellence. Or, Braudel est à la fois un historien dans cette tradition-là et en même temps un auteur qui veut toucher le grand public.

ALICIA MARTORELL LINARES

Très peu de points-virgules.

PETER SCHÖTTLER

... Oui, il est tenté par l'essai, je dirais même par l'essayisme. Ainsi il utilise parfois, et avec l'âge de plus en plus, des formules un peu à l'emporte-pièce. Quelquefois elles sont fort heureuses, mais le texte de la traduction a aussi valeur de test. Il me semble que les historiens, comme les écrivains, devraient toujours se demander : est-ce que mon texte, si on traduit dans une autre langue, sera encore aussi juste et élégant ou pas ? Risque-t-il éventuellement de paraître ridicule ?

SIAN REYNOLDS

Ce n'est pas à nous de juger. Un des livres de Braudel a été traduit en changeant certains aspects pour le mettre à jour. On ne l'a pas remarqué particulièrement – ce n'est pas moi qui l'ai fait – mais il me semble quand même que la déontologie devrait l'interdire...

PETER SCHÖTTLER

Oui, je suis tout à fait d'accord, je vois bien le problème, mais je voulais quand même le souligner. Evidemment, on ne peut pas corriger l'auteur, c'est hors de question. En Allemagne, je vois l'exemple scandaleux de *La Société féodale* de Marc Bloch. Dans la traduction allemande remaniée, parue en 1999, chaque fois que Bloch parle de "classe", on traduit cela par *Stand*, donc par "état". Ainsi a-t-on voulu enlever tout ce qui semblait encore trop marxiste. En fait, cette terminologie chez Bloch n'est pas du tout marxiste, mais durkheimienne. Autrement dit, l'éditeur a essayé de corriger Marc Bloch, de l'adapter à notre *Zeitgeist*, et c'est scandaleux. Pour le *Luther* de Febvre, dont j'ai refait plus tard une nouvelle traduction, on avait même changé dans la première édition allemande de 1976 l'ordre des chapitres. De cette façon, on avait essayé d'en faire une vraie biographie, avec le bon ordre chronologique, etc. Ce qui est évidemment aberrant. Mais le problème avec les métaphores, pour y revenir, c'est de trouver éventuellement une autre métaphore qui colle tout aussi bien.

SIAN REYNOLDS

C'est une question de stylistique comparée. On a souvent des métaphores différentes en français et en anglais. Mais justement le problème se pose si les gens veulent faire l'exégèse d'un texte, ils cherchent le français pour voir que Braudel a dit "poussière", par exemple, puis dans un autre passage il dit : "l'écume des vagues". Ce sont deux métaphores qui sont importantes, mais qui ne sont pas identiques. Si j'avais traduit poussière par écume, ce n'était pas exactement la même chose. La poussière, ça dure, tandis que l'écume ne dure pas. Donc, il y a des problèmes même au niveau d'une métaphore qui peut paraître pareille. Je suis tout à fait d'accord avec vous.

Mais il y a des textes très célèbres qui ont été déformés. Le texte anglais du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir est une catastrophe, mais on n'a pas jusqu'ici reçu l'autorisation de le changer. La maison d'édition a supprimé des passages, en a changé d'autres, tout ce qui était plus féministe, si on peut dire, a été supprimé.

PAUL CARMIGNANI

Merci pour toutes ces remarques et observations. Je pense que l'on pourrait se tourner maintenant vers l'assistance, s'il y a des questions.

ALICIA MARTORELL LINARES

Je voudrais ajouter un petit commentaire. Je pense qu'il ne faudrait pas oublier de parler du rôle de Mme Braudel dans les traductions de Braudel vers les autres langues. Tous les traducteurs qui la connaissent le savent, mais on peut au moins le mentionner.

PAUL CARMIGNANI

D'accord. C'est une lacune qui est à présent réparée. Je rajouterai qu'en fait le rôle de Mme Braudel s'exerce dans tous les domaines.

PETER SCHÖTTLER

En plus, elle est traductrice elle-même, elle a traduit plusieurs livres.

PAUL CARMIGNANI

Tout à fait, elle joue un rôle absolument fondamental.

Donc, nous rendons la parole à l'auditoire : si vous avez des questions à poser ?

ANDRÉ GABASTOU

Je voudrais poser une question à la fois technique et qui peut-être conviendrait mieux à la table ronde d'Antoine Cazé, sur les textes historiques, mais qui vous concerne quand même. J'ai été invité au mois de juin au Centre de traduction de Banff, au Canada. C'est un centre de traduction où il y a des traducteurs, des écrivains, etc. Il y avait parmi nous un écrivain qui s'appelle Joseph Boyden, qui est un écrivain canadien anglophone extrêmement brillant, et qui a écrit un roman dont le titre en français est un peu tartignolle, ça s'appelle *Le Chemin des âmes*, mais c'est un roman qui raconte l'histoire de deux Indiens Crees pendant la guerre de 1914. A mon avis, c'est un roman extraordinaire, d'ailleurs il a eu le prix America, au Festival de Vincennes. Il a été traduit par un traducteur qui s'appelle Hugues Leroy, une traduction absolument remarquable. Cet écrivain est un peu gauche américaine, c'est-à-dire écologiste, etc., il a des origines crees, et il a absolument tenu à ce que son livre soit traduit dans le langage des Indiens Crees, et donc il avait invité son traducteur de cree. Le traducteur est arrivé, il avait une certaine expérience de la traduction, mais il a commencé à maigrir, à se

saouler, à sombrer dans la dépression nerveuse, parce qu'il n'arrivait pas du tout à traduire ce langage militaire de la guerre de 1914. Ce que Leroy avait réussi extraordinairement bien, je suppose en plongeant dans les archives, lui n'avait pas le matériel de base, car la langue cree ne donne pas ce matériel linguistique qui permettrait de traduire ce langage.

Où j'en viens à votre propos, c'est que je suppose que vous vous confrontez, en tant que traducteurs, à ce genre de problème : comment trouver l'équivalence d'une langue à l'autre de certains termes historiques extrêmement précis ? Par exemple, des armes, des explosifs, ou même des notions politiques, des formulations institutionnelles et politiques qui ne sont pas les mêmes d'un pays à l'autre, ce ne sont pas les mêmes en Espagne, en France ou en Angleterre, etc. ?

PETER SCHÖTTLER

Cela me rappelle une conversation que j'ai pu avoir avec le traducteur chinois de Fernand Braudel, qui s'appelle Gu Liang. C'est un homme très sympathique, philosophe et historien à la fois, et évidemment il doit inventer des mots. Alors il fabrique des mots avec des signes. Je n'en sais pas plus, parce que je ne sais pas le chinois. Mais pour lui, tout ce pan de l'histoire européenne dont parle Braudel est tellement loin de ce qui existe actuellement ou de ce qui existait dans la littérature historique chinoise, qu'il ne suffit pas d'avoir quelques noms de villes ou de personnes. Et encore, pour certains noms de personnes, par exemple Barberousse, le pirate, il doit d'abord trouver des signes pour indiquer qui c'était. Ainsi pour tous les mécanismes décrits pour la première fois par Braudel, il faut trouver un vocabulaire adéquat en chinois qui soit compréhensible sans des centaines de notes de bas de page supplémentaires.

JACQUELINE CARNAUD (traductrice de livres d'histoire)

Je voudrais rebondir sur ce que Peter Schöttler a dit à propos du style III^e République. J'ai traduit beaucoup de livres d'histoire, de l'anglais surtout, mais le livre le plus difficile qu'il m'ait été donné de traduire – c'est un mince livre, mais quand même – c'est Marc Bloch. Figurez-vous que le monde anglo-saxon a connu un premier contact avec l'Ecole des Annales dans les années 1930. Une encyclopédie – je ne me souviens plus si elle était anglaise ou américaine – a demandé à Marc Bloch un article sur la société féodale, et en fait, de cet article très conséquent – il faisait une centaine de feuillets pour moi, quand je l'ai traduit – nâtra une dizaine d'années plus tard ce livre majeur qui est *La Société féodale*. Pourquoi est-ce qu'il a été difficile à traduire ? Justement, parce que vous avez parlé du français III^e République, j'étais

donc confrontée à un auteur que tout le monde connaît en français. Je me suis posé cette question : si j'imité le style, est-ce que cela ne va pas être complètement ridicule ? Je vais tomber dans le pastiche. Est-ce que je vais être assez forte pour faire croire que c'est du Marc Bloch, ou je prends un autre parti ? En fait, je me suis tenue à une voie moyenne, parce que j'ai eu un autre problème qui était la terminologie. La terminologie de *La Société féodale* est une terminologie qui parle à la fois des rapports de sujétion qu'il pouvait y avoir à l'époque, des rapports juridiques, des rapports économiques, et chaque fois que je tombais sur un mot anglais je le cherchais dans le dictionnaire français. Ou bien je ne le trouvais pas du tout dans les dictionnaires contemporains, puisque c'étaient des réalités qui ont complètement disparu, ou bien je tombais sur un mot mais je n'étais pas sûre que c'était le bon mot, parce que je ne le connaissais pas moi-même. Donc, ça a été très difficile.

Mais ce qui m'a justement intéressée, c'est cette difficulté que l'on a pour un auteur déjà ancien : comment est-ce qu'on donne cette épaisseur historique, ou bien est-ce qu'on modernise complètement ? Là, j'ai été confrontée à un problème réel, parce que le lecteur qui allait lire ma traduction n'allait peut-être pas voir que c'était traduit, d'ailleurs, et aurait été en droit d'être un peu surpris.

C'était juste un petit commentaire pour dire la justesse de votre réflexion.

SIAN REYNOLDS

Sur les questions de terminologie, pour l'édition anglaise de *L'Identité de la France*, où il est beaucoup question de la société féodale, d'ailleurs, j'ai ajouté un glossaire, finalement, et j'ai laissé plusieurs expressions en français, ou bien, la première fois, je les ai expliquées, puis après je renvoyais au glossaire à la fin. C'est une question de terminologie qui ne s'est pas tellement posée pour *La Méditerranée*, mais pour *L'Identité de la France*, un livre sur la société française, c'est autre chose qu'un livre de portée plus générale.

Mais pour la question de la III^e République, oui, le problème du ridicule se pose, c'est ce que vous avez dit. Est-ce que l'on va écrire sur un ton assez guindé, académique ? C'est un peu cela, le problème. Je crois qu'il faut toujours attirer l'attention du lecteur sur le fait qu'il s'agit d'une traduction, et ne pas essayer de faire croire au lecteur que ce qu'il lit est un ouvrage original. Il y a plusieurs stratégies que l'on peut employer, mais le problème reste le même. Je crois qu'il faut inviter le lecteur à partager un peu le problème.

ALIX PARODI

J'ai été interpellée par ce qui a été dit sur les textes canoniques. Ma question serait : quel est le rapport entre l'académie, l'université, le professeur d'histoire et le métalangage propre à un cours d'histoire, et la place du traducteur d'un texte historique ? Il semblerait, en tout cas pour deux langues, qu'il y a un texte dont les termes et leurs traductions seraient une base pour le professeur qui reparlerait de cette période. Je ne sais pas si je suis assez claire.

ALICIA MARTORELL LINARES

C'est exactement le même problème : tout le vocabulaire de l'existentialisme en espagnol correspond aux choix des premières traductions de Sartre. C'est complexe, parce que, par exemple, en psychanalyse, en espagnol, il y a deux traductions de Freud différentes qui ouvrent deux voies très différentes et qui représentent deux écoles très différentes. Il y a aussi un peu la transmission de la pensée scientifique, c'est-à-dire les auteurs qui se citent les uns les autres ou qui font partie des thèses ultérieures, ce qui fait la fortune d'une terminologie donnée à un moment donné. Je n'ai pas de réponse claire à cette question.

SIAN REYNOLDS

Mais il y a des auteurs que l'on retraduit. Il y a eu plusieurs traductions des œuvres de Freud, par exemple. Il y a évidemment des controverses entre la façon de traduire certains auteurs qui sont étudiés dans le monde entier, forcément à travers des traductions.

ALIX PARODI

La traduction d'un texte philosophique n'est pas la même que celle d'un texte historique, parce que, vous l'avez dit vous-même, à un moment donné, telle traduction correspond au pouvoir en place, donc la vision d'un texte historique change. Comment se passe le fait de choisir un terme plutôt qu'un autre, après, c'est-à-dire qu'il devient universel, le point de référence, comme vous avez dit, le texte canonique.

SIAN REYNOLDS

Il y a des textes historiques qui sont devenus des textes canoniques, très peu, mais *La Méditerranée* en est un exemple. Dans le monde anglo-saxon, on y fait référence, pas aux autres ouvrages de Braudel, pas très souvent en tout cas. Mais il y a d'autres exemples, qui sont devenus des points de référence. Il peut y avoir ultérieurement d'autres traductions. De temps en temps, on retraduit, peut-être pour mettre à jour un langage que l'on ne comprend plus.

PETER SCHÖTTLER

Par exemple, l'article sur la longue durée de Fernand Braudel a été traduit trois fois en allemand, plus ou moins à la même époque. Je ne sais pas si c'était parce que les gens ne savaient pas que d'autres traductions existaient déjà. Par là je veux dire que, à la limite, il y a des textes qu'il vaudrait mieux retraduire. Evidemment, ce texte est assez long, même si ce n'est qu'un article. Mais il ne serait pas mal de le retraduire tous les vingt ans. Ainsi on aurait au moins un suivi et des corrections possibles. Malheureusement, aujourd'hui, cela ne se fait pratiquement plus, ou très rarement, que les éditeurs donnent la possibilité aux traducteurs de corriger, au moment de l'épuisement d'un certain stock, ou à partir d'un certain seuil de ventes, donc de revoir, de réviser régulièrement. C'est dommage. J'ai pourtant eu l'occasion de le faire, de temps en temps, pour des éditeurs allemands, et j'ai aussi pu signaler à Mme Braudel qu'il y avait des coquilles dans certains textes et avec le pouvoir qu'elle a, elle est intervenue auprès des éditeurs français pour intégrer des corrections. Mais d'habitude on reproduit éternellement les mêmes vieilles traductions, au lieu de donner la possibilité d'en refaire. En plus il y a l'institution du copyright qui exclut, de fait, une deuxième traduction critique. Ici je pense notamment à certains livres classiques de Heidegger ou de Wittgenstein dont il existe des traductions parallèles, mais qui ne peuvent circuler que sous le manteau.

Mais évidemment, les historiens dont on parle ici ne sont pas des théoriciens, ce ne sont pas des adorateurs d'orthodoxie, et il n'y a pas de terminologie très figée. Par conséquent, le risque est moins grand que pour un Freud, par exemple, où il y a des schismes et des scissions, et où la traduction devient un enjeu beaucoup plus redoutable.

MARGUERITE POZZOLI (traductrice d'italien)

J'aurais aimé que Peter Schöttler développe ce qu'il veut dire quand il parle de métaphores qui lui semblent ridicules, parce qu'on touche là à l'esthétique du texte, on touche à la musique du texte, on touche à l'imaginaire de l'auteur. Cela me travaille énormément. Je vous donne un petit exemple. Il s'agit d'un texte d'Anna-Maria Ortese, dans lequel il y a une phrase qui pourrait être traduite comme ça, d'un ridicule abominable : "La lune pendait dans le ciel comme un ver rose." Je ne sais pas comment je vais négocier la phrase, mais en même temps je ne me sens pas le droit d'enlever ce *ver*, peut-être qu'il va devenir un ver luisant. Peut-être que je vais prendre une toute petite liberté. Je voulais savoir justement comment vous faites, quand vous avez l'impression, qui est en même temps subjective, qu'une

métaphore est ridicule. J'aimerais bien que vous puissiez me dire un peu comment vous résolvez à ce moment-là le problème.

PETER SCHÖTTLER

J'y faisais allusion tout à l'heure. Je ne peux pas couper la phrase, bien entendu. Je cherche une solution qui, dans la langue vers laquelle je traduis, ne soit pas ridicule. Si à première vue et à la première traduction littérale – en fait, c'est ce que l'on fait d'abord – la phrase semble un peu de travers, j'essaie de trouver une meilleure solution. Evidemment, cela ne peut pas m'empêcher d'avoir un goût littéraire moi-même, mais ça n'a rien à voir avec le texte que je suis en train de traduire. Je ne peux pas trahir le texte, même si, comme chacun sait, toute traduction est trahison.

MARGUERITE POZZOLI

Je me demande s'il y a vraiment une frontière absolue entre le roman et le texte historique. Je n'en suis pas sûre, puisqu'un auteur de romans qui s'inspire de l'histoire va aussi peut-être être à la fois rigoureux, mais aussi inventif. De même, un historien est aussi quelqu'un qui réécrit l'histoire et qui, après tout, n'est pas forcément partisan de la rigueur et de la sécheresse absolue. Donc, je ne crois pas que la frontière soit absolument étanche entre les deux genres.

PAUL CARMIGNANI

Si je puis me permettre, bien que n'étant pas historien, vous posez là un problème vraiment fondamental. Je voudrais souligner qu'il y a quand même une différence essentielle entre un texte littéraire romanesque et un texte historique, non pas peut-être au niveau des moyens, parce que tous les deux passent par le langage, par un travail d'écriture, mais il ne faut pas perdre de vue que le texte historique a une finalité, qui est, pour citer l'historien A. Prost, "non pas de dire le vrai sur le réel, mais plutôt du vrai sur un réel", c'est-à-dire d'accéder à une forme de vérité. Le texte historique – comme ce n'est pas le cas du texte romanesque, et on comprend bien pourquoi – propose les moyens de sa réfutation, ce que ne fait pas le roman. Le texte historique a une visée "scientifique", entendue au sens large : produire de la connaissance et donner les moyens de vérifier et de contrôler cette connaissance. Ce n'est pas le seul critère, mais c'en est un qui me paraît important, et je rajouterai aussi que le texte historique présuppose quand même de l'intelligibilité dans le réel, ce que ne fait pas *a priori* le texte romanesque. Il y a un parti pris presque hégélien de montrer que le réel est sinon rationnel du

moins intelligible, donc cela présuppose une démarche scientifique entendue au sens large.

Je crois que quelqu'un pourrait intervenir pour reprendre tout cela.

PETER SCHÖTTLER

C'est un autre débat !

PAUL CARMIGNANI

C'est un débat effectivement fondamental. Je crois qu'il y a une communauté de moyens, mais une différence très sensible au plan des fins. Certains historiens, notamment celui sur lequel j'ai travaillé, Shelby Foote, un Américain, ont poussé très loin l'analogie entre histoire et roman, puisque mon auteur, par exemple, prétendait que l'histoire est aussi une question de points, de points-virgules, etc., c'est-à-dire des procédés vraiment très littéraires, mais c'était un peu de la provocation.

Je crois qu'il nous faut conclure. Je vous remercie de votre attention, des questions que vous avez posées, et je remercie également les intervenants de cette table ronde. Merci beaucoup.

DEUXIÈME JOURNÉE

ATELIERS DE LANGUES

ATELIER D'ALLEMAND

animé par Françoise Wuilmart

Le public de l'atelier est mixte, il n'est pas composé que de germanistes : hispanistes, slavistes, italianistes se sont joints à eux pour venir écouter la voix d'*Une femme à Berlin*¹. Mais tous, bien sûr, sont traducteurs littéraires de haut niveau. Je décide donc de parler d'abord de la genèse de ce journal intime, puis de certaines difficultés communes à toute traduction littéraire, de quelque langue que ce soit.

GENÈSE DU JOURNAL

20 avril 1945. Défaite allemande, les Russes envahissent Berlin. Du jour au lendemain, notre anonyme et ses consœurs deviennent la cible de la lubricité des soldats ivres et en manque de femmes. Elles deviendront aussi les tristement célèbres *Trümmerfrauen*, les “déblayeuses” de Berlin en ruine. L'anonyme, que nous désignerons ci-après par la lettre F., a un statut particulier : c'est l'intellectuelle de la bande, elle a fait des études d'histoire de l'art à Paris, elle est journaliste, a beaucoup voyagé à l'étranger en tant que reporter, parmi ses nombreuses destinations, l'Union soviétique où elle acquiert quelques connaissances de russe. Elle servira donc souvent d'interprète. Elle a dans la trentaine, semble être jolie, attirante et donc particulièrement visée.

Pour ne pas sombrer dans l'horreur absolue (plus de cent mille Berlinoises furent victimes de viols souvent atroces durant cette période), elle prend deux décisions : elle “crachera” sur le papier, au jour le jour, tout ce qui lui arrive, soucieuse de

1. *Eine Frau in Berlin*, Anonyma, Eichborn Verlag, 2002, préfacé par Hans Magnus Enzensberger

Paru en français sous le titre : *Une femme à Berlin*, Anonyme, Gallimard, coll. “Témoins”, 1^{re} édition : 2006.

préserver sa santé mentale : la survie par l'écriture. Par ailleurs, plutôt que de devenir le gibier attiré de dizaines de soudards et de palefreniers (son premier viol est particulièrement dégradant et atroce), elle préfère se "donner" à une poignée de hauts gradés qui se succéderont dans sa couche et subviendront à ses besoins journaliers en nourriture. Se pose donc pour elle la question de la prostitution. Se prostitue-t-elle en agissant de la sorte ? Non, bien sûr, elle se protège, en choisissant le moindre mal. Ajoutons que sa relation avec ses "violeurs" sélectionnés est subtile elle aussi et que dans certains cas s'installe entre le bourreau et sa victime consentante des rapports affectifs ou tout simplement humains (qu'elle relate le plus souvent avec l'humour qui lui est propre) : à propos de son troisième "amant", un major particulièrement délicat, elle écrit : "Je n'éprouve plus que pitié pour lui, à le voir ainsi debout et tout penaud. Je l'invite à prendre place, à s'asseoir. Lui embarrassé : «Vous devez être fatiguée. Il est si tard. Ne voulez-vous pas vous étendre... ?» (...) En quelques secondes je me suis partiellement déshabillée, ai enfilé un vieux peignoir appartenant à la veuve et me suis glissée sous les couvertures. Il s'approche du lit avec un siège. Que veut-il ? Reprendre la conversation, continuer d'appliquer son guide des bonnes manières, respecter le chapitre «Viol des demoiselles ennemies ?»" (P. 110¹.)

Tout au long du journal, F. émaille ses témoignages de réflexions quasi philosophiques, remet quantité de valeurs communément acceptées en question et atteint par cette distanciation réflexive un niveau d'écriture curieusement élevé dans les conditions qui sont les siennes. C'est cette distanciation qui est sans doute responsable de la dignité, de la noblesse, de la sagesse du ton. F. ne porte aucun jugement de valeur, même pas sur ses violeurs. Elle tente de comprendre, analyse, reste d'une lucidité parfois sarcastique : "Après tout, les Russes ne sont aussi «que des hommes» et il serait facile de les tenir en haleine, de les dévoyer ou de nous en débarrasser, avec nos ruses et nos stratagèmes de femmes" (p. 58). Elle continue de porter sur tout un regard de journaliste et promène sur les événements un "œil de caméra". Le journal est un brillant témoignage presque visuel de la vie quotidienne à Berlin, du 20 avril au 22 juin 1945 : "Ça se remet à pétarader en douceur. Pliés en deux, on rase les maisons à toute allure. Au coin, des soldats aux cheveux gris sont assis sur le bord du trottoir, sans doute ceux du Volkssturm ; ils ne font pas attention à nous, ils sont assis là, la tête posée sur les genoux. Devant la caserne de police (*désertée et que tous s'apprêtent à piller*), un tas de gens, armés de paniers, de sacs, de musettes. Je me précipite dans le premier couloir venu ; il y fait sombre,

1. De l'édition originale française, Gallimard, coll. "Témoins".

froid et il n'y a personne ; donc ce n'est pas le bon..." (P. 49.)
Ou encore : "Après cela j'ai nettoyé la salle de séjour, frotté les crachats des Russes, les traces de cirage laissées par leurs bottes, et récuré le carrelage pour y faire disparaître jusqu'à la dernière parcelle de crottin de cheval. Tous ces efforts m'ont aiguisé l'appétit. Nous avons encore des pois et de la farine. Pour frire la nourriture la veuve utilise la graisse fondue à partir du restant de beurre ranci que M. Pauli avait rapporté du Volkssturm." (P. 173.)

LE TON

La difficulté majeure pour un rendu fidèle du texte réside donc dans le ton. Il est subtil, complexe, il exprime certes toute la palette des sentiments et des sensations d'effroi, d'humiliation, de nostalgie, mais en quelque sorte au second degré. Quand elle pleure, c'est comme si elle "se regardait" souffrir, sans auto-compassion. Après un deuxième viol particulièrement répugnant, voici ce qu'elle écrit : "Je suis pétrifiée. Aucun dégoût, j'ai seulement froid. Ma colonne vertébrale se glace, mon occiput est pris de vertiges frigorifiants. Je me sens glisser et sombrer, profondément, à travers les coussins et les dalles, m'engloutir dans le sol... voilà ce que c'est." (P. 73.) L'humour n'est pas absent du journal, et il est souvent noir. Ses descriptions sont parfois cocasses, encore une fois la distanciation au service de la santé mentale : "Ce fut un bel enterrement. Les choristes de l'union des tailleurs avaient chanté devant leur tombe. Il est vrai qu'à la fin les choses avaient mal tourné. Les sirènes s'étaient mises à hurler en plein *Dieu, que ta volonté...* Les fossoyeurs avaient dû descendre le cercueil en un tour de main. On entendit même le remue-ménage que cela provoquait dans la caisse... Puis la narratrice pouffa de rire avant d'en venir au comble de toute cette histoire, déjà peu drôle jusque-là : «Et figurez-vous... quand trois jours plus tard la fille s'est mise à fouiller dans le jardin au cas où il y aurait encore des choses à récupérer, vous savez ce qu'elle a trouvé derrière le baril d'eau de pluie ? Vrai de vrai, un bras à Papa !» Certains ont un peu ri, mais la plupart s'en sont bien gardés. Est-ce qu'ils ont ensuite enterré le bras ?" (P. 22.) Ou encore : "C'est la veuve, elle est toute rouge et ses cheveux sont en bataille. Derrière elle, un Russe la bouscule pour entrer, je le connais, je me rappelle : c'est le joli Polonais de Lemberg, celui qui a reçu une balle dans l'occiput à Stalingrad et qui est spécialement doué pour les accès de colère. Et il semblerait qu'il soit sur le point d'en avoir un. Il s'époumone d'emblée, en s'adressant aussi bien à moi qu'à Anatol, nous prend à témoin : il crie qu'il est jeune, et qu'il

ne doit pas y avoir deux poids deux mesures, voilà longtemps qu'il n'a plus eu de femme, et l'époux de la veuve (il croit que c'est M. Pauli qui est en train de faire sa sieste à côté) n'a pas besoin de le savoir, il ne s'en apercevra même pas, ça ne prendra pas beaucoup de temps ! Et il ouvre grands les yeux, serre les poings, secoue sa tignasse – visiblement pénétré de son bon droit envers la veuve, dont les bribes de polonais de moissonneur lui sont sans doute restées dans l'oreille et dans le cœur." (P. 131.)

F. sait écrire. Elle crée des images fortes, qui hissent souvent le texte au niveau poétique ou lyrique, comme dans la dernière phrase de ce passage décrivant une scène qui se déroule dans l'abri souterrain de la maison : "Minuit. Plus de courant. Au-dessus de moi, accrochée à la poutre, la lampe à pétrole qui fume. Dehors un vrombissement soutenu qui enfle. La manie des fichus s'y met. Chacun se couvre le nez et la bouche du bout d'étoffe prêt à l'emploi. Sinistre harem turc, galerie de masques mortuaires à demi voilés. Seuls les yeux sont vivants." (P. 23.)

C'est enfin une sorte de "comédie humaine" qu'elle met en scène au fil de sa plume. Les mesquineries, la médiocrité, la petitesse à l'œuvre en temps de paix, ne sont pas vaincues par l'horreur de la guerre, elles se poursuivent de plus belle : "Un quart d'heure plus tard, quelqu'un a remarqué que les radiateurs fuyaient. Nous nous sommes tous précipités à l'étage. Enfin, non, pas vraiment tous. La femme du postier, par exemple, a exhibé un certificat médical et crié que son mari était cardiaque, et ne pouvait donc nous accompagner. Le Schmidt des rideaux a aussitôt pressé sur son cœur sa grosse patte de vieillard, tachetée de jaune. D'autres aussi hésitaient, jusqu'à ce que Mlle Behn se mette à hurler comme il se doit pour un chef de meute : bande d'idiots, vous braillez vos âneries et en haut vos baraques vont bientôt être emportées par les eaux, puis elle est partie seule à l'assaut, sans se soucier de savoir qui suivait." (P. 47.) Ou plus loin, tandis que F. et son amie la veuve tentent de retrouver la valise de celle-ci dans une cave enfin accessible : "Dans la cave nous avons fouillé à gauche et à droite, à la recherche des affaires de la veuve. Affaires que moi je ne connais pas et que la veuve semblait ne pas tout à fait vouloir reconnaître non plus car elle saisissait tout ce qui lui semblait bon à prendre." (P. 93-94.)

AUTHENTICITÉ DU JOURNAL

Bien, sûr on pourrait douter de l'authenticité d'un journal aussi bien écrit en pleine catastrophe et la critique ne s'en est pas privée. Ainsi a-t-on cru que le véritable auteur de ce journal de

femme était un homme, Kurt Marek, journaliste ami de l'anonyme ; c'est à lui qu'elle confia son manuscrit. Sous le nom de Ceram, anagramme de Marek, il avait publié le célèbre ouvrage *Des dieux, des tombeaux, des savants*. L'une de ses spécialités était la réécriture de journaux intimes. De là les soupçons par ailleurs injustifiés. Il est peu probable, comme le rappelle le préfacier Hans Magnus Enzensberger, que F. ait écrit en vue d'une publication. Les "griffonnages personnels" qu'elle consigna dans trois cahiers d'écolier lui servaient, nous l'avons dit, à préserver un restant de santé mentale au milieu des ruines et de l'effondrement moral. Ce sont littéralement des *carnets du sous-sol*, écrits dans des abris antiaériens. Tout ce que l'auteur avait sous la main c'étaient des bouts de crayon, et elle devait écrire à la lueur de bougies, Berlin n'étant plus approvisionné en électricité. Elle rédigeait son journal à la sauvette, se cachant des Russes. C'est quelques mois plus tard, quand un mode d'existence plus ou moins normal avait repris son cours dans la ville dévastée, qu'elle put recopier ses notes qui couvraient "cent vingt et une pages de papier gris, à texture grossière, tel qu'on en fabriquait durant la guerre". Et qu'elle eut donc l'occasion de retravailler le texte, de développer et de nuancer le style télégraphique original, souvent rédigé en sténo et fourmillant d'abréviations. La plus terrible et la plus récurrente étant *Sch.*, *Schändigung*, viol. Elle ne se cache d'ailleurs pas de ce remaniement puisque, à plusieurs reprises, elle insère dans le texte des phrases du style de "... comme le lieutenant le referait souvent par la suite", message qui ne peut être communiqué que si l'on connaît la suite. Au demeurant, le journal fut confié à un expert en la matière, Walter Kempowski, qui en certifia l'authenticité.

Particulièrement blâmable est la démarche d'un journaliste de la *Süddeutsche Zeitung* qui mit tout en œuvre pour retrouver les traces de l'auteur... et finit par la démasquer, publia son nom, commettant ainsi un dernier viol, moral cette fois, puisque cette révélation allait à l'encontre même des dernières volontés de l'auteur : n'être publiée qu'après sa mort et sous le couvert de l'anonymat. Dans un souci de respect, je préfère taire le nom divulgué alors dans toute la presse allemande.

LA RELATION AUTEUR/TRADUCTEUR

Pour traduire un tel texte, en rendre la spécificité et la subtilité du ton, une certaine empathie avec l'auteur me semble de rigueur. En dépit du regard lucide et de la distanciation constante, il fallait d'abord ressentir en profondeur le vécu de cette femme en plein désarroi, qui parvient à se dominer et à rester digne. Le

traducteur, nous le savons tous, travaille aussi avec ses cinq sens et les mots ou la mélodie d'un texte sont d'autant plus faciles à recréer qu'ils sont spontanés une seconde fois, dans le chef du traducteur ou du ré-écrivain. Dans un article intitulé *Eros traducteur*, à paraître sous peu dans les actes d'un colloque qui s'est tenu à Nice en 2006 et portait le même titre, j'ai développé la théorie de l'approche différente d'un traducteur selon qu'il traduit le texte d'un homme ou celui d'une femme. Je ne m'étendrai pas ici sur cette différence mais tiens à dire que le principe empathique qui m'a guidée dans ce travail-ci était la connivence. Une connivence de femme. Je me suis littéralement glissée dans la peau de F., me mettant ainsi souvent à rude épreuve. C'est parce que j'ai entendu sa voix intérieurement et que je m'y suis scrupuleusement tenue que la traduction a acquis une certaine cohérence, cohérence psychologique avant tout, cohérence d'une personnalité bien particulière, s'exprimant de manière bien particulière. A ce propos le plus beau compliment que l'on m'ait fait est sans doute celui-ci : "On dirait que c'est toi qui as écrit ce journal..." Non, ce n'est pas moi, mais c'est tout comme, ai-je envie de répondre..

A partir du moment où l'on tient le premier bout du fil conducteur, il n'y a plus qu'à le laisser se dérouler de soi-même.

POUR TERMINER : QUELQUES PETITES DIFFICULTÉS PONCTUELLES

Après ces considérations générales et multiples sur la difficulté globale de la traduction de ce journal, nous avons mis sous la loupe quelques difficultés ponctuelles dont voici un petit échantillonnage.

1. Le tout premier mot : *Ja*...

"Ja, der Krieg rollt auf Berlin zu."

Rendre ce *Ja* par un simple oui ne rendait pas justice à la connotation du terme ici exclamatif. F. prend conscience d'un fait : aujourd'hui, vendredi 20 avril 1945, la guerre déferle pour la première fois sur Berlin. Il fallait expliciter le mot *Ja* qui en allemand porte en soi tous ses échos et se suffit à lui-même ; j'ai donc choisi de l'étoffer en commençant la phrase par : "*Oui, c'est bien* la guerre qui déferle sur Berlin", et non "Oui, la guerre déferle sur Berlin", phrase dans laquelle le "oui" est très ambigu et suggérerait plutôt la réponse à une question sous-entendue. Le recours à l'explicitation dont il ne faut jamais abuser sous peine de se rendre coupable du péché de "foisonnement" prend ici une valeur sémantique incontournable.

2. Un peu plus loin dans le même passage, nous sommes ame-

nés à débattre du problème de l'intervention souvent redoutable des correcteurs : *"Man atmet Geschützlärm ein."* Littéralement : "On respire le bruit des armes", que j'ai traduit par "On respire les détonations" (p. 15). Réaction du correcteur : des détonations ne se respirent pas, elles s'entendent. Au traducteur, dans de tels cas, de rappeler à son critique que la synesthésie poétique doit être respectée ainsi que toute image destinée à produire tel ou tel effet. Au traducteur de rester fermement sur ses positions et de défendre mordicus son point de vue, bref de l'imposer. Ce qui fut fait.

3. Petite difficulté anecdotique mais qui permet d'aborder de manière concrète un principe général de traduction : celui de la liberté et de l'écart du texte original pour un rendu clair en français. Il est question de l'accent de Hambourg. En allemand la lettre S se prononce "ch" devant les consonnes P et T, mais pas à Hambourg où elle se prononce S. Voici le passage qui y fait référence : *"Ihm zur Seite seine Gattin, die hamburgisch s-pitz s-pricht, und die achtzehnjährige Tochter, ausgerechnet S-tinchen gerufen."* Le problème à première vue insoluble est proposé au public de l'atelier... Une seule solution : réécrire en expliquant, ce qui donne par exemple dans ma version : "A ses côtés, son épouse qui parle avec l'accent pointu de Hambourg en transformant tous les "ch" en "s", et leur fille de dix-huit ans dont le prénom commence précisément par S, Stinchen, prononcé "ch" en allemand correct" (p. 17). L'insertion de l'explication dans le texte même a pour avantage d'éviter la note du traducteur, plus inacceptable que jamais dans un journal intime.

4. Nous abordons ensuite un problème important dans la traduction de tout texte fortement "localisé" comme celui-ci, autrement dit le problème des *realia* "intransposables". L'auteur dresse le portrait d'une jeune adolescente qui est en train de balayer le trottoir de la maison et la qualifie pour conclure de *"echte Berliner Göre"*. La Berliner Göre est un produit purement berlinois, de la même manière que le titi ou le poulbot est un produit purement parisien ; la dénomination dans un cas comme dans l'autre est intransposable. Rendre ici la *Göre* par un mot fabriqué comme "la poulbote berlinoise" serait inacceptable, les connotations du phénomène parisien seraient très malvenues dans le Berlin de 1945. Comme solution j'ai choisi la périphrase, un raccourci qui se rapproche assez de la définition de la *Berliner Göre* : "une vraie petite chipie berlinoise", qualification qui convenait particulièrement bien au personnage en question.

5. J'en viens à un dernier exemple de problème de taille, rela-

tif aux référents culturels. Voici le passage où il est question des Russes et de la perception qu'en ont les Berlinoises qui ne comprennent pas la langue de l'ennemi, perception différente de celle de notre anonyme plus "tolérante" ou plus "éclairée" : "Les autres, ceux qui ne comprennent pas leur langue, ont la tâche plus facile. L'envahisseur leur demeure étranger, ils peuvent creuser un fossé plus profond entre eux et lui, et se convaincre que ce ne sont pas des hommes, rien que du bétail, des bêtes sauvages. J'en suis incapable. Je sais que ce sont des hommes comme nous ; peut-être sont-ils encore à un stade d'évolution inférieur parce que le peuple est plus jeune et plus proche de ses origines que nous. Les Teutons ont dû se comporter de la même manière quand ils ont envahi Rome et se sont emparés des Romaines vaincues, de ces femmes au parfum subtil, à la chevelure savamment coiffée, aux pieds et aux mains soignés." (P. 87.) Vient ensuite la fameuse phrase que je soumetts à mes collègues : "*Wobei das Besiegtsein unbedingt der Paprika auf dem Fleisch ist.*" Première difficulté : le passif d'état, ambigu comme sujet de la proposition : *das Besiegtsein*, littéralement "l'être vaincu, le fait d'être vaincu". Seconde difficulté : le paprika sur la viande... Première interprétation que presque tous les participants proposent : les femmes vaincues sont la cerise sur le gâteau. Oui, bien sûr, c'est le sens. Mais il me semble malvenu de s'écarter du paprika et de rendre l'image par un équivalent un peu trop "français" et trop actualisé. Une petite recherche s'imposait. Il se fait qu'à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, en Allemagne, et sans doute aussi à l'époque des Teutons, le paprika était une épice de luxe. Au demeurant les Teutons tout comme les Berlinoises de 1945 ne mangeaient certes pas de gâteaux couronnés de cerises. J'ai donc préféré la solution plus littérale et plus fidèle au contexte temporel et local : "La situation du vaincu, c'est toujours le paprika sur la viande..." Certes on pourrait me rétorquer que le lecteur français ne saura pas nécessairement que le paprika était une denrée coûteuse à l'époque. Que l'on se rassure : le lecteur allemand ne sera pas plus au fait. Et puis, faut-il toujours mâcher la tâche du lecteur ?

Pour conclure et étant donné la mixité du public de cet atelier, je ne résiste pas au plaisir de lire en français un de ces passages poétiques si réussis qui ont fait dire aux plus grands critiques allemands comme français que l'anonyme était un écrivain à part entière (cf. Michel Polac, Bernad Pivot) :

"Nous vivons dans un cercle de canons d'armes braquées sur nous, et il se resserre d'heure en heure. A intervalles, les longues pauses d'un silence devenu inhabituel. On remarque soudain le printemps. Des ruines noircies du quartier

s'élèvent par bouffées les senteurs de lilas oubliés dans des jardins sans maîtres. Devant le cinéma, le moignon d'acacia mousse de verdure. Entre deux hurlements de sirènes, des hommes ont sans doute trouvé le temps de bêcher leur petit jardin familial car autour des cabanons de la Berliner Strasse la terre est fraîchement retournée. Seuls les oiseaux se méfient de ce mois d'avril ; les moineaux boudent notre gouttière."

LE MOT DE LA FIN

Le livre a eu un très grand retentissement en Allemagne où il fut publié à plus de huit cent mille exemplaires. En France il est en passe de devenir un best-seller et depuis sa première parution en novembre 2006 et les sept rééditions qui ont suivi à un rythme soutenu, il en est à sa troisième édition de poche.

Enfin, je ne puis conclure cet atelier sans confier à mes collègues que j'ai traduit ce livre par solidarité, dans la plus grande connivence, et aussi, n'ayons pas peur des mots : par amour, d'abord de l'auteur pour laquelle je me suis prise d'une profonde amitié, et ensuite du travail de récréation, un des plus passionnants de ma carrière.

ATELIER D'ANGLAIS

animé par Mona de Pracontal

Half of a Yellow Sun, Chimamanda Ngozi Adichie, 2006.

Le roman de Chimamanda N. Adichie traite de la guerre du Biafra, présentée du point de vue de la communauté ibo. Très schématiquement, ce conflit meurtrier opposait les Ibos, qui firent sécession en créant l'Etat du Biafra, au gouvernement nigérian et aux autres ethnies du Nigeria postcolonial, principalement haoussa, yorouba et foulani.

L'appartenance des personnages à telle ou telle ethnie est perceptible dans leur façon de parler et Chimamanda en joue dans ses dialogues, ce qui les rend particulièrement intéressants pour un atelier de traduction. Ainsi, dans son roman, les dialogues – tous en anglais, le roman étant écrit en anglais – rendent compte de différents langages ou langues : l'ibo, traduit en anglais pour les besoins de la narration, émaillé de mots ibos ; le pidgin (quelques occurrences seulement) ; l'anglais impeccable de la bourgeoisie et des universitaires qui s'expriment en anglais entre eux ; différents accents, notamment celui de l'haoussa et de certains dialectes ibos ; enfin, le *broken English* de locuteurs ibos maîtrisant mal l'anglais.

J'ai choisi deux extraits pour cet atelier ; nous commençons par un passage qui relève de la comédie, histoire de briser la glace, et qui pose le problème de la traduction du *broken English*. Le voici :

Richard waited until Jomo arrived and then stood at the window watching him water the newly planted lilies. [...] Jomo held a raffia bag full of fruits when Richard came up to him.

“Ob. Good morning, Mr. Richard, sab,” he said, in his solemn manner. “I want take the fruits to Harrison in case you want,

sab. I no take them for myself.” Jomo placed the bag down and picked up his watering can.

“It’s all right, Jomo. I don’t want any of the fruit,” Richard said.

“By the way, would you know of any herbs for men ? For men who have problems with with being with a woman ?”

“Yes, sab.” Jomo kept watering as if this was a question he heard every day.

“You know of some herbs for men ?”

“Yes, sab.”

Richard felt a triumphant leap in his stomach. “I should like to see them, Jomo.”

“My brother get problem before because the first wife is not pregnant and the second wife is not pregnant. There is one leaf that the dibia give him and he begin to chew. Now he has pregnant the wives.”

“Oh. Very good. Could you get me this herb, Jomo ?”

Jomo stopped and looked at him, his wise wizened face full of fond pity. “It no work for white man, sab.”

“For my work. I want to write about it.”

Jomo shook his head. “You go to dibia and you chew it there in front of him. Not for writing, sab.” Jomo turned back to his watering, humming tunelessly.

“I see,” Richard said, and as he went back indoors he made sure not to let his dejection show ; he walked straight and reminded himself that he was, after all, the master.

Harrison was standing outside the front door, pretending to polish the glass. “Is there something that Jomo is not doing well, sab ?” he asked hopefully.

“I was just asking Jomo some questions.”

Contrairement à ce qu’avait laissé croire le tour de salle initial, il s’avère au cours de l’atelier que nous avons la chance d’avoir parmi nous quelques traducteurs qui connaissent l’Afrique de l’Ouest pour y avoir vécu ou en avoir traduit des textes, une personne qui a lu le roman et même une jeune Rwandaise étudiante en traduction littéraire. Nous commençons par nous poser la question de comment rendre ce *broken English* sans fabriquer du *Tintin au Congo*, sachant qu’on parle français, plus ou moins bien, dans des pays voisins du Nigeria. J’expose la méthode que j’ai employée : recourir à l’aide d’un traducteur francophone ivoirien et d’un ami béninois, qui m’ont donné des directives syntaxiques et lexicologiques pour fabriquer du “mauvais français d’Afrique de l’Ouest” et ont ensuite relu mes dialogues.

Nous, à Arles, allons œuvrer avec les moyens du bord : les connaissances, expériences, et intuitions des uns et des autres. Partant du caricatural “Moi porter fruits...” nous arrivons à “J’envoie

les fruits là à Harrison” en passant par “Je veux porter les fruits à Harrison” selon le cheminement suivant : l’ajout du “là” comme façon fréquente de rendre les démonstratifs en Afrique francophone, de même l’emploi du verbe “envoyer” au sens de “porter” ; nous établissons également que nous rendrons la maladresse du français non pas par une absence totale de conjugaison et de pronoms sujets, mais par une gamme de temps beaucoup plus restreinte. Cette dernière “règle” nous amène à traduire le récit de Jomo en majeure partie au présent. Nous décidons, comme en anglais, de rendre les possessifs par des articles définis : “la première épouse”, “les deux femmes”, plutôt que “sa première épouse” ou “ses deux femmes”. Quant aux articles et au problème du genre, nous optons pour la formule suivante : on garde “les” qui est un article facile puisqu’il n’y a pas besoin de connaître le genre du substantif ; en revanche au singulier, nous mettrons souvent le mot sans article : “Avant, mon frère est *dans problème*” ; “Tu vas *chez dibia*.” Et nous gardons “dibia” tel que, sans le traduire puisque c’est en ibo qu’il figure dans le texte anglais.

Nous nous posons la question du tutoiement et du vouvoiement pour la conversation entre le patron anglais, Richard, et son jardinier. Nous tombons assez vite d’accord sur le fait que Jomo, le jardinier, bien que parlant mal l’anglais, serait conscient, s’il était d’Afrique francophone, de la hiérarchie exprimée par les “vous” et “tu” et qu’il saurait vouvoyer son patron. Nous lui prêtons en revanche un “tu” générique quand il est sur son terrain et explique que “*You go to dibia and you chew it there in front of him*” : “Tu vas chez dibia et tu manges devant lui.”

Richard tutoiera-t-il ou vouvoiera-t-il son jardinier ? Nous discutons de la personnalité de Richard, passionné par l’art et la culture ibos, soucieux de respect et de justice, écœuré par le racisme de nombre de ses compatriotes au Nigeria et fervent partisan de la cause biafraise, mais aussi assez réservé et formel, et nous en concluons qu’il vouvoierait certainement son personnel.

La traduction de *Sab* suscite débat. “Bwana”, “missié”, “patron” ? “Bwana” passe vite à la trappe, “patron” finit par s’imposer ; quant à “missié”, nous y recourons avec parcimonie, seulement pour “Mr Richard”. Ce qui nous donne : “Oh. Missié Richard, bonjour, patron.”

L’emploi de l’africanisme “enceinter” fait en revanche tout de suite l’unanimité : “Maintenant il a enceinté les deux femmes.” Autre sujet à débat : comment traduire *herbs*, par “herbes” ou par “plantes” ? La balance penche pour “plantes” ; en fin d’atelier, l’étudiante rwandaise nous confiera en petit comité qu’au Rwanda les francophones parlent toujours des “herbes” du sorcier, jamais de “plantes”.

Nous approchons de la fin de l'atelier. Je garde les toutes dernières minutes pour présenter le deuxième extrait qui témoigne du rôle crucial, parfois tragique, que les langues et les accents ont joué dans ce conflit. Une participante anglophone nous en fait une très belle lecture :

A voice, speaking English with an elegant Hausa accent, announced that the passengers from the London flight should proceed to board the flight for Lagos. Richard was relieved. "It has been nice talking to you, jisie ike," he said.

"Yes, sir. Greet Kainene."

Nnaemeka turned to go back to his desk. Richard picked up his briefcase. The side entrance burst open and three men ran in holding up long rifles. They were wearing green army uniforms, and Richard wondered why soldiers would make such a spectacle of themselves, dashing in like that, until he saw how red and wildly glassy their eyes were. The first soldier waved his gun around. "Ina nyamiri ! Where are the Igbo people ? Who is Igbo here ? Where are the infidels ?"

A woman screamed.

"You are Igbo," the second soldier said to Nnaemeka.

"No, I come from Katsina ! Katsina !"

The soldier walked over to him. "Say 'Allahu Akbar' !"

The lounge was silent. Richard felt cold sweat weighing on his eyelashes.

"Say 'Allahu Akbar' !" the soldier repeated.

Nnaemeka knelt down. Richard saw fear etched so deeply onto his face that it collapsed his cheeks and transfigured him into a mask that looked nothing like him. He would not say "Allahu Akbar" because his accent would give him away. Richard willed him to say the words, anyway, to try ; he willed something, anything, to happen in the stifling silence and as if in answer to his thoughts, the rifle went off and Nnaemeka's chest blew open, a splattering red mass, and Richard dropped the note in his hand.

Passengers were crouched behind the chairs. Men got on their knees to lower their heads to the floor. Somebody was shouting in Igbo, "My mother, oh ! My mother, oh ! God has said no !" It was the bartender. One of the soldiers walked up close and shot him and then aimed at the bottles of liquor lined up behind and shot those. The room smelled of whiskey and Campari and gin.

ATELIER D'ITALIEN

animé par Marguerite Pozzoli

“On peut imaginer des choses fausses, et composer des choses fausses ; mais seule la vérité peut être inventée.”

C'est autour de cette phrase, attribuée à John Ruskin, que Marta Morazzoni a construit le roman *L'invenzione della verità* (Longanesi, 1988)¹. Il m'a paru, par son sujet et son écriture, particulièrement adapté à la thématique des Assises cette année : la relation à l'histoire.

Marta Morazzoni n'en est pas à ses premières armes en la matière. L'histoire la passionne – son premier livre, *La Jeune Fille au turban*², comportait plusieurs nouvelles situées au XVII^e et au XVIII^e siècle, son dernier recueil se clôt sur une nouvelle qui met en scène, dans une rencontre imaginaire, Goethe et Lorenzo Da Ponte. Je sais qu'elle admire Braudel et Duby, entre autres.

Ici, deux histoires, fort éloignées dans le temps, se déroulent parallèlement : celle de la tapisserie de Bayeux, chef-d'œuvre du Moyen Age (1066-1077). Longue de soixante-dix mètres, elle raconte, à la manière d'une bande dessinée, la bataille de Hastings. L'autre histoire est celle (imaginaire) d'un des derniers voyages de John Ruskin à Amiens, en 1879, précédant la rédaction de la célèbre *Bible d'Amiens*, traduite en français par Marcel Proust. Les chapitres impairs racontent donc l'histoire, “dynamique” et linéaire, de la réalisation collective, par trois cents brodeuses dirigées par une reine également brodeuse, de la fameuse “tapisserie” ; les chapitres pairs celle, “statique” et en même temps labyrinthique, pleine de va-et-vient temporels, des quelques jours passés à Amiens par un Ruskin vieillissant, menacé par des trous de mémoire qui lui font perdre ses repères. Le livre lui-même ressemble donc à une tapisserie, tissée un point à l'endroit, un point à l'envers. Il s'appuie aussi, implicitement, sur ce passage

1. Le roman, *L'Invention de la vérité*, paraîtra en 2009 aux éditions Actes Sud.

2. *La Jeune Fille au turban*, POL, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro.

de Ruskin, dans *La Bible d'Amiens* : "Il faut toujours se représenter l'extérieur d'une cathédrale française, excepté sa sculpture, comme l'envers d'une étoffe qui vous aide à comprendre comment les fils produisent le dessin tissé ou brodé du dessus."

Le texte proposé pour l'atelier était l'incipit du roman. Il raconte le départ des trois cents brodeuses qui, des quatre coins de la France, se mettent en route à l'appel tacite de la reine. Simple en apparence, le texte comportait plusieurs enjeux. Ils ont souvent concerné le vocabulaire : comment traduire, par exemple, *minore* : une petite cour, une cour minuscule, une cour mineure ? Ce dernier terme n'est-il pas péjoratif ? Rend-il la même idée qu'en italien ? Trois mots étaient très proches : *bando*, *chiamata*, *appello*. Ces deux derniers se traduisent de la même façon, en français : "appel". Comment éviter la répétition ? A quel moment garder "appel" ? Nous nous sommes aussi arrêtés longuement sur des termes d'ordre technique : la petite trousse (pochette, lambeau de tissu) dans laquelle les brodeuses rangent leurs aiguilles nous a intrigués. A quoi ressemble-t-elle ? Quelle est sa forme ? Dans quel sens se replie-t-elle ? Comment éviter un terme trop technique et rendre, en même temps, l'idée de simplicité et de moelleux qu'évoque le texte italien ? Comment traduire *tela grezza* ? "Toile bise", "toile écrue", "toile grège" ? La présence d'une traductrice-couturière a été fort enrichissante lors du débat. Comment, aussi, traduire *armeria* ? Une armurerie ? A quoi l'auteur pense-t-elle ? A un magasin ? Et si nous allions commettre un anachronisme caractérisé ? Dans le doute, j'avais appelé l'auteur à la rescousse, quelques jours auparavant. Elle voulait évoquer, m'a-t-elle dit, une pièce dans un château moyenâgeux. Une salle d'armes. Elle m'a dit aussi qu'au début de son texte, elle pensait au cri des oiseaux, à un message d'ordre instinctif et animal. Cela nous a aidés dans la traduction.

Par ailleurs, tout cet incipit était tissé (c'est le cas de le dire) de métaphores : la métaphore animale – les oiseaux qui migrent –, la métaphore de la guerre, mais d'une guerre pacifique : ces femmes partent pour livrer une espèce de bataille, avec leurs propres armes, leurs aiguilles de brodeuses, mais une bataille pacifique. Dernière métaphore, celle de la broderie-livre : la reine, la nuit, imagine le vaste ouvrage qu'elle réalisera, cette "écriture lisible par tous"... Passer à côté de ces métaphores aurait été impardonnable. En même temps, inutile de les forcer. L'important était de garder la légèreté de l'auteur.

Enfin, dernier enjeu : le rythme du texte, sa musicalité. Nous assistons à un grand départ. Le texte commence, les femmes partent. Tout le texte est sous-tendu par ce rythme, par cet élan qui, ajouté à une tonalité qui est celle de la légende, du conte,

lui confère son mystère et sa particularité. Il y avait aussi des rimes ou des assonances malaisées à rendre : *con emozione / commozione*. Or, “commotion”, en français, ne signifie pas tout à fait la même chose qu’en italien. *Commozione* évoque une émotion collective plus qu’une commotion cérébrale. Alors : trahir un peu pour garder une musique proche de celle du texte ?

Le débat a été riche, animé. Il s’est poursuivi dans un café. Il a démontré, si besoin était, que traduire, c’est dire “presque” la même chose, pour reprendre l’expression d’Umberto Eco, et que c’est dans ce “presque”, dans les détails infimes, et pas seulement dans le contexte et l’intertextualité, pourtant essentiels ici aussi, que tout se joue.

ATELIER D'INFORMATIQUE

animé par Evelyne Châtelain et Jean-Luc Dibarce

Un jouet qui fait crac, boum, hue... !

Ce n'est pas seulement parce que Jacques Dutronc était mon idole que j'ai choisi ce titre.

Comme nous l'avions vu l'an dernier avec un sujet aussi rébarbatif en apparence que les tables et les index qui avaient fini par ne plus être qu'un jeu d'enfants, l'informatique, c'est facile. Mais c'est aussi franchement amusant !

Ce jouet qui fait crac boum hue n'est pas destiné à faire tomber les filles à ses genoux, mais à séduire son public.

Ce jouet, c'est PowerPoint, un logiciel qui permet de faire les incontournables diapos qui accompagnent désormais toute conférence, colloque, présentation quelconque, cours. Plus moyen de dire un mot en public sans un écran derrière soi avec quelques titres et des belles images. Ça fait moderne, et c'est pratique pour l'intervenant qui évite ainsi de perdre le fil de ses idées.

Alors comment s'y prendre ? Eh bien d'abord, savoir ce que l'on va y mettre, informatique ou pas, jouet ou pas, c'est sa caboche qu'il faut faire travailler et de là, une belle analyse des erreurs qu'il ne faut pas commettre, en gros faire compliqué lorsqu'on peut faire simple.

Mais une fois les rudiments maîtrisés, cela va beaucoup plus vite qu'on ne le croit, passons aux effets spéciaux... et là, c'est franchement la joie. Ça tourne, ça dégouline, ça défile, ça tourneboule... on ne se lasse pas d'essayer de nouveaux trucs et astuces... et en musique, si l'on veut...

Pas très disciplinée, la classe cette année, mais qu'est-ce qu'elle s'est amusée ! Et en plus, cet outil qui faisait peur est vraiment devenu le jouet qui fait crac, boum, hue... Les auditeurs en tomberont à vos genoux !

ATELIER D'ÉCRITURE

animé par Frédéric Forte

Sollicité pour animer un atelier d'écriture auprès de traducteurs professionnels lors de ces Assises 2007, j'ai souhaité les faire réfléchir à une problématique qui ne soit pas complètement éloignée de leur métier. C'est pourquoi j'ai décidé de travailler avec eux – et c'était aussi une première pour moi – sur la traduction de haïkus japonais (dans leur version française) en langue grand-singe.

Le grand-singe, ou *great ape*, a été inventé et développé par Edgar Rice Burroughs, le “père” de Tarzan, pour faire parler dans ses livres les grands singes, sauveurs et famille d'accueil de Lord Greystoke. Le corpus de cette langue ne dépasse pas les trois cents mots, des mots “simples” qui décrivent les actions de base de ces primates évolués imaginés par Burroughs et leur environnement supposé.

Jacques Jouet, écrivain et membre de l'Oulipo, a découvert il y a quelques années ce langage primitif dans une présentation de l'œuvre de Burroughs par Francis Lacassin et a décidé de l'exploiter de manière poétique. Il n'était pas alors question de traduction mais d'écrire “directement” dans la langue (traduite bien sûr ensuite en français pour faciliter la compréhension).

J'ai choisi à mon tour de l'utiliser mais en partant cette fois-ci d'une langue “classique”, riche en vocabulaire, ce qui pose bien évidemment un problème délicat lorsqu'il s'agit de la traduire dans la langue “pauvre” qu'est le grand-singe.

Comment en effet dire dans une langue un objet, un concept qu'elle ne connaît pas ? Le traducteur se trouve très souvent confronté à ce dilemme, sans toutefois le rencontrer de manière aussi radicale que lors de cet atelier.

Il m'a semblé que l'expérimentation de cet exercice sur des textes courts, “économés”, tels que les haïkus, permettrait une efficacité plus grande et rendrait de façon encore plus frappante la variété des “stratégies de traduction” utilisées par les participants.

C'est du moins ce que j'espérais. Et la diversité des résultats m'a donné raison. Le mot "pont" n'existe pas en grand-singe ? Eh bien certains ont "construit" un "arbre couché sur l'eau", d'autres un "chemin de pierres sur la rivière" ou ont "marché sur l'eau", ont tendu un "grand arc"...

Une inventivité que n'auraient pas reniée les grands singes eux-mêmes !

DICTIONNAIRE FRANÇAIS – GRAND-SINGE

(d'après le lexique établi par Edgar Rice Burroughs
dans *The Tarzan Clans of America*, 1939)

aigu, <i>litu</i>	bras, <i>wang</i>
aimer, amour, <i>gree-ab</i>	brillant, <i>tu</i>
aller, <i>unk</i>	bruit, <i>panda</i>
ami, <i>yo</i>	brûlant, <i>kobo</i>
antilope, <i>wappi</i>	buffle, <i>gorgo</i>
arbre, <i>den</i>	
arc, <i>ry-balu-den</i>	cassé, <i>tub</i>
arrêter, <i>dan-do</i>	ceci, <i>wo</i>
assoiffé, <i>ubor</i>	cela, <i>wob</i>
attention !, danger, <i>kreeg-ab</i>	cerf, <i>bara</i>
attraper, <i>rem</i>	chacal, <i>ungo</i>
avoir faim, <i>po</i>	chair, viande, <i>dako-zan</i>
	chanter, <i>voo-voo</i>
babouin, <i>tongani</i>	chat sauvage, <i>skree</i>
(se) balancer, <i>yang</i>	chaud, <i>eta-kobo</i>
bas, <i>eta-nala</i>	chef, <i>gund</i>
en bas, à terre, <i>tand-nala</i>	cheveux, <i>b'zan</i>
bataille, <i>bar</i>	chuchoter, chuchotement, <i>eta-gogo</i>
bâton, branche, arbrisseau, <i>balu-</i> <i>den</i>	chute, tomber, <i>amba</i>
beaucoup, nombreux, <i>bo</i>	clan, <i>hotan</i>
beaucoup, très, <i>ebo</i>	cœur, <i>thub</i>
bébé, <i>balu</i>	colline, <i>ta-pal</i>
bête (animal), <i>tor</i>	compagnon, conjoint, <i>por</i>
bien, <i>van</i>	coq, <i>tand-klu</i>
blanc, <i>tar</i>	côté, <i>lufo</i>
blanc (homme), <i>tarmangani</i>	cou, <i>tag</i>
blessé, poignarder, <i>yut</i>	(se) coucher, <i>ramba</i>
bleu, <i>m'wa</i>	coude, <i>band</i>
boisson, <i>ud</i>	couper, <i>yuto</i>
boiteux, <i>mado</i>	courage, courageux, <i>tand-utor</i>
bon, bien, <i>vando</i>	courir, <i>gom</i>
bon, gentil, <i>sato</i>	court, <i>mo</i>
bouche, <i>tho</i>	creux, <i>ebo-kut</i>
bouclier, <i>jabo</i>	crier, cri, <i>kree-gor</i>
	crocodile, <i>gimla</i>

dans, dedans, *zor*
danser, *kordo*
danser, *voo-dum*
dehors, *zut*
dent, croc, *gash*
devant, *gugu*
dos, *rand*
droit, *tro*
droite (contraire de gauche), *lan*
dur, *ebo-dan*

eau, *lul*
éclair, foudre, *ara*
éléphant, *tantor*
elle, *mu*
émoussé, *tand-litu*
épais, *dako*
épouse, *por-kalan*
estomac, ventre, *gu*
étoile, *bul*
étrange, *jar*

faible, *pan-vo*
femelle, *kalan*
féroce, *lu*
feu, *argo*
feuillage, feuilles (d'arbres), *bo-wa-usba*
feuille (d'arbre), *wa-usba*
fille, *za*
flèche, *etarad*
fleur, *ro*
fond, *ug*
forêt, *boden*
fort, *zu-vo*
fort (bruit), *pandar*
fourmi, *kando*
frapper, *kob*
frère, *abalu*
froid, *bur*
fruit, *sopu*
fumée, *whuff*
fusil, arme à feu, *pand-balu-den*

gagner, *gando*
garçon, *ab*
gauche, *tandlan*
genou, s'agenouiller, *abu*
girafe, *omtag*
glace, *dan-lul*
gorille, *bolgani*

grand, puissant, *ben*
grand (taille), haut, *ta*
grand singe, *mangani*
gras, *dak*
grimper, *unk-nala*
gronder, *gor*
gros, massif, *zu*
grotte, caverne, *zu-kut*
guerrier, *tan*

haïr, haine, *ugla*
haut, sommet, *ebo-nala*
en haut, *nala*
hippopotame, *duro*
hyène, *dango*

ici, *yel*
insecte, *nene*

jambe, *zee*
jaune, *mal*
jungle, *kambo*

là-bas, *yeland*
lac, *dak-lul*
lait, *kal*
lance, *arad*
langue, *lus*
(se) lever, *tand-ramba*
lion, *numa*
lionne, *sabor*
long, *om*
lui, *bu*
lumière, *a*
lune, *goro*
lutter, *olo*

main, *b'wang*
maïs, *ut*
maison, nid, hutte, case, foyer, *wala*
malade, *gumado*
mâle, *atan*
manger, *popo*
marcher, *kor*
mari, *por-atan*
mauvais, *sord*
mensonge, *nur*
mère, *kahu*
milieu, centre, *karpo*
montagne, *ved*
monter, s'élever, se lever, *ala*

mort, *bund*
mot, *rea*
mou, *pan*
mouche, *busso*
mouillé, *ebo-lul*
mourir de faim, *tand-popo*
moustique, *lano*
muscle, *vo*

nager, *lul-kor*
neige, *tar-bur*
nez, *lat*
noir, *go*
noir (homme noir), *gomangani*
noix, *dan-sopu*
non, ne pas, *tand*

océan, *zu-dak-lul*
œil, *yat*
œuf, *klu-kal*
oiseau, *neeta*
OK, *ugb*
or, doré, *bal*
oreille, *yad*
os, *dano*
oui, *rak*

panthère, léopard, *sheeta*
parler, *gogo*
pays, terrain (de chasse de la tribu),
pal
peau, *zan*
penser, *tandak*
perdre, *adu*
père, *pastar*
petit, *eta*
peu, *tand-bo*
peur, *utor*
pied, *b'zee*
piège, *rala*
pierre, rocher, *dan*
piquer, piqûre, *lana*
plat, *bo*
plein, *vulp*
pleurer, *pan-lul*
pluie, *meeta*
poisson, *pisab*
poule, *klu*
puissant, *ko*

queue, *atrat, pamba*

te rends-tu ?, je me rends !, *ka-*
goda (? ; !)
rester, *tand-unk*
rhinocéros, *buto*
rire, *rota*
rivière, *gom-lul*
rouge, *ga*
ruade, coup, *lob*
rugir, rugissement, *zugor*
rugueux, rêche, *es*
ruisseau, *no*

sang, *galul*
sanglier, *borta*
sauter, saut, *kas*
sauterelle, *nesen*
sec, *tand-lul*
serpent, *bistab*
silence, silencieux, *tand-panda*
singe, *manu*
sœur, *za-balu*
soleil, *kudu*
sombre, *tanda*

tam-tam, tambour, rassemblement,
dum-dum
tête, *b'yat*
tirer, lancer, jeter, *aro*
tonnerre, *band*
tordu, *ry*
tortue, *kota*
tribu, *bobotan*
trou, *kut*
tuer, *bundolo*
tueur, *korak*

vache, *kalo*
vallée, *pele*
vautour, *ska*
venir, *yud*
vent, *usba*
vérité, *rep*
vert, *wa*
vide, *tand-vulp*
village, *bo-wala*
visage, *lot*
voir, regarder, *yato*

zèbre, *pacco*

DICTIONNAIRE GRAND-SINGE – FRANÇAIS

(d'après le lexique établi par Edgar Rice Burroughs
dans *The Tarzan Clans of America*, 1939)

-a, lumière	<i>dak</i> , gras
<i>ab</i> , garçon	<i>dak-lul</i> , lac
<i>abalu</i> , frère	<i>dako</i> , épais
<i>abu</i> , genou, s'agenouiller	<i>dako-zan</i> , chair, viande
<i>adu</i> , perdre	<i>dan</i> , pierre, rocher
<i>ala</i> , monter, se lever	<i>dan-do</i> , arrêter
<i>amba</i> , chute, tomber	<i>dango</i> , hyène
<i>ara</i> , éclair, foudre	<i>dan-lul</i> , glace
<i>arad</i> , lance	<i>dano</i> , os
<i>argo</i> , feu	<i>dan-sopu</i> , noix
<i>aro</i> , tirer, lancer, jeter	<i>den</i> , arbre
<i>at</i> , queue	<i>dum-dum</i> , tam-tam, tambour, ras-
<i>atan</i> , mâle	semblement
	<i>duro</i> , hippopotame
<i>bal</i> , or, doré	<i>ebo</i> , beaucoup, très
<i>balu</i> , bébé	<i>ebo-dan</i> , dur
<i>balu-den</i> , bâton, branche, arbris-	<i>ebo-kut</i> , creux
seau	<i>ebo-lul</i> , mouillé
<i>band</i> , coude	<i>ebo-nala</i> , sommet, haut
<i>bar</i> , bataille	<i>es</i> , rugueux, rêche
<i>bara</i> , cerf	<i>eta</i> , petit
<i>ben</i> , grand, puissant	<i>eta-gogo</i> , chuchoter, chuchotement
<i>bo</i> , plat	<i>eta-koho</i> , chaud
<i>bolgani</i> , gorille	<i>eta-nala</i> , bas
<i>bu</i> , lui	<i>etarad</i> , flèche
<i>bund</i> , mort	
<i>bundolo</i> , tuer	<i>ga</i> , rouge
<i>bur</i> , froid	<i>galul</i> , sang
<i>busso</i> , mouche	<i>gando</i> , gagner
<i>buto</i> , rhinocéros	<i>gash</i> , dent, croc
<i>b'wang</i> , main	<i>gimla</i> , crocodile
<i>b'yat</i> , tête	<i>go</i> , noir
<i>b'zan</i> , cheveux	<i>gogo</i> , parler
<i>b'zee</i> , pied	<i>gom</i> , courir

<i>gomangani</i> , noir (homme noir)	<i>lano</i> , moustique
<i>gom-lul</i> , rivière	<i>lat</i> , nez
<i>gor</i> , gronder	<i>litu</i> , aigu
<i>gorgo</i> , buffle	<i>lob</i> , ruade, coup
<i>goro</i> , lune	<i>lot</i> , visage
<i>gree-ab</i> , aimer, amour	<i>lu</i> , féroce
<i>gu</i> , estomac, ventre	<i>lufo</i> , côté
<i>gugu</i> , devant	<i>lul</i> , eau
<i>gumado</i> , malade	<i>lul-kor</i> , nager
<i>gund</i> , chef	<i>lus</i> , langue
<i>bistab</i> , serpent	<i>mado</i> , boiteux
<i>bo</i> , beaucoup, nombreux	<i>mal</i> , jaune
<i>boden</i> , forêt	<i>mangani</i> , grand singe
<i>bobotan</i> , tribu	<i>manu</i> , singe
<i>horta</i> , sanglier	<i>meeta</i> , pluie
<i>botan</i> , clan	<i>mo</i> , court
<i>bo-wala</i> , village	<i>mu</i> , elle
<i>bo-wa-usba</i> , feuillage, feuilles (d'arbre)	<i>m'wa</i> , bleu
<i>hul</i> , étoile	<i>nala</i> , en haut
<i>jabo</i> , bouclier	<i>neeta</i> , oiseau
<i>jar</i> , étrange	<i>nene</i> , insecte
<i>kagoda</i> (? ; !), te rends-tu ?, je me rends !	<i>nesen</i> , sauterelle
<i>kal</i> , lait	<i>no</i> , ruisseau
<i>kalan</i> , femelle	<i>numa</i> , lion
<i>kalo</i> , vache	<i>nur</i> , mensonge
<i>kalu</i> , mère	<i>olo</i> , lutter
<i>kambo</i> , jungle	<i>om</i> , long
<i>kando</i> , fourmi	<i>omtag</i> , girafe
<i>karpo</i> , milieu, centre	<i>pacco</i> , zèbre
<i>kas</i> , sauter, saut	<i>pal</i> , pays, terrain (de chasse de la tribu)
<i>klu</i> , poule	<i>pamba</i> , rat
<i>klu-kal</i> , œuf	<i>pan</i> , mou
<i>ko</i> , puissant	<i>pand</i> , tonnerre
<i>kob</i> , frapper	<i>panda</i> , bruit
<i>kobo</i> , brûlant	<i>pandar</i> , fort (bruit)
<i>kor</i> , marcher	<i>pand-balu-den</i> , fusil, arme à feu
<i>korak</i> , tueur	<i>pan-lul</i> , pleurer
<i>kordo</i> , danser	<i>pan-vo</i> , faible
<i>kota</i> , tortue	<i>pastar</i> , père
<i>kreeg-ab</i> , attention !, danger	<i>pele</i> , vallée
<i>kree-gor</i> , crier, cri	<i>pisab</i> , poisson
<i>kudu</i> , soleil	<i>po</i> , avoir faim
<i>kut</i> , trou	<i>popo</i> , manger
<i>lan</i> , droite (contraire de gauche)	<i>por</i> , compagnon, conjoint
<i>lana</i> , piquer, piqûre	<i>por-atan</i> , mari
	<i>por-kalan</i> , épouse

rak, oui
rala, piège
ramba, se coucher
ränd, dos
rea, mot
rem, attraper
rep, vérité
ro, fleur
rota, rire
ry, tordu
ry-balu-den, arc

sabor, lionne
sato, bon, gentil
sheeta, panthère, léopard
ska, vautour
skree, chat sauvage
sopu, fruit
sord, mauvais

ta, grand (taille), haut
tag, cou
tan, guerrier
tand, non, ne pas
tanda, sombre
tandak, penser
tand-ho, peu
tand-khu, coq
tandlan, gauche
tand-litu, émoussé
tand-lul, sec
tand-nala, en bas, à terre
tand-panda, silence, silencieux
tand-popo, mourir de faim
tand-ramba, se lever
tand-unk, rester
tand-utor, courage, courageux
tand-vulp, vide
tantor, éléphant
ta-pal, colline
tar, blanc
tar-bur, neige
tarmangani, blanc (homme)
tho, bouche
thub, cœur
tongani, babouin
tor, bête (animal)
tro, droit
tu, brillant
tub, cassé

ubor, assoiffé
ud, boisson
ug, fond
ugb, OK
ugla, haïr, haine
ungo, chacal
unk, aller
unk-nala, grimper
usba, vent
ut, mais
utor, peur

van, bien
vando, bon, bien
ved, montagne
vo, muscle
voo-dum, danser
voo-voo, chanter
vulp, plein

wa, vert
wala, nid, hutte, case, maison, foyer
wang, bras
wappi, antilope
wa-usba, feuille
wbuff, fumée
wo, ceci
wob, cela

yad, oreille
yang, se balancer
yat, œil
yato, voir, regarder
yel, ici
yeland, là-bas
yo, ami
yud, venir
yut, blesser, poignarder
yuto, couper

za, fille
za-balu, sœur
zan, peau
zee, jambe
zor, dans, dedans
zu, gros, massif
zu-dak-lul, océan
zugor, rugir, rugissement
zu-kut, grotte, caverne
zut, dehors
zu-vo, fort

TRADUIRE LE TEXTE HISTORIQUE

Table ronde animée par Antoine Cazé, avec Sophie Benech, Jacqueline Carnaud, Olivier Mannoni, Anne-Marie Ozanam

ANTOINE CAZÉ

Bonjour et bienvenue à cette deuxième table ronde des 24^e Assises de la traduction en Arles, table ronde intitulée “Traduire le texte historique”.

Je suis un peu impressionné, étant pour la première fois en Arles aux Assises, de me retrouver tout de suite en position d'animateur d'une table ronde, mais en même temps très heureux de contribuer ainsi aux débats. Je voudrais donc remercier chaleureusement le conseil d'administration d'ATLAS de m'avoir confié cette tâche d'organisation.

Je vais tout d'abord vous présenter les différents participants à cette table ronde, en commençant par Anne-Marie Ozanam qui est professeur de lettres supérieures au lycée Henri-IV à Paris, latiniste et helléniste, et qui depuis 1994 a traduit des textes classiques. Elle a notamment traduit *Agricola* et *Germania* de Tacite, *La Guerre des Gaules* de César, et récemment fait paraître chez Gallimard dans la collection Quarto une nouvelle traduction des *Vies parallèles* de Plutarque qui a fait beaucoup parler d'elle. Parallèlement à ces grandes œuvres, elle a également traduit – et elle en parlera tout à l'heure car c'est une démarche tout à fait intéressante – des textes non littéraires ou paralittéraires, des documents bruts qui sont des textes magiques de l'Antiquité, en un volume paru en 1994 aux éditions Nil qui s'intitule *La Magie, voix secrètes de l'Antiquité*.

Vient ensuite Jacqueline Carnaud, traductrice d'anglais et d'hébreu, qui traduit des sciences humaines en général et en particulier de l'histoire. Elle a en effet traduit des textes d'histoire sur le monde arabo-musulman et l'Israël contemporain, des textes sur la Seconde Guerre mondiale, des essais d'histoire des idées et d'histoire des sciences. Insistant sur la polyvalence du traducteur, Jacqueline traduit également autre chose que des textes historiques : des romans policiers, du théâtre et de la littérature, chaque

dimension de son activité nourrissant l'autre. En outre, elle enseigne la traduction dans le cursus du Master de traduction littéraire à l'institut Charles-V de l'université Paris-VII-Denis-Diderot.

A ma droite, Sophie Benech, traductrice du russe. Elle traduit depuis une quinzaine d'années essentiellement des textes littéraires, dont beaucoup écrits au xx^e siècle mais, ainsi qu'elle nous le dira tout à l'heure, la littérature russe et la langue russe ont été profondément marquées par l'expérience historique du xx^e siècle, entre autres par le langage des camps. Elle a été également amenée à traduire de nombreux témoignages sur les camps soviétiques, en particulier des textes de Varlam Chalamov, ainsi que le *Manuel du goulag* de Jacques Rossi, sur lequel elle a travaillé en collaboration avec Véronique Patte et avec l'auteur, un ancien communiste d'origine franco-polonaise qui a passé de nombreuses années dans les camps soviétiques. De manière complémentaire, et en commençant justement avec Chalamov, elle a fondé une maison d'édition, Interférences, qui publie des traductions, principalement du russe, mais aussi de l'anglais et du polonais.

Enfin, Olivier Mannoni – dois-je le présenter ? –, président de l'ATLF. Je me permets quand même de vous rappeler qu'Olivier traduit l'allemand et que, pour ce qui est des textes historiques, il a essentiellement traduit autour du nazisme : *La Fascination du nazisme* et *L'Allemagne et sa mémoire*, de Peter Reichel aux éditions Odile Jacob ; *La Médecine nazie et ses victimes* aux éditions Actes Sud, *La Bombe d'Hitler* de Rainer Karlsch aux éditions Calmann-Lévy, etc. Il traduit également de la fiction, en particulier le romancier Martin Suter, ainsi que le philosophe contemporain allemand Peter Sloterdijk.

En guise d'introduction, je vais brièvement présenter les problématiques qui vont être les nôtres et que nous partagerons avec vous lors de la discussion qui conclura cette table ronde. Hier dans sa présentation des Assises, Hélène Henry a cité une des pistes de réflexion que j'avais proposée moi-même lorsque nous préparions ces 24^e Assises avec le conseil d'administration d'ATLAS : "L'histoire étant une discipline scientifique qui a recours *néanmoins* à l'écriture (rhétorique, style, rapport à la narration, etc.), comment le traducteur négocie-t-il dans son travail la place du travail de la langue ?" Puisque la question de l'écriture de l'histoire a surgi à plusieurs reprises lors de la table ronde d'hier consacrée à Braudel, je voudrais repartir de ce "néanmoins" qui avait l'air d'opposer discipline scientifique et écriture.

Le paradigme de la connaissance scientifique qu'est la mathématique se fonde sur l'élaboration d'un système symbolique universel, une langue artificielle qui, par définition, exclut la traduction de ses opérations, et tout ce qui dans les sciences exactes ne se réduit pas aux formules mathématiques s'exprime pour la communauté

scientifique en une seule langue, hier le latin, aujourd'hui l'anglais. Qu'en est-il donc des sciences humaines ? Certaines sciences humaines, comme la linguistique ou la philosophie analytique, cherchent elles aussi à inventer des langages formels, mais ce n'est pas le cas d'autres (et plus particulièrement de l'histoire) qui restent donc tributaires des langues naturelles. Aristote comparait déjà le travail de l'historien et celui du poète, soulignant le lien fondateur qu'ils entretenaient avec la construction d'une entité à travers la mémoire et le langage. Si chez le poète le travail de la langue emporte le tout du sens, chez l'historien l'interprétation du passé ne peut se soutenir hors de la langue. Discipline herméneutique, l'histoire sollicite des productions langagières, les documents, par son discours propre. La fabrique de l'histoire est donc une fabrique du sens – et on se rappellera que l'historien Paul Veyne a écrit sur comment écrire l'histoire.

On voit donc clairement que le type de savoir produit par l'histoire ne peut pas être de même nature que celui des sciences exactes.

Hier, Paul Carmignani soulignait, à la fin de la table ronde sur Braudel, suite à une question de la salle, qu'une différence fondamentale oppose le texte littéraire au texte historique, ce dernier se prêtant par définition, comme tout texte scientifique, à la citation, car son objectif est de produire du savoir. On n'entrera pas ici dans le long débat qui poserait la question de savoir si la littérature, elle aussi, produit une forme de connaissance, mais on pourrait dire que le texte historique produit un savoir enrichi de ce qu'il participe simultanément d'une entreprise scientifique et d'une volonté d'écriture. Mon "néanmoins", dans la phrase que j'avais employée et qu'Hélène Henry a reprise, serait donc un "plus" plutôt qu'un "moins", en tout cas un surcroît de complexité que le traducteur doit prendre en charge.

En reprenant un exemple classique, l'historienne de la Grande-Bretagne Françoise Barret-Ducros rappelle (dans un ouvrage qui s'intitule *Traduire l'Europe* paru en 1992) que les mots *class* et *classe*, en anglais et en français, ne sont pas la traduction l'un de l'autre. Citant Pierre Bourdieu, elle souligne que l'on ne peut traduire ce mot qu'au système conceptuel près. Autrement dit, il faudrait transposer tout le système conceptuel de "classe" pour pouvoir comprendre *class* en anglais, et inversement. L'histoire est bien souvent celle d'un peuple, d'une nation, tous deux liés à une langue. Les mots pour dire l'événement sont héritiers d'un système de pensée étroitement lié à une histoire. Dans le cas de *classe/class*, système social et système linguistique s'interpénètrent intimement, et dès lors la traduction à la fois s'impose et pose problème.

Parmi les problèmes que soulève la traduction du texte historique, j'ai proposé aux participants de réfléchir en amont de

cette table ronde à une liste – naturellement non exhaustive – que je vous livre à présent. Certaines de ces pistes de réflexion ont d'ailleurs été déjà abordées lors de la table ronde d'hier, de sorte que celle d'aujourd'hui sera une continuation du débat amorcé. Les voici donc :

– Quels sont les enjeux institutionnels de la traduction des textes d'histoire ?

– Quels sont les rapports entre traduction et idéologie, traduction et construction de l'identité nationale, traduction et mémoire ? Les rapports entre traduction et idéologie, et même entre histoire et idéologie, formeront une trame qui sera récurrente dans les propos qui vont être développés par la suite, étant donné les spécialisations de chacun des intervenants.

– Autre question : le traducteur d'histoire doit-il être un historien ? Vaste question, à laquelle nous n'aurons pas la prétention de répondre, mais qui sera très certainement posée et problématisée lors des débats.

– Le regard et la pratique du traducteur peuvent-ils jouer un rôle dans le transfert culturel, spécifiquement autour des textes historiques ?

– La question déjà développée précédemment de savoir comment, l'histoire étant une discipline scientifique qui a recours *néanmoins* à l'écriture, le traducteur peut négocier dans son travail la place du travail de la langue. Quel impact cela a-t-il sur la fidélité et, plus largement, quels sont les problèmes déontologiques soulevés par la traduction du texte historique ?

Bien entendu, nous ne prétendons pas épuiser cette liste, qui est elle-même susceptible d'être amplifiée. Il nous faudrait plusieurs années de recherches, plusieurs colloques et plusieurs livres pour y arriver !

Je conclurai cette présentation en indiquant deux points supplémentaires qui pourront faire débat – je les donne maintenant, il n'est pas dit que nous en parlions au cours de la table ronde, mais comme cela vous aurez aussi le temps de réfléchir à diverses questions qui, j'en suis certain, ne manqueront pas d'arriver.

Premier point, en tant que formateur de traducteurs à l'université, je me suis posé la question de la traduction du texte historique : quel peut être le rôle de la traduction des textes historiques et, plus largement, des textes de sciences humaines dans la formation des traducteurs ? Hier, au cours de la table ronde Braudel, Alicia Martorell Linarès nous disait que traduire les textes de Braudel permettait de faire dialoguer traduction littéraire et traduction technique. Elle a ajouté : "Souvent, ces deux mondes ne se parlent pas." Peut-être a-t-on donc affaire ici à un entre-deux tout à fait fertile. Je reprendrai volontiers, quant à moi, la notion de "texte semi-technique" proposée par Jean-René Ladmiral,

notamment pour les textes de philosophie mais que l'on pourrait appliquer finalement aux textes d'histoire. La question de savoir si les textes historiques posent des problèmes de traduction technique ou pas, ou s'il s'agit de questions de nature entièrement différente, peut être éventuellement soulevée.

Second point additionnel : dans les années 1980, Susan Bassnett – théoricienne de la traduction que sans doute certains d'entre vous connaissent ici – parlait du “tournant culturel” dans les *Translation Studies*, expression difficilement traduisible en français où le mot “traductologie” renvoie à une tout autre école de pensée. Ce tournant culturel désignait pour elle la nouvelle orientation des *Translation Studies* vers une approche plus historique et culturelle de la traduction, de ses pratiques, de son idéologie, de son “habitus” comme aurait dit Bourdieu. A la fin des années 1990, la même Susan Bassnett écrivit un article cette fois-ci intitulé “Le Tournant traductif dans les *Cultural Studies*”, c'est-à-dire l'image inversée du précédent, où la question est plutôt : au lieu de dire que la traduction s'intéresse à la culture, peut-on dire que la culture s'intéresse à la traduction ? Je vais un peu vite, naturellement, car les *Cultural Studies* ne sont pas “la culture”. Le thème choisi pour ces 24^e Assises, “Traduire l'Histoire”, me semble être un symptôme de ce renversement de perspective. La traduction – ses pratiques et ses enjeux – est déjà devenue l'un des paradigmes théoriques importants au sein des sciences humaines. Si cette table ronde pouvait contribuer à approfondir le débat autour de cette question, ce serait une bonne chose.

Rapidement, voici comment nous allons procéder : je vais donner la parole à chacun des intervenants à qui j'ai demandé de parler pendant une dizaine de minutes à partir de son expérience et donc de son corpus de traduction, afin de présenter les problèmes rencontrés pour traduire le texte historique. A l'issue de ce parcours de la table, nous essaierons d'arrondir la table pour qu'elle soit vraiment une table ronde et que nous puissions échanger à partir des points qui auront été abordés par les différents intervenants. Enfin, dans un dernier temps de l'heure et demie que nous allons passer ensemble, nous aurons un dialogue avec la salle et vous pourrez poser toutes les questions que vous souhaitez.

Même si nous commencerons avec Anne-Marie Ozanam et l'Antiquité, nous nous sommes rapidement rendu compte que procéder de façon chronologique ne fonctionnait pas véritablement... Nous ferons donc ensuite un grand saut pour nous propulser de l'Antiquité au xx^e siècle en écoutant Sophie Benech nous transporter vers l'URSS et la Russie, puis Jacqueline Carnaud, et enfin Olivier Mannoni.

Je passe donc la parole à Anne-Marie qui va nous parler de la traduction de textes classiques.

ANNE-MARIE OZANAM

Hier, Antoine me demandait fort justement : “Des langues anciennes, est-ce que tout n’est pas déjà traduit ?” C’était une bonne question. En effet la plupart des textes sont déjà traduits. Une partie de mon travail a consisté en retraductions. Mais j’ai également traduit des textes qui ne l’avaient jamais été. Un auteur grec méconnu, Alciphron, et aussi des documents bruts, non littéraires, consacrés à la magie.

Ceux-ci donnent de l’Antiquité une image très différente de celle que l’on s’en fait traditionnellement, remplie de philosophes en train de discuter doctement dans les jardins de l’Académie... Ils ont été écrits par des petites gens, qui consultaient des magiciens ou des sorcières, ces dernières étant souvent des prostituées. On les a retrouvés dans les lieux hors la ville que sont les cimetières, le Céramique d’Athènes, les catacombes à Rome, dans des puits également. Ils nous racontent des histoires de bracelets volés, de désir, de jalousie : une femme est accusée d’avoir empoisonné son mari, une autre veut séparer des amants, un homme cherche à s’assurer l’amour et la fidélité d’une femme... Ailleurs, ce sont des chevaux du cirque que l’on veut faire gagner, les sommes que l’on misait sur eux étant considérables. Il s’agit là d’un monde caché, marginal, qui a été totalement négligé par les traducteurs de l’Antiquité classique.

Ces documents apportent des renseignements précieux. Ils nous permettent d’entrevoir la face ténébreuse d’une ville qui n’a plus rien à voir avec la fameuse prière de Renan sur l’Acropole. Au pied de l’Acropole vivent et souffrent des êtres qui semblent ignorer “la déesse dont le nom signifie raison et sagesse”. Or ce monde obscur croise parfois celui des grands auteurs classiques. Cicéron redoutait les *defixiones* (envoûtements qui “fixent en bas” et qui étaient censés notamment “clouer” la langue de l’orateur sur le point de prononcer son discours). Tacite évoque lui aussi des pratiques magiques qui auraient pu être faites à propos de la mort de Germanicus.

D’ailleurs, ces textes sont-ils vraiment non littéraires ? Dans certains cas, par le mode même de la prière (ce sont des invocations, des bénédictions, des malédictions), ils rejoignent la poésie. Ils tentent même, avec leur naïveté, de retrouver la “langue des dieux” qu’évoquait hier Maurice Olender, celle qu’Homère emploie quand il parle du *moly*, la plante qu’Hermès donne à Ulysse pour lutter contre Circé... Dans ces formules magiques figurent des suites de voyelles ou de syllabes, certaines étant peut-être empruntées à l’hébreu, notamment *arba*, qui signifie

“quatre”, allusion probable au tétragramme sacré, qui donnera plus tard abracadabra.

Une autre partie de mon travail a consisté à retraduire des œuvres très connues, des classiques souvent “canoniques”, qu’il s’agissait de reprendre, de revisiter. Ce qui impliquait, outre l’étude du texte proprement dit, de s’intéresser aux traductions précédentes et aux idéologies qui les ont dictées, altérant parfois gravement leur sens.

Pour César, je n’ai eu à faire qu’un exercice de modernisation. Ce qui est remarquable dans la langue de cet auteur, c’est qu’elle représente presque le “degré zéro de l’écriture”. Le traducteur doit donc veiller à ne pas rajouter quoi que ce soit et à s’en tenir, avec le plus de rigueur possible, à la simplicité magistrale de l’original.

La *Germania* de Tacite pose des problèmes idéologiques beaucoup plus complexes. A l’origine, ce court ouvrage était peut-être, selon certains critiques, une simple conférence mondaine. Il est nourri de lieux communs, dont certains remontent à Hérodote, sur les “barbares”. Les Germains sont présentés à la fois comme des guerriers violents, qui font peur, qui ne connaissent pas la discipline, qui se battent n’importe comment, et en même temps comme des êtres purs, élevés dans la nature, ignorant la corruption et l’argent. Les femmes allaitent elles-mêmes leurs enfants : c’est pourquoi ils deviennent grands, beaux et forts. Ils vivent près des bêtes, près de la terre, dans la vertu. Ce texte reflète les sentiments ambivalents des Romains face à la Germanie : d’une part l’inquiétude devant un monde farouche, qui est à leurs frontières et peut menacer leur empire ; de l’autre, la nostalgie de ce qu’ils imaginent avoir été dans le passé, des êtres valeureux, pauvres, héroïques.

Or cette brève monographie a connu une fortune qui a dépassé de très loin les intentions de son auteur. L’histoire de sa réception et de ses différentes traductions est passionnante. Sa redécouverte en 1472 à Bologne a profondément bouleversé les mentalités de l’Occident. Ce sont d’abord les Allemands qui s’en emparent : ils y voient un portrait flatteur de leurs aïeux qu’ils peuvent opposer aux prétentions des Italiens, lesquels se réclament de Rome. Dans le même esprit, pour s’affirmer face à l’Italie, les Français eux aussi se jugent proches, par les Francs, des Germains, qu’ils en viennent presque à identifier aux Gaulois. Dans sa bibliothèque, Montesquieu avait placé les œuvres de Tacite dans la collection des œuvres latines, mais il range *Germania* avec les *Gallicarum rerum scriptores*.

On voit sans peine tout ce que le XVIII^e siècle, notamment le portrait du “bon sauvage”, si cher aux philosophes, doit à Tacite : l’importance de l’allaitement maternel pour Rousseau, le mythe de l’état de nature...

Au XIX^e siècle, l'ouvrage joue un rôle capital dans la naissance du nationalisme allemand. Il est lu comme un "nouvel évangile" : "Ce n'est plus de l'histoire, c'est de l'histoire sacrée." Le grand Mommsen lui-même écrit : "Toujours, nous autres Allemands, nous nous trouverons unis dans la joie et la fierté, de constater que l'un des meilleurs Romains, lorsqu'il vit décliner le soleil de sa nation, a ébauché de la nôtre un tableau qui a su réunir ses forces, des millénaires plus tard, dans le nouvel empire allemand, mieux qu'au temps du Saint Empire romain germanique, en une grande œuvre : notre nation, dont l'avenir déterminera longtemps encore le destin du monde." Ces lectures ferventes devaient conduire aux égarements que l'on sait...

Tacite aurait sûrement été très surpris de ce que l'on a fait de sa monographie, et plus encore les Germains de l'époque, qui ne ressemblaient sûrement pas à ce qu'il en écrit et à ce que les lecteurs successifs en ont fait. Le texte a échappé à son créateur, et même à son objet, pour devenir cette chose fascinante, inquiétante, qu'est un mythe fondateur.

Les traductions successives reflètent ces différentes interprétations. Ainsi en est-il du mot latin *gens* (qui se rattache à la racine *gen*, genèse, naissance en grec). Dans la pensée romaine, la *gens*, c'est la famille, et le terme suggère donc une identité liée à la naissance, mais il désigne aussi, et surtout au pluriel, les populations qui n'appartiennent pas au monde romain, par opposition au *populus* (c'est dans cette perspective qu'on a pu dire que saint Paul était l'apôtre des "gentils" par contraste avec le peuple élu). Traduire *gens* par "nation", avec les résonances qu'un tel vocable peut prendre, par "Etat", par "cité", par "peuple", par "population", par "peuplade" ou par "tribu", c'est déjà commenter : c'est poser un choix politique et idéologique qui oriente toute la lecture.

J'ai rencontré des problèmes analogues avec le texte de Plutarque qui, lui aussi, a été abondamment traduit, *Les Vies parallèles*. La première traduction, celle d'Amyot, date de 1559. Elle obéit au désir de rapprocher le plus possible le monde grec ou romain de celui du XVI^e siècle. Ainsi l'*hipparchos* devient le "capitaine général de la gendarmerie" ; Romulus est entouré de "gentilshommes de sa cour" ; la chlamyde s'appelle le "manteau ducal".

Or cette traduction, fondée sur l'assimilation, entraîne l'aristocratie des XVI^e-XVII^e siècles à s'assimiler en retour aux héros du Plutarque d'Amyot, en puisant dans sa lecture des modèles pour l'héroïsme qu'elle érige en valeur dominante. Brantôme y trouve la matière de ses *Vies des hommes illustres et des grands capitaines*. Le Grand Condé l'emporte dans ses bagages. Louis XIV, alité, se la fait lire par Racine...

Elle continue à jouer un rôle important au XVIII^e siècle. Il y a eu d'autres versions, bien sûr, mais elles relèvent toutes de la

même volonté : proposer un portrait moraliste, néo-stoïcien, de héros qui évoluent dans un monde profondément semblable à celui des lecteurs et, forts du prestige de l'Antiquité, peuvent donc leur servir de modèles. Rousseau qui a lu enfant avec son père le Plutarque d'Amyot s'écrie : "Que ne suis-je né Romain !" Les révolutionnaires méditent et imitent les Gracques, Caton, ou Brutus. En s'affrontant aux "tyrans", en montant sur l'échafaud, ils soignent leur image héroïque : "Comme il y a de belles morts dans Plutarque !"

Cependant, à partir du XVIII^e siècle, quelques traducteurs commencent à adopter le mouvement inverse : ne plus ramener l'étranger au connu, mais au contraire lui garder ou lui rendre sa différence irréductible. C'est dans ce sens que vont, de nos jours, les travaux d'Antoine Berman, de Georges Steiner, d'Henri Meschonnic...

En ce qui concerne Plutarque, sur les conseils notamment de Pierre Vidal-Naquet, j'ai tenté de suivre ce chemin. Prenons un exemple, emprunté à la musique antique. On a longtemps parlé de "flûte" pour traduire le mot grec *aulos* ou le latin *tibia*. Or cet instrument, comme André Schaeffner puis Annie Belis l'ont montré, n'était pas du tout une flûte semblable aux nôtres, mais il possédait une anche double : il devait tenir un peu du hautbois et avoir un son qui ressemblait à celui de la raïta, mordant, aigu, violent. Refuser de traduire *aulos* par flûte est beaucoup plus qu'un détail : c'est résister à la tentation de s'appropriier le monde grec pour en faire quelque chose de mièvre et d'édulcoré, très différent de ce qu'il était.

Autre exemple : on a pris pendant très longtemps l'éphèbe pour un simple adolescent. Or Pierre Vidal-Naquet a montré, dans *Le Chasseur noir*, à quel point l'éphébie est une institution sociale propre à la société athénienne, un rite de passage bien particulier. Traduire le mot par jeune homme c'est passer complètement à côté de cette spécificité.

Le danger, bien sûr, c'est qu'à procéder ainsi, on risque de finir par ne plus traduire. En lisant une succession de mots grecs que l'on se sera contenté de transcrire (*aulos*, éphèbe, etc.), le lecteur d'aujourd'hui ne comprendra rien ou devra recourir à un appareil de notes très lourd. Il faut donc louvoyer sans cesse entre la volonté de maintenir les termes propres au monde antique et la nécessité de les rendre intelligibles.

Comme pour Tacite, les problèmes les plus difficiles à résoudre – et c'est précisément le sujet du débat qui va suivre – sont liés au vocabulaire politique. Plutarque emploie l'expression *hoi aristoi*, qui signifie les meilleurs. Désigne-t-il l'élite sociale, les aristocrates, les patriciens ? ou l'élite morale, les meilleurs, les hommes de bien ? Et qu'entend-il par *démos* ? Tantôt c'est le

peuple, avec l'idée de légitimité nationale et politique que porte le mot *populus* ; mais ce peut être aussi la plèbe par opposition à la noblesse ; c'est parfois aussi la foule, le vulgaire, la *multitudo* ou le *vulgus* du latin. Dans le même esprit, le mot *démagogos* est très ambigu. Etymologiquement, c'est celui qui conduit le peuple, et l'acception est très positive. Mais il peut également s'agir du chef du parti populaire, par opposition au parti conservateur. Enfin, dès l'époque, le mot possède son sens actuel, très péjoratif, de démagogue. Quel sens adopter ? La question se pose avec particulièrement d'acuité dans *La Vie de Périclès*.

On le voit, traduire n'est jamais neutre. Même quand le traducteur souhaite rester impartial et le plus éloigné possible de toute lecture idéologique, il est contraint de s'engager.

ANTOINE CAZÉ

Merci beaucoup, Anne-Marie. Juste deux petits points : dans l'exemple de Plutarque dont tu nous as parlé, on voit surgir la problématique articulant transfert culturel et transfert de connaissances que nous avons abordée dans nos discussions préliminaires. Ce qui est également intéressant – et cela va me fournir une transition avec l'intervention de Sophie Benech – c'est de voir comment la circulation (et la traduction est un des modes de la circulation) modifie le statut du document dans l'histoire, avec l'exemple de la *Germania* que tu as bien développé. D'une certaine manière, la traduction de ce document transforme l'histoire tout entière et sa réinterprétation devient un problème idéologique. Le rapport entre idéologie, histoire, prise de recul, etc., ce sont des choses très complexes, et Sophie, qui a beaucoup travaillé sur des documents et des témoignages, va pouvoir nous en dire plus dans un tout autre univers, bien sûr.

SOPHIE BENECH

Oui, nous allons faire un grand bond dans le temps et passer au xx^e siècle... Je suis une traductrice littéraire, je n'ai pas travaillé sur des livres historiques, mais il se trouve que, lorsque l'on traduit des œuvres de la littérature russe contemporaine, ou du moins du xx^e siècle, on se trouve obligatoirement confronté à l'Histoire. Et ce, pour deux raisons : tout d'abord parce que l'histoire de l'Union soviétique a été profondément marquée par l'idéologie, or comme chacun sait, une idéologie transforme une langue. Les façons de parler et de penser étaient tellement imprégnées d'idéologie que cela n'a pas manqué d'avoir un impact sur la langue russe. D'autre part, le phénomène des camps, qui est un des aspects par lesquels je voudrais aborder ce problème, est aujourd'hui encore extrêmement présent, non seulement dans la littérature (on a écrit beaucoup de livres sur le sujet, certains

officiels et édifiants, d'autres rédigés dans la clandestinité et maintenant publiés), mais également dans la société russe, puisque le monde concentrationnaire, qui a donné naissance à un mode de vie et à un véritable langage, a pénétré au cœur de la vie de générations de Russes. En traduisant une littérature qui parle de la vie quotidienne, de la société, on a donc automatiquement affaire à cette langue marquée par le phénomène des camps.

J'ai traduit des textes sur les camps, des témoignages bruts, mais aussi des œuvres littéraires comme les récits de Chalamov. J'ai participé, avec une autre traductrice, Véronique Patte, à la traduction du *Manuel du goulag* de Jacques Rossi, qui est un ouvrage assez particulier. Je voudrais vous dire deux mots sur ce livre : il a été écrit par un ancien communiste de culture franco-polonaise, polyglotte et linguiste, qui a passé une vingtaine d'années en Russie, dont dix-sept dans des prisons et dans des camps, de 1937 à 1954. Son *Manuel du goulag* est une véritable encyclopédie du système concentrationnaire soviétique. Il l'avait rédigé en russe et nous l'avons traduit à trois – deux traductrices, et l'auteur qui parlait le français. Cela a donné lieu à deux années de travail, deux années de discussions acharnées et passionnantes sur la traduction de chaque terme. Vous qui êtes des traducteurs, vous êtes à même d'apprécier la chance que nous avons eue de pouvoir travailler avec un homme qui avait vécu de l'intérieur l'expérience et la langue des camps, qui parlait russe et français, et qui était extrêmement intéressé par les questions de traduction.

Je pense que les problèmes qui se posent à un traducteur du russe sont un peu différents selon qu'il traduit des textes littéraires, des témoignages, ou des ouvrages historiques. Dans les témoignages et les textes historiques, il faut être extrêmement précis, méticuleux, on peut ajouter des notes, choisir des termes spécifiques, spécialisés. En revanche, si l'on traduit un texte littéraire, il faut être fidèle et précis, bien sûr, mais il ne faut pas gêner le lecteur, on ne peut pas mettre dix notes par page... Je citerai un petit exemple : en russe, il existe à peu près une quinzaine de termes pour désigner les différentes sortes de déportations – déplacement, déportation, exil, relégation, forcée, pas forcée, volontaire (oui, oui !), avec assignation à résidence, sans assignation à résidence, et j'en passe... Lorsque l'on traduit un texte littéraire, il me semble que l'on ne peut pas, chaque fois, employer le terme spécifique (souvent un peu lourd) avec une note pour l'expliquer en détail. On est obligé de faire des choix, parfois de simplifier un peu. En revanche, si l'on travaille sur un texte historique destiné à des historiens, ou si l'on traduit le *Manuel du goulag*, dans lequel figurent les quinze termes avec des explications détaillées, on est tenu de chercher des traductions

différentes qui rendent le mieux possible la particularité de chacun des mots russes.

Il y a encore un autre problème qui se pose au traducteur de russe qui doit utiliser ce langage spécifique : s'il faut que le texte soit accessible en français et qu'il ne soit donc pas truffé de lourdeurs ou de termes compliqués, il est néanmoins impératif de faire sentir au lecteur que cet univers concentrationnaire a bel et bien créé une langue à l'intérieur de la langue. Et notre tâche est de le faire comprendre sans que ce soit trop universitaire, trop fastidieux... On voudrait éviter les notes en bas de page, les guillemets, les termes russes en italiques... Mais on voudrait quand même que le lecteur français perçoive cette langue à l'intérieur de la langue... C'est un défi extrêmement intéressant et stimulant pour un traducteur !

Il me semble qu'il y a eu, dans les traductions de textes concernant le phénomène concentrationnaire russe, une évolution qui s'étend sur tout le xx^e siècle. Si l'on considère les premiers textes sur ce thème parus dès les années 1920, et qui étaient soit des traductions, soit écrits par des étrangers ayant vécu dans les camps russes et ayant baigné dans ce langage qui a commencé à se former extrêmement tôt, on fait des constatations très intéressantes. On s'aperçoit que les traducteurs, confrontés à une réalité qui était alors complètement nouvelle pour eux – et pour tout le monde, d'ailleurs –, ont très souvent gardé les termes russes qu'ils mettent en italiques ou entre guillemets. Même quand cela ne nous paraît pas vraiment justifié. Un exemple : le mot *nary*, que l'on traduit aujourd'hui par "châlit" ou "bat-flanc", est souvent laissé en russe. Marguerite Buber-Neumann a utilisé le même procédé dans ses souvenirs sur les camps soviétiques. Elle n'a pas écrit son livre en russe, mais pour parler des châlits dans les prisons russes, elle utilise le mot russe *nary*, qu'elle explique entre parenthèses. Elle fait la même chose pour beaucoup d'autres mots, comme celui qui désigne les tinettes dans les prisons : là aussi, elle garde le mot russe *paracha* et l'explique.

Je pense que si les premiers traducteurs ont souvent gardé les termes russes, même quand on pouvait facilement trouver des équivalents en français, c'est justement parce qu'ils comprenaient qu'il fallait indiquer aux lecteurs qu'il existait un lexique spécifique aux camps, et que les mots ne recouvraient pas toujours la même réalité dans les deux langues. Les mots "châlit" ou "tinette" auraient évoqué quelque chose de trop "ordinaire" pour un lecteur français, en tous cas une réalité qui n'était pas la réalité russe. A l'époque, le vocabulaire concernant les camps n'était pas du tout fixé.

C'est seulement au cours du xx^e siècle que, petit à petit, ce lexique s'est constitué et affiné en français. Et il y a eu deux

grands tournants dans cette évolution. L'un s'est produit après la guerre de 1940, avec les premiers textes et les premières études sur les camps allemands. Quand l'univers concentrationnaire nazi a commencé à pénétrer à l'intérieur des textes français, les traducteurs de russe se sont mis à employer plus facilement des termes qui n'existaient pas avant la guerre, ou qui avaient désormais acquis un sens "rénové", si je puis dire, car ils correspondaient à une réalité dont les lecteurs français prenaient peu à peu conscience. Aujourd'hui, dans le contexte des camps, le mot "baraque" évoque immédiatement une image précise...

La deuxième grande étape a été la traduction de *L'Archipel du goulag*. Soljenitsyne a étudié en profondeur le vocabulaire, la langue spécifique du goulag, et ses traducteurs se sont donné beaucoup de mal pour rendre cela en français, pour faire sentir cette nouvelle langue. Tous les livres sur les camps font appel à des glossaires, à des lexiques, ou à de nombreuses notes. Il y a vraiment là un gros problème à résoudre.

Un petit exemple : pour rendre certaines notions ou phénomènes qui n'existent pas dans la réalité française, le traducteur va-t-il créer un néologisme (comme l'a souvent fait le russe), va-t-il employer un mot entre guillemets, va-t-il utiliser le terme russe, ou bien tentera-t-il de trouver un équivalent qui rende cette impression d'étrangeté ? Chaque fois, il est obligé de négocier, il essaie de trouver la meilleure solution. Certaines de ces solutions sont entrées dans la langue française, on a eu recours à elles dans les traductions suivantes, alors que d'autres n'ont jamais été reprises. Pour traduire le mot russe qui correspond au "musulman" des camps nazis, tous les traducteurs utilisent à présent le mot français "crevard"... Il en va de même pour un certain nombre de mots qui ont été peu à peu entérinés par les traductions suivantes. C'est frappant quand on examine de près *L'Archipel du goulag*. Certaines trouvailles des traducteurs sont devenues classiques, d'autres n'ont servi qu'une fois. Certains termes se sont littéralement faufilés dans la langue française. Les traducteurs, à l'époque, avaient délibérément cherché à les imposer. En ouvrant le Petit Robert aujourd'hui, vous trouverez le mot "goulag". S'il est là, c'est grâce à des traducteurs. Ils auraient très bien pu traduire *goulag* par "Direction générale des camps", sans laisser le terme russe... Et le mot "tchékiste" ? Il n'est pas encore dans le Robert, mais il est quasiment entré dans la langue française... Encore une fois, certaines de ces trouvailles ont "pris", d'autres non. Le mot "troïka", par exemple. Dans les anciennes éditions du Robert, vous trouvez uniquement : grand traîneau attelé à trois chevaux de front. Dans les dernières éditions du Robert, un deuxième sens est apparu : groupe de trois dirigeants politiques (le terme se référant au départ à Staline, Zinoviev et

Kamenev). Peut-être y aura-t-il un jour une troisième définition... Dans le contexte des camps et des répressions, ce mot signifie : trio de fonctionnaires de la Tcheka ou du NKVD qui rendait son verdict en l'absence de l'accusé et prononçait des condamnations pouvant aller jusqu'à la peine de mort.

Et c'est là où je voulais en venir : je pense qu'en ce qui concerne les camps soviétiques, le rôle des traducteurs a été relativement important, car ils sont arrivés, au fil des textes et des traductions, à créer un lexique spécifique qui a fini par rendre les lecteurs français plus ou moins conscients du fait qu'il existe une réalité concentrationnaire soviétique dotée d'un langage bien à elle. Ce lexique s'est forgé petit à petit, d'une part en se référant aux témoignages sur les camps nazis, c'est-à-dire à une réalité concentrationnaire qui nous est malheureusement devenue familière après la guerre, et d'autre part, grâce au travail de longue haleine accompli par divers traducteurs.

Un autre petit détail sur le langage spécifique des camps, et je terminerai là-dessus : le russe a créé énormément de termes, c'est une langue qui forge des néologismes plus facilement et plus naturellement que le français. Il existe par exemple toute une ribambelle de mots assez lourds et tout à fait familiers pour les Russes, qui ont été créés à partir du préfixe *spetz*, spécial – des verbes, des substantifs, des adjectifs... Le français est obligé de le rendre par deux mots, en utilisant l'adjectif "spécial" : camp spécial, prison spéciale, commission spéciale, convoi spécial, escorte spéciale, directive spéciale, etc. Comment faire sentir combien ces néologismes sont révélateurs d'un système et même d'une atmosphère ? Voilà une des multiples difficultés auxquelles on se heurte.

Je voudrais ici saluer le travail de tous les traducteurs qui ont traduit des textes sur les camps, russes ou allemands, et qui se sont creusé la tête pour essayer de faire entrer cette réalité dans la conscience du public français.

ANTOINE CAZÉ

Merci beaucoup. On voit que l'un des problèmes de la traduction d'un texte qui est lié à l'histoire – que ce soit un document, un témoignage, éventuellement un texte littéraire et, bien entendu, un texte écrit par un historien – c'est qu'il se frotte évidemment au réel parce qu'il s'agit d'écrire des choses qui ont vraiment existé, des lieux, des événements, des concepts qui renvoient à de la réalité, et c'est là que ça bloque.

SOPHIE BENECH

Oui, comment faire comprendre que, pour un Russe, cela fait partie d'une réalité ordinaire et presque quotidienne, alors que,

pour nous, il s'agit de quelque chose d'étrange et qui sort de l'ordinaire ?

ANTOINE CAZÉ

Tu as dit que la langue de la littérature russe est imprégnée d'histoire et on peut se poser la question à l'inverse : est-ce que la langue de l'historien est imprégnée de littérature ? C'est une des choses que l'on a déjà discutée avec Jacqueline précédemment. Je lui passe donc la parole, et cette fois elle va se concentrer plus précisément, je crois, sur ceux qui écrivent l'histoire en tant qu'historiens, les spécialistes qui parlent de l'histoire.

JACQUELINE CARNAUD

Je suis frappée par la très grande diversité des textes d'histoire. L'histoire, c'est non seulement un champ immense, mais aussi des textes de nature très différente. Je partirai de ma propre expérience qui est celle de la traduction de textes écrits par des chercheurs en histoire, et prendrai comme point de départ l'une des questions que tu as soulevées : faut-il être historien pour traduire des livres d'histoire ? De la même manière, on pourrait se demander : faut-il être romancier pour traduire des romans ? Faut-il être gangster, commissaire ou détective pour traduire des polars ? La réponse m'est apparue de façon évidente et immédiate : non, il n'est pas indispensable d'être historien pour traduire des livres d'histoire – affirmation que les faits viennent d'ailleurs confirmer, car sans même disposer de statistiques sur cette question précise, un rapide examen des bibliographies et des catalogues d'éditeurs montre que l'écrasante majorité des livres d'histoire ne sont pas traduits par des historiens mais par des tiers, très généralement des traducteurs – les historiens de profession se contentant, si l'on peut dire, de les écrire, sans doute parce qu'ils préfèrent se consacrer à leur métier qui consiste à effectuer un travail de recherches dans le domaine qui est le leur, puis à présenter le résultat de ces recherches, sous forme écrite, dans des articles ou dans des livres.

Mais s'il ne faut pas nécessairement être historien pour traduire des textes d'histoire, il convient néanmoins de réunir certaines qualités. Si le traducteur de textes historiques n'est, en effet, pas nécessairement et même rarement un historien, c'est-à-dire un producteur de connaissances historiques, il n'est pas non plus un total béotien. Il est quelque part entre les deux et c'est ce "quelque part" que je vais essayer de situer.

Le traducteur est bien entendu un citoyen comme les autres et, à ce titre, il peut s'intéresser à la place de l'histoire dans la société où il vit, au rôle qu'a joué et que continue de jouer l'histoire dans la construction de l'identité nationale de son pays,

voire dans la construction de sa propre identité. Il peut aussi s'intéresser aux rapports qu'entretiennent l'histoire et la mémoire, l'histoire et le témoignage, autant de sujets assez en vogue aujourd'hui, et il se peut même que, dans ces débats très actuels qui débordent largement la communauté historienne, qui se sont emparés de l'espace public et qui alimentent périodiquement les grands médias, le traducteur se soit fait sa propre opinion et qu'il défende à titre personnel telle ou telle position.

Mais, me semble-t-il, pour traduire des textes d'histoire, il ne suffit pas d'avoir quelques idées relatives à l'histoire, il faut aussi avoir quelques connaissances et mettre en œuvre certaines compétences.

Sur quoi doivent porter ces connaissances et jusqu'où doivent-elles aller ? Ce que je vais dire vaut, me semble-t-il, plus généralement pour tout texte relevant de ces disciplines qu'on regroupe sous le vocable de "sciences humaines" ou de "sciences sociales". Ces connaissances peuvent se répartir en deux catégories : des connaissances portant sur les contenus, des connaissances relatives aux méthodes.

S'agissant des contenus, il me paraît très périlleux pour un traducteur de se lancer dans la traduction d'un livre traitant d'une période historique, d'un espace culturel, d'un thème ou d'une problématique dont il n'a pas la moindre idée ou qui lui sont parfaitement étrangers. Très vite, le téméraire qui se serait lancé dans cette entreprise se rendrait compte qu'il ne peut tout simplement pas traduire, parce que sans un minimum de réelles connaissances du sujet, il aura beaucoup de mal ne serait-ce qu'à décrypter le texte, à en saisir le sens profond ou tout simplement la raison d'être. Il n'existe pas, en effet, de texte entièrement transparent, pas de texte qui se suffise à lui-même. Pour le dire autrement, il n'existe pas de texte qui ne s'inscrive dans un contexte. Alors, ce traducteur se dira peut-être : ce n'est pas grave, relevons le défi, je vais me documenter. Outre que son travail de traduction s'en trouvera considérablement ralenti – et, à proportion, la rentabilité de celui-ci considérablement diminuée –, le résultat risque fort de ne pas être probant. Sans fil conducteur de départ, où trouver la documentation nécessaire, comment en faire le tri, comment ne pas s'y noyer, quelle fiabilité accorder à tel ou tel document ?

Donc, sans être historien, le traducteur en histoire doit disposer, sur le sujet traité par l'auteur qu'il traduit, de connaissances, certes pas exhaustives, pas toujours de première main, mais quand même suffisantes pour savoir de quel type de documentation il aura besoin pour traduire ce texte en particulier, pour savoir où il pourra se procurer cette documentation et, tout aussi important, pour pouvoir en évaluer la pertinence quant à son propre travail.

Outre des connaissances portant sur les contenus, le traducteur doit aussi posséder des connaissances relatives aux méthodes, et là je fais référence à l'histoire elle-même comme discipline, comme pratique spécifique. L'histoire, comme toutes les disciplines qui se veulent scientifiques, que l'on donne à ce terme un sens étroit ou au contraire élargi, se veut un discours de "vérité". Certes, on ne pense plus comme Leopold von Ranke, l'un des fondateurs, au XIX^e siècle, de l'histoire moderne, de l'histoire telle que nous l'entendons encore aujourd'hui comme discipline critique, que l'historien a pour tâche de découvrir le passé "tel qu'il a effectivement été" (*wie es eigentlich gewesen*) et de le restituer en adhérant de façon rigide à une méthode idéale fixée une fois pour toutes. Cependant, tout le monde s'accorde pour dire que l'historien, dans son appréhension des "faits", met en jeu des méthodes d'investigation spécifiques, qu'il dispose d'outils efficaces et éprouvés, qu'il utilise des critères d'objectivité reconnus, qu'il manipule des catégories ou des concepts appartenant à l'horizon rationnel de son temps.

Le traducteur de textes historiques, de textes historiques savants, doit donc être au fait des méthodes en vigueur dans la discipline, des différentes approches méthodologiques qui tantôt se complètent, tantôt s'opposent, à l'intérieur même de la discipline, des différents types d'histoire qui se pratiquent aujourd'hui. Il doit pouvoir situer le texte qu'il a à traduire dans cette constellation, c'est-à-dire, là encore, le placer dans un certain contexte.

On l'aura compris, un texte d'histoire ne tombe pas du ciel, et ce pour une troisième raison encore : un texte d'histoire s'inscrit dans une problématique, une question générale ou particulière qui fait débat, voire qui suscite la polémique à l'intérieur de la discipline. La problématique, c'est le lieu où s'affrontent deux ou plusieurs thèses. C'est aussi celle qui détermine la situation d'énonciation : qui parle et à qui ? Il arrive parfois que l'auteur n'expose pas de façon explicite la problématique dans laquelle il s'inscrit, soit parce qu'il se méfie des discours qu'il juge trop généraux, trop théoriques, trop abstraits, soit parce qu'il répugne à batailler ouvertement contre les thèses qu'il réfute. C'est alors au traducteur, me semble-t-il, de la cerner, au besoin en élargissant ses lectures sur le sujet traité. Pourquoi ? Pour savoir où exactement se situe l'auteur qu'il traduit et ne pas risquer, au cours de son travail, de le déplacer ailleurs dans cette confrontation ou, pire, de le faire carrément passer, sans le vouloir, sans s'en rendre compte, dans l'autre camp.

En effet, tout l'enjeu d'un texte d'histoire, sa raison d'être, si l'on veut, c'est la thèse qu'il défend à l'intérieur d'une problématique donnée. L'enjeu du texte peut aussi être, et alors le livre est vraiment grand, non pas le développement d'une thèse à

l'intérieur d'une problématique déjà existante, mais la constitution d'une nouvelle problématique, d'une approche révolutionnaire d'un sujet, d'une époque, d'un événement. L'un des devoirs primordiaux du traducteur, selon moi, est de donner, ou peut-être vaudrait-il mieux dire de conserver à l'historien et à son texte exactement la place qu'ils occupent dans leur champ disciplinaire.

Voilà, brièvement esquissées, les connaissances dont, selon moi, le traducteur doit être pourvu avant d'aborder la traduction d'un texte d'histoire.

Maintenant, que dire de ses compétences propres ? Autrement dit, le traducteur d'histoire doit-il avoir des compétences particulières, par-delà celles que tout traducteur en général se doit d'avoir (rigueur, fidélité, lisibilité, et même, qui le nierait, élégance du style) ?

Nous l'avons vu, l'enjeu d'un texte d'histoire est la thèse qu'il défend, thèse qui va apporter un nouvel éclairage sur le sujet traité et, conséquemment, élargir, approfondir, améliorer ou même renouveler de fond en comble la connaissance que l'on peut avoir d'une époque, d'un événement ou d'une succession d'événements. Or, qui dit thèse dit argumentation, démonstration, persuasion. Nous sommes là dans le vaste domaine de la rhétorique. Les procédés en sont bien connus depuis l'Antiquité grecque. Aristote déjà ne définissait-il pas la rhétorique comme "l'art de persuader par la parole" ? Donc, le traducteur – mais cela vaut aussi pour tous les textes qui, comme ceux d'histoire, relèvent du domaine des essais, des ouvrages de recherche et des sciences humaines au sens large – doit posséder une certaine maîtrise, non pas tant théorique ou scolastique que concrète et pragmatique, de ces procédés. Il doit être capable de les mettre en œuvre à bon escient, de les manier avec souplesse et dextérité, de les faire servir au mieux le propos de l'auteur.

La difficulté, pour le traducteur, réside ici dans le fait que si ces procédés dans leur grande généralité sont sans doute partout identiques, du moins au sein de la culture occidentale, leur application ou, mieux, leur concrétisation varie d'une langue à l'autre. Je veux dire par là que chaque langue mobilise des moyens linguistiques en partie différents pour rendre tel ou tel procédé rhétorique. Je ne rentrerai pas plus avant dans cette discussion qui me passionne, mais je pense qu'il y aurait certainement d'intéressantes études contrastives à mener sur ce point, et qu'il s'agit d'un domaine où les traducteurs pourraient apporter une précieuse contribution.

Revenons au texte d'histoire et essayons de préciser un peu plus sa spécificité, en reprenant cette notion de démonstration. Ce qui frappe quand on prend en main un livre d'histoire savant,

c'est l'importance qu'y occupe l'apparat critique. Cet appareil critique est généralement constitué de plusieurs choses : d'abord d'une copieuse bibliographie, elle-même divisée en deux parties, l'une donnant la liste, comme disent les Anglo-Saxons, des "sources primaires" ou "collections des documents d'archives", l'autre la liste des "sources secondes", entendez les études d'autres historiens et souvent de l'auteur lui-même, déjà parues sur le sujet. Donc, d'une part une copieuse bibliographie et, d'autre part, un non moins copieux appareil de notes, placé soit en bas de page, soit en fin de volume. Ces notes, comme chacun sait, portent un numéro et renvoient à un appel de notes dans le corps même du texte. Tout ce travail relève d'une pratique, elle aussi bien connue : l'érudition.

Pourquoi les ouvrages savants, et notamment les ouvrages d'histoire, accordent-ils une aussi grande place au travail d'érudition matérialisé, sur la page à traduire, par des notes et des appels de notes ? Parce qu'il s'agit d'un des dispositifs mis en œuvre par les historiens pour authentifier comme "vrai" le discours tenu ; c'est une façon pour eux de le faire reconnaître comme apportant une connaissance adéquate, fiable, de son objet. La note, où se trouvent identifiées et citées les sources dépouillées et qui appuie la démonstration sur le savoir des prédécesseurs, est l'une des techniques grâce auxquelles les historiens entendent "prouver" la justesse de leur propre thèse. A ce titre, la note fait aussi partie de la dimension persuasive du discours de l'historien.

Allant plus loin, je dirais que la seule lecture des notes, avant même la lecture du texte, permet de situer l'ouvrage dans le très large spectre qui va du plus savant au plus vulgarisé, du plus sérieux au plus léger, du plus innovant au plus convenu ; bien entendu, c'est aussi un élément qui va aider le traducteur dans le choix du registre. Je dirais également que la traduction de l'apparat critique, dont on comprend maintenant l'importance, est un sujet en soi qui met en œuvre des techniques précises, techniques qu'il n'est pas très difficile d'acquérir mais qu'il faut néanmoins maîtriser, dans la mesure où les règles et les usages qui y président varient également d'une culture nationale à l'autre, d'une langue à l'autre, d'une pratique éditoriale à l'autre.

Donc, s'agissant des différentes dimensions du discours historique, nous en avons jusqu'à présent identifié deux : d'une part, une rhétorique de la persuasion, que l'on peut appeler plus simplement le discours explicatif, et, d'autre part, une pratique de l'érudition qui s'exprime principalement dans l'apparat critique, dans tout ce qui entoure ou accompagne le texte lui-même.

Cependant, le texte historique fait apparaître aussi une troisième dimension dont l'évocation me permettra de répondre à une autre des questions proposées à notre réflexion par Antoine

Cazé : quels rapports une discipline scientifique comme l'histoire, qui a forcément recours à l'écriture, entretient-elle avec le récit ? Oui, le texte historique met effectivement en œuvre une rhétorique de la narration, une rhétorique qui emploie la plupart des procédés (mais pas tous) utilisés par l'auteur de fiction. Oui, un livre d'histoire raconte effectivement une histoire, une succession d'événements situés dans le temps. Oui, il met en scène des événements, les organise dans un certain ordre, y dispose des acteurs, nous les décrit et parfois même les fait parler, mais en prenant toujours soin de ne mettre dans leur bouche ou sous leur plume que des paroles tirées de documents d'archives soigneusement passés au crible de la critique. Notons en outre que ces événements peuvent être concrets, quand il s'agit d'histoire nationale, politique, économique, etc., mais qu'ils peuvent aussi prendre une tournure plus abstraite, comme dans l'histoire des mentalités, l'histoire des idées ou même l'histoire des sciences.

Toutefois, me semble-t-il, ce qui différencie le plus fondamentalement un livre d'histoire savant d'un livre de fiction – que ce soit un roman ou même un roman historique – c'est que la dimension narrative n'y est jamais un but en soi, qu'elle est toujours subordonnée à la dimension explicative et étroitement encadrée par elle.

Bref, et j'arrive à la conclusion, s'il existe une spécificité de la traduction du texte d'histoire, c'est sans doute parce qu'il existe d'abord et avant tout une spécificité du texte d'histoire. La tâche primordiale du traducteur d'histoire, pour reprendre une expression que l'on connaît bien ici, me semble donc celle-ci : dans un même élan, il lui faut suivre les trois lignes mélodiques entremêlées, la narration, l'explication, l'érudition, qui tissent le texte historique, et faire en sorte que chacune se détache clairement dans la partition polyphonique qu'il doit jouer. C'est par son travail sur l'écriture que le traducteur pourra pleinement respecter la démarche scientifique de l'historien.

ANTOINE CAZÉ

Merci beaucoup. J'aime bien cette idée d'érudition, palpable dans la question que tu as posée : jusqu'où faut-il se documenter, ne pas se noyer, ne pas oublier que l'on a un *texte* à traduire et que l'on a rarement beaucoup de temps pour le traduire. Cela me rappelle l'expression qu'emploie L'Admiral, une fois encore, quand il parle de "l'équipement alpin du traducteur", c'est-à-dire le petit paquetage bien ficelé qui permet d'affronter même l'Himalaya. Autrement dit, avec un minimum de bagage, on arrive quand même à accomplir un maximum. La difficulté est évidemment de savoir bien ficeler ce paquetage.

Mais je passe sans plus tarder la parole à notre dernier intervenant, Olivier Mannoni, pour qu'il nous présente son expérience de traducteur d'histoire.

OLIVIER MANNONI

En essayant de renouer un peu avec tout ce qui a été dit, ce qui va être compliqué. Tu as dit tout à l'heure, Antoine, que je faisais à la fois de la traduction de fiction et de la traduction d'histoire, et je me demande si finalement cette distinction a un sens réel quand on traduit, ce qui est mon cas, de l'allemand et quand, en ce qui concerne la partie historique de mon travail, on traduit essentiellement ce qui concerne la période 1933-1945, avec ce qui va avant et ce qui va après, mais en tout cas ce qui concerne essentiellement le nazisme.

Ce n'est pas complètement un hasard, à mon avis, si le nazisme est pratiquement, avec deux ou trois autres épisodes analogues, la seule période qui ait donné le jour à un genre historique qui est purement romanesque, qui est le révisionnisme. On a avec le nazisme une invention de l'histoire qui touche au roman pur et simple, c'est-à-dire à la réécriture, avec les moyens de l'historien. Je dis que ce n'est pas un hasard, tout d'abord parce que cela tient vraisemblablement à la violence des événements qui ont eu lieu – mais après tout, dans l'histoire bimillénaire ou trimillénaire, on en trouve qui ne sont pas beaucoup plus drôles. Mais surtout et avant tout, ça tient à une chose qui est essentielle au nazisme, c'est-à-dire l'utilisation prévisionnelle de l'histoire, l'utilisation du mot dans la politique, dans l'action, dans le massacre et dans l'horreur.

Je vais essayer d'expliquer ce que je veux dire. Le nazisme n'aurait pas pu exister sans une utilisation pratiquement scientifique du langage. Or, il l'a fait à la fois pour se camoufler, à la fois pour agir, à la fois pour se donner de l'ampleur, mais aussi pour préparer l'histoire. Hitler, c'est une des caractéristiques majeures du nazisme par rapport aux autres époques, préparait un Reich millénaire, il travaillait pour mille ans. Autrement dit, il travaillait pour affirmer un certain nombre de positions idéologiques, politiques, militaires, raciales, etc., mais aussi pour préparer l'histoire. On peut considérer que, d'une certaine manière, la totalité du système linguistique qu'il a mis en place, dont je vais vous parler un peu maintenant, visait aussi à déformer l'histoire à l'avance. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les tenants du révisionnisme utilisent les outils qu'il avait mis en place à l'époque pour recréer une deuxième histoire sur la première qui est censée être réelle.

En quoi tout cela a-t-il un rapport avec la traduction ? C'est bien évident, à partir du moment où l'histoire d'une période non

seulement se résume à des mots sur cette période, mais revient aussi à analyser les mots qui l'ont caractérisée, des mots qui ont été manipulés dès l'instant où l'on s'en est servi. La manipulation dans l'histoire de l'Allemagne entre 1933 et 1945 est non seulement une réalité permanente de ce qui s'est passé à l'époque, mais un risque permanent auquel peut succomber l'historien – exemple, le révisionnisme – et par conséquent le traducteur qui va derrière.

Je voudrais analyser très rapidement en quoi consistait cette consubstantialité du mot historique et du nazisme. Dans la pratique verbale du nazisme, et verbeuse aussi, mais verbale surtout, on trouve trois types de vocabulaire très spécifiques. D'abord un vocabulaire de camouflage qui a joué un rôle essentiel dans le déroulement du nazisme, parce qu'il a permis notamment au niveau international de dissimuler un certain nombre de choses, mais aussi dans la mesure où il était destiné à camoufler pour les générations futures ce qui s'était réellement passé. Je peux donner quelques exemples, et on va comprendre tout de suite quels sont, dans le domaine germanique, les problèmes de traduction que cela peut poser. Le premier exemple, évidemment le plus connu de tous, puisqu'on le prononce en général en allemand, *Endlösung*, "solution finale". On pourrait utiliser cela pour à peu près n'importe quoi. Deuxième exemple : *Gleichschaltung*, c'est un mot qui pose des problèmes épouvantables à tous les traducteurs d'allemand, parce que c'est quelque chose qui veut dire simplement "mettre au même niveau", "niveler". Par exemple, les traducteurs allemands ont été *gleichgeschaltet*, ils ont été "mis à niveau". Cela voulait dire simplement, très concrètement, qu'ils étaient contraints de respecter un certain nombre de règles, comme les écrivains, comme les musiciens, comme la totalité de la société qui a été mise à niveau. En fait, quand vous traduisez cela, vous vous apercevez très rapidement que la traduction littérale de *gleichgeschaltet* et de *Gleichschaltung* est un contresens. *Gleichschaltung* ne veut pas dire "niveler", cela veut dire "mettre au pas". La traduction littérale que l'on aurait pu utiliser de l'autre côté pour nazisme, c'était "mettre au pas le pays".

Donc, traduire fidèlement, là, c'est être obligatoirement infidèle, et je voudrais vous en donner encore deux ou trois exemples. Le *judenfrei*, expression sinistre que l'on utilisait quand une ville avait été débarrassée de ses Juifs, cela veut dire "libre des Juifs", quelque chose qui a été libéré. Quand vous traduisez cela en français, vous assimilez une ville dont les Juifs ont été évacués, déportés et massacrés, à une ville française qui a été libérée. Vous voyez le champ qu'ouvre le vocabulaire qui a été utilisé à l'époque par les révisionnistes.

Quand on travaille sur ces textes-là, qu'est-ce qu'on fait ? On est obligé de décortiquer les mots qui sont les mots des sources, c'est-à-dire qu'on travaille nous aussi, comme les historiens allemands, sur des sources réelles. La loi qui veut en histoire que l'on travaille sur les sources pour aller à l'établissement de l'histoire par un texte, un contexte, comme disait Jacqueline, qui recrée l'histoire à partir de sources authentifiées, ne peut pas fonctionner dans ce domaine-là. Si vous travaillez exclusivement sur les sources allemandes, vous devenez révisionniste puisque vous utilisez très précisément le langage utilisé pour camoufler.

Deuxième exemple, un vocabulaire de propagande : le terme *Volk* qui veut dire tout simplement le "peuple", qui a donné *Volkstum*, *völkisch*, *Volkswagen*, c'est pareil ; si vous le traduisez tel quel en français, ça n'a plus aucune espèce de sens. Le terme "peuple" allemand, rapporté à la tradition du terme "peuple" en français, si vous vous contentez de traduire cela, vous êtes dans le contresens historique absolu, et ce n'est pas un hasard, c'était bien évidemment voulu. J'en reparlerai un peu après, à propos des perspectives. On retrouve par contre des convergences un peu en ellipse dans l'histoire, où vous avez ce terme *völkisch* qui a totalement disparu du vocabulaire et que l'on a toujours beaucoup de mal à traduire, mais quand on le traduit par cette notion de populaire et de national, on arrive à ce que l'on appelle le national-populisme et on se retrouve dans la France d'il y a quelques années, avec là encore des problèmes de traduction phénoménaux, c'est-à-dire qu'on a des échos, des miroirs qui se renvoient les uns aux autres et qui font que la traduction de ce type de vocabulaire est extrêmement difficile.

Troisième point dans le vocabulaire nazi qui pose un problème de traduction majeur, le vocabulaire que j'appellerais poétique, avec des termes qui étaient ronflants, extrêmement longs, terrifiants. Dans cette catégorie entre notamment la presque totalité des grades des ss. En règle générale, on ne traduit pas ces textes-là. En français, si vous traduisez ce que ça veut dire vraiment, je vais prendre un exemple : *Obersturmbannführer*, si vous êtes gentil, cela veut dire chef principal d'une section d'assaut. Si vous n'êtes pas gentil, j'avais trouvé une jolie traduction tout à l'heure qui était : guide de la bannière tempétueuse ! Pourquoi ça ne se traduit pas ? Parce que c'étaient des mots qui n'étaient pas faits pour être traduits, qui n'étaient pas faits pour être compris, c'était des mots pour faire peur, pour inspirer le respect.

D'une certaine manière, la plus belle traduction – et je ne plaisante pas – que l'on ait trouvée de ces termes-là, cela a été trouvé antérieurement en tout cas à la Shoah, c'est Chaplin qui l'a inventée. Si Hitler, dans *Le Dictateur*, termine ses discours par

“*Sauerkraut, Wienerschnitzel*”, ce qui veut dire “choucroute, escalope viennoise”, c’est que Chaplin avait compris quelque chose de fondamental : là, vous êtes typiquement dans la traduction internationale de concepts qui veulent dire : peu importe le contenu, cela n’a aucune importance, l’essentiel est que ça fasse peur.

Dans cette catégorie-là, il y avait le terme de *Reichskammer*, ou alors un terme que j’ai eu, non pas dans un livre d’histoire mais dans un roman historique consacré aux camps en Autriche, qui était le terme de *Herzfleischartung*, ne cherchez pas dans le dictionnaire, c’est un terme qui n’existe pas, il a été utilisé par un médecin autrichien à la demande de la SA locale pour un gamin qui était mort dans un camp, et comme on ne savait pas quoi mettre, on a mis ça. Cela veut dire, quand vous traduisez, dégénérescence de la chair du cœur. Ils avaient même inventé ça.

La traduction de ce vocabulaire-là, c’est ça. Il y a un problème de traduction, et puis il y a un deuxième problème derrière, qui est que de ce vocabulaire primitif, celui des sources, qui était déjà détourné, on a fait un deuxième, un troisième, un quatrième détournement : ce flou et cette poésie du verbe historique deviennent un instrument soit pour des historiens malveillants (j’ai parlé des historiens révisionnistes), soit pour des historiens de bonne foi. On a eu en Allemagne une querelle qui a duré des années et qui n’est toujours pas finie entre ceux que l’on a appelés les fonctionnalistes et ceux que l’on a appelés les personnalistes, c’est-à-dire des gens qui d’un côté disaient : “Non, Hitler n’était pas le premier responsable, c’était la totalité du système qui a fonctionné d’une certaine manière et qui a produit cela, avec Hitler comme produit final ou comme épiphénomène, ou comme accompagnateur, etc.”, et d’autres qui disaient : “Non, c’est dans les ordres du Führer que l’on trouve la totalité du nazisme, la guerre, la solution finale, Auschwitz, etc.” En fait, c’est un débat qui n’en finit pas, pourquoi ? Parce que tout a été fait pour cela, parce que le nazisme a fonctionné sur ce mensonge-là.

Quatrième élément du vocabulaire nazi, c’est un élément que l’on trouve d’une manière extrêmement détaillée et précise dans un livre de Victor Klemperer qui était un philologue, qui s’appelle *Lingua Terterii Imperii*, ce n’est pas un hasard s’il est retourné au latin pour désigner ça, qui montre simplement comment la langue quotidienne, cette fois-ci, la langue de tous les jours a été dévoyée, détournée de son rôle.

De tous ces éléments, on a tiré beaucoup de choses. Je vous ai parlé du révisionnisme, qui est heureusement un épiphénomène, je vous ai parlé du débat historique, mais il y a aussi en Allemagne, à partir de cela, tout un travail des historiens qui a des conséquences directes sur ce fameux travail de mémoire qui

a été engagé en Allemagne dès les années 1950, notamment avec les Mitscherlich, qui passe par ce travail d'analyse en Allemagne des termes, des vocabulaires, des conséquences qu'ils ont eues non seulement à l'époque, des conséquences directes – je le répète, sans ces mots-là, il n'y aurait pas eu la Shoah, il n'y aurait pas eu le massacre, les mots ont tué à ce moment-là et c'est là la spécificité de cette époque, même s'ils ont pu bien entendu tuer ailleurs. Il y a eu aussi des querelles entre historiens tout à fait sérieux. Vous avez certainement entendu parler de ce que l'on a appelé la querelle des historiens qui a opposé, notamment, Ernst Nolte (historien qui, lui, est à la limite du révisionnisme, mais qui a intégré à la réflexion sur le nazisme une réflexion beaucoup plus large qui concerne aussi l'Union soviétique), aux membres ou aux amis de l'école de Francfort, avec Habermas, de l'autre côté. Toute cette querelle a tourné autour de l'interprétation des termes utilisés sous le nazisme et par le nazisme.

Ce problème d'interprétation et donc de traduction permanente des termes va jusqu'à nos jours. Vous avez certainement aussi entendu parler de cette querelle qu'avait déclenchée le philosophe Peter Sloterdijk avec sa conférence *Règle pour le parc humain*. Il l'a suscitée essentiellement parce qu'il a utilisé un terme à propos de la génétique qui est tout à fait courant chez nous, qui s'appelle la sélection, mais il a utilisé ça en allemand avec un k, et on l'a immédiatement traité de nazi.

Les sources historiques allemandes de cette époque-là sont piégées. Les historiens, dans ce domaine, travaillent avec de la dynamite, du poison, tout ce que vous voulez, mais des choses qui n'ont rien à voir avec par exemple les actes des guerres de Louis XIV. On n'est plus dans le même domaine. Partant, le travail du traducteur n'a plus rien à voir non plus. Je l'ai montré. On a à chaque fois des choses à faire. Si je traduis une ville libérée de ses Juifs, je prends parti très clairement. Ecrire ces trois mots-là, c'est accepter qu'une ville puisse être libérée, au sens de la Libération française, de ses Juifs. C'est totalement impossible, en tout cas, bien évidemment, cela m'est totalement impossible. Qu'est-ce qu'on fait ? On revient à l'allemand, *judenfrei* ? Attendez, ça sonne bien, c'est joli aussi. Qu'est-ce qu'on va faire ? On va mettre, en tout cas je vais mettre : “dont les Juifs ont été évacués”, ou alors “débarrassée de ses Juifs”, quelque chose comme ça. Cela veut dire que, de notre côté, nous faisons aussi un travail de recontextualisation, non seulement vis-à-vis de l'histoire de ce pays, mais vis-à-vis de notre histoire, de notre traduction et d'une tradition historique qui font qu'un terme utilisé par exemple dans le contexte de la Révolution française ne peut pas l'être dans celui du nazisme, phrase qui bien évidemment vaut pour bien autre chose que le nazisme, mais avant tout pour le nazisme.

D'une certaine manière, la traduction de textes sur cette période-là est une sorte de miroir aux alouettes. Il y a un auteur qui l'a magnifiquement montré, c'est Peter Reichel qui a écrit un livre qui s'appelle *La Fascination du nazisme*, où il démonte tous ces mécanismes, notamment dans le langage. Le problème du traducteur d'histoire sur cette période est simplement, dans le miroir aux alouettes, de ne pas être l'alouette.

ANTOINE CAZÉ

Merci beaucoup, Olivier. De façon à lancer le débat, je voudrais partir d'une phrase que tu as employée de façon assez provocatrice, quand tu as dit, en analysant les textes que tu traduisais à propos du nazisme, qu'une traduction fidèle implique l'infidélité, et tu l'as montré à travers plusieurs exemples. Il semble que dans de nombreux cas – que ce soit celui de *gens* dont on a parlé tout à l'heure à propos de l'Antiquité, que ce soient les mots qui commencent par *spetz* en russe, que ce soit *judenfrei* – on voit poindre tout un nœud de questions autour de la position du traducteur face à l'idéologie qui nécessairement accompagne aussi l'écriture de l'histoire. Bien entendu, comme l'a dit Jacqueline, le traducteur est un citoyen comme les autres, il peut avoir ses opinions, mais il ne faut pas qu'il fasse une œuvre idéologique en tant que traducteur, c'est-à-dire qu'il n'a pas à intervenir pour modifier ou proposer sa propre interprétation à la place de ce que dit le texte.

Cela dit, la traduction, en tant que vecteur de circulation des idéologies et des histoires, produit elle-même ce type de déformation. Donc, la question que je voudrais poser à chacun de vous est la suivante (chacun y répondra et je vais essayer de distribuer la parole raisonnablement) : pour traduire le texte d'histoire, comment se place le traducteur dans son rapport à l'idéologie ?

SOPHIE BENECH

Beaucoup des choses que mon voisin a dites peuvent être appliquées à la traduction du russe parce que là aussi, il y a tout un vocabulaire spécifique. Mais je pense que l'un des points les plus importants, pour nous traducteurs, est de faire sentir au lecteur cette présence d'une langue à l'intérieur de la langue. Le problème posé par "libéré des Juifs" me paraît être le suivant : en lisant ce terme, le lecteur allemand comprend tout de suite qu'il appartient au lexique nazi. La tâche du traducteur est de faire en sorte que le lecteur français le comprenne aussi, qu'il se rende compte que la langue a été faussée. Ce problème de la langue faussée existe aussi en russe, il est même omniprésent, c'est d'ailleurs une mine d'or pour les humoristes (et un casse-tête

pour les traducteurs !). Comment faire, dans ces cas-là ? Bien sûr, il n'y a pas de recette. On peut laisser le mot russe ou allemand, on peut mettre des guillemets, opter pour l'italique, on peut introduire une note, faire appel à un glossaire, on peut même parfois trouver des moyens détournés pour rendre cette "étrangeté", pour indiquer qu'il y a là quelque chose qui cloche... Mais le problème de la falsification est en lui-même si intéressant et si révélateur qu'il faut absolument que le lecteur en prenne conscience, on ne peut pas gommer cette falsification dans la traduction.

JACQUELINE CARNAUD

Pour revenir au langage volontairement dissimulateur de la bureaucratie nazie, j'ai l'impression, traduisant de l'anglais, de me trouver devant une difficulté aggravée, par rapport à Olivier qui, lui, traduit directement de l'allemand.

ANTOINE CAZÉ

En quel sens ?

JACQUELINE CARNAUD

On l'a vu, dans les textes d'histoire, et notamment lorsqu'il s'agit de nazisme, la citation d'archives est l'un des lieux cruciaux de l'administration de la preuve. Souvent, ce sont les mêmes passages de discours, de documents officiels, qui sont invoqués pour soutenir telle ou telle thèse. Par leur nature même, ces citations "incontournables" donnent lieu à des interprétations différentes, voire contradictoires, et sont, du coup, particulièrement délicates à traduire. L'historien donne la citation d'abord en anglais (en général, sa traduction), puis en allemand pour authentifier son interprétation. Me voilà donc soudain en train de naviguer entre quatre langues : d'un côté, trois langues sources : l'anglais, l'allemand et un allemand particulier, celui que Viktor Klemperer a baptisé de façon mémorable la LTI, la *Lingua Tertii Imperii* (la langue du III^e Reich), de l'autre, une langue cible, le français. Si je me contente de traduire de l'anglais, je "commets" une traduction relais, avec toutes les dérives que cela peut entraîner et ces dérives apparaîtront d'autant plus criantes que ne subsisteront côte à côte, dans le livre traduit, que l'allemand et le français – un français traduit de l'anglais. A ce degré de précision, mes connaissances, scolaires, d'allemand ne suffisent pas. Chaque mot peut se révéler décisif, chaque emploi aspectuel d'un verbe peut renverser le sens de toute une phrase. J'ai donc un problème que j'ai résolu de la façon suivante : j'ai recours à un informateur de première main, qui est justement Olivier Mannoni.

Je sou mets à Olivier toutes mes traductions de citations qui apparaissent dans mes textes d'histoire. Et maintenant, pour revenir à ce que disait Olivier à propos de la responsabilité du traducteur : en traduisant le dernier livre de Christopher Browning, ce grand spécialiste de la genèse de la "solution finale", je tombe sur une phrase qui m'a soudain fait comprendre que ma responsabilité n'était pas seulement une responsabilité vis-à-vis du savoir, de la "vérité", de la "scientificité", ce dont je suis très consciente, mais qu'elle était aussi plus large : "Les spécialistes du génocide des Juifs ont, plus que d'autres, peut-être, le devoir d'établir les faits aussi exactement que possible, car il existe des gens qui ne nous veulent pas que du bien. Remplis de malveillance, ils sont à l'affût de nos moindres erreurs ou insuffisances et n'hésitent pas à les exploiter à leurs propres fins politiques. Je ne tiens pas à les aider dans leur tâche malhonnête." Ne pas donner du grain à moudre aux négationnistes : la responsabilité du traducteur me semble être, dans ce cas-là, à la hauteur de celle de l'historien.

ANTOINE CAZÉ

Bien sûr, cette scientificité du texte historique est elle-même incluse dans l'histoire, je ne vous apprends rien, après, entre autres, Michel Foucault. Ce qui me paraît intéressant avec les textes de l'Antiquité, toujours pour continuer avec ma question sur le rapport à l'idéologie, c'est que les déformations ou falsifications de textes font elles-mêmes partie de l'histoire de ces textes. Donc, il est impossible de ne pas tenir compte de cette histoire de l'histoire, en quelque sorte, au moment où on arrive comme traducteur.

ANNE-MARIE OZANAM

Je travaille sur des textes qui sont beaucoup moins chauds, ils sont même très froids et très vieux, mais je crois que l'histoire de la traduction est quelque chose de passionnant, et qu'elle rejoint l'histoire des mentalités. Le mot "libéré", comme il a été dit tout à l'heure, évoque pour nous la Libération, mais suggérera peut-être tout autre chose dans cent ans. L'évolution de la traduction ne peut se concevoir qu'en lien avec l'évolution des mentalités, et elle nous donne d'ailleurs, me semble-t-il, des clés sur cette évolution. Prenons par exemple le mot *pax*. Rien de plus beau que la *pax*, la paix... Mais la *Pax romana*, c'est déjà tout autre chose, surtout quand elle est vue par un Breton ou un Germain. Avec Pierre Vidal-Naquet, nous avons discuté sur une phrase de l'*Agri-cola* : "*Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*" (Où ils créent le désert ils parlent de paix) ; il a voulu que je traduise *pacem* par "pacification" par référence à la guerre d'Algérie. Mais dans cinquante ans, peut-être que ce terme n'évoquera plus grand-chose

à personne. On le voit, la traduction n'est jamais indépendante de son époque.

ANTOINE CAZÉ

Quand on discutait en préparant la table ronde, Anne-Marie, tu me disais que la traduction des *Vies* de Plutarque avait connu un accueil un peu curieux et avait été essentiellement saluée par une presse de droite, voire d'extrême droite, et cela m'amène à relier les questions sur les rapports entre idéologie, traduction et histoire dont nous sommes en train de débattre au contexte et aux enjeux institutionnels de la traduction ; c'est-à-dire, au fait qu'on ne traduit pas n'importe quel texte historique n'importe quand pour n'importe qui. J'ai toujours été frappé personnellement par le fait que parmi les historiens marxistes de l'école britannique dont les écrits ont ensuite donné naissance aux *Cultural Studies*, très peu sont traduits et connus en France. On connaît un peu Eric Hobsbawm, mais très mal Stuart Hall ou Raymond Williams par exemple. Je pense que ce n'est pas le fruit du hasard, c'est-à-dire que les textes d'histoire sont accueillis ou rejetés par une époque et une situation institutionnelle donnée. J'aimerais bien avoir un peu le sentiment des différents participants à la table ronde sur cette question.

OLIVIER MANNONI

Dans le cas de l'Allemagne, c'est extrêmement intéressant. On peut considérer que, dans ce cas-là, le débat entre historiens est devenu un élément de l'histoire. La querelle des historiens commence fin des années 1970 / début des années 1980 en Allemagne et s'insère très rapidement dans un débat qui va mener à la chute du mur, c'est-à-dire que sont détruites à ce moment-là en Allemagne un certain nombre de barrières mentales et psychiques qui relèvent typiquement de l'histoire des mentalités, qui faisaient encore obstacle idéologiquement à l'idée que l'on puisse faire tomber le mur, et il est évident qu'en Allemagne ça s'est passé comme ça, sous la forme historique, parce que le débat entre historiens a une charge politique énorme qu'il a très peu en France aujourd'hui, mais qu'il a eue jadis. Par exemple, j'ai pas mal travaillé sur Marc Bloch, il y avait une dimension éthique et politique très importante dans son travail. En France, je crois que le débat historique – peut-être que je me trompe – s'en est quand même relativement éloigné. En Allemagne, le débat historique n'a jamais été *ideologiefrei*, c'est-à-dire libre d'idéologie, il s'est toujours intégré dans des débats toujours houleux, toujours violents. Il y a eu cette fameuse querelle des historiens où Nolte expliquait en gros que le nazisme n'était que le fruit d'un mouvement européen, notamment de création de camps de concentration, et

que, grosso modo, Hitler était le fruit de Lénine – on peut le résumer comme cela. Ça avait suscité une querelle extrêmement brutale à l'époque, mais Nolte est devenu très fréquentable aujourd'hui, donc vingt ans plus tard cette vision de l'histoire est devenue tout à fait normale.

Il y a eu un deuxième énorme débat il y a quelques années autour d'une exposition consacrée aux crimes de la Wehrmacht, l'armée régulière allemande dont on a dit longtemps – alors que tout le monde savait que c'était faux, notamment ici – qu'elle s'était comportée comme une armée normale. Des historiens allemands ont fait un travail gigantesque pour montrer quel était le rôle de l'armée régulière allemande. Là encore, le débat a été immédiatement totalement faussé, c'est-à-dire que l'on a traité ces gens-là de démolisseurs de l'Allemagne. C'était après la chute du mur, et on leur a dit : "Mais vous voulez revenir à l'état antérieur." Donc, le travail historique était piégé à chaque étape de son accomplissement. C'est un des problèmes de la recherche en histoire en Allemagne, parce que précisément il est tellement intégré dans l'actualité, dans son contexte vivant et contemporain... Ce n'est pas un hasard non plus, je voulais en parler tout à l'heure mais je ne l'ai pas cité, il y a une magnifique exposition de photographies qui tourne depuis des années en Europe sur les camps de concentration photographiés aujourd'hui tels qu'ils sont. Il y a une photo avec juste un panneau sur lequel il y a marqué "douche", mais une vraie douche. L'histoire allemande, c'est ça. La séparer de son contexte contemporain est devenu totalement impossible. Pour répondre à ta question, cela veut dire simplement que l'histoire, dans ce cas-là, non seulement est destinée à un public donné, mais vise un objectif précis.

SOPHIE BENECH

A ce propos, je voudrais citer un exemple précis : *Le Manuel du goulag*. Jacques Rossi l'avait écrit au début des années 1980, et il a mis plus de quinze ans à trouver un éditeur en France qui accepte de le faire traduire et de le publier. Des préfaces étaient déjà prêtes pour son livre, il était soutenu par des personnalités comme Alain Besançon ou Nicolas Werth. Impossible. Rien à faire. Un jour, on lui a même répondu textuellement : "Votre livre risque d'être utilisé par la droite." Car il faut préciser que c'était un ancien communiste. Pendant très longtemps, pour diverses raisons que je n'aborderai pas ici, il a été difficile de traduire et de publier en France des livres sur les camps soviétiques. Si le *Manuel* a pu être édité, c'est en grande partie grâce au *Livre noir du communisme*, paru en 1997, qui lui a frayé la voie. Personnellement, je pense que le public français n'a pas assez conscience de l'envergure qu'a eue le système concentrationnaire

communiste. C'est pourquoi chaque traduction, chaque publication sur ce thème a été et est encore une petite victoire. La réédition des *Récits de la Kolyma* de Chalamov chez Verdier, en 2003, est à cet égard très significative.

JACQUELINE CARNAUD

Si en Allemagne, il y a des querelles d'historiens, en France, dans certains domaines, c'est parfois le grand silence... jusqu'au moment où tel ou tel livre d'histoire est traduit en français, déclenche le débat et ouvre littéralement un nouveau champ de recherches. Pour rester dans la même période historique, je pense évidemment à cette traduction qui a fait date dans l'histoire de la recherche française, *Vichy et les Juifs*, ouvrage de deux historiens américains, Michael Marrus et Robert Paxton, parue, grâce à Roger Errera, dans la collection "Diaspora", chez Calmann-Lévy. Jusque-là, il n'y avait quasiment rien dans les bibliographies françaises : quelques livres de témoignages et essentiellement des recueils de documents, c'est-à-dire des textes officiels de Vichy. Mais aucun travail d'analyse, d'interprétation. Ce n'est qu'ensuite que les historiens français ont commencé à s'y intéresser, que l'opinion publique s'en est emparée, que notre vision de cette époque a changé ; nous en voyons jusqu'à aujourd'hui les retentissements, politiques et autres.

ANTOINE CAZÉ

A cet égard, je pense que nous serons tous d'accord ici pour penser que la traduction est une continuation de la vie du texte, une relance et un enrichissement.

Sans doute le moment est-il maintenant venu, à 16 h 05, de se tourner vers la salle pour prendre les questions qui ne manqueront pas de fuser.

ALAIN GUILLEMIN

D'abord, deux remarques brèves. La première : il y a quand même maintenant en France une querelle idéologique – je travaille notamment sur le Viêt Nam – qui revient et qui porte sur l'histoire de l'émigration et l'histoire de la colonisation, et les traductions des *Post Colonial Studies* et *Subaltern Studies* entrent dans le débat. Deuxième chose que l'on n'a pas traitée mais qui pourrait être intéressante, c'est en ce qui concerne la traduction, la capacité de traduction dans de nombreuses langues d'un certain nombre d'historiens. Il y a un livre de Bronislaw Geremek, historien très connu en France, mais qui a été un peu ignoré et qui s'appelle *Les Fils de Caïn*, et à travers cet ouvrage Geremek étudie l'histoire des pauvres et des vagabonds en Europe à partir du XVI^e siècle. Lorsque l'on consulte les notes, on s'aperçoit que

Bronislaw Geremek lit couramment l'anglais, l'italien, l'espagnol, l'allemand et le français.

J'ai introduit et fait publier un colloque sur "Littérature et sciences sociales" qui se pose à la fois la question de l'écriture des sciences sociales et la question de l'utilisation de la littérature pour les sciences sociales – l'ouvrage s'intitule *A la recherche du Meilleur des Mondes*, publié aux éditions de l'Harmattan. On a abouti, par rapport au débat idéologique, à deux constats : le premier, c'est que les sciences humaines – y compris la sociologie, même si elle emploie l'analyse factorielle, l'analyse multivariée, etc., comme d'ailleurs les autres sciences humaines –, c'est de la langue naturelle, que cette langue naturelle n'empêche pas que ce soit une science, il faudrait développer, mais c'est une science qui relève de l'exemplification et non pas de la falsification. L'autre constat établi grâce à tous les articles des contributeurs à ce volume, c'est que la littérature nous parle du monde, la littérature nous donne des connaissances sur le monde, mais à travers deux pactes qui sont très différents : le pacte référentiel qui est le pacte des sciences humaines, où l'on pose une hypothèse qu'il faut tester, puis le pacte narratif ou esthétique où le but est différent. Je propose à votre discussion les deux constats de cette œuvre collective.

ANTOINE CAZÉ

Sur la capacité de traducteurs que possèdent les historiens eux-mêmes, n'étant historiens ni les uns ni les autres, c'est difficile de réagir, mais c'est un thème qui revient très souvent bien sûr pour toutes les disciplines : par exemple, pour la traduction médicale, est-ce que les meilleurs sont les médecins ?

JEAN GUILOINEAU

Ce que vous avez dit, en particulier Olivier Mannoni, m'a tout d'un coup renvoyé à ce que j'ai beaucoup traduit, c'est-à-dire l'Afrique du Sud de l'apartheid et la perversion du langage, par exemple le terme de *township* que l'on pourrait traduire par "cité" – comme l'on dit en français qu'il y a des "cités", des quartiers – et qui en fait voulait dire "ghetto racial". Il y avait des *townships* noirs, des *townships* métisses, des *townships* indiens, mais pas de *townships* blancs. Il y avait les *homelands* qui étaient, à l'intérieur de l'Afrique du Sud, 13 % du territoire pour 83 % de la population, des territoires qui étaient réservés à la population noire en fonction de leur culture, c'est-à-dire, en gros, de leur langue ou de la culture qu'on leur supposait, et *homeland* peut être traduit par "patrie" ou "foyer national" ; d'ailleurs ce dernier terme est le type de traduction que le pouvoir d'apartheid préférait, alors que cela voulait dire à nouveau ghetto,

relégation. Enfin, le terme d'apartheid qui, en afrikaans, veut dire séparation, à la suite d'une politique mise en place à partir de 1948, et comme ce terme était devenu extrêmement déplaisant, il a été traduit par "développement séparé", ce qui suppose que chacun se développe de façon égale en fonction de sa propre culture et d'un grand respect.

La question que je voulais poser, suite à ce qui a été dit par tous les intervenants et en particulier à propos de l'Union soviétique et de l'Allemagne nazie, est la suivante : est-ce que tout régime dictatorial – on a vu aussi l'Amérique latine – n'a pas comme préalable de travestir le langage pour justifier son existence et, comme tu l'as dit, de prévoir l'histoire à venir ?

SOPHIE BENECH

Je pense que vous avez tout à fait raison. La preuve : on garde le mot *apartheid*, on ne l'a pas traduit. Il y a un certain nombre de mots que l'on n'arrive pas traduire, on les garde tels quels, et ils finissent par entrer dans la langue française, comme goulag... Ou alors, il faut que la traduction du mot, à force de figurer dans un certain contexte, finisse par acquérir la même résonance que dans la langue de départ, comme cela a été le cas pour l'expression "solution finale", par exemple. Aujourd'hui, quand on entend "solution finale" en français, tout le monde sait qu'on ne parle pas de la solution d'un problème, que le sens premier a été déformé ou, plutôt, qu'un autre sens est venu se superposer au premier. C'est là qu'interviennent les traducteurs : à force de traduire des textes, ils réussissent à faire entrer une nouvelle réalité dans leur propre langue. Je reviens sur l'évolution des traductions sur les camps russes au fil du ^{xx}e siècle dont je parlais tout à l'heure. Il me semble que les premiers traducteurs, eux, essayaient de rendre accessible une réalité à l'époque totalement inconcevable et nouvelle. Ils utilisaient des mots anciens, comme le mot *geôlier*, des mots qui avaient un certain sens pour les gens qui les lisaient, qui décrivaient une réalité qui leur était familière. Au fur et à mesure que l'on traduisait de plus en plus de textes sur les camps, y compris sur les camps nazis, la réalité concentrationnaire devenait plus présente dans les esprits, si présente, même, qu'il s'est constitué en français aussi un nouveau langage à l'intérieur du langage. Maintenant, celui qui traduit des textes russes sur les camps n'a plus besoin de rendre accessible une réalité inconnue, il doit plutôt prendre le lecteur par la main et l'entraîner dans la réalité concentrationnaire. Alors qu'au début, on essayait de "déformer", d'"adapter" la réalité concentrationnaire pour la faire rentrer dans notre conscience, à présent, c'est presque l'inverse, on essaie de "déformer" un peu notre conscience afin qu'elle puisse pénétrer dans

cette réalité. Je pense que tous les gens qui ont traduit des textes sur les camps, en particulier de l'allemand et du russe, ont joué un grand rôle dans ce processus.

OLIVIER MANNONI

Je partage tout à fait votre avis. Au fil des années, quand on regarde l'histoire des traductions, on a les termes allemands et russes en italique qui disparaissent, puis les guillemets, et au bout du compte, maintenant quand je prononce le mot "solution finale", tout le monde sait ce que c'est. Or, le mot en allemand, *Endlösung* il faut se rappeler que lorsque ce mot a été prononcé en 1941-1942, y compris pour les Juifs, cela voulait dire quelque chose qui, à l'époque, pouvait être par exemple Madagascar, puisque cet *Endlösung*, à l'époque, avant 1942 en tout cas, personne en dehors des hommes au pouvoir à Berlin ne savait très précisément de quoi il s'agissait, et c'est tout à fait à dessein que l'on s'en servait. Cela prouve quand même que la traduction, la circulation des mots est une très belle arme contre le totalitarisme, c'est-à-dire qu'un mot que l'on traduit perd déjà une partie de sa force totalitaire, ce qui est bien.

BERNARD HOEPFFNER

Je voulais poser une question particulièrement à Olivier Mannoni. En revenant un peu en arrière, on a parlé de traduction de textes historiques, je voulais parler de traduction des sources. Au moment où Olivier parlait tout à l'heure sur la langue allemande, je me demandais ce qui se passait au moment du procès de Nuremberg, où l'on avait d'un côté les vainqueurs, de l'autre côté les vaincus, donc des gens qui parlaient allemand, des interprètes et des traducteurs. Est-ce que l'on s'est penché sur les problèmes ? C'est-à-dire sur le fait que les sources étaient déformées, à l'époque, puisqu'il n'y avait pas encore eu de réflexion telle que tu nous l'as soumise à l'instant. Qu'est-ce qui se passait ? Que sont devenus ces textes ? Qu'est-ce qu'ils sont ? Qu'est-ce qu'ils veulent dire ? Par exemple, quand quelqu'un disait une chose comme *Endlösung*, comme tu l'as dit tout à l'heure, mais qui, à l'époque, n'était absolument pas compris de la même façon par les Américains, par les Anglais, par les Allemands, par les gens qui étaient en plein procès pour crime contre l'humanité. C'est une réelle question : qu'est-ce qui s'est passé à ce moment-là et qu'est-ce qu'il en est ?

OLIVIER MANNONI

J'ai peu travaillé, sinon sous forme d'extraits, sur le procès de Nuremberg, mais je sais quand même comment ça s'est passé. Par contre, j'ai beaucoup traduit sur le procès Barbie, des articles

allemands qui reprenaient les propos de Barbie. Le problème était toujours le même, et Nuremberg est un excellent exemple de ce que peut être la traduction du texte d'histoire. Les juges de Nuremberg ont passé leur temps à tenter de vouloir faire dire aux accusés ce dont ils parlaient. Goering, par exemple, repronçait ces mots-là, et le langage des accusés, pour ce que j'en ai vu à ce moment-là, est totalement creux, jusqu'au moment où il y en a un qui craque. Par exemple Baldur von Schirach, qui était leader des jeunesses hitlériennes, a craqué et il s'est mis à prendre un langage tout à fait clair pour dire : "Voilà ce que c'était, la *Endlösung*", etc. Il y en a qui, d'une certaine manière, ont fait le travail de traduction à ce moment-là. Mais le problème des interprètes du procès de Nuremberg (sur les photos, on voit tous les accusés qui portent des casques audio, ils sont tous traduits vers l'anglais ou l'américain), c'est qu'ils ne pouvaient que redonner des mots allemands ou des mots traduits vers le français ou vers l'américain qui n'avaient aucun sens. Cela veut dire que, d'une certaine manière, le travail de traduction a aussi un rapport avec le procès. Là, je te renverrai à Marc Bloch qui a fait toute une réflexion absolument extraordinaire sur le travail de l'historien face au procès. Dans ce cas-là, traduire le texte-source d'histoire tient du procès.

Mais le travail passionnant qui est mené à la fois par les interprètes allemands ou anglo-saxons et par les traducteurs, quand on fait revenir ça vers le français, c'est de chercher précisément dans quelle mesure la charge contextuelle des mots utilisés par Ernst Jünger en 1917, 1918, au moment où il s'inscrit dans la révolution conservatrice et où il va préparer le terrain à Hitler – Hitler s'est un peu servi des textes de Jünger, du jeune Schmitt, etc., comme, pour faire un parallèle qui dira quelque chose aux non-germanophones, Le Pen a pu se servir de certaines thèses du Club de l'Horloge, il a récupéré les thèses des intellectuels. Dans les textes de Jünger en 1917-1918, est-ce qu'on trouve les germes du nazisme dans le langage ? C'est une question à laquelle on peut répondre en traduisant.

Pour répondre à la question que tu posais tout à l'heure, en faisant ce travail-là, tu donnes obligatoirement une charge idéologique, parce que tu ne peux pas te contenter de dire : "Il utilise tel mot qui ensuite a été utilisé comme ça, donc il faut le traduire comme ça." Est-ce qu'en 1918 Jünger, en utilisant tel terme, pouvait penser que ça allait donner cela en 1922 ? Il y a tout un travail à faire, il faut savoir où en était l'antisémitisme à ce moment-là, quel niveau de propagation il avait atteint chez les intellectuels. Là, tu peux apporter des réponses. Le travail du traducteur comme de l'historien, du traducteur historien ou de l'historien traducteur – parce que dans ces cas-là on est un peu à

cheval entre les deux métiers – est un travail de détective, à la recherche des mots.

BERNARD HOEPFFNER

On voit la même chose en ce moment au tribunal sur l'ex-Yougoslavie, où plus de la moitié des arguments des avocats et des accusés sont des arguties sur les traductions de certains mots. Donc, il devait se passer exactement la même chose, peut-être d'une manière moins consciente, à l'époque du procès de Nuremberg.

PETER SCHÖTTLER

Je suis tout à fait d'accord avec ce qu'Olivier Mannoni a dit tout à l'heure. Je crois que le problème est effectivement à chaque fois de situer chronologiquement les textes, parce que les textes d'avant 1933... Jünger ne pouvait pas savoir qu'après 1945... etc. Quand il en parle, il en parle de nouveau pour se démarquer des nazis, pour souligner le fait que lui-même, malgré sa sympathie, n'était pas nazi vraiment, etc. Donc, on est toujours un peu piégé et toute la difficulté réside dans le fait d'à la fois montrer la proximité idéologique et en même temps aussi peut-être les nuances. Je crois qu'il y a un exemple très frappant en français que beaucoup de gens peut-être ont lu, c'est la biographie de Frédéric II par Ernst Kantorowicz qui est parue il y a une vingtaine d'années chez Gallimard, dont la parution, si j'ai bien compris aussi, constituait tout un enjeu chez Gallimard. Ce livre est un livre parfaitement *völkisch* dans son vocabulaire, et ce vocabulaire *völkisch* a presque totalement disparu dans la traduction française. Du coup, on a pu en faire un monument de l'historiographie allemande, par un auteur juif réfugié aux Etats-Unis, etc. Dans le dossier de presse de l'époque, c'est très frappant, personne n'insiste sur le fait que, dans la traduction, cela a disparu. Toutes les combinaisons avec le mot "race" ont disparu, tout a été banalisé, normalisé, en quelque sorte, pour être recevable dans la France moderne. C'est vraiment un enjeu. Les cas extrêmes, comme Hitler et consorts, à la limite on peut dire que c'est encore facile, parce qu'on sait que ce sont eux les mauvais. Mais quand les gens sont apparemment des "bons", ça devient beaucoup plus compliqué. C'est pour cela que le livre *III* de Klemperer est tellement important, parce que le terme d'*Endlösung* n'apparaît pas dans *III*. Ces termes qu'aujourd'hui tout le monde connaît, ces termes en quelque sorte techniques, comme la Shoah, n'apparaissent pas chez Klemperer, ce sont des adverbes qui les remplacent, ce sont certaines syllabes en *-isch*, en *-um*, etc., que les nazis adoraient et par lesquelles la presse nazie notamment a radicalisé en quelque sorte le vocabulaire d'extrême droite, qui existait déjà auparavant mais qu'elle a radicalisé et utilisé à ses fins.

Une autre difficulté pour le vocabulaire d'après-guerre, de nouveau, c'est de voir qu'après 1945 ce vocabulaire n'a pas disparu du jour au lendemain, vous l'imaginez bien, puisque les gens n'ont pas disparu. Les journalistes qui avaient exercé sous le nazisme, jusqu'à leur retraite, ont souvent continué à écrire des textes avec ces mots-là. Il a fallu un certain temps pour qu'ils réalisent que le mot *Einsatz*, par exemple, était quand même un peu ambigu et datait d'une certaine époque. Aujourd'hui encore, de temps en temps, on est frappé par l'inconscience des gens qui utilisent des terminologies que l'on peut retrouver chez Klemperer, et d'ailleurs en beaucoup plus détaillé dans son journal intime, bien entendu, puisque le *LIT* est une sorte de condensé de ce qu'il avait déjà découvert dans son journal intime.

OLIVIER MANNONI

Ce journal a été aussi publié en France en deux volumes qui sont absolument extraordinaires.

ANTOINE CAZÉ

L'heure avançant, je pense qu'il nous faut malheureusement conclure. Je voudrais justement, en concluant, évoquer le travail d'une historienne américaine qui s'appelle Jill Lepore et qui a écrit un très beau livre sur une guerre extrêmement meurtrière mais aujourd'hui bien oubliée, la guerre du roi Philippe qui a opposé les peuples algonquins aux colons puritains dans la Nouvelle-Angleterre de l'année 1675. Lepore écrit une très belle introduction à son livre intitulé *Le Nom de la guerre – The Name of War*. L'introduction s'intitule "What's in a name?" – vous aurez reconnu *Roméo et Juliette*. Elle dit très bien que le problème de la guerre, c'est que les mots que l'on donne pour en désigner les réalités sont des mots traîtres, et cette problématique de la trahison et de la vérité a fort à faire avec notre profession. Lepore dit en substance ceci : "Si tu meurs et que j'appelle ton attaque trahison, alors il faudra de nombreuses générations pour déconstruire l'événement et lui redonner un semblant de vérité qui, entre-temps, aura été laminée par le travail de l'histoire et de la langue." On voit bien, avec les discussions qui ont eu lieu aujourd'hui et dont je remercie les participants et la salle, comment toutes ces questions de l'idéologie, de l'histoire, de la vérité, de la trahison, doivent aussi participer à notre travail de traduction.

Je vous remercie.

SOPHIE BENECH

Une dernière remarque : en vous écoutant parler de la guerre et des mots qui la désignent, je ne peux m'empêcher de penser

à la façon dont les Russes appellent la Seconde Guerre mondiale... Chez eux, on ne dit pas “la Seconde Guerre mondiale”, mais toujours “la Grande Guerre patriotique”. Or ces derniers temps, j’ai trouvé plusieurs fois dans des textes russes contemporains l’expression “Seconde Guerre mondiale”... Il me semble que cela aussi, c’est très révélateur !

ANTOINE CAZÉ

Merci à tous.

TRADUCTION ET HISTOIRE CULTURELLE

*Table ronde animée par Peter France, avec Yves Chevrel,
Jean-Yves Masson, Bernard Banoun,
Sylvie Le Moël, Miguel-Angel Vega*

PETER FRANCE

Merci à tous d'être venus, et merci surtout aux organisateurs de m'avoir invité à venir de la lointaine Ecosse animer – ou freiner peut-être, je ne sais pas ! – les débats qui vont suivre.

Nous allons passer à un sujet un peu moins brûlant, mais tout aussi important que celui de tout à l'heure. Après avoir parlé jusqu'ici dans deux tables rondes de la traduction de l'histoire, nous parlerons plutôt maintenant de l'histoire de la traduction ou, d'une façon plus générale, de la place des traductions dans l'histoire de la culture. C'est un sujet vaste, et nous sommes nombreux, six, à cette table. Nous ne disposons que de deux heures au maximum, donc nous allons essayer d'être brefs, parce qu'il faut laisser un peu de temps pour un débat général avec le public.

L'ordre du jour sera le suivant : d'abord une petite présentation par chaque membre du groupe de ses propres projets ou travaux menés dans le domaine de l'histoire de la traduction. Ensuite, je soulèverai un certain nombre de questions d'ordre général qui peuvent se poser aux historiens de la traduction pour inviter ceux qui ont quelque chose à en dire autour de moi – mais je crois que ce sera tout le monde – à donner leur avis. Pour terminer, comme d'habitude, dans les dernières vingt minutes, on invitera le public à poser des questions.

Je demanderai à mes collègues de se présenter eux-mêmes. De droite à gauche, nous avons Bernard Banoun, de l'université de Tours, Sylvie Le Moël, également de l'université François-Rabelais de Tours. Nous sommes tous, j'aurais dû le dire, à la fois traducteurs et universitaires, quelques-uns plus traducteurs qu'universitaires, quelques-uns l'inverse. A ma gauche, Yves Chevrel, professeur émérite à l'université de Paris-IV-Sorbonne. A sa gauche, son collègue Jean-Yves Masson, professeur de littérature comparée à la Sorbonne, traducteur. A l'extrême gauche,

Miguel-Angel Vega, de l'université d'Alicante, auparavant de l'université de Madrid Complutense.

Chacun de nous va se présenter, et c'est moi qui commencerai. Je pense que l'on m'a invité ici parce que je suis l'éditeur de deux ouvrages, plutôt que comme traducteur, un mince traducteur par rapport à beaucoup d'entre vous. J'ai publié il y a sept ans un ouvrage en un volume qui s'appelle *The Oxford Guide to Literature in English Translation*, qui est une sorte d'encyclopédie concise de la littérature traduite des pays du monde entier en langue anglaise. Par la suite, ayant sans doute pris goût à la chose, j'ai proposé aux Presses d'Oxford de publier une histoire de la traduction littéraire en langue anglaise en cinq volumes, que je codirige avec un collègue de l'université de Glasgow, Stuart Gillespie. C'est un ouvrage collectif. Nous sommes peut-être, sur les cinq volumes, cent vingt ou cent trente collaborateurs, chaque volume compte une trentaine de collaborateurs. Cela va du Haut Moyen Age, le VI^e siècle environ (la langue employée n'est pas encore l'anglais, c'est l'anglo-saxon, mais, même si presque personne ne la comprend, on considère que c'est l'ancêtre de l'anglais), jusqu'à la fin du dernier millénaire (on a renoncé à rester vraiment à jour). De plus, cela doit recouvrir en principe tous les pays de langue anglaise du monde. Cela nous oblige à parler aussi bien de l'histoire de la traduction en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis, en Inde, en Australie, en Afrique du Sud, etc. J'en ai un volume ici que je peux montrer, s'il y a des personnes intéressées (je ne peux pas le vendre !).

Pourquoi cette histoire de la traduction ? On connaît le problème : les traducteurs se plaignent toujours d'être invisibles, les traductions sont omniprésentes, mais invisibles dans les histoires de la culture et de la littérature. Il y a des exceptions. Tout le monde parle, pour la France de la Renaissance, d'Amyot, pour l'Angleterre de la même période des grandes traductions de l'époque des Tudor, d'Ezra Pound pour le XX^e siècle. Mais on chercherait en vain, dans une histoire de la littérature anglaise, autre chose qu'une petite mention d'une grande traductrice, Constance Garnett, qui a rendu "anglais" presque tous les romans russes du XIX^e siècle. Le roman russe en Angleterre, c'est l'œuvre de Constance Garnett, et pourtant elle est quasiment absente de l'histoire de la littérature anglaise.

Donc, on a voulu donner droit de cité à la traduction, aussi bien dans l'histoire de la littérature que dans l'histoire de l'édition, où la situation est la même : la traduction, bizarrement, chez nous du moins, y passe relativement inaperçue, comme dans toute l'histoire de la culture. Nul besoin d'insister ici sur l'importance de la traduction, elle va de soi. Mais pour les gens

qui ne viennent pas dans les rencontres de traducteurs, la traduction, ce n'est qu'un petit travail de secrétaire.

Voilà donc mes titres, si l'on veut, à traiter du sujet qui est le nôtre. Je vais maintenant passer la parole à Yves Chevrel et Jean-Yves Masson qui vont parler l'un après l'autre, parce qu'ils ont un projet en commun.

YVES CHEVREL

En ce qui me concerne, ce ne sont pas non plus mes talents supposés de traducteur qui justifient ma présence : je n'ai traduit qu'un ouvrage de l'allemand, et quelques articles scientifiques de l'allemand et de l'anglais. Mais c'est plutôt d'abord parce que je me suis intéressé dans le passé au problème de la lecture des traductions, donc de l'utilisation des traductions. Il y a à peu près trente ans, à l'université de Nantes où j'enseignais alors, j'ai essayé d'organiser, en année de licence, un cours que j'ai intitulé "Didactique des textes littéraires en traduction", cours que j'ai réussi à monter non sans problèmes, parce qu'il me fallait surmonter l'animosité ou, dans le pire des cas, l'indifférence de mes collègues, non pas mes collègues de littérature comparée, discipline que j'enseigne, mais mes collègues de littérature française qui ne voyaient absolument pas en quoi une traduction pouvait faire l'objet d'une étude à l'université. Mais surtout je pense que le point important, qui explique que je suis ici et à côté de Jean-Yves Masson, c'est que l'un et l'autre, puisque nos deux noms sont suivis du sigle HTLF qui a dû vous paraître bien mystérieux sur les petits dépliants, nous nous sommes lancés dans une aventure. HTLF signifie "Histoire des traductions en langue française". Comme l'a dit Peter France, il s'agit d'un projet commun, qui est encore au début de sa réalisation, et j'envie notre président de séance d'avoir déjà publié deux volumes sur les cinq qui sont prévus, car nous aussi, nous avons prévu des volumes, cinq ou six. Aucun n'est encore publié. Nous avons aussi beaucoup de collaborateurs, une cinquantaine, par exemple, pour le volume qui sera consacré au XIX^e siècle.

Ce projet d'histoire des traductions en langue française, je voudrais juste le commenter rapidement devant vous en précisant les mots qui composent son titre, puisque c'est ce titre qui paraît essentiel.

Le premier terme, c'est le terme "histoire". Je dois dire que je sors tout à fait renforcé, à cause des tables rondes qui ont eu lieu hier comme aujourd'hui, sur l'importance de l'histoire quand il s'agit de traduction. Nous n'avons certainement pas la prétention – en tout cas, ce n'est pas mon cas, et je ne pense pas que ce soit non plus le cas de Jean-Yves – d'avoir une problématique nouvelle pour les traductions en France. Je pense simplement

que nous avons en l'occurrence à combler une grave lacune, c'est-à-dire que nous n'avons pas d'outils dans ce domaine. Nous n'avons même pas vraiment, je crois, encore cette encyclopédie qui existe pour la langue anglaise, et je dois bien préciser que, quand nous parlons de HTLF, histoire des traductions, c'est bien d'une histoire qu'il s'agit : il n'est pas question de se laisser aller à une pente à laquelle certains universitaires seraient prêts à céder, celle de constituer des paquets de fiches.

Nous entendons faire un ouvrage qui soit lisible, un livre d'histoire, un récit dont on puisse bien entendu – cela a été dit hier et on ne peut qu'être d'accord – réfuter les tenants et aboutissants.

Même si pareille histoire pose quantités de problèmes, on aura l'occasion d'y revenir, notamment des problèmes de périodisation, je pense que l'histoire des traductions doit nous permettre d'apprendre à mieux lire celles-ci. C'est une de ses fonctions. De même que quand on regarde l'histoire de la chimie, on apprend aussi les choses qui ont été faites, ce que l'on a pris, ce que l'on a éliminé, pourquoi, etc., dans le cas d'une histoire des traductions on peut découvrir un certain nombre de choses.

Histoire des traductions, traductions au pluriel, cela signifie que nous n'envisageons absolument pas de faire une histoire de LA traduction, histoire de la théorie de la traduction, absolument pas. Nous envisageons de décrire les conditions matérielles – je rejoins les problèmes de l'histoire du livre, bien sûr – dans lesquelles ces traductions ont été faites. Nous envisageons de nous intéresser à ces médiateurs indispensables que sont les traducteurs, et à chaque fois – la table ronde qui a précédé celle-ci le démontre à l'évidence – de contextualiser les moments dans lesquels ces traductions ont été faites. Le problème n'est pas pour nous d'avoir un jugement sur les traductions à partir de ce qu'aujourd'hui nous pensons de tel ou tel auteur, mais de voir comment et pourquoi ces traductions ont été réalisées.

Je dois dire que ce qui a été dit sur les problèmes de la traduction du texte historique nous renforce aussi dans l'idée que nous avons eue que notre histoire des traductions ne doit pas être une histoire des seules traductions littéraires. Le mot "littéraires" n'apparaît pas dans notre titre, volontairement. C'est une histoire de l'ensemble des traductions que nous voudrions faire, dans le domaine historique, dans le domaine juridique, dans le domaine politique, dans le domaine scientifique, etc. et nous avons vu tous les enjeux qui sont en cause, on l'a encore rappelé récemment ; je crois que nous retrouvons ces enjeux aussi au XVIII^e et au XIX^e siècle, ou à d'autres époques.

Le dernier terme de ce titre, c'est "langue française". Peut-être aurions-nous pu dire simplement français, mais langue française,

pour nous, renvoie aux pays où l'on parle la langue française, c'est-à-dire l'ensemble des pays francophones, bien sûr la France, mais aussi la partie de la Belgique qui parle français, la Suisse romande, le Québec, et même également aux pays dans lesquels il y a des gens qui, francophones, ont traduit en français un certain nombre de leurs ouvrages pour les faire connaître.

Vous le voyez, c'est un vaste programme, énorme, considérable. Nous sommes au début de ce programme, mais le fait d'être ici, j'avoue, me renforce dans l'idée – j'ai déjà employé plusieurs fois le mot renforcer – que c'est quelque chose qui peut être utile et j'espère bien que nous réussirons à en venir à bout.

JEAN-YVES MASSON

J'ai d'abord été traducteur. Pendant un certain nombre d'années, j'ai vécu de la traduction, et quand je suis devenu universitaire j'ai essayé de ménager un pont entre mes deux vies, et donc en particulier de travailler sur la théorie de la traduction, mais aussi sur l'histoire de la traduction qui souffre encore d'un grand déficit en France. Comme j'enseigne la littérature comparée – mais, à mon avis, si j'avais enseigné la littérature française, ç'aurait été la même chose –, je me suis aperçu que j'avais sans cesse besoin de renseignements qu'on ne trouve nulle part. Au fond, c'est parce qu'on se rend compte qu'on cherche un ouvrage et qu'on s'aperçoit qu'il n'existe pas en bibliothèque, qu'on prend la décision de le réaliser, seul ou collectivement. Je me heurtais en effet à des questions très simples : par exemple, quel est le premier texte japonais traduit en français ? De quand date cette traduction ? De quel texte s'agissait-il ? Qui était le traducteur, pourquoi a-t-il traduit ce texte ? Je prends l'exemple du japonais, mais la question se pose pour n'importe quelle langue. Il se peut que, parfois, on puisse trouver la réponse dans une étude ou un ouvrage ponctuel, en l'occurrence un livre sur les relations franco-japonaises. Parfois aussi, on peut se tourner vers les traducteurs de la langue concernée – c'est vrai notamment pour les langues dites "rares" : il arrive qu'ils connaissent assez bien l'histoire de la traduction de cette langue, parce qu'ils ont conscience d'avoir des prédécesseurs et qu'ils ont réfléchi sur les lacunes qu'il faut encore combler, sur les livres de leur littérature qui n'ont encore jamais été traduits en français. Mais pour la plupart des langues, des questions comme celles que je viens d'évoquer n'ont pas reçu de réponse, personne n'est allé voir. On est obligé de tâtonner ; c'est bien le signe qu'il y a là tout un champ de recherches qu'il faut explorer. Il n'existe aucun ouvrage où on pourrait être sûr de trouver la réponse, et d'avoir une analyse détaillée des conditions dans lesquelles l'activité de la traduction s'est développée aux différentes époques.

Ce n'est pas un hasard si cette idée est née entre Yves Chevrel et moi presque en même temps que des projets similaires, avec quelques années de décalage, sont apparus dans d'autres pays pour d'autres langues, comme le projet de Peter France, plus avancé que le nôtre. Pas un hasard non plus si cela vient maintenant, au début du XXI^e siècle : grâce notamment à ce qui se passe chaque année ici à Arles, les traducteurs sont devenus moins invisibles qu'ils n'étaient, ils ont commencé à se montrer, à se faire connaître comme des acteurs de la scène littéraire, des vecteurs essentiels de tous les débats d'idées, de la circulation des courants littéraires, etc. Il reste une étape à franchir, qui sera d'amener les universitaires à prendre conscience (car souvent ce n'est guère le cas) que le patrimoine "intellectuel" d'une langue – puisque nous nous sommes refusé à ne parler que de littérature, et souhaitons considérer la traduction à toutes les époques dans tous les domaines de l'esprit – que donc le patrimoine intellectuel d'une langue se compose non seulement des œuvres, des livres, des textes qui ont été écrits dans cette langue, mais aussi des textes étrangers qui ont été traduits à un moment donné dans cette langue. Une "langue", pour un linguiste, se définit (par opposition à un dialecte) par l'existence d'une littérature écrite dans cette langue, mais on ne peut pas négliger le fait que la langue se détermine aussi comme telle par son développement comme langue de traduction.

Cette conscience existe déjà en partie chez les historiens de la littérature, naturellement. On a parlé tout à l'heure d'Amyot, on peut citer l'importance reconnue des traductions de Nicolas Perrot d'Ablancourt, du Quinte-Curce de Vaugelas, du Shakespeare de François-Victor Hugo. Aucun historien de la littérature ne peut totalement ignorer le fait que les traductions ont eu un rôle historique et font partie de l'histoire de la littérature. Mais cette conscience demeure latente, la traduction comme fait littéraire est limitée à quelques exemples, toujours les mêmes, et il suffit d'ouvrir une histoire de la littérature française et de regarder combien de traductions y sont effectivement nommées pour s'apercevoir que le nombre en est extrêmement faible. Les traductions sont mentionnées de temps en temps, soit quand elles sont l'œuvre d'un écrivain célèbre (le Poe de Baudelaire, le Faust de Goethe traduit par Nerval sont ainsi démesurément valorisés), soit quand elles ont eu un impact à un moment donné, parce qu'elles ont engendré tellement d'imitations (je pense aux traductions d'Hoffmann vers 1830, par exemple, qui ont fait naître la vogue du fantastique en France) qu'il est inévitable d'en parler.

Mais cela ne suffit pas. Cela conduit à une fausse vision de ce qu'a été la vie intellectuelle à une époque donnée. Ce qu'on lit est fait aussi bien de textes écrits dans la langue que de textes

étrangers, et cela explique énormément de choses dans l'évolution de la littérature. De sorte que si l'on parvient à relever le défi d'écrire cette *Histoire des traductions en langue française* que nous nous sommes proposé d'écrire, elle aura bien sûr des lacunes, des défauts, il faudra la compléter au fur et à mesure qu'il y aura des rééditions, mais elle devrait transformer aussi certaines choses dans l'histoire de la littérature. Il faut donc commencer, même si l'on sait que ce ne sera pas parfait.

Ce ne sera pas parfait parce qu'il y a énormément de choses qui sont difficiles à élucider, de renseignements ardu à trouver, surtout si l'on considère comme nous le faisons non pas simplement la France, mais la langue française partout où elle a été parlée. Mais je pense qu'un de nos mérites sera d'attirer l'attention sur la personne du traducteur, sur les traducteurs du passé, sur leur importance. Notre but, quand je parle du "patrimoine intellectuel" de la langue, c'est de faire reconnaître qu'une traduction parue à telle date (puisque toute traduction est datée, nous le savons bien) ne disparaît pas, ne s'efface pas au profit de la seule pérennité de l'œuvre originale ; mais qu'elle mérite d'être conservée en tant que précieux témoignage de la lecture de l'œuvre à telle ou telle époque, de la manière dont on lisait tel ou tel auteur au XVIII^e, au XIX^e siècle, etc. On peut donc espérer que notre travail ait un retentissement sur la façon dont la traduction est perçue en tant qu'activité littéraire, et je l'espère, pas seulement par le public universitaire, mais aussi par tous les lecteurs, par l'honnête homme d'aujourd'hui et de demain. Alors, on prendra conscience que lire une traduction n'est pas tout à fait la même chose que lire un texte original, et que cette lecture a ses procédures propres, sa dignité et son intérêt.

Voilà l'ambition de ce projet.

PETER FRANCE

Merci, Jean-Yves. Maintenant, je passe à un autre couple, si je puis dire, celui de nos deux collègues de Tours qui ont en commun un autre projet, qui va nous être présenté d'abord par Sylvie Le Moël et ensuite par Bernard Banoun.

SYLVIE LE MOËL

Si je suis là, ce n'est pas du tout à cause de mes compétences de traductrice, contrairement à Bernard Banoun, mais parce qu'effectivement nous sommes associés dans un projet qui est un projet sans fin, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un travail initié par un groupe de recherche qui s'est constitué en 1999, donc il n'y a même pas dix ans, groupe de recherche qui est né sous l'impulsion d'une de nos collègues qui était professeur de littérature à

l'université de Tours et qui était – ce n'est pas un hasard – spécialiste du romantisme allemand. Pourquoi n'est-ce pas un hasard ? Parce qu'on sait que c'est justement dans la pensée et la pratique du premier romantisme allemand que naît la réflexion sur la traduction comme un moyen essentiel de penser et de théoriser sa littérature. Je n'ai pas besoin de vous rappeler évidemment que nous nous sommes inspirés au départ de la réflexion d'Antoine Berman, qui montre de façon exemplaire comment ce romantisme allemand comprend que l'accès à la littérature mondiale passe par la traduction. C'est aussi l'époque où naît en Allemagne un projet d'une histoire de la littérature européenne qui est assez novateur. La traduction est aussi le moyen de se redéfinir, de se penser, de s'affronter à la culture de l'autre de façon productive, en considérant que la traduction est un acte de réflexion, de critique et aussi de création.

C'est donc ce qui nous a inspirés au départ, dans un projet qui s'est voulu d'emblée à la fois diachronique, inscrit sur la longue durée, si je peux reprendre ce terme, et en même temps transdisciplinaire. Sur la longue durée, pourquoi ? Parce que ce qui est théorisé par ce premier romantisme allemand est déjà pratiqué bien avant, donc on a voulu explorer tous les modes de la pratique de la traduction dans une perspective très longue. Puis transdisciplinaire parce que même si, au départ, ce sont des littéraires qui se sont intéressés à ce projet, l'idée était d'associer les lettres et les sciences humaines dans ce travail de réflexion à long terme.

On a placé cette démarche sous le signe de l'histoire culturelle et non sous le signe de la traductologie, puisqu'il s'agissait bien de réfléchir sur la pratique de la traduction dans la perspective des transferts, tout d'abord entre la France et l'espace germanique, donc c'était au départ un groupe qui travaillait sur le franco-allemand, puisque c'étaient des germanistes, mais on va voir ensuite que ça s'est élargi et que ça va encore plus s'élargir. On voulait envisager la traduction comme un moyen de réfléchir sur des phénomènes de continuité et de discontinuité, de rupture, dans la pratique de la traduction, dans le statut du texte traduit, dans le statut du traducteur aussi, plus généralement de nous interroger sur la circulation des savoirs et des textes, sur la variabilité des normes du goût, bien entendu, sur le lien entre réception et création, formation et évolution, modification des stéréotypes culturels, et on rejoint là un aspect de ce qui a été dit tout à l'heure, c'est-à-dire celui de l'histoire des mentalités.

Sans m'étendre trop sur le bilan et les perspectives du travail du groupe, on a d'abord envisagé les variations de l'acte de traduire selon ce qui nous paraissait le plus évident au départ, c'était le problème de la traduction d'écrivains, donc dans la

perspective du croisement entre lecture et écriture, dans un premier temps.

Ensuite, nous avons élargi, bien sûr, et surtout, en partant toujours de ce principe qui était celui de travailler sur la contextualisation, sur le problème de la traduction comme problème individuel et collectif, nous avons entamé une réflexion sur plusieurs pistes. D'abord la réflexion sur les distorsions qui ont lieu entre ce que nous avons appelé le temps de l'écriture et le temps de la traduction, donc l'analyse de différents types de temporalité, temps court, temps long, avec tous les phénomènes de latence, d'oubli, de résurgence, qui font qu'un texte est introduit, réintroduit, oublié, que c'est là, dans la traduction, que se manifeste l'accueil ou la résistance, ou l'absence, tout simplement, par rapport à la réception de l'étranger.

Un deuxième axe est celui des conditions et du statut de la traduction et du traducteur, puisque je reprends, moi aussi, ce terme de la fameuse invisibilité du traducteur. Il s'agit, dans notre travail, de l'arracher à cette invisibilité, pas forcément sur le plan strictement biographique, parce que c'est extrêmement difficile dans beaucoup de cas, mais en explorant le champ dans lequel s'inscrit son travail, les conditions de son travail, la matérialité de cette traduction, selon des configurations mouvantes, selon aussi des espaces, des lieux, des réseaux d'échanges qui sont en perpétuelle transformation.

Il va de soi que l'affinement progressif de ce questionnement va de pair avec l'élargissement du champ d'investigation initial franco-allemand, ne serait-ce que parce que, quand on travaille sur les transferts, on s'aperçoit qu'ils sont triangulaires, voire quadrangulaires, donc ils peuvent se démultiplier à la faveur de tous les détours qui se produisent. Donc, on essaie de ne plus se limiter au couple franco-allemand.

Je pense aussi qu'une perspective qui serait intéressante serait de travailler sur le rôle de ces fameuses traductions intermédiaires, médianes, qui n'ont pas bonne presse, mais qui sont à examiner selon une perspective d'histoire culturelle, c'est-à-dire sans porter de jugement – et notre travail rejoint là tout à fait celui de l'HTLF, sur les traductions –, mais pour voir justement ces différentes strates de traductions, sur les temps longs et les temps courts, et aussi voir éventuellement comment ces traductions médianes, intermédiaires, peuvent contribuer de façon décisive, malgré leur statut bâtard, à la dynamisation de ce processus d'échanges.

Donc, on voit bien que c'est un projet, comme je le disais au début, à très long terme. Ce n'est pas un projet d'histoire de la traduction, mais il s'agit de voir comment la traduction s'insère dans l'histoire, dans la perspective d'une histoire culturelle européenne

à travers la traduction. C'est évidemment un très vaste programme.

Je termine juste pour dire que le groupe s'appelle TraHis, c'est évidemment un clin d'œil à la problématique traditionnelle (traduction/trahison), justement pour dépasser les clivages habituels.

BERNARD BANOUN

C'est en effet un projet sans fin, un projet perpétuel en quelque sorte. Valéry Larbaud, dans son livre *Sous l'invocation de saint Jérôme*, a beaucoup parlé de traducteurs anciens, il s'est posé nombre de questions sur la traduction et intitulait un des chapitres *El cuente de no acabar*, donc une histoire sans fin, à n'en plus finir. Cela rejoint tout à fait ce que disait Sylvie Le Moël.

Je ne reprendrai pas la présentation du groupe TraHis, dont Sylvie Le Moël a dit le principal, sauf pour mentionner ses publications, qui sont comme des pierres apportées à l'édifice de l'histoire des traductions. L'une s'appelle *Traduction et constitution de l'identité*, une autre *Polychromie de la traduction*, et une autre à venir s'appellera *Migration, exil et traduction*, elle porte sur les transferts, les déplacements tant des textes et que des personnes et leurs liens avec des traductions, que ces déplacements soient volontaires ou subis par les personnes.

Je voudrais, tout en me présentant, soulever certains problèmes et indiquer certains objets sur lesquels peut porter cette histoire de la traduction. Outre mes recherches universitaires sur les rapports entre littérature et musique et sur la littérature contemporaine, je suis – mais je ne suis pas le seul à cette table – traducteur également et universitaire, et il se trouve que je fais des recherches sur les auteurs que je traduis, ou que je traduis les auteurs sur lesquels je travaille. Les deux champs ne se couvrent pas toujours absolument. Je ne sais pas non plus toujours dans quel sens les choses se sont passées, et d'ailleurs je ne veux pas trop le savoir, mais il y a pour moi en tout cas une complémentarité et non pas une exclusion, au sens où le travail de traduction est un travail sur le texte, un travail en quelque sorte de philologie, pour reprendre ce beau mot grec, l'amour du langage, du discours, de la raison. La philologie n'étant pas quelque chose qui serait, pour reprendre ce qui a été dit par Maurice Olender, à classer du côté de la lettre morte contre l'esprit qui vivifie, mais étant surtout une question de rigueur, terme clé.

J'enseigne aussi la traduction dans le cadre du système universitaire français, qui n'est pas toujours très exaltant, à cause de certains impératifs "scolaires", notamment dans la préparation aux concours d'enseignement, avec ses limites, mais toujours en

gardant à l'horizon l'idée qu'une bonne traduction universitaire est aussi une bonne traduction, que les deux, dans l'idéal, devraient toujours se rejoindre, et à part cela, j'ai animé des ateliers de formation de traducteurs ici à Arles ainsi que dans des masters de traduction, et il m'est arrivé de participer aux ateliers de Straelen, etc.

Je précise cela non pas uniquement pour me présenter et pour parler de moi, mais dans la mesure où cela me paraît pouvoir être relié au sujet de cette table ronde, parce que cela pose la question du rapport entre une pratique, la traduction, et le discours que l'on tient sur elle. Ce problème se pose dans le cas, par exemple, de ce que l'on appelle en français traductologie, en anglais *translation studies*, en allemand *Übersetzungswissenschaft*, littéralement science de la traduction, des domaines qui ont des noms différents selon la langue, qui ont donc aussi parfois des contenus différents. Or je sais qu'il y a souvent une certaine méfiance de la part des traducteurs envers la traductologie, parce qu'on se dit : mais qui se saisit de cette pratique, de quel droit s'en saisit-on ? Donc, c'est une première question qui se pose. Dans quelle mesure le non-traducteur peut-il tenir un tel discours et quel est l'apport pour le traducteur, dans quelle mesure le traducteur s'enrichit-il, enrichit-il sa pratique en utilisant une réflexion par cet apport théorique ? Ce sont des questions qui, à mon avis, vont se retrouver dans le projet.

Une problématique qui est, sinon parallèle, du moins qui comporte certaines analogies, est présente justement dans le cadre des travaux sur l'histoire de la traduction. D'abord, quel est l'objet ? Est-ce une science, sur quoi va porter ce discours ? Là, il me semble que l'on a des domaines immenses et difficiles à articuler. Le travail porte sur les textes eux-mêmes, sur les hommes et les femmes, sur le contexte économique, politique, culturel, etc., donc sur un champ très vaste. Mais dans quelle mesure, par ailleurs, les idées sur la traduction, les méthodes du traduire, pour reprendre le titre de Schleiermacher, sont-elles un objet et de quelles manière peuvent-elles s'appliquer aux textes dont on va parler ?

Pour boucler la boucle et ne pas abuser du temps, puisque c'est précisément de cela que nous allons débattre : l'important, me semble-t-il est que prennent place dans cette histoire de la traduction deux éléments liés à cette pratique : le premier, la considération des pratiques, des normes de traduction, des théories de la traduction à telle ou telle époque, comment prendre en compte cela dans une histoire des traductions ? Le second : la question des jugements que nous allons porter sur les textes. En tant que traducteur, on y est encore plus sensible que les non-traducteurs ; mais d'un autre côté, je connais bien des traductologues

qui ne sont pas eux-mêmes traducteurs et, pour en discuter avec eux, je sais que nombre d'entre eux s'efforcent souvent de ne pas porter de jugement sur les textes et parviennent parfois à une sorte d'objectivité par rapport aux textes : ce qui pourrait me sembler, à moi en tant que traducteur, être une erreur ou un mauvais choix, eux, en contrepartie, peuvent avoir la capacité à en tirer des éléments importants pour une réflexion sur la question de la traduction, qui m'emporte beaucoup plus loin et qui n'est pas seulement de dire : "C'est une erreur intéressante", mais qui décèle dans ce qui pourrait être à première vue une erreur, en fait une position traductive, une conception enrichissante de la traduction, une conception en quelque sorte plurielle de la traduction.

Pour terminer, je voudrais citer Antoine Berman, qui a déjà été cité tout à l'heure et que nous citerons, je crois, plusieurs fois, car il me semble que notre entreprise, aussi bien TraHis que l'HTLF, se place dans l'horizon des recherches de Berman, et pourrait être comme un accomplissement de l'appel lancé par ses ouvrages. Dans son livre sur John Donne, *Pour une critique des traductions*, Berman développe la question de la pluralité, de la complexité de cet objet. Il écrit : "Il n'y a pas de définition de la traduction, pas plus que de la poésie, du théâtre, etc. Et pourtant il y a une idée de la traduction, de la poésie, du théâtre, qui, quoique indéfinissable, n'est ni imaginaire, ni vide, ni abstraite, mais au contraire d'une grande richesse de contenu. La traduction, c'est plus que la traduction *ad infinitum*." Suit une phrase qu'il met en italiques : "*La seule manière d'accéder à cette richesse de contenu, c'est l'histoire.*" Et il continue : "Loin d'apporter la preuve que le traduire est chose changeante, relative, sans identité ni frontière, l'histoire, d'époque en époque, expose à nos yeux la richesse déroutante de la traduction et de son idée."

PETER FRANCE

Merci, Bernard. Vous avez soulevé un certain nombre de questions dont on pourra discuter plus longuement dans quelques instants, mais auparavant je voudrais passer la parole à notre collègue Miguel-Angel Vega, de l'université d'Alicante, qui a un texte à nous présenter.

MIGUEL-ANGEL VEGA

Merci. Malheureusement, je ne forme pas un couple à moi tout seul... et malheureusement aussi, je ne parle pas très bien le français, c'est pourquoi je lirai mon intervention.

Qu'est-ce que je fais à Alicante ? J'enseigne l'histoire et la théorie de la traduction, dans une formation doctorale qui comprend une section d'études de la traduction. Il y a quelques années, j'ai

composé une anthologie de textes sur la théorie de la traduction, puis je me suis consacré à l'histoire de la traduction et de sa théorie. Je pense que la théorie et l'histoire, la traductologie et la traductographie sont complémentaires. J'ajoute que je suis aussi le traducteur vers l'espagnol d'une vingtaine d'ouvrages écrits en allemand, danois, italien, etc.

Quand j'étudie l'histoire de la traduction, qu'est-ce que je cherche à faire ? Surtout à "récupérer" – je ne sais pas si le mot est exact – l'image culturelle de la traduction. Je vais m'expliquer là-dessus. L'histoire de la traduction, on le sait, est une discipline déficitaire. L'invisibilité du traducteur a entraîné celle de la traduction, alors même que plus de 50 % de notre culture littéraire est une culture traduite. La traduction est probablement le vecteur principal de communication interculturelle et interlinguistique. Et malgré tout, dans la phénoménologie de la culture, il n'existe pas encore de description historique de la traduction ni d'analyse approfondie de sa fonction anthropologique (pas seulement littéraire), et du rôle joué par elle dans l'histoire des nations.

De nos jours, il est scandaleux, par exemple, qu'il n'existe en Espagne, au sein de l'université, dans les facultés de lettres, aucun enseignement d'histoire de la traduction. Il y a bien sûr des exceptions, mais l'histoire de la traduction est absente de nos cursus de licence. Scandaleux, pourquoi ? Parce que cela veut dire que l'histoire de la communication interlinguistique et de la médiation culturelle est exclue des études académiques et de la formation universitaire. Il semblerait que les problèmes de communication culturelle entre les peuples ne fassent pas partie du champ de la recherche en sciences humaines.

Pour l'histoire de la culture espagnole telle qu'elle est présentée, par exemple, les traductions de *L'Avare* de Molière ou du *Cid* de Corneille ne sont pas significatives. De même, les traductions du *Rouge et le Noir*, ou des *Sonnets à Orphée* n'existent pas comme fait littéraire. Il me semble incroyable que la traduction ne figure pas parmi les outils de l'histoire de la littérature. Dans l'histoire des littératures nationales, il faudrait obligatoirement réserver une place à la traduction. La réécriture des textes étrangers en langue nationale devrait être considérée comme un genre concret, comme le roman, la comédie ou la critique.

Chez les philologues, la traduction subit une relégation évidente. Je ne citerai que *l'Histoire de la langue française* de Gérard Antoine et Robert Martin, où la traduction brille par son absence.

Même dans les textes d'histoire générale, on ne fait aucune mention des traducteurs qui ont rendu possible la communication, par exemple entre le maréchal Joukov et le maréchal Keitel à la

fin de la Seconde Guerre mondiale. On sait que, pour les négociations de l'Armistice, il fallut trouver en hâte un interprète parmi les membres de la délégation militaire allemande. On n'avait pas pensé qu'après la guerre, pour établir la paix, il faudrait communiquer. On peut imaginer que la qualité de la communication linguistique dans le fameux wagon de Compiègne ait pu éventuellement être déterminante pour la marche des négociations. On note que les récits de la découverte de l'Amérique prennent acte de la diversité linguistique et donc de la traduction comme activité fondatrice dans les rapports humains.

C'est à cause de cet état déficitaire de la traduction que de nos jours il n'existe pas encore d'histoire de la traduction dans le monde. Il y a des histoires des langues, des religions, des habitudes, de la vie privée, etc. Mais il n'existe pas une histoire de la traduction universelle. La situation pourtant s'améliore peu à peu. Les travaux de chercheurs européens et canadiens de plus en plus nombreux, de Peter France et des collègues ici présents, donnent l'espoir que les choses changent.

En conclusion : si l'image de la traduction au sein de l'histoire culturelle est si minorisée, si la traduction comme facteur de connaissance de l'autre et médiatrice de l'altérité est si négligée, que faire pour corriger cet état de fait ? C'est la question. A mon avis, pour corriger cette situation, il faudrait mettre en évidence le rôle des traducteurs et de la traduction : 1) comme créateurs de rapports internationaux ; 2) comme créateurs de styles et de modèles ; 3) comme médiateurs des auteurs de la littérature universelle ; 4) comme créateurs de langues et de langages ; 5) comme sauveurs de traditions culturelles ; 6) comme producteurs de néologismes ; 7) comme vulgarisateurs de connaissances, etc. En un mot, il faut rendre visible l'activité des traducteurs dans l'histoire, dans la société, dans la culture et dans les langues. Je suis convaincu qu'il faut faire sa place à la traduction et à son histoire comme donnée culturelle essentielle. L'histoire de la littérature et l'histoire générale doivent tenir compte de la traduction et la traduction doit être rapportée à une histoire générale des cultures.

Je voudrais suggérer un procédé pour récupérer la visibilité de la traduction : faire du traducteur l'interprète par excellence de son auteur. Personne ne peut mieux interpréter l'écrivain que son traducteur. Il ne suffit pas que le traducteur crée la traduction, il faut qu'il s'exprime sur l'ouvrage qu'il a traduit. Il faudra par exemple récupérer l'habitude du "préambule à la traduction" qui, à l'époque du Grand Siècle, était la règle. Il faudra apprendre du passé. Cela donnera des sources aux futurs historiens de la traduction.

PETER FRANCE

Merci. Vous avez sans doute compris que nous sommes tous d'accord sur l'importance de l'histoire de la traduction, mais puisqu'il n'y a rien de plus mortel qu'une table ronde autour de laquelle tout le monde est d'accord, je vais tout de même essayer d'enfoncer un petit clou par-ci par-là pour faire sortir quelques divergences. Je vais commencer par une question qui a été posée par deux ou trois d'entre nous, c'est celle de la valeur, de l'évaluation des traductions dans une histoire de la traduction ou des traductions, parce qu'aussi bien Bernard Banoun qu'Yves Chevrel, et peut-être aussi Jean-Yves Masson, ont dit qu'il faudrait peut-être, en bonne méthode scientifique, s'abstenir de juger ce que l'on est en train d'analyser. Je reviens un peu au texte fondateur de Roland Barthes là-dessus, cette distinction absolument étanche qu'il établissait il y a plus de quarante ans entre d'un côté histoire et de l'autre côté littérature et surtout critique littéraire. La critique serait une réflexion subjective, ou intersubjective, sur la valeur de tel ou tel ouvrage, alors que l'histoire serait un travail essentiellement scientifique où l'on s'abstiendrait de faire autre chose que de présenter les conditions du devenir de telle ou telle activité humaine.

Je dis tout de suite que nous ne sommes pas tout à fait d'accord, dans le domaine anglais, sur ces questions-là. Ce que nous avons voulu faire, bien sûr, c'est une histoire de la traduction, dont maints éléments ne comportent pas de jugements de valeur. Mais en même temps je pense un peu à une histoire que je racontais tout à l'heure à mon voisin : au XVIII^e siècle en Angleterre un évêque disait à un prêtre : "Votre tâche est de prêcher la parole de Dieu et de supprimer l'enthousiasme." L'enthousiasme, à l'époque, avait un sens un peu différent de celui qu'il a maintenant, il désignait le fanatisme. Nous avons voulu qu'il y ait aussi bien de l'enthousiasme et de l'amour dans notre histoire de la traduction que de la rigueur scientifique ; nous avons voulu faire un sort non seulement aux traducteurs anonymes et invisibles qui sont au cœur de notre travail, mais aux grandes traductions, et les grandes traductions sont jugées d'après les critères d'autrefois, peut-être, mais aussi ceux de maintenant. Bref nous avons voulu, un peu comme dans la plupart des histoires de la littérature, du moins celles qui sont écrites en anglais, faire à la fois de la critique et de l'histoire. Est-ce que c'est une gageure ? Je ne sais pas, mais j'ouvre tout de suite le débat, pour qui aurait quelque chose à dire là-dessus.

BERNARD BANOUN

Je répondrai en plusieurs points, en commençant peut-être par la fin, mais l'un des intérêts de la recherche, aboutie ou non,

sur l'histoire de la traduction, est justement de savoir ce qui n'est pas traduit, ce qui manque dans telle littérature, et aussi ce qu'il faut ou faudrait retraduire, certains ouvrages importants ayant été, à certains moments, mal traduits, ce qui veut dire que l'une des visées de l'entreprise est aussi de l'ordre de l'évaluation.

Deuxième chose : en novembre 2004, pour la première fois, à la Sorbonne, Yves Chevrel et Jean-Yves Masson ont réuni toutes les personnes contactées pour ce projet qui commençait à peine, il y avait beaucoup de monde, c'était un moment assez mémorable et émouvant, parce qu'il y avait une attente par rapport à ce projet, une grande curiosité, un grand enthousiasme, c'était à la fois l'aboutissement d'un mouvement et, bien sûr et surtout, le point de départ. A l'occasion de ce débat, on avait commencé à discuter de l'histoire de la traduction, de l'enchaînement des volumes, on avait tendance à dire que l'histoire de la traduction se divisait en périodes, il y avait les périodes d'adaptation, les périodes d'imitation, puis, en avançant jusqu'à notre époque, on était arrivé à la période de la littérarité, ou de la fidélité, ou de la rigueur. Je me souviens que quelqu'un dans la salle avait dit, en substance : "On est en train de proposer une espèce de vision téléologique progressiste, avec l'idée que nous nous acheminons vers la perfection, voire peut-être que nous y sommes arrivés, et que donc, de ce point de vue-là, nous pouvons juger ce qui s'est passé, ce qui a été fait autrefois, et que nous pouvons, quand nous retraduisons, améliorer." Or nous savons qu'une retraduction n'est pas forcément une amélioration. De plus, je crois que cette réflexion était très importante, elle a été faite dès le départ, parce qu'elle nous oblige d'une part à préciser notre point de vue en tant qu'historiens, donc nous ne pouvons pas faire comme si le point de vue depuis lequel nous parlons n'existait pas, on ne peut pas le mettre totalement entre parenthèses, et d'autre part cette réflexion nous conduisait justement à l'idée qu'il fallait prendre en compte les modes de traduction selon les critères d'une époque. Je pense que l'on reviendra sur ces critères à propos d'adaptations, etc.

Nous nous étions entendus sur le thème d'observation critique des traductions, donc il n'était pas question de formuler des jugements mais d'observer les textes traduits d'un regard critique. En quoi cela peut-il consister ? Ce n'est pas, bien sûr, de relever des contresens, même si dans certains cas cela compromet la traduction dans son ensemble, mais ce n'est pas le contresens qui est important. Il est mieux de se fonder sur les travaux de Berman, avec l'idée de reconstituer, à partir du texte lui-même ou à partir d'autres sources, le projet du traducteur, la visée traductive et son rapport à l'époque en question, qui peut être un rapport conventionnel ou un rapport novateur de rupture. De ce point de vue-là,

nous allons formuler des évaluations des traductions, sans que le but soit de dire : c'est une bonne, ou c'est une mauvaise traduction.

YVES CHEVREL

Juste deux mots pour rebondir sur le terme d'observation critique qui est le terme que nous avons suggéré à nos collaborateurs de retenir lorsqu'ils auront à porter un jugement ou une appréciation sur les traductions dont ils parleront. Nous avons même élaboré une petite fiche, qui ne fait pour l'instant que deux pages. Comme jusqu'à présent il n'y a encore aucune réalisation précise, je pense que cette fiche sera modifiée au fur et à mesure que les premiers chapitres arriveront, mais je voudrais simplement dire deux choses au moins sur cette question de l'observation critique.

La première, cela peut paraître une évidence, mais lorsque l'on parle d'une traduction, notamment d'une traduction qui a été publiée au XVII^e, au XVIII^e, voire au XIX^e siècle, il faut avoir l'objet en main, lire le texte sur le support dans lequel cette traduction a été publiée pour la première fois, et donc observer cette traduction dans son aspect le plus concret, parce que les rééditions modernes modifient beaucoup de choses : la ponctuation, les guillemets, les paragraphes, etc.

Deuxième chose : je pense qu'il faut – c'est une des observations que j'ai pu faire dans les cours dont je parlais à l'université de Nantes en 1980 – commencer par lire la traduction, et non pas lire en même temps le texte original et la traduction. A ce moment-là, je commençais à peine à connaître les travaux d'Antoine Berman, qui est venu faire une conférence à Nantes un peu plus tard ; j'ai peu connu Berman, il est mort tôt, vous le savez. Donc, lire la traduction pour elle-même et pour voir ce que Berman appelle très justement le projet du traducteur. A ce moment-là, les choses s'éclairent et on peut éviter certaines des dérives que Bernard Banoun évoquait tout à l'heure, dérives de ces traductions que l'on apprécie peut-être trop en fonction d'une prétendue objectivité de la part de leurs auteurs, qui ont travaillé sans projet traductif. Il faut essayer de voir ce que le traducteur a voulu faire, s'il a voulu faire œuvre, comme dit Berman. Nous savons bien qu'on ne traduit pas une langue, mais qu'on traduit une œuvre, on traduit un texte. Le problème est qu'on le traduit dans une langue. Est-ce que nous réussissons – encore une fois, quand je dis "nous", ma part de traducteur est vraiment très faible, quasiment ridicule – mais est-ce que, quand on traduit, on réussit à faire une œuvre ? A mon avis, c'est là le problème, et c'est de cette façon-là que l'on peut faire des observations critiques sur telle ou telle traduction, par des comparaisons de traductions, en voyant également les retraductions.

Je prendrai d'un mot un exemple que j'ai déjà utilisé ailleurs, la façon dont Vialatte a traduit *La Métamorphose* de Kafka et surtout la façon dont Claude David a revu cette traduction pour l'édition de la Pléiade ; les corrections qu'il a faites sont des corrections de détail – un *Procurist*, on le sait, c'est un "fondé de pouvoir", ce n'est pas un "gérant", contrairement à ce qu'avait écrit Vialatte. Pêché sans doute véniel, si péché il y a, d'ailleurs. Admettons. Mais en même temps Claude David n'a pas prêté attention à un certain nombre de termes qui concernaient les relations familiales, qui sont extrêmement importantes dans le récit de Kafka.

Donc, je pense que les observations critiques, encore une fois, doivent permettre d'aboutir à une prise de position, et sans vouloir à tout prix rejoindre l'opinion de Peter, permettre de porter quand même une appréciation, un jugement. Même si je pense que l'on peut, dans certains cas, dire qu'une traduction est vraiment très mauvaise ou exécrationnelle, personnellement j'aurai quand même du mal à le dire, sachant trop à quel point il est difficile de traduire.

PETER FRANCE

Merci. Je crois que nous sommes tous d'accord, d'ailleurs, pour admirer le travail d'Antoine Berman.

JEAN-YVES MASSON

J'ai proposé au cours de nos séances de travail préparatoire un concept emprunté à la psychanalyse et qui me semble opératoire, celui de "neutralité bienveillante". Je crois qu'il est très important de commencer par essayer de comprendre pourquoi le traducteur du passé a pris les décisions qu'il a prises, même si (et surtout si) elles nous semblent aujourd'hui inadmissibles. Elles sont le signe de cette profondeur historique qu'il est essentiel de mesurer. Après, bien sûr, malgré toute la neutralité et toute la bienveillance du monde, nous ne pouvons rien au jugement défavorable que nous portons sur elle : nous sommes en 2007 et il y a des choses qui peuvent nous paraître insupportables. Mais la question est *aussi* de savoir si ces décisions étaient ou non ressenties comme légitimes à l'époque où elles ont été prises, et de comprendre pourquoi une traduction a été jugée bonne ou mauvaise ! Il faut en tout cas essayer de tenir compte de ce que cela révèle, d'expliquer pourquoi tel traducteur jugeait impossible une traduction intégrale, ou littérale, pourquoi il a coupé, adapté, censuré, édulcoré, en fonction de l'idée qu'il se faisait de son public, des bienséances, etc. Cela ne révèle pas forcément le fait qu'une autre traduction plus conforme à notre souci d'exactitude aurait été absolument impossible, mais cela révèle

le fait qu'il a cru devoir procéder ainsi. Et cela dépend aussi, bien sûr, de l'état du texte sur lequel il travaillait, de l'édition dont il disposait ! Nous avons fixé comme principe à nos collaborateurs d'avoir toujours en main la traduction dont ils parlent, de retrouver si possible le texte original sur lequel a travaillé le traducteur ; et en tout cas de ne pas analyser une traduction sans regarder aussi comment elle est présentée, non seulement quels sont les paratextes (préfaces, notes, avertissements, dédicaces...) mais aussi quelle est la forme matérielle de la traduction, sa présentation typographique, les illustrations, frontispices qui l'accompagnent. Antoine Berman a montré que tout cela était parlant.

Il est très intéressant de découvrir par exemple que la présentation bilingue n'est pas du tout une chose récente ; même la pratique du face-à-face droite-gauche existe très tôt, bien que le texte original soit plus souvent en dessous ou au-dessus de la traduction, ou en marge. On est très ému de découvrir des traductions du XVII^e siècle qui sont présentées exactement comme le sont les éditions bilingues contemporaines pour la poésie.

Savoir quel était l'état du texte, en particulier pour ce qui concerne les textes antiques (mais même pour des auteurs récents) est également fondamental. J'ai travaillé par exemple sur les traductions françaises de Pétrarque. Les traducteurs du passé ne disposaient pas du même texte que nous, les poèmes n'étaient pas dans le même ordre, le découpage du *Chansonnier* n'était pas le même : il ne faut donc pas s'étonner que les décisions éditoriales et les partis pris de traduction en subissent les conséquences. De temps en temps, ce que l'on pourrait attribuer à un effet de censure ou d'évitement est dû simplement au fait que les traducteurs n'avaient pas sous les yeux le texte dont nous disposons aujourd'hui.

Tout cela exige tellement de prudence que, si l'on se hâte de juger, on risque en fait de dire des bêtises, tout simplement. Je pratique avec mes étudiants un exercice extrêmement périlleux qui consiste à prélever un petit échantillon d'un texte, et à comparer les traductions successives de ce passage au fil du temps. Cela peut se faire surtout pour des grands classiques. Pour Dante, par exemple, on peut facilement aller jusqu'à une quarantaine de traductions à comparer. On peut s'apercevoir de cette façon-là qu'il y a des choses – c'est un peu la conclusion sévère d'Antoine Berman à propos de John Donne, dans son livre *Pour une critique des traductions* – qui, au fond, n'ont *jamais* été traduites de façon satisfaisante. Personne n'est encore parvenu à une véritable traduction ! Cela suppose qu'on ait un concept défini de ce qu'est une "traduction" digne de ce nom, et je ne m'engagerai pas ici dans ce débat, mais Berman donne des arguments très convaincants pour cela. Je n'ai qu'une réserve sur cette conclusion de

Berman, c'est qu'on peut en venir à dire cela, mais qu'on le peut seulement une fois que l'on s'est livré à la comparaison, et que l'on a essayé de comprendre quelle était la difficulté en entrant dans l'intimité du travail des traducteurs par une lecture attentive.

Ce qui me paraît le plus émouvant, dans cette *Histoire des traductions*, depuis que je m'y suis attelé concrètement, c'est de se rendre compte qu'un traducteur du XVII^e siècle, confronté à une difficulté dans un texte latin (à l'époque, la traduction "verticale", celle des langues anciennes, est majoritaire, il y a moins de traductions "horizontales", tournées vers les littératures des pays voisins), un texte latin qui, malgré les travaux philologiques, est demeuré à quelques détails près le même pour nous, c'est donc de s'apercevoir que ce traducteur se pose les mêmes questions que nous, qu'il a exactement la même difficulté à traduire et qu'il y fait face avec les moyens du bord, comme il peut, comme nous le faisons tous. Quand j'arrive (ou crois du moins parvenir) à retrouver le processus mental par lequel il a pris une décision donnée, j'éprouve une émotion très particulière, un sentiment de solidarité tout à fait étonnant par-delà le temps. J'éprouve très concrètement ce que j'appellerais la communauté des traducteurs. C'est pour cela qu'il vaut la peine de s'abstenir de juger : parce que, nous-mêmes, nous serons jugés.

Dans cent ans, beaucoup de traductions qui paraissent aujourd'hui seront jugées exactement comme nous jugeons les traductions d'il y a cent ans. Je compare souvent cela à l'expérience de l'interprétation musicale. Nous avons l'impression d'être plus authentiques que nos ancêtres, nous avons une demande d'authenticité que nous éprouvons comme spécifiquement contemporaine, comme si cette demande n'avait pas aussi été celle des siècles passés. C'est exactement comme l'interprétation sur instruments anciens. Quoi qu'on fasse, les enregistrements de musique baroque sur instruments anciens, avec tout le soin qu'on y apporte à retrouver l'esprit de la musique ancienne, sont des interprétations d'aujourd'hui, et dans cent ans, en les écoutant, on entendra qu'elles datent de 2006 ou de 2007. De même, notre souci d'authenticité ou nos préjugés concernant la "littéralité" des traductions sont de maintenant, ils disent quelque chose de l'époque présente et le diront toujours davantage au fur et à mesure que le temps passera, y compris si la tendance de l'histoire va dans le sens de traductions de plus en plus littérales (ce que je ne crois pas). C'est pour cela qu'il faut faire preuve de modestie, essayer de comprendre qu'un traducteur du passé, même quand il a coupé une phrase ou contourné une difficulté, ne l'a pas fait pour nuire à l'auteur, ni pour truquer les choses : il l'a parfois fait par ignorance, certes, mais le plus souvent parce

qu'il n'était pas libre par rapport à l'état de la langue, par rapport à l'état culturel, par rapport à la demande du libraire qui allait publier sa traduction, par rapport au commanditaire ou au protecteur à qui il allait l'offrir, etc. C'est tout cela qu'il faut essayer de comprendre et d'interpréter, d'une manière qui elle-même sera plus tard jugée datée, car notre *Histoire* elle-même devra être poursuivie, complétée, corrigée.

PETER FRANCE

Nous ne serons peut-être pas jugés, mais simplement oubliés ! L'histoire de la traduction essaie de faire revenir à la surface le fond de l'étang. C'est un problème que nous nous sommes beaucoup posé. Je pensais à cela en écoutant Bernard Banoun tout à l'heure. Il y a des œuvres qui ont été traduites et retraduites à l'infini, d'autres pas du tout. L'histoire de la littérature en général n'est pas une histoire des lacunes. L'histoire de la traduction est en partie une histoire des lacunes, de ce qui n'existe pas. La question que j'aimerais poser à mes collègues français et espagnol, à partir d'autres expériences, c'est comment se documenter, comment savoir ce qui a été traduit, quelles sont les sources. Disposons-nous de sources assez fiables pour faire une histoire de la traduction ? A un moment donné, tout le monde s'est dit, chez nous : non, ce n'est pas la peine de commencer, parce qu'on n'en sait pas assez sur les traductions du passé, la documentation reste à faire. Il y a des pans énormes de relative obscurité. Je prends l'exemple du dépouillement de revues. Il y a au XIX^e siècle autour de quatre mille revues de langue anglaise qu'il faudrait en principe pouvoir consulter, parce le dépouillement intégral n'a jamais été fait. Les inventaires des contenus des revues souvent laissent de côté la traduction, malheureusement pour nous.

Comment savoir ce qu'il faut savoir sur la vie et la carrière d'un traducteur, souvent anonyme et invisible, représenté seulement par une initiale et un nom de famille ?

MIGUEL-ANGEL VEGA

Il faut faire la différence entre les valeurs culturelles et les valeurs littéraires. Une traduction peut être très mauvaise littérairement mais formidable culturellement. Par exemple, la traduction de Garcia Lorca en allemand est très mauvaise, mais elle a donné à connaître le monde de Lorca. C'est pour cela que la critique est nécessaire, mais pas seulement la critique littéraire ou linguistique. La critique culturelle doit être toujours là, pour mesurer si la traduction a eu un impact ou non.

PETER FRANCE

On reste sur la question de la valeur, puis on reviendra ensuite sur la question des sources.

SYLVIE LE MOËL

Juste une chose, sur le problème des sources et des valeurs. Vous avez parlé des périodiques. Je travaille un peu sur la fin du XVIII^e siècle, et justement les périodiques en France ont eu un rôle clé dans la diffusion des traductions, parce qu'on peut y trouver non seulement des comptes rendus de traductions, mais aussi des analyses, des appréciations et des extraits des traductions qui sont considérées comme représentatives, significatives, ou au contraire ratées. Donc, on se trouve là à l'intersection de la recherche sur les sources et sur les valeurs. Qu'est-ce qui a été traduit ? Parfois des choses qui ont complètement disparu mais dont on retrouve un compte rendu, et on se dit : ça a été traduit à ce moment-là, pour quelle raison, dans quel contexte, pourquoi cette revue en parle-t-elle à ce moment-là et pas à tel autre ? Effectivement la fin du XVIII^e est une période de bouleversements extrêmement intéressante. Mais aussi le jugement qui est porté, le choix même d'un extrait du texte, c'est déjà en soi révélateur de ce que l'on appelle l'horizon d'attente du public visé, public auquel on veut faire connaître la traduction.

YVES CHEVREL

Sur le problème des sources, il est évident que nous sommes devant un problème énorme, et l'exhaustivité, même si ce peut être le rêve de tout individu qui essaie de faire un travail aussi important que celui-ci, n'est pas possible. Il existe déjà des bibliographies, les revues jouent un rôle important, par exemple les tables de la *Revue des Deux Mondes*. D'autre part, nous avons quand même des moyens informatiques maintenant nouveaux, avec Opale, Opale +, Europeana, la possibilité de chercher dans un titre des mots traduits du suédois ou de telle autre langue, donc de nous constituer un certain nombre d'éléments, mais il est vrai que c'est un travail énorme.

Le problème des revues est effectivement quelque chose sur quoi un certain nombre de comparatistes travaillent, parce qu'en littérature comparée les travaux méthodologiques se sont beaucoup développés, et par conséquent nous avons déjà des travaux préparatoires assez importants sur ce que l'on trouve dans les revues.

Mais simplement, pour donner une idée encore plus importante – vous retrouverez tout cela – des difficultés que nous rencontrons, des sources possibles, dans les histoires des pays étrangers, les histoires de leur littérature, y compris dans les

réécrits de voyages, on trouve parfois des traductions d'œuvres littéraires ou non, on trouve des citations faites par tel ou tel écrivain qui utilise une citation grecque ou latine, éventuellement de mémoire ou en la trafiquant un peu, à l'appui d'une démonstration. Vous avez des gens qui ont écrit des traductions que leurs descendants ont retrouvées dans leurs papiers et publiées. Donc, nous avons quantité d'éléments. On trouve des traductions de *L'Hymne à Zeus* de Zénon dans une revue périodique, tout à fait par hasard, dont j'ignorais totalement l'existence et dont je n'ai pas la référence en tête. C'est non pas sans fin, mais c'est énorme.

Il est évident que notre travail, pour une part, va consister à essayer de localiser un certain nombre de traductions de textes importants et à laisser à nos successeurs de quoi faire, mais en indiquant que, par exemple, telle ou telle revue importante n'a pas été dépouillée ; comment savoir, d'ailleurs, si telle ou telle revue est importante du point de vue d'une traduction ?

Je ne voudrais pas trop m'étendre sur les difficultés, parce qu'elles sont réelles, mais il y a également les problèmes de transfert textuel, les illustrations, par exemple, puis les compositions. J'évoquais les paragraphes. On sait qu'en français, très souvent, les traducteurs recomposent, au moins au XIX^e siècle, les paragraphes. Donc, il y a énormément de choses à faire, de choses à voir, et si nous pouvons au moins délimiter une partie des points sur lesquels il faudra travailler, je crois que nous n'aurons pas perdu notre temps en faisant surgir au moins ces questions.

JEAN-YVES MASSON

Je m'occupe plus particulièrement du volume consacré au XX^e siècle, je suis donc face à une tâche encore plus énorme que tous les autres, puisque, pour vous donner une idée, en termes de bibliométrie, on a traduit à peu près autant depuis 1960 que dans toute l'histoire de la langue française, et la masse des traductions antérieures à 1960 est égale à celle des traductions parues depuis cette date. C'est la coupure que les spécialistes de bibliométrie indiquent. J'aurais tendance à placer la coupure épistémologique pertinente un peu plus tard, mais cela veut dire qu'on ne pourra pas parler de tout, qu'on ne pourra pas décrire la totalité des traductions existantes ni répertorier toutes les lacunes, qu'on ne pourra pas parler de toutes les revues. Il y a quand même deux ou trois instruments fort utiles pour nous servir de guides. Des historiens du livre ont développé des techniques de mesure pour calculer le pourcentage de chaque langue, par exemple, dans les publications de traductions. Le ministère de la Culture et le Syndicat de l'édition publient des statistiques depuis un certain temps. Il y a des donc choses que

l'on sait. La bibliométrie est extrêmement utile, cela nous permettra d'orienter nos recherches.

J'ajoute qu'il y a une astuce à laquelle nous avons décidé de recourir tous les deux, qui consiste, ne pouvant tout décrire ni parler de tout, à tenter de pratiquer quelques "coupes" historiques en nous intéressant par exemple, presque au hasard, à ce qui s'est traduit une année précise, mais bien sûr en choisissant l'année de façon un peu stratégique (mais pas forcément une année qui est restée comme une date historique). On choisit une année et on regarde tout ce qui s'est fait à cette date-là. Il est déjà plus facile, sur une année, de décrire ce qu'a été l'activité de traduction. Bien entendu, on ne peut le faire que pour quelques années, ce qui laissera à d'autres le soin de choisir d'autres millésimes. Mais cela jouera le rôle de coupes, un peu à la manière dont les géologues font leurs sondages pour estimer la structure du sol.

PETER FRANCE

J'ai essayé de faire un peu la même chose à partir de nos banques de données. Pour la seule année 1870, que j'ai choisie un peu au hasard, il a fallu lire vingt et un mille notices bibliographiques l'une après l'autre pour voir s'il n'y avait pas là des traductions. Mais même lorsqu'on trouvait une notice, il n'était pas forcément clair que ce soit une traduction. Si vous tombez sur *Paul and Virginia*, sans nom d'auteur, sans nom de traducteur, il faut avoir l'idée qu'il s'agit d'une traduction de *Paul et Virginie*.

JEAN-YVES MASSON

Bien sûr que l'on ne pourra pas être exhaustifs. Notez que vingt et un mille notices, c'est énorme, mais ce n'est déjà plus totalement inhumain ! Des millions de références, oui, c'est inhumain, les bibliothèques qui doivent choisir les livres à numériser sont d'ailleurs obligées de recourir à des méthodes statistiques, en procédant par cotes collectives. Tandis que vingt et un mille est un chiffre déjà un peu plus maîtrisable.

PETER FRANCE

Ceci pour dire que la bibliométrie telle qu'elle est pratiquée par les historiens du livre est quelquefois très peu satisfaisante, parce qu'ils prennent les chiffres bruts, mais sans se donner la peine de regarder ce qu'il y a derrière.

JEAN-YVES MASSON

D'autre part, pour ce qui est des revues, comme nous ne nous limitons pas à la littérature, le problème s'en trouve encore compliqué. Mais malgré tout, on a quand même une idée des

organes de presse qui étaient les plus importants à chaque époque. On connaît à peu près quelles sont les grandes revues qui ont été des vecteurs intellectuels majeurs, on peut commencer par dépouiller celles-là avant d'aller voir des publications de moindre importance, et on peut le faire par exemple sur une période de moyenne importance, quand la revue a eu une très longue vie.

PETER FRANCE

Je dois dire entre parenthèses que nous appelons notre histoire *History of Literary Translation in English*, mais le vocable *Literary* englobe tout ce que pouvait lire celui que l'on appelait autrefois un "honnête homme", une personne éduquée. Il y a donc la philosophie, la science, l'histoire, la théologie. "Littéraire" n'est pas pris dans le sens étriqué du xx^e siècle.

JEAN-YVES MASSON

C'est peut-être aussi une question de langue. Si on avait mis *Histoire de la traduction ou des traductions littéraire*, cela aurait été compris en France dans un sens restrictif. On aurait dit alors : donc il n'y a pas la philosophie, il n'y a pas le droit, il n'y a pas le sous-titrage de cinéma pour le xx^e siècle, etc. Nous ne pouvions pas nous servir du mot "littérature" sans risquer une ambiguïté.

PETER FRANCE

Nous avons essayé de tracer une ligne entre les traductions vraiment techniques et celles qui peuvent être lues par tout le monde.

Pour revenir à une question qui a été évoquée par Bernard ou par Sylvie, si on fait une histoire de la traduction, qu'est-ce qu'on entend par traduction ? Est-ce que cela désigne aussi bien l'imitation, l'adaptation pour d'autres médias, etc., est-ce qu'il faut parler plutôt, comme disait Berman, de la "translation", c'est-à-dire du transfert d'une culture dans un autre domaine, ou est-ce que l'on peut se limiter à la traduction au sens étroit du terme ?

SYLVIE LE MOËL

Cela dépend. Si on pense à une histoire de la traduction, il faut peut-être se limiter. Si on envisage cela dans la perspective d'une histoire culturelle, je pense que non. Il faut effectivement envisager ces différentes formes, l'imitation, la transcription, l'adaptation, le passage d'un genre à un autre, le problème des textes réécrits, de ce que l'on appelle la réception créatrice. On a peut-être un champ plus large, si on pense uniquement à analyser des phénomènes, des processus d'histoire culturelle.

JEAN-YVES MASSON

Nous avons pris la décision de poser la question, c'est-à-dire de ne pas se hâter d'y répondre. C'est Etienne Dolet qui a inventé le mot "traduction". Avant, il y avait la "translation". Mais il n'y a pas eu un jour où, après Etienne Dolet, on s'est dit : "Fini les translations, maintenant, on traduit !" Non. D'autant plus qu'on sait bien qu'aujourd'hui encore, les pratiques d'adaptation n'ont pas disparu. Il faudra décrire comment jusqu'à nos jours, notamment pour les textes de théâtre, on pratique l'adaptation : peut-être pas pour les grands classiques, mais nous ne parlerons justement pas que de ceux-là, nous parlerons aussi de toutes les pièces importées pour lesquelles il est tout à fait courant encore aujourd'hui de se livrer à des adaptations, notamment dans les théâtres de boulevard. Les pratiques anciennes n'ont pas du tout disparu. Et à l'inverse, la notion de fidélité dont nous sommes si fiers, qui est tellement complexe puisqu'elle est chargée d'un sens proprement moral, n'est pas du tout récente, elle est discutée par saint Jérôme et avant lui par Cicéron. Les traducteurs du passé ont probablement toujours eu conscience de l'impératif d'équivalence, et ils ont même vite revendiqué une certaine littéralité (contre laquelle Cicéron prenait parti, semble-t-il, ce qui veut dire que le débat devait déjà exister à Rome en son temps). Longtemps j'ai cru que c'était la préface de Chateaubriand au *Paradis perdu* de Milton qui avait la première en France donné forme à cette exigence de littéralité, mais en fait, ce n'est pas vrai, elle est beaucoup plus ancienne que cela. Nous devons trouver des méthodes pour évaluer les pratiques, et Antoine Berman est évidemment en ce domaine un précurseur essentiel, un éclaircisseur extrêmement précieux.

BERNARD BANOUN

On peut lier les deux questions de la norme et du corpus. Quel texte va-t-on prendre en compte ? La question de l'imitation, de ce point de vue-là, est très importante, parce qu'on peut avoir des textes qui sont "imités de", on peut aller voir la source, et qu'il est tout de même intéressant de voir quel est le rapport de proximité ou au contraire d'éloignement. Il peut y avoir des imitations assez proches, parfois il peut y avoir de fausses imitations et de fausses traductions. On est là dans un espace intermédiaire, très vague, mais que l'on doit prendre en compte, même si on ne peut pas en savoir plus, si on ne peut pas fixer exactement le rapport entre un original et une traduction, voire si on ne peut pas retrouver l'original. Dans tous les cas, cela veut dire quand même que l'on importe un texte provenant d'une langue étrangère et d'une culture étrangère dans la culture d'accueil. Donc, se posent des questions de rapports d'une nation à sa langue, de

rapports des langues entre les nations, de hiérarchie. Comment reçoit-on une littérature, qu'associe-t-on à cette littérature, etc.

JEAN-YVES MASSON

Je vais même y ajouter une autre question qui complique encore les choses, je vais évoquer les traductions cachées, c'est-à-dire tous les textes qui, en réalité, sont traduits, mais qui ne se donnent pas comme tels. Les exemples les plus célèbres de ce type de textes, ce sont certains de nos poètes du XVI^e siècle qui prennent des textes de pétrarquistes italiens et qui en proposent une élaboration qui est entre imitation et traduction. L'imitation est une pratique dont les spécialistes de la littérature du XVI^e siècle connaissent bien le fonctionnement, donc ce ne sera pas nouveau, mais elle a des frontières troublantes. Et il arrive que l'on rencontre au XIX^e siècle des textes qui se donnent comme étant d'un auteur, alors qu'en fait cet auteur reprend un texte venu d'une autre langue : on est alors sur la frontière extrêmement incertaine entre traduction et plagiat. Tant qu'il n'y a pas de droit d'auteur, il ne peut pas y avoir de procès en propriété littéraire, il n'y a pas de droits non plus en termes financiers versés aux auteurs, et comme on sait le droit d'auteur est une invention somme toute récente. Il existe donc toute une catégorie de textes inclassables, et on ne peut pas en faire la liste, parce que pour savoir qu'un texte est "volé", ou qu'il s'agit d'une traduction clandestine, il faut repérer la ressemblance avec le texte original, et cela ne peut être qu'un coup de chance. Mais nous serons obligés d'en parler un peu. Et, à l'inverse, il existe des textes qui sont présentés comme des traductions par l'éditeur et qui, en réalité, n'en sont pas : de fausses traductions, en somme. Ce procédé a été abondamment utilisé pour faire passer en français des formes nouvelles, en s'abritant derrière le concept de traduction pour faire passer la bizarrerie (je rappelle par exemple que les *Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs ont été reçues à leur parution comme une traduction, et que plusieurs philologues sont tombés dans le piège que leur tendait l'auteur masqué). Nous serons obligés de parler aussi de ce genre de pratiques.

YVES CHEVREL

Je vais utiliser ce que Jean-Yves vient de dire pour parler d'un autre problème qui s'est posé à nous, en commençant à voir cette évolution des traductions en langue française, c'est le problème de savoir quelles sont les pratiques et les théories ou les théorisations que les traducteurs français ont fait surgir, au cours des siècles, vis-à-vis de ce qu'ils font. Le problème est le suivant, me semble-t-il : c'est que d'abord la France a été assez longtemps en retard sur la traduction par rapport à l'Allemagne, par

exemple. Nous n'avons pas l'équivalent, au début du XIX^e siècle, d'un Schleiermacher, d'un Humboldt, qui prennent à bras-le-corps le problème de la théorie de la traduction. Une approche théorique existe bien. Un collègue belge, Lieven D'hulst, a publié un ouvrage tout à fait intéressant, *Cent ans de théories de la traduction française, 1750-1850*. Que constate-t-on ? Que ces théories viennent pour l'essentiel de préfaces de traducteurs, de justifications. Il n'y a pas vraiment d'ouvrages théoriques. De même qu'il n'y a pas, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, d'histoire de la traduction en France, et quand il en paraît une d'un certain Justin Boulanger qui publie cela fin XIX^e siècle dans une revue puis en ouvrage, il n'a comme références sur la traduction – c'est à cela que je veux en venir – que des ouvrages latins et grecs. La question que je voudrais évoquer est la suivante : pendant longtemps en France, la réflexion, théorique ou non, sur la traduction s'est faite à partir de la traduction des textes anciens, très peu et pratiquement pas jusqu'au XIX^e siècle à partir de textes italiens, espagnols, anglais et allemands.

Donc, il y a tout ce problème du rapport de la langue française au latin et au grec qui fait que ces langues, me semble-t-il, sont à part des autres : les traducteurs du latin et du grec ont eu vis-à-vis d'elles une position qui n'est pas exactement celle que les autres ont vis-à-vis de la littérature étrangère, comme si en France il y avait trois types de littérature : 1) la littérature indigène, la nôtre, le français tel qu'on le parle en France, au Québec ou en Romandie ; 2) la littérature étrangère – au XIX^e siècle, pendant longtemps cette expression a été employée au singulier, on ne parlait pas DES littératures étrangères mais de LA littérature étrangère ; la Sorbonne a eu une chaire de littérature étrangère jusqu'au début du XX^e siècle ; puis 3) la littérature antique ou classique. Je pense qu'un certain nombre des problèmes que nous essaierons, non pas d'élucider, mais en tout cas de mettre au jour, c'est justement cette question du rapport aux langues traduites pour élaborer une réflexion sur la traduction, et je me demande si justement, dans le cas de l'Angleterre, la situation est la même ou non. Il me semble que non, peut-être, je ne sais pas. Il nous faudra aussi ajouter à toutes les tâches qui ont été évoquées par Jean-Yves, tenir compte naturellement, ne serait-ce que parce que des travaux ont été publiés, de ce que d'autres chercheurs ont fait sur les traducteurs et les traductions dans leur pays, pour confronter les résultats et mettre aussi en évidence parfois des silences, des lacunes, ou éventuellement des richesses, en tout cas des particularités, de la façon dont, dans les pays de langue française, on a pratiqué et éventuellement théorisé la traduction.

PETER FRANCE

Je crois qu'il est temps de faire intervenir la salle, vous devez être impatients, vous avez sans doute des questions à poser.

MARIE-FRANÇOISE CACHIN

Je vais ajouter encore à vos tâches en vous demandant – notamment à Peter, pour savoir si cela a été fait dans l'histoire de la traduction en Angleterre – ce que vous faites de ce que l'on appelle couramment la "littérature populaire", c'est-à-dire quelle place vous avez réservée à ces littératures qui ont été quand même beaucoup traduites. Comme j'ai travaillé récemment sur le catalogue de la bibliothèque des chemins de fer de chez Hachette, où l'on trouve bon nombre de romans anglais, et pas seulement Dickens, mais des romanciers complètement disparus. Donc, est-ce que vous avez une position, est-ce qu'on peut envisager d'aborder ce genre de littérature et comment ?

Deuxièmement, parce que c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup, qu'est-ce que vous faites du paratexte ? Vous avez parlé du support, c'est important, mais ce n'est pas seulement le support, c'est tout le paratexte, parce qu'il me semble qu'il y a là une médiation des textes qui est aussi extrêmement importante et qui vient compléter celle de la traduction à proprement parler.

PETER FRANCE

Je réponds d'abord rapidement sur l'Angleterre et les pays anglophones. Dans *l'Histoire des traductions* anglaise, un chapitre entier, sur douze, est consacré uniquement aux littératures populaires comprises dans un sens assez large. Il comprend d'ailleurs la littérature enfantine qui est une sorte de littérature "populaire", plus ou moins selon les cas. Mais de toute façon ce sont des livres souvent oubliés et négligés par les historiens de la littérature. Pourtant la situation s'améliore, et il n'a pas été difficile de trouver des spécialistes capables de faire des chapitres parfaitement informés sur ces questions.

La deuxième question, sur le paratexte, revient à tout bout de champ et on peut lui faire un sort. Pour nous, elle apparaît dans le chapitre consacré aux normes de la traduction. Quant aux illustrations dont parlait Yves tout à l'heure, on en parle assez souvent mais sans y consacrer de développements particuliers.

YVES CHEVREL

Pour la France, il va sans dire que la littérature populaire a sa place dans notre projet et dans sa réalisation aussi, d'autant que nous avons choisi d'avoir un plan assez complexe, propre à chacune des grandes périodes. Je m'occupe plus spécialement

du XIX^e siècle, et dans le cadre du XIX^e siècle il est prévu d'avoir un chapitre sur ce que l'on a appelé provisoirement *les métamorphoses du Panthéon*, c'est-à-dire la façon dont les valeurs ont été modifiées au cours de ce siècle. Par XIX^e siècle, nous entendons d'autre part, pour le moment – et je pense que nous resterons sur ce point –, 1815-1914. Eventuellement, je peux dire pourquoi nous avons choisi ces deux dates.

Donc, les littératures populaires font partie de notre projet, de même que la littérature de jeunesse.

Sur le paratexte, à partir du moment où nous demandons à nos collaborateurs et à nous-mêmes d'avoir en main les textes dont nous parlons, il est évident que les notes doivent être prises en compte – mais encore faut-il les avoir toutes sous les yeux ; la thèse de Mme Bougeard-Vetö sur le *Paradis perdu* de Chateaubriand montre à l'évidence que les gens qui ont parlé de cet ouvrage jusqu'à une date récente ont utilisé ce que Chateaubriand avait bien voulu que l'on utilise, autrement dit ils sont allés voir les morceaux de citations que Chateaubriand avait voulu lui-même mettre en place. Il faut donc se remettre dans le contexte et avoir l'ouvrage original en main : c'est là une exigence pour des universitaires.

MARIE GRAVEY

J'aimerais savoir quelle place vous accordez, les uns et les autres, à une approche sociologique de la question, c'est-à-dire à la place du traducteur dans un contexte donné. Je pense par exemple au XVII^e siècle où on a 50 % de traducteurs à l'Académie française. C'est tout un champ politique, littéraire, etc., qui influe forcément sur les traductions, et ce n'est pas une coïncidence si, à la même époque, on traduit ce que l'on appelle *les Belles Infidèles* avec une distance bien plus grande. Tous ces rapports de pouvoir à l'intérieur d'un champ, comment ça s'articule et comment laissez-vous la place à cette interrogation-là ?

JEAN-YVES MASSON

Nous avons des historiens avec nous et nous essayerons de tenir compte de cela, de décrire aussi comment, à une certaine époque, on a pu se faire un nom grâce à la traduction. Un exemple célèbre est l'abbé Delille qui a dû sa renommée, à ses débuts en littérature, à une traduction de Virgile, et non à ses propres poèmes. Nous nous efforcerons aussi d'analyser la provenance sociologique des traducteurs : comment ont-ils appris la langue qu'ils traduisent, pourquoi ont-ils choisi de devenir traducteurs plutôt qu'écrivains ? On essaiera même de savoir comment ils étaient payés : l'étaient-ils, et par qui ? La traduction était-elle une commande ? Chez Cervantès, dans la deuxième partie de *Don Quichotte*, on

voit un traducteur qui fait publier sa traduction à ses frais. Mais le plus souvent, à l'époque, le traducteur répondait à une commande et servait des intérêts politiques, religieux, des intérêts de carrière aussi bien entendu. A quoi répond la publication de la traduction ? Bien sûr, souvent, il est très difficile d'obtenir ces informations. Plus on se rapproche du xx^e siècle, plus on a de renseignements, mais on est très troublé de voir – puisque nous tenterons d'établir un certain nombre de “fiches” biobibliographiques sur les grands traducteurs – qu'il est très difficile d'établir davantage qu'une sèche liste de références : la fameuse “invisibilité du traducteur”, pour reprendre le célèbre titre de Lawrence Venuti, se mesure bien à ce niveau-là : il y a très peu d'archives, il est donc difficile de savoir *qui* était un traducteur donné quand il n'a rien fait d'autre que traduire. Quand on a la chance d'avoir des archives, on peut les exploiter : je pense au travail de Blaise Wilfert sur Georges Hérelle. Il a eu la chance de retrouver les correspondances de Georges Hérelle avec son éditeur et avec Gabriele D'Annunzio. Fabienne Durand-Bogaert a fait de même pour Louise Servicen, traductrice de Henry James. Mais de tels cas sont rares, ils ne constituent que quelques précieux témoignages sur la vie des traducteurs, et ils sont de plus en plus rares au fur et à mesure qu'on s'éloigne dans le temps. Mais bien sûr, nous tiendrons compte autant que nous le pourrons des aspects socio-économiques de la traduction.

PETER FRANCE

Je pense qu'il est important de désigner la dimension politique du domaine. Pour nous, et je crois que ce sera la même chose pour la France, il y a un rapport évident entre traduction et empire. L'Inde occupe une place de choix dans les deux derniers volumes de notre *Histoire*, et il est beaucoup question d'organismes plus ou moins officiels. Par exemple, *The Oriental Translation Fund* visait à mettre en place des traductions servant à faire connaître les dominés aux dominateurs. Il faut bien savoir quelque chose de la culture de ceux que l'on va administrer. C'est une arme à double tranchant parce que, par la suite, ces traductions seront reprises par les mouvements libérateurs.

Aussi bien, il est souvent intéressant, si l'on peut, d'interroger les rapports entre le traducteur et la justice dans son propre pays. Je veux parler de la censure. Le cas célèbre chez nous, c'est l'éditeur Vizetelly, qui a perdu aussi bien sa fortune que sa vie pour avoir publié des traductions de Zola. Il y a eu des débats à la Chambre des Communes sur le poison que l'on importait de France, etc. C'est une anecdote et on a trop recours sans doute aux anecdotes. Le plus difficile est de faire de la sociologie au sens véritable du terme que Jean-Yves évoquait tout à l'heure, où on

aurait recours à une approche beaucoup plus quantitative. Par exemple, d'après les statistiques que nous avons, il est très difficile de résoudre la question de l'évolution de la proportion de femmes dans le corps des traducteurs au XIX^e siècle. Nous y avons travaillé, et ce qui semble très simple est en fait compliqué, parce qu'il y a les pseudonymes, les initiales qui cachent aussi bien les hommes que les femmes, etc.

Tout cela, ce sont des questions essentielles dans une histoire de la traduction, mais des questions délicates.

ALICIA MARTORELL LINARES

Vous avez répondu à la première question concernant les conditions de travail des traducteurs et la façon dont les maisons d'édition choisissent quelqu'un pour faire une traduction. Vous avez parlé de notices bibliographiques. Je pense que c'est relativement normal si au début du siècle ou au siècle dernier la notice bibliographique n'incluait pas le traducteur dans son information, mais c'est aussi le cas des notices récentes : transférer une bibliographie d'une langue dans une autre, c'est vraiment un exploit, parce que beaucoup de notices ne citent pas le titre original de l'œuvre ni le traducteur. La question que je me pose est celle-ci : est-ce que les associations de traducteurs pourraient exercer une pression auprès des instances de normalisation, des associations internationales de bibliothécaires, faire des actions vraiment concrètes et ciblées pour rendre plus visible le traducteur dans la pratique courante, c'est-à-dire dans les fiches des bibliothèques ?

JEAN-YVES MASSON

C'est un peu pour cela que nous sommes ici : pour faire savoir aux traducteurs que ce projet existe, et parce que des associations comme ATLAS et l'ATLF ont leur rôle à jouer dans la constitution d'une mémoire de la traduction. Il n'est jamais trop tard pour commencer, donc, il faut s'y mettre, il faut constituer des archives, des répertoires biobibliographiques.

JEAN-RENAUD DELPLAT

Vous avez parlé de deux grandes entreprises dans deux domaines linguistiques. J'aurais voulu savoir, puisqu'on a quelqu'un qui vient d'Espagne, s'il existait un projet pour tout ce qui était traduit en espagnol, aussi bien de la Péninsule que de l'Amérique latine, et plus généralement si vous avez eu vent de projets analogues pour le monde arabo-persan ou la Chine.

MIGUEL-ANGEL VEGA

Il y a une *Histoire de la traduction littéraire* en Espagne et une autre de la traduction en général – j'y ai fait une contribution

modeste, mais c'était à l'époque du franquisme. A côté de ces deux histoires, il y a place pour une histoire de l'interprétation, et c'était la question que je voulais poser : que faire de l'interprétation ? L'interprétation a parfois été une étape antérieure à la traduction, par exemple dans la littérature orale des Aztèques à Mexico, ou bien l'Ecole de Tolède. On a interprété, et après on a traduit. Par exemple, les protocoles de Nuremberg sont déjà imprimés, à la disposition du public. Que faire avec l'interprétation ? Il faudrait peut-être remplacer les termes "histoire de la traduction" par ceux d'"histoire de la communication". Si l'on reste dans l'histoire de la traduction de la littérature, cela n'aide pas beaucoup les traducteurs. Il faut sortir l'histoire de la traduction du domaine strict de la traduction de la littérature, la relier à la société et à l'histoire générale.

PETER FRANCE

Tout à fait. Le problème est que cela se joue souvent au niveau des éditeurs et des libraires. Sur quel rayon placer cette *Histoire de la traduction* ? Est-ce qu'elle fait partie de l'histoire de la littérature ? Comment la trouve-t-on en librairie ? Nous avons eu beaucoup de mal à faire sortir nos livres des rayons de langues vivantes. C'est un peu le ghetto qu'il faut absolument éviter.

JEAN-YVES MASSON

Nous avons pris la décision inverse, à savoir de ne tenir compte que de ce qui a laissé une trace écrite et de nous donner ainsi une limite. Trace écrite ne veut pas forcément dire seulement sous forme de livre, puisque dans le volume sur le xx^e siècle il y aura un chapitre sur la chanson, auquel je tiens beaucoup (les adaptations de chansons sont un domaine fort méconnu), et un sur le sous-titrage de cinéma. Ces chapitres ne seront évidemment pas exhaustifs, on décrira les pratiques, on dira comment elles ont évolué, comment les adaptateurs sont payés, etc. Mais une histoire de l'interprétariat, ce serait un autre ouvrage que celui auquel nous songeons. Nous n'en parlerons qu'à propos de la formation des traducteurs. Un tel livre serait à écrire, évidemment, mais à mon avis, ceux qui seraient compétents pour le faire sont davantage des historiens, capable d'étudier le rôle des interprètes dans les négociations diplomatiques, l'importance de la figure de l'interprète dans l'histoire : là, on peut partir de l'Antiquité, je crois qu'il le faudrait, mais c'est aux historiens de s'y mettre, et même si nous avons des historiens dans notre équipe cela me paraît une question d'histoire *stricto sensu*. Mais peut-être que je me trompe ! Ou alors cela relèverait d'une histoire de "la" traduction, mais pas d'une histoire "des" traductions.

PETER FRANCE

Y a-t-il, en cours d'élaboration, d'autres histoires nationales de la traduction ? On attend depuis de longues années un ouvrage trilingue qui doit paraître, où il sera question des traditions de traduction dans différents pays du monde. J'ai l'impression que ce sera quelque chose de relativement court pour chaque pays.

BERNARD BANOUN

Pour l'Allemagne, je ne connais pas de projet constitué, mais on remarque un essor très important dans ce domaine. Pour ce qui est des recherches que nous faisons à Tours, dans le domaine franco-allemand, nous avons des travaux dans l'autre sens aussi, vers l'allemand, et on s'aperçoit du parallélisme et des différences dans les rapports de la politique et de l'histoire, la grande histoire, avec l'histoire de la traduction, c'est-à-dire des incidences exactes des grands moments qui peuvent être les Huguenots en Allemagne ou l'exil sous le III^e Reich, puis au contraire de choses qui sont beaucoup plus contingentes. Mais je n'ai pas connaissance d'un projet global.

HÉLÈNE HENRY

Je voudrais apporter un complément d'information, à savoir qu'un projet analogue a existé en Russie dans les années 1980 et 1990 sous les auspices de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. C'était l'œuvre d'un seul homme, Iouri Davidovitch Levine, un grand historien de la traduction. Il a constitué autour de lui une équipe de traducteurs et de chercheurs particulièrement sérieux. Le projet était à la fois historique et générique, c'est-à-dire un peu plus académique dans sa façon de faire. Historique parce qu'il était prévu un tome *Origines*, un tome *XVIII^e siècle*, un tome *XIX^e siècle* et un tome *XX^e siècle*, avec à chaque fois une entrée prose, poésie, théâtre, etc., une division en genres assez classique. Malheureusement, Iouri Davidovitch est mort l'année dernière, mais il a eu le temps de voir publiés les premiers tomes de son *Histoire des traductions en Russie*, les deux tomes sur la Russie ancienne, et un des deux tomes du XVIII^e siècle, le tome poésie. Ce sont tous des livres remarquables d'érudition. Malheureusement, le XIX^e siècle qui est en Russie tout à fait passionnant du point de vue de la traduction, et encore plus le XX^e, du fait de la problématique très particulière qu'il convoque, sont restés inachevés.

JEAN-YVES MASSON

Est-ce qu'ils vont continuer son travail ou pas ?

HÉLÈNE HENRY

J'ai posé la question. L'équipe s'est dispersée. La situation de la recherche en traduction en Russie s'est dégradée à partir de 1990, alors qu'il y a là-bas, dans les bibliothèques et certaines archives, des fichiers spécifiques extraordinaires, qui vont jusqu'à 1990. Les inventaires spécifiques dont parlait Peter France y ont été, au moins partiellement, réalisés. Par exemple, on peut savoir très précisément comment, quand, par qui, les pièces de Victor Hugo ont été traduites, publiées et jouées à peu près jusqu'aux années 1980. C'est vrai qu'il y a en ce moment une espèce de creux et que la grande école d'études traductives russe est épuisée. Les grandes revues spécialisées (*Art de la traduction*, par exemple) ont cessé de paraître. Les chercheurs étrangers ne sont pas traduits : ni Berman, Meschonnic ne sont traduits. Un renouveau semble se dessiner du côté de la *Revue de littérature étrangère*, toujours vivante.

PETER FRANCE

Une dernière question ?

UN TRADUCTEUR DU VIETNAMIEN

Avec deux collègues vietnamiens, nous sommes en train de préparer un livre sur les traductions croisées entre la France et le Viêt Nam dans le contexte très particulier de l'orientalisme colonial. Je voudrais illustrer la dimension politique des traductions réalisées dans ce contexte : on y constate d'abord l'appropriation du savoir des lettrés vietnamiens par les orientalistes français. Un certain nombre de traductions de littérature vietnamienne sont signées par des Français dont on sait pertinemment qu'ils connaissaient mal la langue – en particulier le titulaire de la chaire de vietnamien à Paris faisait traduire les textes par son assistant vietnamien.

Un deuxième aspect, c'est la différence de diffusion entre le circuit des savants orientalistes et le circuit grand public, sauf peut-être la première traduction en français (vers 1864). Je peux peut-être me tromper, parce qu'on est seulement en train de faire l'inventaire, mais une des premières traductions pour grand public, des contes vietnamiens, date de 1930. De même que le grand poème vietnamien, le *Kim Vân Kiêu*, qui a connu douze traductions, la première traduction orientaliste, usurpée par le traducteur, est de 1884, et la première traduction du *Kim Vân Kiêu*, faite par l'Unesco pour un public lettré, date de 1965.

PETER FRANCE

Merci.

Il serait peut-être temps de tirer un trait, tout en sachant qu'il reste beaucoup de pain sur la planche pour tout le monde. Je termine en remerciant nos cinq collaborateurs et vous-mêmes de vos questions et de vos remarques. Merci à tous.

PROCLAMATION DES PRIX DE TRADUCTION

PRIX LITTÉRAIRES 2007

PRIX HALPÉRINE-KAMINSKI DÉCOUVERTE

(PRIX DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES)

Laure Troubetzkoy à l'occasion de la traduction du russe de *Le Cheveu de Vénus* de Mikhaïl Chichkine (Fayard).

PRIX HALPÉRINE-KAMINSKI CONSÉCRATION

(PRIX DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES)

Denise Laroutis pour l'ensemble de son œuvre de traductrice de l'espagnol (Amérique latine) à l'occasion de la nouvelle traduction de *Le Paysan Aguilar* d'Enrique Amorim (éditions Patiño).

PRIX AMÉDÉE-PICHOT DE LA VILLE D'ARLES

Claude Murcia pour la traduction de l'espagnol d'*Une méditation* de Juan Benet, Passage du Nord-Ouest, 2007.

Je voudrais tout d'abord remercier le jury Halpérine-Kaminsky, la Société des gens de lettres et Atlas pour leur accueil et pour ce prix, qui est pour moi un grand honneur et qui me fait d'autant plus plaisir que j'ai entrepris la traduction du *Cheveu de Vénus* sur un coup de cœur. Dès la première lecture, je me suis sentie en relation d'empathie avec ce roman ; quand Georges Nivat m'a proposé de le traduire, je n'ai pas hésité un instant, malgré les différentes tâches plus ou moins urgentes qui auraient dû raisonnablement m'en dissuader, et je me suis coulée dans le texte de Chichkine avec bonheur, malgré les redoutables difficultés rencontrées presque à chaque page.

Quelques mots sur l'auteur : Mikhaïl Chichkine n'est pas un inconnu en France, où ont déjà été traduits son roman *La Prise d'Izmail* et ses grands essais comparatistes *La Suisse russe* et *Dans les pas de Byron et de Pouchkine*. Né en 1961, il fait partie de cette génération d'écrivains entrés en littérature après la chute du communisme, voire après la fin de l'Union soviétique, et qui ne cultivent plus la dérision, la déconstruction et l'indétermination postmodernes/postsoviétiques, mais réinventent une littérature placée sous le signe du sens et de la personne, sans pour autant renouer avec les formes romanesques traditionnelles. Autre trait caractéristique de cette génération : bien qu'habitant à l'étranger, il n'est pas un émigré. C'est l'un des écrivains contemporains les plus prisés en Russie, où il a reçu plusieurs prix littéraires et où *Le Cheveu de Vénus* a été adapté au théâtre par le metteur en scène Piotr Fomenko.

Ce roman est un extraordinaire tissu de textes entremêlés où se côtoient plusieurs espaces et plusieurs époques. Le début laisse attendre un écrit autobiographique et documentaire : comme l'auteur, le personnage principal est un Russe qui réside en Suisse et travaille comme interprète chargé de traduire les interrogatoires des demandeurs d'asile venus de Russie et de l'ex-URSS. Pour

être admis dans le paradis helvétique, les réfugiés racontent toutes sortes d'horreurs, réelles ou imaginaires, dont ils ont été victimes. En l'absence de toute preuve, ils ne sont que ce qu'ils racontent, si bien que les interrogatoires de routine se transforment en un Jugement dernier où se posent les questions essentielles : qu'est-ce qui vaut la peine d'être dit ? Quel est le rapport entre le dire et la personne ? Au fil du roman, ces dialogues où parfois les rôles s'inversent prennent un tour de plus en plus fantastique et le ton du procès-verbal cède la place à l'expression poétique de l'intime. D'autres textes viennent se mêler au dialogue initial : extraits de l'*Anabase* de Xénophon, réécritures de l'histoire de Daphnis et Chloé, chroniques médiévales, réminiscences d'Agatha Christie et d'Edgar Poe, journal intime d'une chanteuse de romances russes du début du xx^e siècle, cosmogonie des peuples du Grand Nord, souvenirs personnels du drogman (c'est ainsi qu'est appelé le héros anonyme). Dans ce flot dialogique où reviennent les grands thèmes éternels – amour, guerre, violence, tendresse, séparation et solitude – la parole sauve l'essentiel de l'oubli, mais l'essentiel est ce qu'il y a de plus ténu et de plus intime.

La grande diversité des registres associés dans un ensemble très cohérent a été une des grandes difficultés de la traduction. Certains passages poétiques bourrés de palindromes et d'anti-proverbes sont redoutables. Mais cela a été une entreprise passionnante. Les traducteurs se demandent parfois s'il vaut mieux traduire un écrivain mort ou vivant. Le mort vous laisse tranquille, mais le vivant peut vous aider. J'ai trouvé en Mikhaïl Chichkine l'auteur idéal : bien vivant, mais pas envahissant, et toujours disponible pour répondre par e-mail à mes questions. Merci aussi pour lui, qui est très heureux de ce prix. Son roman suivant est en route. Je l'attends avec impatience.

LAURE TROUBETZKOY

Le prix Halpérine-Kaminsky “consécration” m’est arrivé à un tournant de ma vie où rien ne pouvait me faire plus de bien. J’ai vu son attribution comme une reconnaissance, la meilleure, celle de mes pairs, de ceux qui savent ce qu’il en est, ce qu’il en coûte souvent, d’être traducteur, traductrice. De ce travail solitaire, ardu, patient et exaltant à la fois, ils connaissent les pièges et les grandes joies. Justement, de cette solitude du traducteur, dans sa course toujours inachevée vers une perfection sans cesse inaboutie, je voulais relever qu’elle est modérée par une relation, un lien qu’il m’a été donné de connaître, dans ma vie de travail, des deux côtés : éditrice et traductrice.

En tant que préparatrice puis éditrice au service sciences humaines des éditions Gallimard, j’ai fait mes premières armes auprès de l’éditeur et traducteur magnifique qu’était Louis Evrard, modèle de rigueur. Dans la sorte de séminaire permanent qu’a été mon travail durant les années passées auprès de lui, j’ai appris à lire et à manier la balance titilleuse où l’on pèse tout d’un texte, de la lettre et de la virgule à la période et au blanc, puisque le texte est un et multiple – pour passer d’une aporie, la traduction, à la possibilité du texte traduit. Lire une traduction en tant qu’éditeur vous en apprend beaucoup sur le métier de la traduction. Il y faut du respect, de l’oubli de soi, et la connaissance d’une technique qui s’acquiert par une pratique qui a peu à voir avec la raideur ou la désinvolture. Menant les deux activités de front, éditrice et traductrice, j’ai trouvé, quelquefois, pour mon propre travail de traduction, cette écoute, cette attention, cette bienveillance auprès des éditeurs qui ont reçu mes textes. Aux éditions Patiño, Roger Guggisberg, justement, qui m’a commandé et a pris en main ma traduction du *Paysan Aguilar*, d’Enrique Amorim, qui me vaut le prix que nous fêtons, fait partie de ces lecteurs d’exception. Il a su instaurer avec moi un dialogue long et fructueux, dont je suis ressortie presque brisée mais

grandie. Je le remercie de tout cœur. Parmi les plus jeunes, j'ai plaisir à citer Sabrina Arab, aux éditions Rivages, qui met tout son savoir et son enthousiasme au service de mes traductions de Rafael Chirbes, publiées régulièrement par cette maison. Voilà sur qui je sais pouvoir m'appuyer pour avancer dans mon travail. Rares sont les maisons d'édition qui nous procurent aujourd'hui, à nous traducteurs, une attention nourrissante, et qui nous soutiennent par un véritable travail. Sachons les reconnaître et les apprécier dans une époque où les coûts, l'ignorance de ce qu'est une traduction, les délais imposés président trop souvent aux choix de publication.

Je voudrais également rendre hommage, en même temps que je remercie la Société des gens de lettres, les membres du jury du prix Halpérine-Kaminsky du prix qu'il m'ont attribué et ATLAS de son accueil, à ces autres travailleurs de l'ombre que sont nos éditeurs, relecteurs, correcteurs, tant qu'il en existe encore.

DENISE LAROUTIS

Je remercie vivement la ville d'Arles pour ce prix qui me touche à deux titres. En premier lieu, bien sûr, parce qu'il est la reconnaissance d'un travail qui m'a coûté beaucoup de temps et de patience, de doutes et de moments de découragement, mais qui a été aussi la source de plaisirs d'autant plus précieux qu'ils sont nés de l'effort et d'un travail passionnant sur la langue. En second lieu, parce qu'il "couronne" une entreprise engagée il y a une vingtaine d'années, celle d'introduire en France et de traduire l'œuvre de fiction du romancier espagnol Juan Benet.

Juan Benet est un écrivain aujourd'hui reconnu comme l'une des premières figures des lettres espagnoles de la seconde moitié du xx^e siècle. Dès les années 1950, il rompt avec une littérature néoréaliste en plein essoufflement et remet à l'honneur les vertus de l'imagination et du "grand style". L'exigence de son écriture, la richesse foisonnante de son univers fictionnel font de son œuvre une œuvre difficile et fascinante, parfois taxée d'hermétisme.

Une méditation est un des romans les plus "bénétiens". Pour sa rédaction, il conçut et fit réaliser un dispositif – qu'il me montra un jour – qui lui permettait d'enrouler un rouleau de papier continu et d'écrire sans pouvoir relire les pages antérieures, le plaçant ainsi dans une situation plus adéquate à celle du narrateur du roman.

La traduction du livre – quatre cents pages constituées d'un unique paragraphe d'une syntaxe proprement labyrinthique – a été une véritable épreuve et ce prix est pour moi un encouragement à poursuivre une tâche à la fois lourde et exaltante, et qui me tient à cœur dans la mesure où elle fait connaître aux lecteurs français un écrivain de tout premier ordre et encore trop méconnu dans notre pays.

CLAUDE MURCIA

TROISIÈME JOURNÉE

ATELIERS DE LANGUES

ATELIER D'ALLEMAND

animé par Bernard Banoun

En ce dimanche matin qui suivait une deuxième journée des Assises riche en plaisirs divers de l'esprit et des sens, et longue, depuis les croissants littéraires jusqu'aux discussions dans la nuit, une trentaine de traducteurs étaient venus découvrir (je le suppose pour la plupart d'entre eux) le texte de Werner Kofler que je proposais ; la traduction de son livre *Automne, liberté. Un nocturne* ne devait paraître qu'à la rentrée littéraire 2008 (quel luxe !) mais, ayant achevé durant l'été 2007 la première mouture complète du texte et l'ayant laissée reposer dans l'exiguïté de ma clé USB, j'avais pensé lui faire prendre l'air en cette saison éponyme. Dans cet atelier, et ailleurs avec des étudiants en traduction, j'eus ainsi l'occasion, cet automne-là, de mettre à l'épreuve des pages de ce premier état complet du texte – comme nous autres traducteurs le savons tous, nous signons souvent seuls des traductions qui doivent beaucoup à des suggestions, remarques, réponses, contradictions, de tel ou tel ami, collègue ou technicien ; et, plus encore, l'espace et le temps d'un atelier où l'on débat collectivement d'un texte assez bref, à bâtons rompus, sans concurrence mais avec ferveur, spontanéité et concentration, sont une occasion unique de soumettre son texte à de premiers lecteurs à la fois exigeants et bienveillants, et de redonner du mouvement et du "jeu" au rapport que l'on entretenait avec le livre dans la solitude de son bureau. Que tous soient ici remerciés.

Né en 1947 en Carinthie et auteur d'une vingtaine de livres, Werner Kofler est un écrivain encore confidentiel, qui fait peu pour ne pas le rester – invoquant pour maîtres Kleist, Kraus, Beckett et Bernhard, il a de ce dernier la fureur virtuose. *Automne, liberté. Un nocturne* (*Herbst, Freiheit. Ein Nachtstück*, 1994) est un texte d'une centaine de pages, de caractère autobiographique : à partir de photographies, de documents divers, le narrateur évoque des moments de son enfance et de sa jeunesse. Mais

sans cesse il s'interroge sur la légitimité de dire Je et de faire retentir sa voix (*Molloy* de Beckett est comme la basse continue de livre) ; en outre, l'expérience personnelle s'amplifie, grâce à la "méthode" que Kofler nomme son "délire associatif", et à la petite histoire viennent se mêler des références au passé et à l'histoire récente, notamment de l'Autriche et des deux Allemagne. Dans le passage proposé, le narrateur voyage en train à travers l'Allemagne réunifiée et se fait voler ses bagages. Il s'agissait d'abord de retrouver en français le rythme et l'oralité caractéristiques de l'original :

Bestohlen ! Ja, hier wieder ich als Privatdetektiv, auf der Reise nach Bielefeld, zum ersten Mal *bestohlen*, im D-Zug Berlin-Magdeburg-Hannover, bestohlen – ich !, stellen Sie sich vor, ich, um meine Reisetasche gebracht, im neuen Deutschland allerdings, in diesem Deutschland ohne Mauern, durch das jetzt ein rauher Wind fegt, ungehindert, Sie werden davon gehört haben, um meine schwarze Reisetasche gebracht ich, hier, sehen Sie, die Stelle im leeren Gepäcknetz, im Abteil für Schwerbeschädigte übrigens, wo die Tasche hätte sein sollen, wo ich sie aber, nach fünfstündiger Abwesenheit, aus dem Speisewagen – Speisewagen, nun, eher eine Turnhallenkantine, etwas in dieser Art, die deutsche Turnhallenallianz, Sie wissen schon – aus dem, Präzision, so bezeichneten Speisewagen zurückgekehrt, nicht mehr vorgefunden habe, um meine schwarze Reisetasche gebracht ich von zwei Einheitsdeutschen, wie ich vermute, die bis auf Widerruf, bis zum Eintreten des Bedarfsfalles, im Schwerbeschädigtenabteil, nach Anfrage beim Schaffner, hatten Platz nehmen dürfen, um meine Reisetasche gebracht von, mit an Sicherheit grenzender Wahrscheinlichkeit, zwei Gesamtdeutschen ; in Potsdam bereits hätten sie mit der Tasche ausgestiegen sein können, in Magdeburg, in Marienborn, überall dort, wo dieser D-Zug früher nicht gehalten hat oder die Grenztruppen der DDR einen solchen Diebstahl verhindert hätten ; welche Verwilderung der Sitten !

Après contorsions et aménagements nombreux, on s'entendit sur la proposition suivante :

Volé ! Oui, là, encore moi en détective privé, voyageant vers Bielefeld, pour la première fois *volé*, dans le rapide Berlin-Magdebourg-Hanovre, volé, moi !, figurez-vous ça, moi, dépossédé de mon sac de voyage, certes dans la nouvelle Allemagne, dans cette Allemagne sans murs, cette Allemagne sur laquelle souffle désormais sans entraves une bise cinglante, vous aurez entendu parler de ça, dépossédé de mon sac de voyage noir, là, voyez, cet endroit dans le filet à bagages vide du compartiment pour invalides, d'ailleurs, voyez l'endroit où aurait dû se trouver le sac mais où, après cinq heures d'absence, à mon retour de la voiture-restaurant

– voiture-restaurant, enfin bon, plutôt une cantine aux allures de gymnase, quelque chose dans le genre, l’alliance des colonies de vacances, vous voyez ce que je veux dire – où, à mon retour de, précisons, de la voiture dite voiture-restaurant, il ne se trouvait plus, dépossédé de mon sac de voyage noir, moi, par deux Allemands unifiés je suppose, qui, provisoirement, tant que personne n’en avait besoin, avaient pu prendre place dans le compartiment pour grands invalides après en avoir demandé l’autorisation au contrôleur, dépossédé de mon sac de voyage par, par, avec une probabilité confinant à la certitude, par deux Germano-Allemands ; dès après Potsdam ils avaient pu être descendus du train avec le sac, à Magdebourg, à Marienborn, partout où ce rapide ne s’arrêtait pas autrefois, ou bien alors, quand il s’arrêtait, les troupes frontalières de RDA auraient empêché un tel larcin ; quelle dépravation des mœurs !

En plus de la difficulté à construire en français des phrases aussi longues en gardant la structure d’ensemble au-delà des incises, ruptures et auto-corrrections (difficulté que connaissent les traducteurs d’autres Autrichiens comme Thomas Bernhard et Gert Jonke), ce texte présentait quelques problèmes intéressants. Il y est question de la *Deutsche Turnballenallianz*, littéralement “alliance allemande des gymnases”. Mais que faire quand on sait ou qu’on apprend que l’Alliance démocratique de la Turnhalle est un parti politique namibien fondé après la conférence de la Turnhalle (1975-1977), ainsi nommée car elle se déroula dans l’ancien gymnase impérial de la ville de Windhoek ? Que viendrait faire ici une allusion au lent et difficile processus de décolonisation dans le Sud-Ouest africain et aux longues tractations entre l’ONU et l’Afrique du Sud ? Bon sang, mais c’est bien sûr... ! triomphai-je : la Namibie avait été l’une des rares mais des principales colonies de l’Empire allemand de Guillaume II. Sauf que je ne savais vraiment pas comment faire fonctionner cette allusion dans la logique interne du texte (l’ex-RDA nouvelle colonie de la RFA ???!!!), et que l’auteur m’envoya pâître quand je lui fis part de ma géniale trouvaille : pour lui, il n’y avait pas anguille sous roche, c’était venu sous sa plume, il trouvait ça drôle. Que faire : forcer le texte, étaler ma culture historique (récente et fragile, car jamais auparavant je n’avais entendu parler de la *Turnballenallianz*, et maint germanophone interrogé non plus) ? Grâce à l’inventivité des participants à l’atelier, nous en sommes arrivés à une proposition qui dissémine le sens dans le texte et laisse affleurer, pour qui veut les entendre, la “grande histoire” et de possibles réminiscences ou associations involontaires de l’auteur.

Autre problème amusant à résoudre : il est question dans ce passage et dans la suite d'*Einheitsdeutsche*, de *Gesamtdeutsche* puis de *Wiedervereinigungsdeutsche*. Les propositions fusèrent pour rendre ces nuances qui résument plus de quarante ans de subtilités diplomatiques et sémantiques depuis la création des deux Allemagne en 1949 jusqu'à l'après-1989 : Allemands unitaires, unifiés, réunifiés, post-réunification, Germano-Allemands, co-Allemands, Allemands d'une seule pièce, d'un seul bloc, Inter-Allemands, Allemands totaux, et jusqu'aux "Teutons totaux", qui "en rajoutent", mais qui ne déparent pas dans ce texte écrit par un Autrichien et où plane constamment l'ancien antagonisme radical entre l'Autrichien élégant et l'Allemand ou le Prussien, tel qu'on le trouve par exemple chez Hofmannsthal (dans *L'Homme difficile*) ou Karl Kraus, et qui renvoie donc à toute une histoire de l'espace germanophone.

Cet antagonisme se retrouvait d'ailleurs plus loin et posait un autre problème intéressant de traduction. Le narrateur s'étant fait voler sa trousse de toilette, il s'écrie : "*Dahin auch der ausgerechnet in Deutschland, andrerseits typischerweise, typisch, typisch ! in Deutschland so genannte Kulturbeutel, samt dem Eau de Toilette – mein Lagerfeld Homme an einem stinkenden Deutschländer [...].*" Comment rendre le mot *Kulturbeutel*, littéralement "trousse de culture", une trousse de toilette. Il nous a semblé ici qu'il ne fallait pas trop acclimater l'expression, puisqu'elle rendait compte d'une opposition (reposant sur un cliché) à la fois linguistique et, justement, "culturelle" entre l'Autriche et l'Allemagne ; de plus, nous avions la chance d'avoir, avec *Kultur*, un beau *Fremdwort*, un mot allemand d'origine étrangère, qu'un Français peut lire et entendre en y mettant tout l'imaginaire historique (de la Grande Guerre à *La Grande Vadrouille*) fondé sur la manière dont parlent les têtes carrées et dont les Français les imitent en forçant sur le *k* et le *t* dans son vocabulaire de base (*Kartoffeln, kaputt, Achtung*) ; c'est ainsi que nous en sommes arrivés à ceci : "disparu aussi mon nécessaire de toilette, ce qu'on appelle en Allemagne justement – mais d'un autre côté, c'est typique, typique !, ce qu'on appelle en Allemagne un *Kulturbeutel*, une trousse de *Kultur* –, et mon eau de toilette qui était dedans, mon *Lagerfeld Homme* sur un Teuton puant [...]" . Comme on voit, notre auteur ne mâche pas ses mots, mais nous, traducteurs, fûmes aux petits soins.

ATELIER D'ANGLAIS POUR LA JEUNESSE

animé par Michel Laporte

Deux textes étaient proposés pour l'atelier de traduction : le chapitre XIX de *Napoleon and Josephine*, de Gerald et Loretta Hausman, paru en 2004 chez Orchard Books et le début de *The Last Days of Pompeii* d'Edward George Bulwer-Lytton, paru en 1834.

Ces deux livres sont disponibles couramment et adressés aux jeunes lecteurs : le premier a été publié par Flammarion (Grands Formats) en 2007 dans une traduction de Myriam Borel, le second est au catalogue du Livre de Poche Jeunesse et de L'Ecole des loisirs (dans des versions abrégées).

Nous avons attaqué par *Napoléon and Josephine* qui, écrit récemment à destination de la jeunesse, ne devrait donc pas présenter, à la traduction, d'autres difficultés que celles inhérentes au genre. Et, de fait, les problèmes soulevés ne sont que très classiques : temps des verbes, évitement des anachronismes (la question se pose par exemple pour *miles* qui peut se traduire par "kilomètre" à partir de 1790), gestion des répétitions dans le texte original...

A ce propos, j'émet l'opinion que, dans une majorité de cas, il faut faire confiance à l'auteur et répéter les mots en français s'il les a répétés en anglais. J'ajoute que le déploiement des fastes du dictionnaire des synonymes pour des mots banals tels que "dire", "demander" ou "répondre" me paraît aussi ridicule que nuisible au style. Bien sûr, il se trouve quelqu'un dans la salle pour objecter que "l'anglais supporte la répétition mais pas le français". Comme il n'est pas question de se lancer dans un débat qui pourrait nous occuper longtemps, je fais juste remarquer que l'anglais possède trois fois plus de mots que le français et que ce n'est donc pas faute de choix qu'un auteur emploie plusieurs fois le même, que l'interdit pesant sur la répétition est surtout un truc pédagogique des professeurs pour obliger les écoliers à enrichir leur vocabulaire et que les synonymes n'existant pas, on

court le risque, en voulant en trouver tout de même, d'être impropre, imprécis ou pléonastique.

Sur quoi vient le moment de passer au second extrait.

Dès le premier paragraphe, le terme *effeminate* est la goutte d'eau qui met le feu aux poudres. Après que j'ai signalé qu'il n'est pas traduisible tel quel, quelques suggestions de l'assistance ne satisfont personne. Je suggère de ne pas le traduire, tout simplement. S'élèvent alors dans l'assistance quelques protestations indignées, lesquelles redoublent quand j'ajoute que si on veut traduire un livre écrit pour des adultes voici cent soixante-dix ans de telle sorte que de jeunes lecteurs puissent le lire, il faudra procéder à beaucoup d'autres coupes.

A dire vrai, je les attendais. Et j'avais choisi l'extrait des *Derniers Jours de Pompéi* dans l'idée d'amener mon auditoire à toucher du doigt qu'il fallait souvent coiffer une double casquette quand on travaille dans le secteur de la jeunesse : traducteur et adaptateur – voire éditeur car pas mal de romans font l'objet d'un sérieux remodelage avant de devenir présentables.

Mme Nieres-Chevrel émet alors cet avis tout à fait raisonnable que si des livres ne sont pas accessibles aux jeunes lecteurs en l'état, il vaut mieux les laisser où ils sont. On ne peut qu'approuver pour certains, en particulier celui dont il est question ce jour. Mais pour d'autres, dont la nécessité est plus évidente, que faire ? Je raconte que lors des dernières rencontres du PPLEJE, plusieurs enseignantes en collège se sont désolées de ne plus parvenir à faire lire *L'Île au trésor* à leurs élèves.

De fait toute la question est là : doit-on et veut-on faire accéder les jeunes lecteurs aux textes patrimoniaux ou non ? On peut considérer que cela n'a aucune importance, ce qui règle la question de leur statut face à la traduction. Si, en revanche, on répond par l'affirmative, ce que font les éditeurs qui veulent les publier et beaucoup de prescripteurs qui entendent continuer à les prescrire, la seule solution envisageable, me semble-t-il, est de les adapter.

Du reste, on peut se demander si c'est aussi grave. Couper, aménager, adapter, est-ce tellement nuisible ? En prenant l'exemple de *Don Quichotte*, j'é mets l'opinion qu'un jeune lecteur qui aura découvert Cervantès dans une bonne édition abrégée ira plus volontiers à l'original intégral quand il aura acquis l'expérience nécessaire. Patrick Quillier approuve en faisant part de son expérience : ceux de ses étudiants qui ne l'avaient jamais approché se sont montrés moins à l'aise avec le *Quichotte*, qui était au programme de l'agrégation, que ceux qui l'avaient lu auparavant dans des versions adaptées.

Cette discussion vive et animée quoique fort joyeuse nous a menés à la fin du temps qui nous était imparti sans que, bien sûr,

la question soit tranchée. Une assistante a fait alors une dernière remarque : “Vous pouvez le faire, a-t-elle dit, parce que vous êtes aussi un auteur.” Cela m’a permis de rappeler, en manière de conclusion, que le traducteur est un auteur.

ATELIER D'ESPAGNOL

animé par Philippe Bataillon

Quand on m'a proposé d'animer un atelier d'espagnol aux 24^e Assises, j'étais sur le point de refuser, ne trouvant pas de texte qui corresponde au thème choisi : l'histoire. Puis je me suis souvenu d'un livre de Muñoz Molina que j'avais traduit il y a huit ans, *Cordoue des Omeyyades*. Ce n'est ni un roman ni un livre d'histoire, pourtant il s'agit d'un texte littéraire de qualité, sur l'émirat puis le califat de Cordoue, dont le contenu historique est fiable (très bonne documentation, bibliographie et index très fournis). L'auteur présente des personnages emblématiques qui ont véritablement existé (souverains ou simples particuliers, musulmans, chrétiens ou juifs) et, à travers eux, nous fait suivre la naissance et les évolutions de ce royaume devenu immense.

Traduisant un texte exigeant sur le plan littéraire, nous avons éclairé notre lanterne sur certaines des réalités, en particulier la cohabitation (inégalitaire) des trois religions du Livre dans la Cordoue musulmane. Nous avons aussi évoqué la transcription française des mots arabes.

ATELIER DE POLONAIS

animé par Isabelle Macor-Filarska et Agata Kozak

Ce dimanche 11 novembre 2007, l'atelier de polonais portant sur la traduction d'un texte historique particulièrement riche et ardu¹, un texte de spécialité et non de fiction, ne réunit qu'une poignée de participants courageux qui, malgré leur petit nombre, insufflèrent une belle énergie au travail du groupe et se passionnèrent réellement pour la question. Deux participantes étaient polonaises, les autres connaissaient, à des degrés divers, d'autres langues slaves, le russe, le serbo-croate notamment. De toute évidence, le polonais est encore considéré comme une langue rare en Europe. Il était donc particulièrement intéressant et significatif de faire porter le travail de l'atelier sur un texte écrit par un Polonais et parlant de l'Europe, de cette Europe à l'égard de laquelle les Polonais peuvent éprouver des sentiments ambivalents mais une Europe à laquelle ils revendiquent d'appartenir depuis toujours. Sur ce point le débat fut très riche.

Karol Modzelewski, chercheur reconnu au niveau international, professeur à l'université de Varsovie, au Collège de France à Paris, à l'EHESS et à la Sapienza en Italie, mène de longue date des recherches sur les racines "barbares" de l'Europe. Dans ce dernier ouvrage érudit l'auteur, bien conscient que le rapprochement du terme "barbare" de celui d'"Europe" peut contenir une connotation provocante, entreprend de reconstituer cette Europe barbare dans une grande étude d'histoire du droit. Il s'agit d'une étude de droit comparé tout autant que d'une approche anthropologique au sein de laquelle l'historien englobe dans un même horizon comparatif des sources parfois très éloignées dans le temps et dans l'espace, ce dont il se justifie dans une introduction qui constitue une sorte de morceau d'ego-histoire

1. Traduction d'un extrait de l'ouvrage de Karol Modzelewski : *L'Europe des barbares*, trad. Agata Kozak et Isabelle Macor-Filarska, Aubier, coll. "Histoire", Paris, 2006.

comme le souligne Gilles Ferragu (maître de conférences à l'université de Paris-X). En effet, Karol Modzelewski, dans son introduction, développe subtilement le lien qui existe entre son engagement de chercheur historien médiéviste et son engagement politique. Notons qu'il est aussi le créateur du mot "Solidarnosc", "Solidarité" en français.

L'ouvrage porte sur ces peuples, peuplades, communautés ethniques, tribus (le terme varie selon la terminologie choisie en fonction des nuances ou notions sur lesquelles l'historien décide d'insister) installés sur le territoire de ce que l'on a appelé le *barbaricum*, et qui vont rencontrer de manière plus ou moins violente le monde romain à la chute de l'Empire romain, se confrontant, s'opposant, livrant bataille, s'acculturant, se mêlant aussi à ce monde romain. Nous avons donc choisi d'étudier un passage du chapitre VII (Les institutions de la communauté tribale) riche en noms de peuplades ou tribus barbares, noms qui ont posé des problèmes de traduction délicats souvent puisqu'il nous a fallu les créer, les inventer avec l'auteur, spécialiste des Germains et des Slaves, ces noms ne figurant pas, bien souvent, dans les ouvrages d'histoire médiévale de l'Europe occidentale.

Les participants ne connaissant pas tous le polonais, nous avons dû, dans un premier temps, exposer la structure de l'ouvrage et la démarche de l'historien. Karol Modzelewski procède d'abord à un exposé juridique au cours duquel il explore la question de savoir comment se dit le droit, comment se transmet la coutume, dans quelle langue, comment cela s'écrit et quelle est la part de l'acculturation. Il enchaîne ensuite avec l'étude de la base de la société tribale, la famille dans ses relations avec le droit. De la famille, il passe à la communauté et aux rapports entre individus pour développer une réflexion sur la terre, la propriété foncière qui fait le lien entre l'individu et la communauté familiale et locale (communauté de voisins). Cette réflexion sur la terre (la terre qui suppose une administration et l'exercice d'un pouvoir) mène à l'observation de la communauté tribale et à ses institutions, chapitre dont nous avons choisi un extrait. En conclusion, on peut avancer que le postulat de l'ouvrage, ce sont des héritages qui, constituant un facteur de diversité, nuancent en l'éclairant l'influence du modèle romain et chrétien. Il s'agit de noter l'œuvre de Rome autant que la part des Barbares.

Nous nous sommes donc concentrés sur un passage qui nous a paru caractéristique de la démarche de l'historien étudiant le *barbaricum* (le territoire des Barbares) et riche en problèmes de traduction.

Le mécanisme du phénomène appelé habituellement "migration des peuples" reste inexpliqué, et ce malgré les progrès de la recherche. Il n'est pas dans mon propos de soulever ici cette

question. Je me limite à remarquer ce qui me paraît évident : les raisons de ce phénomène sont à rechercher non pas tant sur les trajets des déplacements armés mais bien plutôt là où ces trajets commençaient, c'est-à-dire sur les territoires du *barbaricum*. Les tribus qui y habitaient n'étaient pas des bandes de guerriers qui, mus par leur foi en une ethnogenèse commune, auraient suivi leur chef pour atteindre une terre promise. Au contraire, ces tribus avaient une base territoriale et le sentiment d'appartenance au territoire d'origine était un élément pertinent de l'identité tribale de leurs membres. Les noms ethniques de plusieurs tribus slaves, formés à partir des noms géographiques de leurs territoires, en sont la preuve : Polabes (habitants des rives de l'Elbe), Transpieniens, Vislans, Bobranes, Slezanes (Silésiens), Polanes, Lendzanes, Mazoviens, Severanes (habitants du Nord). Les appellations des tribus saxonnes reprenaient elles aussi des catégories géographiques, comme l'indiquent les noms des Westphaliens, des Ostphaliens ou des Nordalbinges. La réflexion sur l'organisation politique des tribus devrait donc commencer par un questionnement de leur structure territoriale.

Pour traduire ces noms de tribus ou peuplades nous avons pris la racine du terme désignant le lieu géographique et lorsque cela était possible tenté une adaptation en français qui procède de la transcription : Les Polabes sont les Połabianie (polonais), habitants des rives de l'Elbe (Elba en polonais), Les Vislans (Wiślanie) sont les habitants des rives de la Vistule (Wisła), les Bobranes (Bobrzanie) de *bóbr* (castor en polonais) sont les habitants du pays des castors (Bobrze), les Slezanes (Ślązanie) sont les habitants de la Silésie (actuellement Śląsk en polonais), les Mazoviens (Mazowszanie) de la Mazovie (Mazowsze), les Severanes (Siewierzanie) sont les habitants du Nord. Nous avons retrouvé la racine du vieux slave (*sievier* – le nord) pour former le nom de cette peuplade. Dans le cas du nom de la peuplade des Lendzanes (Łędzanie) nous avons procédé à une transcription-adaptation de la voyelle nasale ou semi-consonne polonaise en *en*. Pour le nom des Transpieniens, nous avons traduit le préfixe polonais – *czrez* qui provient du vieux slave (*tcheriez*) et qui est l'équivalent très exact du préfixe -trans. La terminaison en -ien, a été adoptée par analogie avec des termes français désignant les habitants d'une région comme les Franciliens, par exemple, sur la base d'un nom se terminant par une consonne labiale notamment (l ; n ; m). Mais d'autres consonnes acceptent aussi cette terminaison avec sa variante en -in. Le terme désigne donc les habitants d'au-delà des montagnes au nord-est des Tatras (Les Pieniny).

Nous rencontrons dans cet extrait et dans d'autres chapitres de l'ouvrage également les Slavènes et les Antes, mentionnés

par Procope de Césarée, les Angariens, Westphaliens et Ostphaliens, noms qui existent déjà en latin dans le Capitulaire saxon de 797 et les Bucinobants (Bucinobantes) décrits par Ammianus Marcellinus, et que nous n'avons, de ce fait, que peu de difficulté à traduire en français. Tous ces noms désignent des communautés de personnes même si la plupart sont forgés à partir de noms géographiques.

Une autre difficulté qui s'est présentée au traducteur est la terminologie scientifique : il nous a fallu inventer, en consultant Karol Modzelewski, une nouvelle terminologie propre à rendre compte de nouveaux concepts introduits dans cette étude d'histoire médiévale. Ainsi le terme "communauté-territoriale-des-voisins" (*wspólnota terytorialno-sąsiedzka*) est-il un groupe nominal dont les termes sont reliés par des traits d'union afin de rendre compte d'un concept qui désigne une entité à la fois administrative, sociale, d'organisation de la société, c'est-à-dire le segment de base du système tribal. Il ne s'agit pas là d'une qualification de la communauté mais d'une définition. Le polonais, on le voit, plus souple dans sa structure, est plus économique et se prête plus aisément à la formation de nouveaux termes.

Pour ce qui est des termes désignant les communautés locales, nous avons repris les termes d'origine sans les traduire et sans les accorder puisqu'il semblait impossible de les intégrer sans confusion au système grammatical du français, chacun de ces termes participant d'un autre système réclamant des désinences particulière à la langue à laquelle il appartient. Ainsi les *go*, les *herad* et les *opole*, restent mentionnés dans les langues d'origine, saxonnes ou polonaise et nous les avons laissés en italiques. Il va sans dire que toutes ces questions ont été discutées avec l'auteur de l'ouvrage. La difficulté majeure, pour le traducteur qui n'est pas spécialiste d'histoire médiévale lui-même étant de respecter le plus exactement le sens du texte d'origine, de se maintenir au plus près de l'original tout en aboutissant à un texte lisible en français. N'étant pas spécialistes de la question traitée dans l'ouvrage, tout en ayant des connaissances dans le domaine, il nous a fallu mener des recherches, nous transformer à notre tour en chercheurs afin de comprendre ce que nous traduisions. Nous nous sommes immergées dans le monde des Barbares, leurs valeurs, leur mode d'être et d'agir, leurs lois, leur système social, économique et politique, et nous avons aussi réfléchi à la perception qu'en avaient les Romains lettrés et qu'ils ont transmise dans leurs écrits. Nous avons également pris connaissance des différents courants de recherches médiévistes et de leurs méthodologies ainsi que de leurs terminologies et postulats. Nous avons donc été entraînées dans un travail qui allait bien au-delà de la pure traduction, travail dont nous ne pouvions faire l'économie,

en raison même de la nature du texte qui est un ouvrage de spécialiste et non de fiction. La traduction d'un tel ouvrage requérait une haute précision. Il est également intéressant de remarquer que l'auteur lui-même a souvent modifié son texte original au cours de notre travail de traduction, procédant à des modifications syntaxiques voire terminologiques que lui inspirait notre traduction. La traduction, pour être fidèle et proche de l'original, n'en a pas moins été un grand travail d'écriture, de réécriture, de création littéraire et scientifique à la fois.

Cette traduction, au cours de laquelle nous avons tant appris dans un domaine qui n'est pas strictement celui de nos investigations habituelles de traductrices littéraires, est à présent considérée par l'auteur comme une traduction de référence qu'il a mise à la disposition du traducteur italien et d'autres traducteurs. Peut-être faut-il comprendre par là que nous avons frayé un chemin, établi une base terminologique en français qui peut aider les traducteurs d'autres langues, lesquels devraient se référer non seulement à l'ouvrage original mais aussi à cette première traduction. Nous laissons la voie ouverte à de plus amples réflexions théoriques sur ce procédé dans des articles ou travaux à venir.

ATELIER DE THAÏ

animé par Jean-Michel Déprats et Rachod Satrawut

Les ateliers de traduction en Arles – moment d'échange, de dialogue et de rencontre le plus passionnant des Assises à mes yeux – s'organisent pour la plupart autour des problèmes de traduction d'un texte écrit dans l'une des grandes langues européennes. Mais parfois ATLAS prend l'initiative de proposer des ateliers plus exotiques de langues rares ou très éloignées dans le temps ou dans l'espace. Un de mes meilleurs souvenirs est un atelier d'égyptien où nous fûmes nombreux à découvrir avec émerveillement quelques-uns des mystères des hiéroglyphes. C'est dans cet esprit d'initiation et de découverte que j'ai animé avec Rachod Satrawut, doctorant de philosophie et mon professeur de thaï, l'atelier du dimanche 11 novembre. Le texte choisi était extrait de *Plusieurs vies* (หลายชีวิต) de Kukrit Pramoj (1911-1995), homme politique majeur du milieu du XX^e siècle (il fut président du Parlement et Premier Ministre) et écrivain fécond (plus de vingt livres) dont l'œuvre, nourrie de bouddhisme, est alimentée par une réflexion morale fondée sur les notions de *karma* et d'impermanence. Le passage raconte l'émerveillement d'un jeune garçon assistant pour la première fois à une représentation théâtrale. Il me plaît de penser que Shakespeare peut-être découvrit adolescent sa vocation théâtrale en voyant dans le bourg de Stratford une troupe de comédiens en tournée en province.

La première partie de cet atelier destiné donc à tous les néophytes curieux fut consacrée à une présentation sommaire de la langue thaïe, langue qui appartient au groupe sino-tibétain. Le thaï – ou siamois – s'écrit avec un alphabet dérivé de l'alphabet khmer, lui-même inspiré des langues de l'Inde : sanskrit et pali. Cet alphabet a été adapté à la phonologie de la langue thaïe au XIII^e siècle sous le règne du roi Rama Khamhaeng. Il comporte quarante-quatre consonnes (beaucoup de graphèmes – sept pour le son “t” ou “th” – traduisent donc le même phonème consonantique et n'existent que pour des raisons d'orthographe et de

transcription des mots d'origine sanskrite) et trente-deux voyelles (distinction entre voyelles longues et voyelles brèves, diphthongues, voyelles composées). Le thaï, comme la plupart des langues asiatiques est une langue à *tons* (il y a en thaï cinq tons : le ton moyen ou neutre, le ton bas ou grave, le ton montant, le ton aigu et le ton descendant). Seul le ton permet de distinguer le sens de mots homophones extrêmement nombreux en siamois. Ainsi la phrase “ไม้ไหม้ไหม้ไหม้ไหม้ไหม้”, qui signifie : “Le bois vert ne brûle pas, n'est-ce pas ?” fait entendre cinq fois le même phonème : le son “maïlle”, avec un accent d'abord aigu, puis grave, puis descendant, puis descendant, puis montant. La phrase dont le sens est : “Qui veut vendre des œufs de poule ?”, qui s'écrit “ใคร ใครขายไข่ไก่”, se prononce kraïkraïkraïkraïkraï (syllabe 1 : ton neutre, syllabe 2 : ton descendant, syllabe 3 : ton montant, syllabe 4 : ton grave, syllabe 5 : ton grave). Le thaï ne sépare pas les mots au sein de la phrase et ne connaît pas la variante majuscule/minuscule. Grammaticalement, les mots sont invariables. Seule la place dans la phrase assigne une fonction grammaticale précise (verbe, nom, adjectif, adverbe...) à un élément donné. Pas de conjugaison, pas de genre et de nombre.

Tous ces phénomènes linguistiques, caractéristiques des langues dites “isolantes” se retrouvaient dans le texte retenu, ainsi que d'autres phénomènes particuliers au thaï, notamment les classificateurs (accompagnant le pronom démonstratif ou l'expression du nombre) et les séries verbales. Comme son nom l'indique, le classificateur indique la classe à laquelle appartient la personne, l'animal ou l'objet auquel le mot appartient. Ainsi : “J'ai deux filles” se dit : “*Mii louksaw soong khon*”, littéralement “J'ai filles deux personnes”. La série verbale tente de donner de manière successive continue tous les détails d'une action. On trouvait dans le texte la série : “Il marche entre va s'assied mange du riz.” (“*Khaw doen khaw pay nang kin kbaaw*”) que l'on ne traduit que par un synthétique : “Il y entre pour manger” (“manger” en thaï se dit toujours “manger du riz”).

L'œuvre de Kukrit Pramoj (คึกฤทธิ์ ปราโมช) intitulée *Plusieurs vies* est inspirée du *Pont de San Luis Rey* de Thornton Wilder et construite sur le même modèle : une série de récits de vie, un naufrage jouant un rôle similaire à l'effondrement du pont dans l'œuvre de Thornton Wilder. La mort simultanée transforme plusieurs vies en destinées. En retraçant, depuis l'enfance jusqu'au naufrage final onze de ces destinées, Kukrit Pramoj tente de répondre à cette interrogation foncièrement bouddhique. Le récit 5 s'intitule *Phon, le premier rôle* et le jeune Phon s'y enthousiasme des pouvoirs du théâtre : sa capacité à réunir des individus épars en une communauté rassemblée éprouvant les mêmes émotions en même temps, sa capacité à concentrer mille faits

divers dans le temps et dans l'espace. "L'intrigue et les événements qui auraient dû se déployer sur une durée plus longue étaient concentrés en un temps très court. Les distances incalculables de milliers de kilomètres qui séparaient le palais royal de la forêt, la forêt de villes diverses... étaient réduites à rien et on pouvait les parcourir sans peine en trois ou quatre tours de scène, juste le temps d'écouter une musique évoquant le voyage." Ce texte était aussi l'occasion de donner quelques informations sur le royaume d'Ayutthaya (XIV^e-XV^e), deuxième capitale de la Thaïlande après Sukhothai (XII^e-XIV^e), sur Bangkok (littéralement "lieu des oliviers"), la capitale actuelle, que les Thaïlandais appellent Khrung Thep (Cité des Anges) mais dont le nom officiel, interminable, signifie Cité des Anges, Ecrin des gemmes divines, Grand Royaume prééminent, Délicieuse Capitale du Royaume aux neuf pierres nobles, siège suprême et Palais magnifique, Refuge des dieux et séjour des esprits réincarnés. Rachod Satrawut s'attacha à souligner dans le texte tout ce qui se référait au bouddhisme. Ainsi dans le premier paragraphe l'expression "perdre le voyage de la vie" renvoie au Samsara (la transmigration), au cercle des existences et réincarnations successives lié au karma. La dernière phrase du texte rappelle que dans le bouddhisme théravada ou bouddhisme du Petit Véhicule, la loi du karma peut être infléchie ou modifiée par la volonté individuelle. Naturellement, nous n'eûmes pas assez de temps pour parler de tout ce dont nous voulions parler mais, comme l'écrit Anne-Marie Tatis-Botton dans le numéro 34 de *Translittérature*, "les plus doués, à la fin de l'atelier, avaient pris quelques repères dans la forêt du texte [...] le grimoire avait livré un petit coin de son mystère". Rachod Satrawut et moi-même fûmes en tout cas heureux de tenter de faire comprendre et partager à notre auditoire notre passion pour la langue thaïe, ce pays et cette culture.

LA SITUATION DU TRADUCTEUR EN EUROPE

Table ronde animée par Oliver Mannoni, avec Martin de Haan, Holger Fock, Alena Lhotova, Ros Schwartz, Anna Casassas

OLIVIER MANNONI

Je vous remercie d'être venus très nombreux pour cette table ronde, qui aura une tonalité internationale cette année puisque notre association accueille, juste après les Assises, la réunion annuelle du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires, soit cette année vingt-trois membres d'associations européennes. Il nous a paru totalement impossible de ne pas profiter de cette occasion pour parler de la situation de nos confrères et éventuellement la comparer avec la nôtre.

Avant de commencer, j'ai deux mots un peu personnels à adresser. Il y a quinze jours, nous avons perdu un ami qui était là avec nous il y a deux ans, Boris Hoffman. C'était un homme absolument merveilleux, un amoureux du livre, un amoureux des langues. Il aimait bien l'humour noir. Il était né russe, il a vécu en France, il a filé à l'anglaise un matin, sans prévenir personne. J'espère qu'il nous écoute et qu'il rigolera, comme d'habitude, de ce mauvais jeu de mots. En tout cas, je voulais lui donner le bonjour des traducteurs.

Nous allons parler maintenant, de manière un peu moins grave, de la situation des traducteurs en Europe. Pourquoi en parler ? L'idée nous est venue parce qu'en France, des subventions sont données pour traduire des livres français vers l'étranger et qu'un certain nombre d'entre nous participent en tant qu'experts en traduction à ces commissions. Or nous avons tous pu constater que l'échelle des rémunérations, la nature des contrats, la présence du traducteur dans les différents pays européens ou proches de l'Europe, varient dans des conditions absolument inraisemblables, y compris dans des pays voisins ou limitrophes.

La table ronde que nous avons organisée ne se veut pas une réunion syndicale, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de dénoncer un certain nombre de disparités, etc., mais de broser un tableau aussi fidèle que possible aussi bien de la manière dont vivent ou

survivent les traducteurs en Europe à l'heure actuelle que des combats qu'ils ont pu mener pour que les choses s'arrangent, et puis aussi et surtout de leur position, c'est-à-dire de leur statut dans l'édition, du rôle qu'on leur reconnaît, du rôle qu'ils s'attribuent ou qu'ils arrachent parfois, des évolutions qu'ils ont pu connaître dans les années précédentes, qu'elles soient négatives ou positives, des risques qui les attendent mais que court aussi le monde de l'édition et du livre dans les décennies qui viennent.

Pour en parler, je vais présenter la table de gauche à droite, sans aucune allusion politique. La dernière réunion de ce type à laquelle j'ai participé se passait à Cologne et le modérateur avait eu le malheur de mettre d'un côté les anciens pays de l'Est (c'était, je crois, en 1991-1992) et de l'autre côté les États-Unis, la Hollande, etc. Il avait voulu expliquer avec beaucoup d'humour qu'il avait mis d'un côté l'Est de l'Europe libérée et de l'autre côté l'Ouest, et notre camarade tchèque qui, lui, n'avait pas beaucoup d'humour, lui a littéralement volé dans les plumes !

Donc, de gauche à droite et sans aucune connotation politique : Martin de Haan, qui est néerlandais mais qui vit en France depuis 2004 et qui traduit du français des auteurs compliqués : Michel Houellebecq, Jean Echenoz, Régis Jauffret, Milan Kundera...

A côté de Martin, Alena Lhotova, qui est née à Prague, a étudié la philologie romane à l'université de Prague et traduit vers le tchèque de la littérature francophone et hispanophone ; elle est vice-présidente de l'Association des traducteurs tchèques (association qui œuvre notamment à défendre les traducteurs littéraires) et participe, elle aussi, à plusieurs commissions consultatives en matière de droits d'auteurs. Elle représente la République tchèque au Conseil européen des associations de traducteurs littéraires. Elle a publié une cinquantaine de livres et traduit Baudrillard, Badinter ou Le Goff...

Ros Schwartz, à ma gauche, est traductrice depuis vingt-sept ans. Elle traduit, entre autres, Andrée Chedid, Sébastien Japrisot, Catherine Clément, Malika Oufkir, etc., et elle préside le Conseil européen des associations de traducteurs littéraires. Elle est également présidente du comité directeur du British Center de traduction littéraire et a publié un certain nombre d'articles.

Anna Casassas, à ma droite, représente la Catalogne. Elle est traductrice du français et de l'italien vers le catalan. Elle traduit Claudio Magris, Daniel Pennac, Marguerite Duras et quelques autres inconnus comme Honoré de Balzac ou Victor Hugo. Sa caractéristique est d'être traductrice à plein temps, ce qui est très peu fréquent en Catalogne. Elle nous expliquera pourquoi tout à l'heure.

Enfin Holger Fock est le représentant de l'Allemagne au CEATL, traducteur, entre autres, de François Bon, Patrick Deville,

Andreï Makine, Pierre Michon, Antoine Volodine, Cécile Wajsbrot, etc. Il a fait des études de théâtre, de lettres et de philosophie, une thèse de doctorat sur Antonin Artaud, et vit près de Heidelberg avec son épouse qui est, elle aussi, traductrice.

Holger a réalisé, avec Alena et Martin, une enquête fleuve qui dure depuis plusieurs mois sur le travail de traducteur littéraire en Europe. C'est une enquête gigantesque, qui sera présentée demain après-midi dans le cadre de la session annuelle du Conseil européen, et nous lui avons simplement demandé de nous présenter un résumé très succinct qui servira de base et d'introduction à cette réunion.

HOLGER FOCK

Ce que je vous présente ici, très brièvement, ce sont quelques résultats de notre enquête, peut-être les résultats majeurs. Cette enquête essaie de préciser toutes les conditions contractuelles et les conditions de vie des traducteurs dans nos pays. Mais il est assez difficile d'obtenir toutes les informations nécessaires. Certaines informations sont assez vagues, certaines données plutôt imprécises, parfois même inexistantes, parce que finalement on s'est rendu compte qu'il ne suffisait pas d'envoyer une sorte de questionnaire où les membres pouvaient faire des petites croix ou répondre par oui ou non, étant donné que les différences entre les pays sont si grandes qu'il faut toujours préciser les points, ce qui veut dire téléphoner ou envoyer des e-mails, et c'est très difficile.

C'est un travail en cours, mais on a quand même des résultats qu'on peut présenter, et je vais commencer avec quelques données de base.

Tout d'abord, il y a de grandes différences en Europe en ce qui concerne le statut du traducteur littéraire. Dans près de la moitié de nos pays, le traducteur littéraire est considéré dans un sens assez étroit comme un traducteur des belles lettres et des sciences humaines (dans la mesure où elles peuvent avoir une qualité littéraire, comme par exemple chez Freud). Pour ces pays-là, un traducteur de littérature de gare n'est pas un "traducteur littéraire". Par contre, dans l'autre moitié des pays, par exemple en Allemagne et aussi en France, chaque traducteur d'une œuvre qui génère des droits d'auteur est qualifié de traducteur littéraire. Là déjà, les problèmes commencent.

Par ailleurs, dans chaque pays, les traducteurs ne sont pas tous membres d'une association de traducteurs littéraires. C'est en Allemagne que l'on compte le plus de membres de l'association, mais on soupçonne, d'après nos recherches sur les noms dans les catalogues des maisons d'édition, qu'il y a presque deux fois plus de traducteurs actifs dans le pays. Actif, cela veut dire pour

nous, en Allemagne, qui publie régulièrement au moins un livre tous les deux ans.

On voit ainsi qu'il y a des différences assez grandes entre le nombre des membres et le nombre estimé des traducteurs dans le pays en République tchèque, aux Pays-Bas et en Slovaquie. Cela peut être aussi lié au problème déjà énoncé : aux Pays-Bas, par exemple, le traducteur littéraire ne traduit que de la littérature au sens étroit, c'est-à-dire des belles lettres.

Si on passe au pourcentage de traductions parmi les nouveautés publiées chaque année, on constate qu'en Grande-Bretagne, on a un nombre très faible de traductions (3 %), tandis qu'en Tchéquie la proportion est de presque 75 %. On retrouve les mêmes proportions en Grèce, en Norvège, en Suède. On voit très bien que, dans ces pays-là, la part de la traduction dans le marché du livre est importante, alors que dans les pays plus grands, comme l'Allemagne ou la Grande-Bretagne, les chiffres sont assez faibles.

Examinons maintenant la rémunération de base. Il s'agit soit d'un forfait, soit d'un à-valoir, toujours payé en fonction d'une quantité. Cela peut être une quantité de signes numériques, une quantité de pages de manuscrit ou de folios. Vous voyez que, dans presque chaque pays, on a un mode de calcul différent. Mais pour comparer, nous avons fait un calcul en prenant comme échelle commune la page à 1 800 signes, espaces inclus. Nous avons fait un tableau avec nos vingt-quatre pays et associations. On voit que la France est très haut dans ce que l'on peut obtenir comme rémunération par page, mais que le minimum n'est pas aussi haut que par exemple en Norvège, en Irlande ou dans quelques autres pays. Sur une échelle orientée vers le maximum, les pays nordiques sont presque toujours dans les premiers rangs. On a quelques surprises, avec par exemple les Pays-Bas, parce que dans les pays nordiques et les Pays-Bas une grande partie des revenus ne vient pas de la rémunération de base, mais des bourses ou des systèmes de droits d'auteurs, des prêts publics ou d'autre chose.

On voit aussi que les pays de l'Est sont plutôt tout en bas. C'est encore plus visible dans la hiérarchie des montants minimums. Là, ce n'est plus la France qui est en tête, mais la Norvège, l'Irlande, puis d'autres pays plutôt nordiques. L'Allemagne est déjà à la douzième place. La France se situe au milieu, mais pour les tarifs les plus élevés, c'est la France qui est en tête.

Pour les douze pays les moins payés, on a le Danemark et la Finlande, qui profitent aussi des systèmes de bourses qui leur assurent une grande partie de leurs revenus. Mais vous avez aussi par exemple l'Italie, qui est une sorte de trou noir de la traduction en Europe. Il y a de grandes différences en Italie, mais les conditions sont celles d'un marché totalement libre, parce

qu'il n'y a jamais eu de lois très concrètes. Cela s'améliore parfois, mais c'est très difficile pour nos confrères italiens.

Je vais passer directement à une comparaison des revenus. Je dois d'abord expliquer ce que l'on entend par revenu, parce qu'on confond toujours bénéfice, revenu brut, revenu net, etc. Nous avons fait pour tous les pays le même schéma, c'est-à-dire ce que nous gagnons, soit par une rémunération à la page, qui est la base de tout, soit par des bourses, soit par des pourcentages, minimum 0,5 %, maximum 3 %, mais à amortir avec l'à-valoir. Il n'y a aucun pays où les pourcentages donnent plus de 5 % des revenus, mais il y a des pays où les bourses, les revenus venant des prêts publics, etc., ont une grande importance. Si on met tout cela dans ce que l'on appelle les bénéfices ou les recettes, il faut en déduire bien sûr tous les frais professionnels, c'est-à-dire tout ce qui concerne le bureau, l'ordinateur, les livres, les voyages, etc.

Nous avons fait là une sorte de calcul avec en moyenne une diminution entre 15 % et 25 % pour les frais professionnels. Il y a des pays où c'est très différent, il y a même deux ou trois pays où les traducteurs et les artistes en général sont exemptés d'impôts, mais il y a quand même toujours les frais.

Après avoir déduit les frais professionnels, on arrive au revenu brut, c'est-à-dire le revenu sur lequel on devrait normalement payer des impôts, des assurances ou la sécurité sociale. Il y a aussi deux ou trois pays où les cotisations pour la sécurité sociale ou les assurances sont prises directement à partir des recettes et pas à partir du revenu net.

Si on fait le calcul de tout cela, on arrive finalement à une possibilité de comparer les revenus, sauf que c'est seulement dans une minorité de nos pays membres qu'il y a des traducteurs à plein temps, c'est-à-dire des traducteurs professionnels dans le sens où vous les connaissez en France et nous aussi en Allemagne.

Pour avoir la possibilité de comparer vraiment ce que l'on peut gagner avec la traduction littéraire en Europe, on a créé pour les pays où cela n'existe pas, ou seulement très peu, un traducteur fictif et on a demandé à tous les pays, d'après leur appréciation, quelle serait la moyenne des pages, des signes ou des folios qu'un traducteur peut traduire par an. Là aussi, on a des différences assez grandes.

On n'a pas une vraie enquête sur ces chiffres-là, mais les Norvégiens ont réalisé il y a quelques années une enquête auprès de leurs membres. Ils sont arrivés à une moyenne très raisonnable, à mon avis, de 1 056 pages de manuscrit à 1 800 signes par an. Les Hollandais, par exemple, disent qu'ils n'arrivent jamais à un tel chiffre, parce que ce sont exclusivement des traducteurs des

belles lettres, c'est plus difficile, ils sont plus lents. Mais il y a aussi, par exemple, les Espagnols, les Catalans, qui nous ont dit qu'ils faisaient au moins 2 000 à 2 500 pages par an. Il existe des différences culturelles entre ce qui est qualifié de traduction, mais on a gardé tous ces nombres de pages pour faire le calcul. Pour les pays qui ne nous ont pas donné de chiffres, nous avons pris ce que les Norvégiens avaient mis.

On arrive, à partir de cela, à des revenus que l'on peut comparer. Le pays le mieux placé est l'Irlande, parce que tous les artistes en Irlande sont exemptés d'impôts, y compris les traducteurs littéraires. C'est la raison pour laquelle il y a beaucoup d'artistes et de musiciens qui se sont installés en Irlande. A la fin de ce tableau, on voit très bien que c'est la Lituanie, la Slovaquie, la Tchéquie, les pays de l'Est, mais on voit aussi qu'après les revenus classés par le minimum, c'est l'Italie qui est très en bas, la Grèce aussi, le Portugal également. Cela veut dire qu'il reste des choses à faire en Europe. Dans tous les pays, on va le voir, la situation n'est pas bonne. Mais il faut voir que les conditions de vie sont aussi très différentes selon les pays. C'est pourquoi nous avons fait une comparaison avec les revenus bruts dans le secteur industriel et les services et une comparaison des revenus moyens nets avec ce que l'on appelle en Europe le produit brut par personne exprimé en marge de pouvoir d'achat. Là, on constate que la situation est toute autre. On s'aperçoit par exemple qu'en Irlande on pourrait gagner, si on travaillait à plein temps, presque la même chose qu'un employé, de même pour la Grande-Bretagne ou la Croatie. Alors qu'en Italie ou en Tchéquie, la situation est assez difficile. On peut gagner au maximum un quart ou un tiers du revenu moyen d'un employé.

Il y a là aussi de grandes divergences, mais totalement différentes des divergences de la rémunération de base.

OLIVIER MANNONI

Merci beaucoup, Holger. Nous allons maintenant essayer de donner un peu de chair à tous ces chiffres, avec des exemples concrets.

La composition de cette table ronde n'est évidemment pas due au hasard, nous avons cherché à représenter autant que possible la diversité des situations. La première question que je voudrais poser à nos invités est assez simple : Est-ce que vous vivez de votre métier et comment en vivez-vous, pas seulement du point de vue financier, mais au sens de votre statut en tant que traducteurs littéraires ? Que signifie être traducteur littéraire, est-ce que vous êtes reconnus aussi bien socialement que dans votre métier et dans le milieu où vous évoluez, c'est-à-dire en principe l'édition ?

ROS SCHWARTZ

Tout d'abord, je voulais vous remercier de m'avoir invitée et dire que c'est un grand plaisir d'être ici parmi vous. Je dois m'excuser de représenter un pays qui traduit si peu. Il y a des raisons pour cela et je pourrai vous en parler tout à l'heure. En fait, 3 % des livres publiés en Angleterre sont des traductions, tous genres confondus. Cela veut dire qu'il y a beaucoup de traducteurs et pas assez de travail. Il y a peut-être deux ou trois traducteurs qui vivent de la traduction littéraire en Angleterre. Quand je dis traduction littéraire, cela veut dire traduction de livres publiés. Pour être membre de la Société des auteurs dont nous faisons partie, le critère est d'avoir un certain nombre d'ouvrages publiés et cela peut être aussi des articles en nombre conséquent. Donc, il y a deux ou trois personnes qui vivent de cela. Cela veut dire que la plupart des traducteurs littéraires ont un autre métier : professeur, correcteur, traduction commerciale, mais très peu de gens peuvent vivre de la traduction. Il n'y a pas assez de travail. Ceux qui sont vraiment établis ont toujours du travail, mais il y a beaucoup de traducteurs qui font une traduction, deux traductions, et puis on ne parle plus d'eux. C'est assez grave pour les jeunes. On trouve que la profession vieillit en Angleterre. C'est vraiment très dommage.

OLIVIER MANNONI

Martin, qu'en est-il de la situation aux Pays-Bas ?

MARTIN DE HAAN

Aux Pays-Bas, c'est tout à fait le contraire, mais c'est une loi sociologique. Il y a un sociologue connu qui a fait des recherches sur le rapport entre l'importance d'une langue et le nombre de traductions. Donc, c'est assez normal qu'en anglais il y ait tellement peu de traductions. Chez nous, le pourcentage est d'à peu près 30 %. 30 % de tous les livres sont des traductions, et pour les belles lettres c'est même 70 %. Cela veut dire aussi qu'il y a bon nombre de traducteurs qui vivent de cela, et je pense que c'est surtout possible à cause de l'existence du fonds littéraire qui donne des bourses aux traducteurs et aux écrivains. Mais ce système est destiné à un relativement petit groupe de traducteurs qui sont concentrés vraiment sur les belles lettres de haute qualité et il y a donc une forte séparation entre les traducteurs subventionnés et les autres.

OLIVIER MANNONI

Séparation qui dépend de la qualité des livres qu'ils traduisent ou d'autres facteurs ?

MARTIN DE HAAN

Oui, bien sûr, mais aussi du type de livres. A mon avis, c'est un grand problème, parce que par exemple les essais d'histoire ne sont pas subventionnés. Cela veut dire que les traducteurs professionnels de grande qualité ne traduisent pas ce genre de livres parce qu'ils ne peuvent pas en vivre.

OLIVIER MANNONI

C'est un système de subventions qui est exclusivement alimenté par l'Etat ou bien vous avez des fondations, des choses de ce genre ?

MARTIN DE HAAN

On a une fondation créée par l'Etat, qui reçoit l'argent.

OLIVIER MANNONI

Donc, c'est de l'argent public ?

MARTIN DE HAAN

Oui. En ce moment, nous sommes en train de préparer un manifeste à présenter aux politiques hollandais sur cette séparation entre les deux types de traducteurs. C'est important, parce que je pense qu'il serait bien d'avoir des subventions pour les livres de non-fiction ; aujourd'hui les bons traducteurs choisissent le littéraire et les autres doivent se débrouiller.

OLIVIER MANNONI

Holger, je crois que le problème se pose aussi un peu en Allemagne, cette scission entre traducteurs dits de belles lettres, en tout cas d'ouvrages de haut niveau, et traducteurs d'ouvrages grand public ou pratiques ?

HOLGER FOCK

Cette différence n'existe pas au niveau institutionnel. Il y a des intérêts divergents dans notre association, mais c'est un autre thème. Pour revenir sur la situation du traducteur, en Allemagne les traducteurs vont très mal, finalement. Je vais citer simplement deux ou trois chiffres. Il y a vingt-cinq ans, un traducteur gagnait en moyenne, pour la rémunération de base, 14 euros, et aujourd'hui on arrive à une moyenne de 18 euros. En même temps, les revenus moyens ont augmenté de 300 %, les prix des livres ont augmenté de 2500 %. Cela veut dire qu'on va de plus en plus mal. Chez nous, un traducteur travaillant à plein temps travaille en effet entre cinquante et soixante heures par semaine, ou même plus, pour avoir un revenu à peu près équivalent au chômage ou à l'aide sociale. On est arrivé au début du siècle à une situation

insoutenable et on se bagarre pour l'application d'une nouvelle loi sur les droits d'auteurs, mais c'est très difficile.

OLIVIER MANNONI

Les Allemands ne sont pas les seuls à avoir ce type de problème, c'est un phénomène européen. Nous travaillons en ce moment en France sur des statistiques à peu près équivalentes et nous avons à peu près les mêmes problèmes, c'est-à-dire que sur les dix dernières années nos revenus sont plus ou moins stagnants, pour une inflation qui est rampante mais bien réelle. Nous avons perdu des avantages fiscaux importants il y a quelques années aussi (on était loin d'être en Irlande, mais on avait un petit abattement qui nous permettait de nous en tirer un peu mieux). Nos derniers calculs indiquent une baisse d'à peu près un quart de nos revenus moyens, pour des gens qui pratiquent cette profession à temps plein, c'est-à-dire au moins effectivement cinquante ou soixante heures par semaine, au cours des dix dernières années. Nous allons donc, nous aussi, nous engager dans une campagne qui ne sera pas juridique, mais institutionnelle, dans les mois qui viennent.

Pourtant, avec les chiffres que vous avez donnés (et les éditeurs ne manquent jamais une occasion de nous le rappeler), nous faisons encore figure de privilégiés en Europe. Je crois, Alena, que la situation en République tchèque mérite de ce point de vue d'être décrite.

ALENA LHOTOVA

Oui. Vous avez bien vu que nous sommes tout à fait à la fin du train européen. Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé il y a quinze jours à Prague. Je suis dans un café avec une collègue, excellente traductrice, et on rencontre un éditeur. On parle et il dit, en montrant ma collègue : "Ça, c'est une traductrice idéale. Elle a un mari qui la nourrit, elle traduit bien, elle ne rouspète pas quand je lui présente mon contrat, elle le signe sans le lire." C'est le comportement de tous les éditeurs chez nous. Nous sommes dans une situation qui n'a pas changé depuis près de quatorze ans. Ma collègue Helena Beguivinová, qui est là, peut vous le confirmer. Pourtant, depuis cette époque, le produit national brut a triplé, le salaire moyen a presque triplé aussi, le coût de la vie augmente parallèlement et notre rémunération reste pratiquement la même : nous avons au maximum 10 % de plus qu'il y a treize ans.

Pourtant, notre association s'est rendu compte, depuis sept ans, qu'il fallait parer à cette évolution défavorable et fait tout son possible pour améliorer la situation des traducteurs, mais nous sommes vraiment coincés dans le système, car nous sommes

considérés comme professions libérales, entrepreneurs, et notre situation empire.

Paradoxalement, il faut dire que notre situation était bien meilleure avant la chute du communisme en 1989 !

Les contrats étaient unifiés, juridiquement corrects. Nous avions une imposition idéale, 1 % sur le revenu ; maintenant nous en sommes à 15 % ou 20 %. Mais il faut dire que, si le côté financier était bon, le côté moral était bien pire. Il y avait des traducteurs de grande qualité qui ne pouvaient pas publier sous leur vrai nom. En 1990, au moment où notre association a vu le jour, son premier acte a été d'éditer une brochure avec toutes les œuvres qui avaient été publiées sous de faux noms.

OLIVIER MANNONI

Voilà donc pour la République tchèque. En Catalogne, vous nous avez dit tout à l'heure que vous étiez très peu nombreux, et pourtant, à l'aune de la règle sociologique que nous donnait Martin tout à l'heure, si l'on considère que le catalan n'est tout de même pas une langue impérialiste, il devrait y avoir beaucoup de traducteurs.

ANNA CASASSAS

Ce qui se passe en Catalogne, c'est que d'un côté, à cause du fait justement que nous n'avons pas d'Etat, la langue est quelque chose de très important, les écrivains et les traducteurs ont un certain prestige social en tant que défenseurs de la langue, mais qui ne correspond pas du tout au traitement du travail. Au niveau des conditions de travail, c'est un peu la jungle, chacun fait ce qu'il peut pour survivre. Nous sommes peu à vivre de cela, non seulement à cause des tarifs – je suis un peu réconfortée par ce qu'a dit notre collègue allemand – mais aussi parce qu'on a beaucoup de mal pour se payer la sécurité sociale. Au moment de l'enquête, il y avait quelque chose qui n'était pas clair : les impôts, c'est une chose, la sécurité sociale en est une autre. Pour avoir la sécurité sociale, être payée quand je suis malade et avoir une retraite, il faudrait que je paye toute seule exactement la même somme qu'un électricien, par exemple, qui est quand même assez bien payé (vous savez tous combien coûte un électricien quand il vient chez vous !). Je paierais la même chose que lui, donc je ne peux pas me payer la sécurité sociale. Si je suis malade, je ne suis pas payée. C'est à cause de cela que presque tous les traducteurs ont un autre travail qui leur assure un minimum de salaire et surtout la retraite, etc. Presque tous sont professeurs. Les revenus sont très bas, ce qui fait que tout le monde mélange un peu les traductions. On est très peu à pouvoir faire seulement de la traduction littéraire. Il y a

dix ans, je pouvais, avec ce que je gagnais, vivre modestement, mais vivre. Maintenant, heureusement que nous sommes deux à avoir un salaire à la maison, parce que je ne pourrais pas du tout vivre toute seule avec ce que je gagne. C'est triste.

Il n'y a pas de revenu minimal. Chacun se débrouille. A un moment donné, il peut y avoir un livre qui va être bien payé, puis un autre qui sera sous-payé de façon ignoble.

OLIVIER MANNONI

Pour donner une idée précise, quelle est la moyenne de vos rémunérations au feuillet ou à la page ?

ANNA CASASSAS

Chez nous, la page n'est pas de 1 800 mais de 2 200 signes. En plus, il y a quelques années, c'était la page. Maintenant, beaucoup de maisons d'édition exigent que ce soit au nombre de signes et non plus à la page. J'ai fait une enquête auprès de mes collègues avant la Foire de Francfort où nous étions invités et il y avait des gens qui étaient payés moins de 8 euros. C'est pour cela que j'ai utilisé le mot ignoble, parce qu'on arrive vraiment à des sommes ridicules. Les éditeurs ne font pas tellement la différence entre ce que vous appelez belles lettres et non-fiction. Pourtant, on ne peut pas travailler au même rythme, mais on le doit.

OLIVIER MANNONI

Nous abordons là la deuxième partie du tableau de la situation : pauvres mais glorieux. Est-ce que vous avez une place dans l'édition, est-ce qu'on vous reconnaît ? Vous disiez que vous étiez quand même reconnus comme des artistes ?

ANNA CASASSAS

C'est un peu aussi à la tête du client. Mais c'est vrai que, dans la société, si tu dis que tu es traducteur, tu as un certain prestige, à cause de la situation de notre langue. Un éditeur peut dire : "C'est un grand traducteur", mais cela ne veut pas dire que ça va se refléter dans son contrat. Ils sont fiers de te présenter, mais ils ne te payent pas en conséquence.

OLIVIER MANNONI

Quelles sont vos relations avec les éditeurs ? Sont-elles d'ordre purement contractuel, c'est-à-dire qu'on se contente de vous commander du travail, ou est-ce qu'un certain nombre de traducteurs catalans travaillent dans les maisons d'édition, participent au choix des livres, à leur promotion, à leur présentation ?

ANNA CASASSAS

Cela dépend beaucoup des maisons d'édition. Chez nous, à la différence de ce qu'a expliqué notre collègue anglaise, les petites maisons d'édition survivent et ce sont elles qui travaillent le mieux, elles aussi qui publient les auteurs les plus intéressants. Dans le cadre des petites maisons d'édition, oui, le traducteur est quelqu'un. Il y a une relation plus humaine qui fait que l'on peut proposer des livres ou être écouté. En revanche, participer à la promotion du livre, c'est assez rare. Si un auteur vient, on va t'inviter. Mais dans les grands groupes, non, cela n'existe pas. Tu es vraiment comme la femme de ménage !

OLIVIER MANNONI

Et vous, Ros, en Angleterre où vous êtes si peu nombreux, est-ce que vous êtes la cerise sur le gâteau, on vous traite bien, vous êtes considérés dans les maisons d'édition ?

ROS SCHWARTZ

Cela dépend énormément des maisons. Nous, les traducteurs, militons vraiment pour apporter des livres aux éditeurs, parce qu'il faut dire qu'il y a très peu d'éditeurs qui lisent une langue étrangère, et je pense que c'est en partie de là que vient le fait qu'on publie très peu de traductions. Dans l'association des traducteurs, nous organisons des ateliers pour apprendre aux traducteurs comment présenter un livre aux éditeurs, pour vraiment attirer leur attention. C'est un travail de formation important.

Certains éditeurs nous considèrent réellement comme des partenaires, nous consultent, nous demandent aussi d'écrire des expertises, parce que quand un livre étranger leur arrive sur le bureau, ils ne savent pas qu'en faire.

OLIVIER MANNONI

Et vous êtes payés pour cela ?

ROS SCHWARTZ

On se bat pour être mieux payés pour cela. Ça ne reflète absolument pas les heures de travail, mais au moins on exige une rémunération minimale. Mais on ne fait pas ça pour gagner sa vie.

Je voudrais préciser aussi que les éditeurs anglais travaillent beaucoup avec les maisons américaines. Cela veut dire que lorsque les droits de traduction en anglais d'un livre sont achetés, c'est souvent un partenariat entre une maison britannique et une maison américaine. Aux Etats-Unis, ils ont cette expression horrible : *work for hire*. Cela veut dire que l'on considère la traduction comme du travail que l'on paye, mais on ne reconnaît pas

les droits moraux. Donc, quand on a le malheur de traduire pour une maison qui est dominée par les Américains, ils considèrent la traduction comme une espèce de matière brute et après ils en font ce qu'ils veulent. On essaie d'imposer notre contrat (où ils n'ont pas le droit de toucher à la traduction sans notre consentement, etc.), mais parfois on a un contrat avec une maison anglaise qui, après, vend la traduction à une maison américaine qui en fait autre chose. Quand on voit le livre américain, on voit que ce n'est pas du tout notre traduction. C'est un front sur lequel on se bat beaucoup pour que la situation vis-à-vis des Américains soit précisée dans le contrat.

OLIVIER MANNONI

Par quel système êtes-vous protégés ? Par le système du copyright, qui ne vous donne aucun droit moral sur vos œuvres ?

ROS SCHWARTZ

Si on signe le contrat de l'association, c'est copyright. Mais le problème est que, quand l'éditeur ne le respecte pas, on ne peut rien faire. L'existence de ce contrat nous rassure, on espère que l'éditeur va le respecter. Mais quand il ne le respecte pas, on n'a aucun droit, parce que, devant la loi, seules sont reconnues les pertes économiques. Si on dit qu'un éditeur n'a pas respecté le contrat parce qu'il n'a pas payé, on le comprend, on le reconnaît. Mais si on dit : "Cet éditeur n'a pas respecté le contrat parce qu'il a changé ma traduction sans me consulter", on ne peut pas prouver qu'on a souffert financièrement. On peut dire : "Mais ma réputation..., etc.", mais il n'y a pas de prix à cela, donc on ne peut rien faire. Tout ce que l'on peut faire, c'est de retirer son nom de la traduction.

MARTIN DE HAAN

Ce n'est pas dans les conventions internationales sur le copyright ?

OLIVIER MANNONI

Non, et c'est une des raisons pour lesquelles tous les auteurs et traducteurs en France se battent pour le droit d'auteur qui est un système qui, contrairement au copyright, nous donne un droit moral, c'est-à-dire nous permet d'intervenir à tout moment pour qu'on ne fasse pas n'importe quoi avec nos œuvres. Cela concerne évidemment en premier lieu les auteurs, mais cela concerne aussi et beaucoup les traducteurs. On a par exemple en ce moment un problème avec des éditeurs qui revendent nos traductions à d'autres éditeurs en considérant qu'ils n'ont pas à

nous demander notre avis. Nous avons consulté un avocat sur ce point : ils sont dans l'illégalité complète, grâce au droit moral. L'exemple que je donne en général aux éditeurs pour leur expliquer cela, c'est que si vous traduisez un livre sur Auschwitz et qu'ils revendent demain matin ce livre à la Taupe Noire qui va le découper en petits morceaux pour prouver que les camps n'ont jamais existé, cela sortira sous votre nom de traducteur. Nous sommes protégés contre cela et c'est un des éléments importants qui nous permettent de nous battre en France.

Alena, vous nous avez dit que la situation d'avant la levée du Rideau de fer était meilleure sur le plan financier. Sur le plan de votre position sociale aussi ?

ALENA LHOTOVA

Oui. Je ne parle pas de la qualité des livres, je ne parle pas de livres qui n'ont jamais pu paraître parce qu'ils étaient idéologiquement mauvais. Je ne parle que des conditions sociales. Aujourd'hui, la situation est vraiment presque catastrophique. L'association fait tout son possible pour lutter contre cette situation, mais on est dans un cercle vicieux parce qu'on est considérés comme auteurs. Il faut dire que notre profession de traducteurs littéraires jouit d'un certain prestige. On a moins de notoriété que les écrivains, mais il y a pas mal de traducteurs qui se sont fait un nom, qui sont bien connus dans la profession et ont une réputation prestigieuse.

Il y a six ans, je suis allée voir Jacqueline Lahana pour lui demander conseil, parce que j'avais découvert votre Code des usages et que nous n'avions pas, à l'époque, chez nous, de code des usages cosigné avec les éditeurs. Je lui ai demandé comment les Français avaient fait pour améliorer la situation. Elle m'a répondu : "Ça a été très dur, ça nous a pris dix ans ou quinze ans." Je me disais que les Français étaient peut-être un peu paresseux ! Mais il faut dire qu'au bout de six ans, nous n'en avons toujours pas parce que la fédération des éditeurs refuse absolument, elle nous répond toujours que la loi que nous avons est très bonne, même selon des juristes internationaux. Mais notre situation empire et les juristes ne veulent pas nous aider. Nous avons essayé de les persuader afin qu'ils fassent une proposition de modification de la loi, pour que nous ayons dans notre loi sur les auteurs le même article que les Allemands. Cet article nous paraît très opportun parce qu'il tient compte du rôle des associations, c'est-à-dire que les associations ont le droit de discuter de la rémunération. Dans presque tous les pays européens, la loi stipule que les auteurs ont droit à une rémunération équitable. Mais qu'est-ce qu'une rémunération équitable ? Celle qui est habituelle sur le marché et que le traducteur littéraire touche

normalement ou bien celle qui correspond à la moyenne dans le pays ? Personne ne le sait, la loi ne le dit pas. Il faut que ce soit une instance qui dise : la rémunération équitable d'un traducteur littéraire se situe à tel niveau. La loi allemande prévoit une telle disposition. Nous avons voulu avoir une modification en ce sens, mais les juristes nous ont dit : "Notre loi est excellente, il n'y a pas besoin de la changer. Il faut que vous discutiez avec les éditeurs." On retourne chez les éditeurs et les éditeurs nous disent : "Il y a un an, nous vous avons déjà dit que tout était bien régi par la loi sur le droit d'auteur." C'est comme cela qu'on tourne sans trouver d'issue et pendant ce temps nos rémunérations diminuent.

ROS SCHWARTZ

Combien de traducteurs font partie de votre association ?

ALENA LHOTOVA

Nous sommes assez nombreux, entre quatre cent cinquante et cinq cents, cela varie chaque année.

ROS SCHWARTZ

Est-ce qu'il y a beaucoup de traducteurs qui ne sont pas membres de l'association ?

ALENA LHOTOVA

Je ne sais pas, mais ce sont des traducteurs qui ne traduisent pas régulièrement. Il faut dire aussi que les traducteurs littéraires qui travaillent à plein temps sont très rares parmi les hommes, ils ne sont que quelques-uns. Autrement, les traducteurs littéraires exercent une autre profession pour pouvoir gagner leur vie.

OLIVIER MANNONI

Cela veut dire que les hommes sont moins courageux chez vous ?

ALENA LHOTOVA

Ils ne peuvent pas gagner assez d'argent, s'ils se marient.

OLIVIER MANNONI

Merci, Alena. Ce qui caractérise la totalité des situations en Europe, c'est le principe suprême du libéralisme, c'est-à-dire que nous sommes tous pratiquement, sous des statuts divers, considérés comme des professions libérales et à ce titre nous menaçons la survie des petits groupes éditoriaux que sont Bertelsmann, Penguin, Hachette ou Editis. En théorie, la toute-puissance dont

nous disposons pourrait menacer ces pauvres petites entreprises si nous commençons à nous mettre d'accord. Un exemple très concret : en France, nous avons publié jusqu'à 1991 des tarifs conseillés à nos membres, jusqu'au jour où la direction de la Concurrence et des Prix est venue nous expliquer que nous commettions une entorse intolérable au principe de la liberté des prix. Et que si le président de l'association de l'époque tenait absolument à payer plusieurs centaines de milliers d'euros sur sa fortune personnelle (il était traducteur !), il pouvait continuer, mais que, sans cela, il fallait trouver une autre méthode. Ce que nous avons fait en publiant une moyenne des tarifs relevés auprès de nos membres, qui correspondait d'ailleurs à peu près à ceux que nous conseillions.

Cela veut dire tout de même que, dans la totalité des pays européens, les pouvoirs publics nous disent en substance : "Vous êtes des professions libérales pour tout ce qui concerne les règles de liberté de la concurrence. Vous n'avez en théorie pas de droits à réclamer en plus, donc pas de convention collective, pas d'accords salariaux, etc." Je pense que ça ne va pas s'arranger dans les années qui viennent, simplement parce que c'est pour l'instant la logique de l'Europe.

Face à cela, Alena l'a très bien montré, la seule chose que nous puissions faire dans nos différents pays, c'est de nous regrouper sous forme d'associations ou de syndicats (ce qui est relativement rare) et tenter de mener des opérations de négociations ou de pressions. Alena nous a expliqué à quel point il était difficile en République tchèque d'obtenir quelque chose. La situation française, tous ceux qui sont membres de l'ATLF et lisent un peu ce qu'on leur écrit la connaissent : une situation où Jacqueline Lahana, Françoise Cartano et pas mal d'autres se sont battus pendant des décennies pour obtenir la signature d'un Code des usages avec les éditeurs. Or la dernière mouture de ce Code date de 1993.

Nous sommes engagés maintenant dans une démarche auprès des pouvoirs publics pour qu'ils prennent leurs responsabilités. Nous leur disons : voilà la situation de la traduction en France ; vous nous avez aidés, il y a dix ou quinze ans, à progresser, à obtenir qu'un certain nombre d'entre nous, pas très nombreux, puissent vivre de leur métier ; or nous sommes en train, nous aussi, comme les Allemands, comme les Catalans, etc., de nous retrouver dans une situation qui va nous ramener vingt ans en arrière, donc il est temps de faire quelque chose.

J'aimerais demander à tous nos invités, en commençant par Martin, comment fonctionnent leurs associations, pas sur le plan institutionnel, mais comment vous avez réussi à obtenir des progrès aussi bien auprès des éditeurs que des pouvoirs publics.

MARTIN DE HAAN

En fait, nous n'avons pas d'association de traducteurs en Hollande, c'est une association d'écrivains et de traducteurs littéraires au sens strict (les "belles lettres"). L'association date des années 1920, c'était surtout pour les écrivains au début. Je pense que c'est dans les années 1960-1970, quand la traduction est devenue vraiment importante en Hollande, que l'association s'est ouverte aux traducteurs. Mais cela reste dans ce domaine de la traduction littéraire au sens strict et il n'y a même pas d'association pour les autres traducteurs.

OLIVIER MANNONI

Il n'y a aucune structure de défense, c'est-à-dire que quand on traduit par exemple des livres d'histoire, aux Pays-Bas, on n'a aucune espèce de structure collective ?

MARTIN DE HAAN

Non. Ce qui chez nous marche très bien pour les traducteurs littéraires au sens strict, c'est le contrat-type rédigé dans les années 1970 et révisé régulièrement avec l'accord de l'éditeur, donc ça se passe très bien. Mais c'est juste pour la littérature. On utilise ce même contrat pour la non-fiction, mais dans ce cas-là les éditeurs peuvent faire des changements, proposer des tarifs plus bas.

OLIVIER MANNONI

Est-ce que c'est lié au fait que vous bénéficiez de subventions ? Par exemple, si les éditeurs, sur ce type de livres, ne respectaient pas les clauses des contrats-types, est-ce qu'ils risqueraient de ne plus être subventionnés ?

MARTIN DE HAAN

Non, ce ne sont pas les éditeurs qui sont subventionnés, ce sont les traducteurs qui sont subventionnés. Mais c'est une condition : pour avoir une subvention, il faut avoir ce contrat-type et un certain minimum de tarif. Donc, c'est un cercle. Quand on est dans le cercle, tout marche très bien. Quand on n'est pas dans le cercle, cela pose des problèmes.

OLIVIER MANNONI

Nous avons aussi en France un système de ce type. L'un des rares moyens de régulation que nous ayons est l'aide que le Centre national du livre apporte depuis des décennies à la traduction, avec un travail en direction de la qualité de la traduction, un travail d'aide aux traducteurs et un travail d'aide aux éditeurs, mais qui suppose le respect d'un certain nombre de clauses.

Cette forme d'aide des pouvoirs publics a joué un rôle immense en France pour la promotion des traducteurs littéraires, c'est indéniable.

En Allemagne, Holger, je ne pense pas que ce type de système existe et fonctionne aussi bien. Par contre, vous avez des lois que vous avez essayé de faire appliquer. Ce serait bien que tu racontes brièvement ce qui a pu se passer en Allemagne.

HOLGER FOCK

Je vais vous renvoyer à l'article paru dans *Translittérature*, parce que je ne peux pas résumer tous ces processus. C'est le n° 32, hiver 2007. Chez nous, on a un petit système de bourses, pas comme en Hollande mais plutôt comme en France. On a un fonds pour les traducteurs littéraires qui est maintenant de 300 000 euros par an, et il y a peut-être cent ou cent vingt traducteurs par an qui en profitent. Ce n'est pas beaucoup, pour deux mille cinq cents traducteurs environ. Et les sommes sont assez faibles. Ce n'est pas comme chez les Néerlandais, où cela représente entre 50 % et 100 % de la rémunération de base. Chez nous, ce sont des petites bourses de travail. Pour un livre de deux cents pages, 1 500 euros. Pour un gros livre de six cents pages, le maximum est peut-être de 3 000 euros.

En ce qui concerne la situation de notre droit d'auteur ou de la précision de 2001 sur les contrats de droit d'auteur, il faut répéter ce qu'Alena a dit : c'est toujours imaginaire. C'est-à-dire que nous souhaitons que ce soit comme ça, mais il y a une grande différence entre la loi et la réalité. Et il y a des interprétations très différentes de ce que la loi stipule. Par exemple, de ce qu'est une rémunération ou une participation équitable, appropriée, etc. Pour certains éditeurs, équitable, cela veut dire le nouveau contrat qu'ils imposent maintenant à tous les traducteurs, qui s'appelle "le modèle de Munich" : 3 % à partir du premier exemplaire jusqu'à mille exemplaires, puis 2,5 %, puis, à partir de dix mille exemplaires, 1 %. A partir de vingt mille, 0,5 %. A partir de cent mille exemplaires, 0,25 %. C'est leur interprétation de cette loi.

OLIVIER MANNONI

Ne vous plaignez pas ! On m'a soumis récemment un contrat qui prévoyait 0 % jusqu'à l'amortissement de l'à-valoir et 1 % après !

HOLGER FOCK

Chez nous, on a estimé que ce qui serait équitable serait une augmentation de la rémunération de base du double, 3 % à partir du premier exemplaire, mais en plus, sans amortir l'à-valoir, et 30 % sur tous les droits annexes et dérivés.

On a maintenant les premières décisions des cours de Munich, de Berlin et Hambourg, et même de deux cours d'appel, qui disent : pour la rémunération de base, les honoraires par page, c'est une question de négociation, on ne va pas rentrer là-dedans. Pour le pourcentage, c'est plus ou moins 2 % à partir du premier exemplaire, mais, pour la majorité des jugements (pas pour tous), un pourcentage qui est à amortir avec la rémunération prise comme un à-valoir. Il y a une cour qui a commencé avec 1,5 % et une autre qui a donné 2 % à partir du premier, 2,8 % à partir de quarante mille exemplaires, et 3,2 % à partir de cent mille exemplaires. Ce qui est aussi très important, c'est que, dans la plupart de ces décisions de justice, on nous donne 25 % des recettes pour les droits annexes et dérivés qui sont assez importants en Allemagne parce que beaucoup de livres sont édités en poche ou en CD (livre audible) et que beaucoup de maisons d'édition cèdent les droits à un autre éditeur pour cela. Les groupes qui ont tous leur propre édition de poche s'en fichent, mais pour les autres éditeurs c'est très difficile. Si je traduis pour une petite maison ou une maison indépendante qui vit de la vente de ses licences à un autre éditeur, je ne peux pas lui imposer 25 %, ce qui veut dire 50 % ou 60 % de la quote-part de l'éditeur, c'est impossible.

Cependant, dans notre association, une majorité jusqu'à maintenant tient plus à avoir une augmentation du revenu minimum par page qu'à un pourcentage. Il y a de grandes tensions en ce moment sur cette question. On ne sait pas à quoi cela va aboutir, parce qu'après beaucoup d'essais de négociations qui ont été plus ou moins bloqués par les éditeurs, nous sommes arrivés à une situation où le ministère de la Justice a tenu à ouvrir un processus de médiation. C'est l'un des auteurs de cette loi qui a fait une proposition très mauvaise pour nous, un minimum de 10 euros par page (pour éviter qu'il y en ait à 9 euros), 0,5 % à partir de dix mille exemplaires vendus et 5 % des recettes pour les droits annexes et dérivés. Une commission de l'association, élue pour discuter ces choses-là, a commis à mon avis une grande erreur : elle a accepté cela comme base de discussion, mais les éditeurs ne l'ont pas accepté. Or il n'existe même pas d'association qui rassemble les éditeurs. Il y a le Börsenverein des Deutschen Buchhandels qui rassemble libraires et éditeurs et où il y a une commission des éditeurs, mais la plupart des éditeurs ne trouvent pas que c'est représentatif pour eux. Il y a aussi une bagarre judiciaire à cause de cela. Telle cour à Berlin dit que le Börsenverein est l'association représentant les éditeurs et telle autre à Francfort dit le contraire.

Dans quelques années, tout cela va arriver à la plus haute cour en Allemagne, et il y aura des décisions. Ensuite, il faut aussi se

bagarrer pour faire appliquer ces décisions, parce que cela ne se fait pas automatiquement.

L'autre problème, c'est que les intérêts des différents traducteurs sont vraiment très différents. Comment trouver une solution qui permette à chacun de faire un petit pas en avant ? Je peux bien comprendre que, pour des traducteurs qui ne font que des livres qui ne se vendent jamais à plus de trois mille exemplaires, une participation, quelle qu'elle soit, ne sert à rien. C'est comme ça.

OLIVIER MANNONI

Merci, Holger. Je dois dire aussi que vous avez subi en Allemagne une campagne de presse assez virulente, qui ne serait pas pensable en France où la presse est totalement indépendante des grands groupes d'édition !

Avant de laisser la parole à la salle, je voudrais vous demander de conclure simplement en disant justement quelles sont pour vous les perspectives d'évolution de votre métier, c'est-à-dire les risques, éventuellement liés à l'évolution du livre et de l'édition dans vos pays respectifs, quels sont les espoirs que vous avez. Je terminerai par une dernière question, parce que j'aimerais bien que cette table ronde soit aussi une pierre pour construire : Est-ce que vous pensez qu'une action commune d'ordre syndical ou de lobbying des associations de traducteurs européennes pourrait déboucher à terme sur quelque chose ?

ROS SCHWARTZ

Notre association mène diverses actions. Beaucoup des traductions qui sont faites en Angleterre le sont avec des subventions du ministère de la Culture et nous avons réussi à imposer une condition : toute maison d'édition qui reçoit une subvention doit respecter le contrat et doit présenter le contrat à l'appui de sa demande. Ils ont compris. Personne ne reçoit une subvention (parce que ça va à l'éditeur, pas au traducteur) sans présenter un contrat dans les normes de notre association.

Dans l'association même, on fait un travail de formation. Nous avons constaté que, puisqu'on doit tous négocier individuellement, le problème essentiel est que les traducteurs eux-mêmes n'ont pas assez d'assurance face aux grands éditeurs qui leur imposent un contrat. Parce qu'on n'a pas assez de travail, les traducteurs n'osent pas refuser. Donc, on fait des ateliers sur les compétences de négociation. Je pense que c'est un travail important que peuvent faire les associations, simplement se parler, se réunir, se donner les astuces, les armes pour négocier, parce qu'il y a des traducteurs qui ont beaucoup plus de succès dans les contrats, et ce n'est pas forcément parce que ce sont de

meilleurs traducteurs que les autres, mais parce que ce sont des traducteurs qui ont plus d'assurance vis-à-vis des éditeurs. C'est quelque chose que je voudrais vous dire, de vraiment se soutenir, même de se parler. Quelquefois, il y a un traducteur qui est en train de négocier un contrat, il appelle un collègue pour lui dire : "On m'a proposé ce contrat, qu'est-ce que tu en penses ?" On se soutient mutuellement, on lui dit : "Vas-y, continue, insiste", et ça marche. Je pense que cette confiance dans la négociation, quand on est dans une situation où chacun doit négocier individuellement, c'est très important.

OLIVIER MANNONI

Pour ceux qui ne le savent pas ici, c'est une des activités centrales de l'ATLF, puisque nous organisons nous aussi au moins un atelier de formation par an et que nous avons créé cette année, justement dans ce but-là, un statut de stagiaire qui permet aux jeunes traducteurs qui n'ont pas encore publié de recevoir déjà toutes nos informations sur le droit, sur les contrats, etc. Je pense que ça peut être un des axes sur lesquels travailler ensemble dans les années à venir : trouver des thèmes de formation pour nos membres respectifs qui iraient dans ce sens-là – comment se défendre, sans naturellement transgresser le droit de la concurrence...

ROS SCHWARTZ

Nous allons aussi dans les facultés où il y a des études de traductologie pour expliquer aux étudiants comment fonctionne un contrat, parce qu'ils savent tout sur la théorie de la traduction, mais ils n'ont jamais vu un contrat, et les enseignants qui sont des universitaires ne savent pas comment ça marche.

HOLGER FOCK

Dans notre association aussi, depuis quelques années, on monte des ateliers pour montrer comment on peut négocier.

D'autre part, il y a en Allemagne depuis trois ans une agence spécialisée pour les traducteurs littéraires (mais pas pour les auteurs) et cela peut aider pour se débarrasser des négociations. On se met d'accord, je vais traduire le livre, mais toutes les négociations peuvent être menées par quelqu'un d'autre, qui gagne bien sûr une petite part de mes revenus. Cette agence travaille à 5 % de la rémunération de base et 15 % des participations, ce qui veut dire qu'ils ont aussi intérêt à obtenir des pourcentages que personnellement je n'arrive pas toujours à avoir. Donc, cela peut aider à se débarrasser de ce côté financier pour parler de la littérature avec le lecteur ou l'éditeur.

ANNA CASASSAS

Je voulais aussi dire quelque chose par rapport aux subventions. Le gouvernement catalan donne des subventions pour la traduction, mais, comme en Angleterre, il les donne aux maisons d'édition. Une maison d'édition qui ne paye pas énormément peut recevoir une subvention pour le total de ce qu'elle va payer la traduction, mais cela ne change rien à ce que le traducteur reçoit. Par contre, l'éditeur dépense des sommes énormes pour la publicité ou même pour la couverture du livre. Pour nous, c'est très douloureux. On devrait profiter d'une façon ou d'une autre de ces subventions, mais ce n'est pas le cas.

Par rapport aux pourcentages, Holger a dit que, pour les livres qui ne dépassent pas trois mille exemplaires, ça ne servait à rien de négocier. Nous, nous sommes une petite langue, c'est très rare de dépasser même les mille exemplaires. *Harry Potter*, par exemple, peut arriver à beaucoup d'exemplaires, donc le traducteur touchera des droits. Mais, sinon, les pourcentages que nous recevons, qui ne dépassent que rarement 1 %, sont absolument théoriques, parce qu'on ne peut arriver à les toucher que sur des livres très petits. Par exemple, tous les ans, je touche une petite somme pour *Le Petit Prince*, parce que c'est un livre qui se vend toujours, mais pas sur les autres.

OLIVIER MANNONI

C'est une situation assez générale.

ANNA CASASSAS

Par rapport à l'association et aux négociations, nous avons aussi une association qui rassemble surtout des écrivains et dont les traducteurs font partie comme une sous-classe d'écrivains, mais le problème est aussi qu'on est dispersés dans diverses associations. Ceux qui sont tous associés, ce sont les traducteurs techniques ou commerciaux. Les traducteurs littéraires, que ce soit belles lettres ou non-fiction, sont très dispersés. Même comme cela, notre association essaie de négocier avec les éditeurs, mais ils ne sont pas très partants.

Il est difficile de se projeter dans l'avenir, surtout par rapport à notre condition de langue minoritaire : on ne sait pas où on va aller, parce que comme nous n'avons pas d'Etat pour nous défendre, on ne sait jamais si on négocie pour dix ans parce qu'on va mourir ou si on négocie pour de bon parce qu'on va survivre.

Par contre, faire quelque chose au niveau européen nous aiderait beaucoup, parce qu'il n'y a que cela qui puisse nous donner de la force, nous comparer avec les autres et que les autres aussi considèrent qu'on existe.

OLIVIER MANNONI

Je crois qu'il y a un énorme travail à faire dans ce domaine-là et je pense que nous nous y engagerons tous. Je suppose que le congrès du Conseil européen en parlera demain et après-demain.

En attendant, je vais vous laisser la parole, si vous avez des questions à poser à nos invités.

ALICIA MARTORELL LINARES

Je suis membre de l'ACTC, une autre association espagnole mais qui n'est pas seulement du domaine catalan. Nous avons dans les quatre cents ou cinq cents membres. Je voulais dire qu'une initiative qui marche très bien en Espagne, c'est le service juridique. En Espagne, la loi sur la propriété intellectuelle est relativement claire, mais bien évidemment les maisons d'édition font ce qu'elles veulent. Ce que nous faisons dans notre association, et ça marche en général très bien, c'est donner un soutien juridique pour les traducteurs qui voudraient attaquer leur maison d'édition, et généralement nous gagnons. Nous venons de gagner un procès pour une traduction qui avait été publiée sous le nom d'une agence de services éditoriaux, et c'est quelque chose qui, en général, aide beaucoup à ce que les maisons d'édition "se tiennent à carreau".

Je voulais aussi parler d'un phénomène, dont j'ignore s'il existe dans d'autres pays, c'est le phénomène des maisons d'édition qui sous-traitent à des agences de service qui vont ensuite chercher des traducteurs dans les écoles, même des gens qui n'ont pas terminé leurs études, ou des très jeunes, des gens très fragiles en général, qui ont très envie de traduire. Et ces agences font vraiment n'importe quoi, signent elles-mêmes les traductions, font faire les traductions à une vingtaine de traducteurs, et les maisons d'édition achètent ensuite le produit terminé, un point c'est tout. Je ne sais pas si ce phénomène est propre à l'Espagne ou s'il se développe aussi dans d'autres pays.

OLIVIER MANNONI

Je peux répondre pour la France simplement en disant que l'on a eu une petite floraison de ce type d'agences il y a quelques années. Pour ce qu'on en voit, c'est relativement faible. Chez nous, il y a ce que l'on appelle le phénomène des packagers, des gens qui travaillaient essentiellement pour les beaux livres, les livres illustrés, etc., qui au début faisaient les maquettes et à qui on a peu à peu confié les traductions, avec des problèmes considérables parce que c'étaient des gens qui n'avaient aucune compétence dans ce domaine et qui, en plus, prenaient une partie de notre rémunération au passage, bien évidemment.

Donc, on a essayé aussi de restreindre ce phénomène autant qu'on le pouvait.

Sur le problème juridique, je pense que mes collègues pourront répondre aussi. Le problème majeur que l'on a en France, c'est qu'à chaque fois que l'on obtient une décision de justice sur une clause de contrat illégale, et cela concerne autant les auteurs que les traducteurs, les éditeurs disent : "D'accord, cette clause est illégale", et ils mettent une autre clause illégale à la place, en attendant le procès suivant...

HOLGER FOCK

En Allemagne, je pense que c'est assez rare d'aller chercher des traducteurs dans les lycées ou les universités. Chez nous, ils n'ont pas besoin de faire cela parce que les éditeurs des grandes maisons d'édition reçoivent chaque mois une centaine de cv, de propositions de traductions, et ils disent même aux traducteurs très réputés : "Si vous n'acceptez pas ce contrat tel qu'il est, je cherche quelqu'un d'autre."

OLIVIER MANNONI

Pour ce qui concerne la France, nous sommes intervenus récemment pour des problèmes de stages qui avaient lieu dans des maisons d'éditions où des étudiants faisaient des livres intégralement, sans contrat ni rémunération. On m'a donné hier un contrat pour un élève d'une grande école de traduction qui allait en stage dans une petite entreprise et en bas de la feuille il était écrit : "La rémunération du stagiaire sera de 0 euro." Comme ça. Or on lui a confié une traduction d'un livre important et difficile, apparemment. Ce sont des choses contre lesquelles évidemment on se bat en France. C'est aussi dû au développement des formations. La formation des traducteurs est quelque chose d'indispensable. Nous n'avions pas de formations jusqu'à il y a à peu près une dizaine d'années. Elles se développent maintenant, mais, pour certaines, très rapidement (d'aucuns diront trop rapidement), et on a vraiment des problèmes de contrôle du nombre d'étudiants, notamment en anglais, qui arrivent à l'heure actuelle sur le marché. Il est évident que l'on ne peut pas former deux cents jeunes traducteurs par an en leur disant : "Vous allez avoir du travail", c'est totalement impossible, et ça vaut pour tous les pays européens. Il faut que ce soit une formation intelligente et raisonnable.

ALENA LHOTOVA

Je voudrais réagir à ce qu'a dit Olivier : chez nous aussi, nous essayons de sensibiliser les jeunes étudiants en traductologie sur l'importance du contrat. Chaque semestre, l'un de nous donne

une conférence à la faculté de philosophie ou à la chaire de traductologie où il parle de l'importance du contrat.

HOLGER FOCK

Je vais encore essayer de répondre à la question des perspectives sur le plan européen. Je pense qu'il ne faut pas toujours donner le rôle du diable aux éditeurs parce que finalement, dans les grands pays, je ne pense pas que les éditeurs puissent vraiment payer plus que chez nous, en Allemagne, où il faudrait le double ou le triple de rémunération de base pour vivre de la traduction. Mais si nous touchions le double ou le triple, le nombre de traductions diminuerait très fortement. Cela veut dire qu'il faut travailler pour fonder des organismes comme aux Pays-Bas, comme en Norvège, pour que les traducteurs soient subventionnés. Si c'est possible au niveau européen, ce sera certainement en dehors des possibilités que l'on a en ce moment dans le programme culture de 2007 à 2014, qui n'offre que des subventions de traduction aux éditeurs. Mais dans chaque pays je pense qu'il est nécessaire de fonder quelque chose et se battre pour des fonds et pour qu'ils soient financés ou mieux financés, soit par l'Etat, soit par les droits en gestion commune, soit par les mécènes. Je ne pense pas que l'on va arriver dans un futur proche, pour quelqu'un qui a quarante-quarante-cinq ans, à des rémunérations vraiment équitables.

ROS SCHWARTZ

Je voudrais réagir à ce que dit Holger. Le problème, avec les subventions, auquel on se heurte en Angleterre, c'est qu'il y a beaucoup d'éditeurs qui publient des traductions justement parce qu'ils vont recevoir une subvention. Ils se disent : "C'est très bien, on ne prend pas de risques, cela ne va pas nous coûter très cher, donc ok, on publie." Mais après, ils ne font absolument rien pour vendre ce livre. Donc, on a un stock de livres publiés en traduction qui disparaissent dans un vide, et tout cela est lié au problème de la distribution en Angleterre où, depuis qu'on a perdu le prix fixe du livre, on a vu disparaître toutes les petites librairies indépendantes. Donc les livres ne se vendent qu'en grandes surfaces ou dans les grandes enseignes, qui ne veulent que des best-sellers. Cela ne sert à rien de publier des traductions si personne ne va les lire. Je ne dis pas que je suis contre les subventions, mais...

HOLGER FOCK

Je n'ai pas parlé de la subvention de la traduction, j'ai parlé de la subvention du traducteur. C'est tout autre chose. J'insiste sur ce fait. Je suis absolument d'accord avec ce que tu as dit. Le

système de subvention pour les éditeurs, c'est une chose qui marche plus ou moins, cela dépend des pays. Mais ce que je voulais dire, c'est une subvention pour les traducteurs en tant qu'artistes, comme il y a des subventions pour les théâtres, parce que les subventions pour les théâtres sont en fait des subventions pour les artistes, les acteurs, les metteurs en scène, etc.

ANNA CASASSAS

Par rapport aux subventions aux traducteurs et non pas à la traduction, comme disait Holger, je pense déjà que c'est quelque chose que les associations devraient contrôler, parce qu'il ne me semble pas normal que ces subventions de l'Etat aillent aux maisons d'édition qui ont des traductions pour rien du tout. Il faudrait un contrôle profond, parce qu'à un moment donné j'ai reçu une lettre du gouvernement du Canada comme quoi il me donnait une subvention personnellement, que la maison d'édition avait demandée pour telle somme. J'ai montré cette lettre à l'éditeur, il a reçu l'argent et je ne l'ai jamais vu. Il faudrait trouver des moyens de contrôle, parce que soi tout seul, même avec l'association, on ne veut pas se signaler comme quelqu'un qui porte plainte, parce que déjà que le marché est difficile...

Autre chose : vous disiez qu'il ne faut pas toujours considérer les éditeurs comme les bêtes noires. Il y a une petite lutte que l'on mène aussi, qui n'est pas économique, mais petit à petit on arrive avec quelques maisons d'édition à faire mettre le nom du traducteur sur la couverture du livre, et cela nous semble aussi une grande victoire, parce que si le public arrive à voir que c'est quelque chose d'important et arrive à exiger des traductions de certains bons traducteurs, cela va aussi obliger les maisons d'édition à nous traiter d'une autre façon. On peut dire que, au moins dans ce domaine, ça s'est un peu amélioré.

ALAIN GUILLEMIN

Je suis sociologue de la littérature. Vous avez parlé des ouvrages. Mais dans ces divers pays, lorsque vous publiez des nouvelles ou des essais littéraires dans des revues ou journaux, est-ce qu'il y a rémunération ? Parce que, au Vietnam, pour les écrivains, il y a des tirages très faibles, très peu payés, par contre c'est beaucoup plus rémunérateur de publier soit des nouvelles, soit des traductions de nouvelles étrangères dans des revues ou des journaux, c'est assez abondant, et là ce n'est pas négligeable. Est-ce qu'en Europe, quand on publie une traduction dans une revue littéraire, on est payé ou non, ou est-ce qu'on vous dit : "Vous avez l'honneur d'être publié dans la NRF, vous n'allez pas encore nous demander de l'argent !"

MARTIN DE HAAN

Je pense que cela dépend des pays. Je peux dire que, chez nous, les revues littéraires sont subventionnées, elles aussi, et une des conditions est que le traducteur et l'auteur doivent être payés correctement, donc c'est tout simple. Mais je pense qu'il doit y avoir des cas où par exemple des traducteurs qui ne sont pas encore connus, qui envoient comme cela un texte qu'ils ont traduit, peut-être de temps en temps ne sont pas payés. Je n'en sais rien.

ANNA CASASSAS

Cela dépend aussi de la revue. Si c'est une revue institutionnelle ou qui reçoit des fonds, évidemment on est payé. Mais il y a des revues qui ont déjà beaucoup de mal à être distribuées, de toute façon le public est limité parce qu'on est un tout petit pays, et quelquefois on collabore vraiment pour les soutenir, pour rien, pas pour notre honneur mais pour que la revue ait de la matière.

HOLGER FOCK

En Allemagne, même pour les revues littéraires les plus prestigieuses, les honoraires sont encore plus maigres que dans l'édition, parce qu'elles ne reçoivent aucune subvention, bien sûr, ou des subventions des éditeurs. En revanche, si on traduit pour les grands journaux, *Die Zeit*, *Süddeutsche Zeitung*, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, etc., là on est très bien payé, le triple normalement, entre 50 et 70 euros par page de manuscrit.

MARTIN DE HAAN

Plus des pourcentages !

ALENA LHOTOVA

Chez nous, cela arrive rarement qu'une traduction soit faite directement pour une revue. C'est plutôt lorsqu'un livre paraît que, dans le cadre des citations, on publie un extrait. Le droit de citation échappe à la rémunération.

FRANÇOISE CARTANO

Je voudrais juste mettre en garde contre le fait que les moyennes maisons d'édition, qui font des tirages moyens mais qui sont de vraies maisons d'édition, ont tendance à connaître de grandes difficultés. Or, c'est là que la littérature existe. C'est difficile de passer directement d'une toute petite maison d'édition, qui paye ou qui ne paye pas, peu importe, mais qui fait du cinq cents ou six cents exemplaires et qui est en équilibre avec ça, à huit mille exemplaires. Il manque une marche et c'est un

problème. On le sait pour la poésie, par exemple. Le marché de la poésie est pratiquement mort dans les pays développés européens occidentaux qui adorent la culture, où tous les hommes politiques écrivent des livres, etc. Il n'y a plus que des revues et on ne sait même pas si elles ont un comité de lecture ou pas...

Donc, je mets juste en garde contre ce fait-là. Je ne sais pas ce que nous pouvons y faire. Je sais ce qu'on fait en France : on essaie de ménager tous les maillons de la chaîne du livre, notamment avec la loi sur le contrôle des prix, etc. Ça ne marche pas à 100 % parce qu'on ne peut pas empêcher les maisons de se regrouper et quand elles se regroupent, elles sont prises dans une logique où, en dessous d'un certain tirage, ça n'existe pas.

Je mets en garde : la plupart des livres que vous traduisez, belles lettres ou sciences humaines, entrent dans un panier qui n'est pas fait pour avoir une rotation rapide. Un livre intéressant ne peut pas toujours être rapidement découvert, donc il passe à la poubelle un peu vite. Nous sommes en train de scier la branche sur laquelle nous sommes assis. Les éditeurs sont assis sur la même, mais ils jouent autrement, ils jouent la maison d'édition et je pense que, petit à petit, ils se ficheront de plus en plus des petits tirages.

OLIVIER MANNONI

Ce que tu dis est vrai, Françoise. Simplement, pour conclure, je dirais de manière très prosaïque que si nos revenus ont baissé de 15 % à 25 % ces dernières années, les revenus moyens de l'édition et notamment des hauts salaires ont, eux, connu une hausse de 35 %.

Je vais maintenant conclure cette table ronde. Tout à l'heure, en regardant les jolis et intéressants tableaux de Holger, il y avait la ligne bleue des revenus moyens et je pensais à la chanson de Brassens, tous ces imbéciles qui sont nés quelque part : "La ligne bleue des Vosges sera toujours leur horizon." Je fais simplement un vœu, c'est que dans le cadre des équilibres économiques, dans le cadre de négociations, dans le cadre d'avancées multiples, on puisse un jour (le problème de l'horizon, c'est que plus on avance, plus il recule) dépasser cette ligne bleue pour ne plus avoir à s'occuper que des choses qui devraient être l'essentiel de notre activité, c'est-à-dire la littérature. Et je crois que si nous arrivions tous ensemble en Europe à travailler dans cette direction-là, ce serait déjà un beau progrès.

Merci à tous.

TRADUCTION ET MONDIALISATION DE LA FICTION :
L'EXEMPLE D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE
EN AMÉRIQUE DU SUD

Conférence de Jean-Yves Mollier

Au temps où il nourrissait les pages de son quotidien, *Le Mousquetaire*, de ses voyages et aventures sentimentales, Alexandre Dumas père n'hésitait pas à mêler souvenirs et fiction. On trouve ainsi dans un roman très oublié aujourd'hui, *Une aventure d'amour*, publié dans son périodique en octobre 1859-janvier 1860 et, quelques mois plus tard en volume, un très curieux portrait de l'écrivain. Monté avec une amie sur le bateau à vapeur qui assurait la liaison Cologne-Coblence et passait près du rocher de la Lorelei, le romancier engagea la conversation avec deux jeunes Sud-Américaines originaires de Montevideo et parlant un français très pur. Surpris d'entendre l'une d'entre elles lui affirmer qu'il était le parrain du jeune garçon qui les accompagnait, Alexandre Dumas l'invita à lui confier les clés de ce mystère. N'ayant en effet jamais mis les pieds au Nouveau Monde, à la différence de son père, le général originaire des Antilles, il ne comprenait pas comment il avait pu nouer des liens expliquant cette filiation.

Invitée à parler, la jeune femme lui expliqua qu'après la guerre civile qui ravagea son pays, la ville située de l'autre côté du Rio de La Plata, en face de Buenos Aires, put enfin se moderniser et se développer : "Or lorsque Rosas repoussé, la paix faite, nous avons pu respirer, poursuit la narratrice, notre premier désir a été, pour nous mettre au pas de la civilisation, d'imiter les principales villes d'Europe dans la création de leurs plus utiles ou plus philanthropiques établissements. Le premier, ou un des premiers de tous, fut un hospice des enfants trouvés. Eh bien, l'enfant que vous voyez là fut celui qui éternna l'établissement, et votre nom est si populaire à Montevideo qu'on lui donna votre nom pour qu'il portât bonheur au nouvel hospice¹."

1. Alexandre Dumas père, *Une aventure d'amour*, Paris, Michel Lévy frères, 1860, p. 60. Ce roman a été réédité par les *Cahiers Alexandre Dumas* en 2007.

Très fier de serrer contre sa poitrine ce filleul né dans la capitale de l'Uruguay, le romancier semble attester par l'émotion qui s'empare de lui à cet instant, l'authenticité de la légende qui l'entourait quelques semaines avant qu'il n'entreprenne, aux côtés de Garibaldi, cette extraordinaire expédition des Mille qui le conduira en Sicile et à Naples, en pleine révolution de l'Italie moderne¹. Au lecteur tenté de révoquer en doute cette belle histoire ou d'atténuer quelque peu la popularité sud-américaine du père du *Comte de Monte-Cristo* et des *Trois Mousquetaires*, il convient cependant de rappeler que Dumas s'était déjà intéressé à cette région du monde dix ans auparavant et qu'il avait publié, en 1850, un volume encore moins connu que cette *Aventure d'amour* et que celui-ci avait pour nom *Montevideo, ou Une nouvelle Troie*². Tout entière vouée à la cause de la "Défense" de l'héroïque cité au cours de la "Guerra Grande" qui ravagea, de 1843 à 1851, cette partie du continent américain, cette œuvre exaltait le combat de Melchor Pacheco y Obes, l'homme politique qui s'était opposé à la dictature du général Rosas et avait assuré la victoire des Uruguayens contre l'Argentine. Prenant nettement parti pour ce personnage qu'il avait fréquenté lors de sa venue en France et dont on peut se demander si certaines pages n'ont pas été dictées par lui³, Dumas allait mettre son nom et sa notoriété au service de cette cause qu'il estimait juste. Expédié à Montevideo dès sa sortie des presses de l'imprimerie Chaix, *Montevideo ou Une nouvelle Troie* connut deux éditions successives que s'arrachèrent les habitants de la cité portuaire. Vendue en français à un public capable de lire – ou de se faire traduire – le texte, cette épopée contribua grandement à accréditer au Nouveau Monde l'idée que Dumas père était effectivement un ami des peuples bien décidés à conquérir ou à consolider leur indépendance.

Lorsqu'en 1860 il publiait *Une aventure d'amour*, le journaliste-dramaturge-romancier et guérillero avait d'autres raisons de revenir sur ses liens avec l'Uruguay. Engagé dans un ardent soutien et, bientôt, une fraternité d'armes, avec Giuseppe Garibaldi qui avait vécu au Brésil de 1837 à 1841 et en Uruguay de 1841 à 1846, il allait traduire et publier ses *Mémoires*, contribuant ainsi à populariser la cause de l'unité italienne. De même qu'en 1850, il

1. Sur la vie de Dumas, voir Claude Schopp, *Alexandre Dumas*, Paris, Mazarine, 1985.

2. A. Dumas, *Montevideo ou Une nouvelle Troie*, Paris, Imprimerie Napoléon Chaix, 1850.

3. Voir Arturo Rodriguez Peixoto, "Montevideo : légendes, romans et histoire d'une ville assiégée", trad. fr. Michel Puydenot, *La Ciudad en la literatura latino-americana*, The Americas Society, 2001, Raúl Montero-Bustamante, "Alejandro Dumas, Rosas y Montevideo", *Homenaje a Raúl Montero Bustamante*, 1955, vol. II, et Jacques et Jacques-André Duprey, *Dumas, Pacheco et la Nouvelle Troie*, Montevideo, Ediciones del Bichito, 2006.

avait fortement mis à contribution Melchor Pacheco y Obes au point qu'on racontait que les Montevidéens s'étaient "mousquetérisés" en lisant son récit¹, de même les *Mémoires* de Garibaldi doivent-ils beaucoup à l'éditeur américain Théodore Dwight qui en avait donné une version anglaise en 1859 dont le rédacteur en chef et propriétaire du *Mousquetaire* n'avait pas manqué de se faire traduire les passages les plus significatifs. Au-delà de ces réminiscences qui le reportaient dix ans en arrière, Dumas n'avait cessé de s'intéresser à l'Amérique du Sud et d'en parler chaque fois que l'occasion s'en présentait. Ainsi dans *Le Capitaine Paul*, un roman historique publié en 1838, il évoquait le trajet d'une frégate française qui ralliait Lorient à La Nouvelle-Orléans et au golfe du Mexique en passant par Cayenne et La Havane, ce qui ne devait rien à l'imaginaire débridée du romancier mais témoignait d'une bonne connaissance des itinéraires empruntés par les bateaux pour relier les deux continents.

C'est donc pour tester cette première forme de mondialisation de la fiction à laquelle le milieu du XIX^e siècle donna lieu que nous avons choisi d'étudier le cas d'Alexandre Dumas père. La tradition cubaine, très vivace aujourd'hui encore, ne rapporte-t-elle pas que si l'un des meilleurs cigares de l'île des Caraïbes porte le nom de "Monte-Cristo", c'est en l'honneur du romancier ? Elle ajoute même que les œuvres du père d'Edmond Dantès étaient si populaires, au vrai sens du terme, dans cet endroit du monde que les ouvriers des fabriques de cigares se cotisaient pour payer l'un d'entre eux afin qu'il leur fasse la lecture des œuvres d'Alexandre Dumas père pendant qu'ils roulaient les feuilles de tabac. L'audition ou la lecture à haute voix du *Comte de Monte-Cristo* provoqua chez eux une si grande émotion qu'ils tinrent à honneur de baptiser du nom de leur héros le meilleur cigare sorti de leurs ateliers. Véritable pendant de la tradition uruguayenne selon laquelle les Français du Second Empire dénommèrent "pachecos" les grands éventails mis à la mode par leur héros national, Pacheco y Obes, pendant son séjour parisien, cette tradition cubaine nous introduit directement au cœur des transferts culturels en cours au siècle d'or de la littérature française, à une époque où la *worldliterature* s'écrivait dans la langue de Balzac, de Dumas et de Hugo et où de nombreux romanciers étrangers furent d'abord des imitateurs du roman-feuilleton parisien avant de trouver leur voie, qu'il se nomment Benito Perez Galdos en Espagne ou Carolina Invernizio en Italie. En nationalisant "Alejandro" Dumas, "Pablo" Feval et "Eugenio" Sue², les lecteurs

1. Raül Montero Bustamante, *op. cit.*

2. Jean-François Botrel, "L'exportation des livres et des modèles éditoriaux français en Espagne et en Amérique latine (1814-1914)", *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, dir. Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, Québec, Les Presses de l'université Laval/Paris, L'Harmattan, 2001, p. 219-240.

sud-américains avaient tracé la voie d'une mondialisation des échanges culturels dans laquelle la traduction joua évidemment un grand rôle.

LA PRESSE AU SERVICE DU ROMAN A LA VAPEUR

Dans un roman-feuilleton publié en 1845, *César Falempin*, l'écrivain Louis Reybaud met en scène l'industriel Granpré, premier entrepreneur littéraire à avoir conçu et organisé une usine à romans. Trente cellules ont été installées côte à côte afin que chaque romancier, spécialiste d'un thème unique et chargé de rédiger un seul morceau, puisse le transmettre, l'encre à peine séchée, à son voisin : "Chacun traite ce qu'il sait le mieux faire, commente le manufacturier, et, comme le dit Adam Smith, le feuilleton arrive ainsi à son plus haut degré de perfectionnement¹". Fortement inspirée du pamphlet d'Eugène de Mirecourt intitulé *Fabrique de romans, maison Alexandre Dumas et Cie*, cette fiction illustre la force du débat soulevé dans les années 1835-1850 par l'avènement du roman-feuilleton² dont la diatribe de Sainte-Beuve contre "la littérature industrielle", parue en 1839, constitue l'un des points d'orgue³. S'il ne faisait plus de doute pour les contemporains qu'on vivait un changement radical d'époque et que les belles lettres avaient cédé la place à une forme dégradée de littérature, emportée par le mouvement et la vitesse, c'est bien que, d'une certaine manière, les industries culturelles avaient remplacé l'ancien système des beaux-arts.

Dans un univers où le mélodrame et le vaudeville avaient chassé de la vue du grand public la tragédie classique et le drame romantique, où, de même, l'éloquence et la poésie voyaient leurs positions grignotées par le roman, il restait peu de place pour la culture traditionnelle. *L'Auberge des Adrets* et *Robert Macaire* passionnaient les spectateurs du boulevard du crime et, dans le feuilleton de la presse quotidienne, ce n'était plus la critique, littéraire ou dramatique, que l'on recherchait mais les fictions sorties du cerveau et de l'imagination de Dumas père, ou, ce qui paraissait encore pire, de Paul Féval et d'Eugène Sue. Transporté par le chemin de fer qui démarre en France en 1837 puis par le

1. Louis Reybaud, *César Falempin*, Paris, Michel Lévy frères, 1845, 2 vol., t. I, p. 237 ; et Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne. 1836-1891*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 76-77.

2. Lise Dumasy, *La Querelle du roman-feuilleton. Littérature, presse et politique, un débat précurseur*, Grenoble, ELLUG, 1999.

3. Augustin Sainte-Beuve, "De la littérature industrielle", *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1839, réédité in Sainte-Beuve, *Pour la critique*, Paris, Gallimard, coll. "Folio Essais", 1992, p. 197-222.

bateau à vapeur au-delà des mers et des frontières, le journal n'exportait plus seulement des idées et des opinions, voire des idéologies, comme à l'époque des Lumières ou de la Grande Révolution, mais de la fiction et du divertissement, afin de meubler les loisirs du négociant, de l'avocat ou du médecin résidant à Rome, Madrid, Porto, Lisbonne, La Havane, Mexico ou Valparaiso¹.

L'exemple du *Correo de Ultramar*, imprimé à Paris, de 1842 à 1886, et sous-titré "periódico, político, literario, mercantil e industrial" est très éclairant sur ce point. Conçu et rédigé par un certain Lapeyre dans la capitale française, ce journal disposant d'un supplément "literario y de modas" partait deux fois par mois de la rue du Faubourg-Montmartre où il était imprimé en espagnol pour le Nouveau Monde. Disposant d'un réseau très dense de correspondants installés à La Havane et à Granada aux Antilles, à Charleston, La Nouvelle-Orléans, Vera Cruz et Mexico en Amérique du Nord et centrale ainsi qu'à Rio de Janeiro, Montevideo, Santiago du Chili, Valparaíso, Arequipa, Lima, Bogotá, San Salvador et Caracas pour l'Amérique du Sud², il était en mesure de couvrir un territoire immense et d'y porter rapidement aussi bien la culture que la mode et les frivolités les plus prisées à Paris. Plus intéressante pour notre point de vue est l'initiative prise par le fondateur, Lapeyre, dès 1842, d'y publier en français et en traduction espagnole (castillane, cela va de soi) les grands romans de Dumas père, à commencer par *Le Cabaret rouge* ainsi que ceux de Paul Féval et de Frédéric Soulié, suivis dix ans plus tard par les seconds couteaux du feuilleton, les Pierre Zaccone, Adolphe Guérout, Eugène Richebourg ou Elie Berthet que notre Panthéon littéraire et nos histoires non moins littéraires ont inexorablement chassés de nos mémoires.

Loin d'être unique ou d'avoir été un feu follet, ce *Correo de Ultramar* que dirigeait Lapeyre depuis La Havane où il résidait était l'un des maillons d'une chaîne solidement forgée afin de faire rayonner en Amérique les productions françaises. On peut citer *El Correo transatlántico. Periódico mensual* ou *El Correo de Europa* publiés à partir de 1849, *El Eco del Mundo católico, periódico, universal, religioso, político, científico, y literario*, après 1854, comme *El Eco hispano-americano. Revista quincenal*³, mais il y en eut des dizaines d'autres, que plus personne ne lit, qui n'ont jamais été étudiés par les chercheurs et qu'ignorent superbement les

1. Sur le développement de la presse, au XIX^e siècle, voir Marie-Eve Thérénty et Alain Vaillant, 1836. *L'an I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001, et Marie-Eve Thérénty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007.

2. Diana Cooper-Richet, "La presse en espagnol en France au XIX^e siècle", in *La Civilisation du journal*, dir. Dominique Kalifa et Alain Vaillant, à paraître en 2008.

3. *Ibid.*

histoires de la presse française publiées à ce jour. Or leur rôle fut essentiel pour la pénétration de la langue et de la culture françaises en Amérique du Sud. De ce point de vue, il faut prendre au sérieux cette remarque du héros du dernier roman de Mario Vargas Llosa quand il explique sa précoce attirance pour la Ville Lumière : “Depuis que j’avais l’âge de raison, je rêvais d’habiter Paris. Probablement à cause de mon père et de ces romans de Paul Féval, de Jules Verne et d’Alexandre Dumas et de tant d’autres qu’il me fit lire [...] Ces livres m’avaient farci la tête d’aventures et persuadé qu’en France la vie était plus riche, plus joyeuse, plus belle, et tout et tout, que nulle part ailleurs¹.” Si l’on retrouve dans cette évocation une partie des clichés véhiculés par Hemingway dans *Paris est une fête* ou Alejo Carpentier dans *Le Recours de la méthode* quand il fait dire au dictateur de son récit : “Paris était le pays de Cocagne et la terre promise²”, Mario Vargas Llosa souligne la permanence des livres français dans les bibliothèques du Nouveau Monde, ce qui n’a rien d’un stéréotype mais procède d’une lucide reconnaissance de dette envers ces pionniers des transferts culturels que furent les rédacteurs de journaux français rédigés en espagnol.

Omniprésents sur le continent au point d’avoir été en général imités, contrefaits ou simplement adaptés³, les journaux français étaient disponibles dans les cafés, les cercles, les cabinets de lecture et les bibliothèques des grandes villes. Utilisés comme matrice de la presse mexicaine moderne ou de son pendant au Brésil, ils étaient de plus soutenus dans ce pays par la présence de la maison d’édition Garnier y Hermanos qui y écoulait, dès la fin des années 1840, les productions de la librairie Garnier frères de Paris et les périodiques qu’elle possédait ou diffusait. Tête de pont d’un réseau qui essaimait dans tous les pays de langue espagnole, cette entreprise mériterait une longue étude. Celle-ci a été faite par Eliana de Freitas-Dutra pour ce qui concerne l’*Almanaque Garnier* de Rio de Janeiro pour les années 1903-1914⁴, et par Laura Suarez de la Torre pour le Mexique de la première moitié du XIX^e siècle⁵.

1. Mario Vargas Llosa, *Tours et détours de la vilaine fille*, trad. fr., Paris, Gallimard, 2006, p. 17.

2. Alejo Carpentier, *Le Recours de la méthode*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1975.

3. Voir les actes du colloque de Montpellier intitulé *Presse, identités nationales et transferts culturels au XIX^e siècle*, dir. M. E. Thérenty et A. Vaillant, à paraître 2008, pour de nombreux exemples concernant le Mexique sur ce point.

4. Eliana R. de Freitas-Dutra, *Rebeldes literarios da República : historia e identidade nacional no Almanaque Brasileiro Garnier, 1903-1914*, Belo Horizonte, Ed. UFMG, 2005.

5. Laura Suarez de la Torre “Lectores-actores mexicanos, lecturas extranjeras : influencias para la formación de una cultura nacional” in *Política, Nação e Edição. O lugar dos impressos na construção da vida política*, E. R. de Freitas-Dutra et J. Y. Mollier, Orgs, Belo Horizonte, Anablume, 2006, p. 213-226.

Avec *Los Mexicanos pintados por si mismos*, publié en 1854, qui reprend le recueil des *Français peints par eux-mêmes* paru quinze ans auparavant et *Le Tour de la France par deux enfants* qui enfantera un récit comparable adapté au Mexique après 1880, on voit bien que la mondialisation des modèles culturels n'a pas attendu la fin du xx^e siècle pour se mettre en place et que les vitesses de diffusion de ces produits des industries culturelles alors en gestation n'étaient qu'à peine inférieures à celles que nous observons aujourd'hui. Du clic instantané de la souris d'ordinateur au bateau à vapeur qui mettait trois semaines pour atteindre Valparaíso, la distance peut paraître énorme au lecteur superficiel. Elle ne l'est évidemment pas pour qui veut bien admettre qu'Alexandre Dumas était lu dans la presse en Amérique du Sud, en français et en espagnol, presque au même moment qu'en Europe, ce qui rend dérisoire toute vanité rétrospective du possesseur de *computer* ou de *reader*.

CABINETS DE LECTURE ET LIBRAIRIES DU NOUVEAU MONDE

Aussi longtemps que l'analyse du *Correo de Ultramar* n'était pas faite et que la présence de son propriétaire, Lapeyre, à La Havane, dès 1842, n'était pas assurée, l'histoire de la naissance du cigare baptisé *Monte-Cristo* pouvait paraître relever de la légende inventée après coup. Dans la mesure où, aujourd'hui encore, la pratique de la lecture à haute voix dans les ateliers de certaines manufactures de tabac et usines est attestée à Cuba, il n'existe plus guère de raison de se montrer sceptique envers cet exemple de transfert à la fois culturel et alimentaire ou tabagique tout à fait original. Toutefois la lecture de la presse fut très vite relayée par celle des livres et ce de façon également très ingénieuse. On sait aujourd'hui que la fameuse Mudie's Circulating Library de New Oxford Street à Londres se débarrassait tous les cinq ans de ses stocks de livres et les expédiait à l'étranger, de Saint-Petersbourg à Rio de Janeiro, où ils venaient renforcer le fonds des cabinets de lecture locaux¹. Le commerce des livres de *second hand*, comme l'on dit dans les pays de langue anglaise, y est désormais relativement bien connu mais ce n'est pas le cas des activités similaires effectuées dans les autres pays et l'on est incapable de dire si les propriétaires de cabinets parisiens imitaient Charles Edward Mudie ni vers quels pays étaient orientées leurs expéditions ou si elles y étaient aussi systématiques qu'en Angleterre.

1. Guinevere Guiest, *Mudie's Circulating Library and the Victorian Novel*, Londres, David and Charles, 1970.

Heureusement pour nous, la statistique douanière nous renseigne sur les volumes d'échanges et l'on s'aperçoit, en la consultant, que les livres imprimés en français et envoyés au Mexique pesaient encore 1 783 quintaux métriques en 1913, ce qui doit représenter près de 350 000 à 400 000 volumes annuels¹. Vers la Colombie, le poids était de 912 quintaux, de 1 034 vers l'Argentine, 1 278 vers le Brésil, 896 vers le Chili et il convient d'ajouter à ces données la valeur des exportations de livres imprimés en langues étrangères, ici principalement l'espagnol, soit 207 quintaux supplémentaires pour la Colombie, 466 pour le Chili, 484 pour le Mexique, 490 pour le Brésil et 1 162 pour l'Argentine². Pour affiner encore notre connaissance de ces mécanismes, on peut estimer à 8 % du total des exportations françaises de livres, soit 590 quintaux, la part qui revenait à l'Amérique latine en 1835, à 5 %, soit 1 850 quintaux en 1890 et à 13 %, soit 5 036 quintaux la proportion des livres imprimés en 1913³. Loin d'avoir chuté, les exportations avaient crû pendant presque tout le long XIX^e siècle et la part relative du continent sud-américain n'avait cessé d'augmenter, ce qui, quoique avec des chiffres et de façon un peu triviale, permet de mieux comprendre pourquoi les écrivains latino-américains continuèrent à considérer la France comme leur deuxième patrie et Paris comme la ville de tous leurs rêves jusqu'aux années 1960 ou 1970⁴.

Si l'on s'attarde encore un instant sur ces chiffres, on voit bien qu'ils dessinent les contours de deux lectorats passablement différents. La littérature française publiée dans sa langue passionnait les élites cultivées, celles qui se réclamaient d'Auguste Comte au Brésil, de Jean-Jacques Rousseau en Colombie et au Venezuela et de Dumas, de Hugo et de Jules Verne en Argentine, au Mexique, au Pérou et en Uruguay. Quant aux traductions en espagnol, elles visaient un public moins fortuné, moins éduqué mais désireux de connaître les nouveautés de la Vieille Europe et, parmi celles-ci, la mode de Paris au milieu de laquelle le roman-feuilleton brillait de mille feux. L'enquête menée par Franco Moretti sur les routes empruntées au XIX^e siècle par le roman anglais et français a prouvé non seulement l'écrasante domination de Walter Scott au début de la période et celle de Dickens, Dumas et Sue dans les années 1850-1860⁵, mais l'exportation partout dans l'univers de cet "imaginaire mélodramatique" né sur les bords de

1. Olivier Godechot et Jacques Marseille, "Les exportations de livres français au XIX^e siècle", *Le Commerce de la librairie en France au XIX^e siècle. 1789-1914*, Paris, IMEC Ed. – Ed. de la MSH, 1997, p. 380-381.

2. *Ibid.*, p. 373-381.

3. *Ibid.*, p. 378-379.

4. Pierre Brunel, dir., *Paris et le phénomène des capitales littéraires*, Paris, Presses de la Sorbonne, 1984, 3 vol.

5. Franco Moretti, *Atlas of the European Novel. 1800-1900*, Londres, Verso, 1999, trad. fr., *Atlas du roman européen. 1800-1900*, Paris, Seuil, 2000.

la Tamise et de la Seine¹. En reprenant les conclusions de cette étude et en les comparant avec la situation du Brésil dans la même période, Sandra Guardini Teixeira Vasconcelos constate la présence massive d'Alexandre Dumas à la fois dans les catalogues des cabinets de lecture de Rio de Janeiro et dans les annonces des journaux².

Pour ce qui concerne l'impact des traductions, son étude est encore plus remarquable. Fondée sur un dépouillement exhaustif des romans anglais qui ont circulé à Rio au XIX^e siècle, soit 502 titres concernant 99 auteurs, elle constate que moins de 50 % de ces romans – 225 titres pour être précis – ont été diffusés dans leur langue d'origine mais que 146 autres titres l'ont été en traduction française, 128 en traduction portugaise et 3 en espagnol³. Cela signifie qu'à Rio de Janeiro, de 1830 à 1880, un Brésilien éprouvait plus de facilité à lire la littérature britannique dans sa langue ou en français qu'en anglais, ce qui laisse rêveur sur la puissance de la traduction et la capacité du traducteur à faire connaître les dernières publications de Londres ou de Paris. Cette enquête confirme la présence des grandes maisons d'édition parisiennes dans le commerce international des livres, Hachette en premier lieu, loin devant Routledge, mais elle fait surtout ressortir l'extrême diversité des éditeurs participant à ces échanges internationaux, l'Allemand Tauchnitz, le Brésilien Garnier y Hermanos, le Belge Alphonse Lebègue ou l'Américain Peterson étant également intéressés par les profits dégagés par le marché de la traduction littéraire⁴. On trouve dans cette liste un certain nombre d'éditeurs n'hésitant pas à contrefaire des publications étrangères pour ne pas payer de droits d'auteur – Tauchnitz, Lebègue, Chapman and Hall sont de ceux-là – mais on voit aussi que le romancier Alexandre Dumas pouvait être lu en français, en anglais, en espagnol ou en portugais par les Cariocas au XIX^e siècle, ce qui a rarement été souligné jusqu'ici puisqu'il était convenu d'admettre que les élites du monde entier lisaient en français les chefs-d'œuvre de notre littérature.

ALEXANDRE DUMAS ET LA MONDIALISATION DE LA TRADUCTION AU XIX^e SIÈCLE

Dès 1966, José Montesinos avait montré qu'en ce qui concerne l'Espagne, la part de la traduction des romanciers français dans

1. *Ibid.*

2. Sandra Guardini Teixeira Vasconcelos, "Romans et commerce de librairie à Rio de Janeiro", intervention au séminaire sur l'histoire du livre, de l'édition et de la lecture à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines le 27 avril 2007. Cette communication sera reprise dans une étude à paraître en 2008.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

les publications des années 1840-1860 était écrasante puisqu'elle représentait 80 % de l'ensemble de ce marché qui, lui-même, avoisinait 30 % de la production littéraire¹. D'autres auteurs ont souligné la rapidité avec laquelle les œuvres étaient traduites, à partir de leur publication dans le feuilleton des journaux, et Alexandre Dumas fut, avec Eugène Sue, l'auteur qui profita le plus de cet engouement – une “apothéose” pour José Montesinos – qui ajoute que “durante todo el siglo XIX, su gloria no sufre eclipse alguno entre nosotros²”. En hispanisant l'œuvre d'Alexandre Dumas ou celle de Pablo Feval, les traducteurs espagnols n'ont pas trahi leurs auteurs fétiches, comme on l'a écrit un peu légèrement en étudiant, pour s'en désoler, les piètres traductions du XIX^e siècle. Bien au contraire, ils ont servi de ferment à la constitution des littératures nationales, comme le souligne à juste titre Jean-François Botrel³ et il est vain d'intenter aux passeurs culturels d'une époque disparue un procès anachronique que l'évolution des théories en matière de traductologie ne saurait justifier. Certes la nationalisation des productions étrangères aboutit dans bien des cas à nourrir le nationalisme des peuples qui construisaient leur Etat-nation et exaltaient la supériorité de leur langue⁴ mais ce processus était à peu près universel et s'accompagnait aussi d'un culte des grands romanciers étrangers que l'on ne saurait sous-estimer. C'est peut-être l'un des paradoxes les plus étranges de la fin du XIX^e siècle que d'avoir vu des peuples communier dans la célébration des grands romanciers français – tour à tour Dumas, Hugo et Zola disparus en 1870, 1885 et 1902 – et nationaliser leur style pour faire naître leurs propres gloires locales, Perez Galdos en Espagne, nous l'avons dit, mais aussi Leopoldo Alas ou Emilia Pardo Bazan et bien d'autres écrivains réalistes des années 1880⁵.

Dumas avait conscience de cette ferveur qui l'entourait et son expédition italienne, en 1860, lui confirma sa popularité exceptionnelle. Si Garibaldi était parvenu à conduire jusqu'à Rome ses compagnons, et à y faire proclamer Re d'Italia Victor-Emmanuel, nul doute que Dumas eût été aussitôt proclamé général de l'armée nationale et décoré des plus hautes distinctions pour service rendu à cet Etat qui recouvrait ses droits immémoriaux.

1. José F. Montesinos, *Introducción a una historia de la novela en España, en el siglo XIX*, Madrid, Castalia, 1966.

2. *Ibid.*, p. 91-93.

3. Jean-François Botrel, “L'acclimatation du roman populaire français en Espagne, *Œuvres et critiques*, t. II (2006), p. 10-23.

4. Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1999.

5. J.-F. Botrel, “L'exportation des livres et des modèles éditoriaux français en Espagne et en Amérique latine (1814-1914)”, *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, op. cit.

S'il avait tenté de traverser l'océan Atlantique et s'était rendu en Amérique du Sud, l'Aigle de Bolivar lui aurait été attribué et ses lecteurs enthousiastes l'auraient suivi pendant toute sa tournée au Nouveau Monde. Le célèbre Phineas Taylor Barnum avait déjà vu son nom de famille se transformer en nom commun dans les années 1850, pour le périple américain de Rachel, et le culte des vedettes du théâtre était alors à son apogée, préparant celui des stars de cinéma du XX^e siècle. Tout à la fois héros, vedette et star, Dumas est "une figure majeure de l'histoire de la culture populaire¹" pour bien des raisons mais aussi parce que son influence sur l'évolution de ce genre littéraire a été des plus importantes. On sait ce que lui doivent un Arthur Conan Doyle en Grande-Bretagne, Michel Zévaco en France, Benito Perez Galdos en Espagne mais il est probable qu'une étude plus approfondie, menée dans chaque pays d'Amérique du Sud, étendrait la liste des débiteurs du romancier. En s'inspirant des méthodes qui ont permis à Marlyse Meyer d'écrire son histoire du feuilleton au Brésil et de mettre en valeur les filiations avec la France², on aboutirait à une sorte de généalogie de la littérature latino-américaine qui éclairerait encore mieux sa genèse.

Traduit dans la plupart des langues de la planète mais le plus massivement en espagnol, Alejandro Dumas illustre les processus de mondialisation de la traduction en cours au XIX^e siècle. Il ne s'agit plus en effet, comme à la naissance des grandes revues politiques et culturelles du type de la *Edinburgh Review* ou de sa grande rivale, la *Quarterly Review*, de critique savante et d'étude comparée des auteurs les plus renommés³. Il s'agit bien de ce que nous appelons la traduction, qu'elle soit complète ou tronquée, respectueuse ou non des intentions de l'auteur, et de son expansion dans l'univers grâce à la diffusion de la presse et des livres destinés au grand public. En ce sens, un cap a été franchi autour des années 1840 et, plus encore que pour Walter Scott ou Eugène Sue, ce sont Dumas et Dickens qui symbolisent le mieux ce changement. Omniprésent, on l'a vu, au Mexique, en Argentine, en Uruguay, au Pérou mais aussi en Colombie à Cuba ou au Venezuela, Alejandro Dumas a colonisé les médias de son temps à un point inconnu avant lui et, peut-être, inégalé avant 1914. La popularité de Victor Hugo, à cause du succès des

1. Matthieu Letourneux, "Dumas inspirateur du roman d'aventures historiques : quelques exemples en France, en Espagne et en Grande-Bretagne, *Dumas, une lecture de l'histoire*, dir. Michel Arrous, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003, p. 507-533.

2. Marlyse Meyer, *Folhetim, uma historia*, São Paulo, Companhia das Letras, 1996.

3. D. Cooper-Richet, "Revue anglaises, revues françaises : des formes d'échanges multiples", *La Belle Époque des revues. 1880-1914*, dir. Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie et J. Y. Mollier, Paris, Ed. de l'IMEC, 2002, p. 361-382.

Misérables, celle de Zola grâce à *Germinal* ont été exceptionnelles mais il n'est pas du tout certain qu'elles puissent se comparer à celle qui entoura Dumas père¹. Le caractère prolifique de sa création, la liste démesurément étendue de ses romans populaires contribua grandement à le maintenir pendant près de vingt ans en haut de l'affiche. Faisant le bonheur de ses innombrables traducteurs en espagnol jusqu'à la fin des années 1850, c'est-à-dire avant que des accords internationaux ne protègent sa propriété littéraire dans ce pays, il connut durablement ce que d'autres écrivains vécurent pour un seul titre.

Ainsi pourrait-on aisément lui opposer l'exceptionnelle aura qui entoura Harriet Beecher Stowe lorsqu'elle publia *Uncle Tom's Cabin* en 1852. Avec 41 éditions en anglais enregistrées fin 1853 et plus de 300 000 exemplaires vendus dans cette seule langue en deux ans, huit traductions françaises comptabilisées en 1879 et de multiples autres dans plus de vingt langues, des adaptations au théâtre et même au music-hall, la reproduction des personnages sur des assiettes, des lampes ou des pipes, etc., et, bien entendu, la prépublication de juin 1851 à avril 1852 des quarante-cinq chapitres dans le feuilleton du *National Era*², elle semble posséder tous les attributs permettant de lui décerner la palme dans ce domaine. Toutefois la comparaison est trompeuse car, s'il est avéré que l'auteur, abolitionniste convaincue, rencontra un accueil très chaleureux lors de sa tournée européenne en 1853, à Londres comme à Paris, elle ne fut l'auteur que d'un livre et non d'une collection ou d'une série, voire d'une saga, comme c'était déjà la norme au temps de Balzac et, *a fortiori*, de Dickens et de ses *Household Words* dans lesquels il publiait ses romans et ceux de ses proches. De ce fait, l'écrivain britannique se prête beaucoup mieux que sa consœur américaine à la comparaison et l'on trouve dans la presse, les bibliothèques et les catalogues des libraires d'Amérique du Sud la liste à peu près complète de ses œuvres en traduction concomitante à la publication dans sa langue d'origine en Europe. Par ce trait, il se rapproche totalement d'Alexandre Dumas même s'il s'en distingue par le caractère plus modeste de sa vie privée et son refus d'intervenir dans la vie politique de son pays et celle de ses voisins.

On trouve en effet chez le romancier parisien cette multiplicité d'interventions dans le domaine public qui caractérise aujourd'hui

1. D. Cooper-Richet et J.-Y. Mollier, "Le roman populaire du XIX^e siècle : à l'origine des rituels de participation et d'identification", *Les Cultes médiatiques*, dir. Philippe Le Guern, Rennes, PUR, 2002, p. 53-65.

2. Claire Parfait, "Uncle Tom's Cabin et l'histoire américaine : le prisme du paratexte", *Cahiers Charles V* n° 32/2002, p. 147-174 et *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin. 1852-2002 : à la recherche d'une histoire éditoriale "totale" d'un texte*, HDR, université Paris-VII, 2006.

les phénomènes relatifs à la mondialisation. Par la confusion de sa vie privée avec sa vie publique, au point de confondre son exil purement financier à Bruxelles en 1852 avec celui des républicains français menacés de mort ou de prison dans leur pays, Dumas a obligé les médias à lui consacrer en permanence une part de leur attention. Journaliste, dramaturge et un temps propriétaire de sa propre scène, le fameux Théâtre Historique de Paris, romancier, directeur du *Mousquetaire* et du *Monte-Cristo*, il cumulait les raisons de demeurer en permanence sous les feux de l'actualité. Par son mode de vie assez exubérant, son existence plutôt débridée, ses amours tumultueuses, ses nombreux voyages, mais aussi ses prises de position en faveur de la liberté des peuples asservis, il multipliait les raisons de le considérer avec sympathie ou même de s'enthousiasmer pour son courage, sa bonhomie et son franc-parler. Commenté, discuté, publié, aussitôt traduit et exporté, notamment du Rio Grande à la Terra de Fuego, il a connu de son vivant les effets de cette première forme de globalisation des échanges qui commençait à imprimer au monde un aspect de village planétaire. Bien entendu, on ne peut sans excès pousser le parallèle avec notre époque jusqu'au bout puisqu'au cœur de l'Afrique et de l'Asie le nom et les aventures de Dumas étaient inconnus et que l'absence de télévision interdisait aux analphabètes de s'imprégner du contenu de ses œuvres.

La fin du xx^e siècle et le début du suivant possèdent donc leur originalité profonde et il serait vain de l'ignorer. En s'intéressant cependant à cette première forme de mondialisation de la traduction littéraire qui correspond très précisément à une autre mondialisation de la traduction, religieuse celle-là puisqu'elle concerne la diffusion d'extraits de la Bible à des millions d'exemplaires sur tous les continents, nous avons voulu souligner l'importance des mutations provoquées par la révolution de l'industrie, des communications et des loisirs au xix^e siècle. Avec l'apparition de la tour Eiffel dans le ciel de Paris en 1889 et la venue au Trocadéro, la même année, de Buffalo Bill et de son Wild West Show, les parcs d'attractions et les spectacles à vocation universelle commençaient à faire partie de la modernité et même de la quotidienneté¹. En créant des personnages et un univers romanesque qui se prêtaient admirablement à la transmédiaité, la migration d'un support à un autre, Dumas père allait bientôt connaître, *post mortem* cependant, la gloire au cinéma. Il avait préparé cette survie et cette consécration en écrivant des

1. J.-Y. Mollier, "L'émergence de la culture de masse dans le monde", *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques. 1860-1940*, dir. J.-Y. Mollier, J.-F. Sirinelli et F. Vallotton, Paris, PUF, 2006, p. 65-80.

fiction qui donnaient immédiatement envie à des traducteurs ou à des éditeurs, quand la commande venait des intermédiaires, de les adapter au public de leur pays. Universel par ce trait, presque éternel ou y aspirant par la plasticité de ses œuvres aisément transposables au théâtre, au cinéma et à la télévision, il avait accompagné de façon originale le développement du commerce maritime dans le monde. S'il était loisible au passager du paquebot qui quittait Le Havre, Southampton, Séville ou Lisbonne de se procurer ses romans en français, en espagnol ou en portugais dans la bibliothèque du bord, c'était d'une certaine façon, un moyen ingénieux trouvé par ses imprésarios des deux continents pour rappeler aux voyageurs et aux migrants qu'en Amérique comme en Europe Alexandre Dumas était considéré comme un génie, probablement l'un des plus grands de son époque et que l'on ne pouvait vivre sans avoir lu ses œuvres principales.

JEAN-YVES MOLLIER

INTERVENANTS

BIOBIBLIOGRAPHIES DES INTERVENANTS

BERNARD BANOUN

Traducteur littéraire (premier volume publié en 1992).

Professeur de littérature de langue allemande des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles à l'université François-Rabelais de Tours.

Traductions : livrets d'opéra (Strauss : *Capriccio*, *Jour de paix* ; Schoenberg : *Du jour au lendemain*, *Moïse et Aaron* ; Berg : *Lulu*, etc.)

Correspondance Strauss-Hofmannsthal.

Romans : Yoko Tawada ; Josef Winkler.

Recherches universitaires sur :

– littérature et musique (Strauss ; Brecht ; opéra en Europe et Europe centrale) ;

– histoire de la traduction (groupe de recherche TraHis “La Traduction dans l'Histoire”, université François-Rabelais, Tours).

Participations aux ateliers franco-allemands de Straelen, à l'Académie d'été pour traducteurs du Literarisches Colloquium à Berlin ; tuteur du programme Georges-Arthur Goldschmidt pour jeunes traducteurs littéraires, Arles, mars 2006.

PHILIPPE BATAILLON

Né en 1928. Diplômé de l'École nationale de photo et cinéma Louis Lumière. Photographe, puis cadreur et enfin directeur de la photographie pour la RTF, l'ORTF et la SFP de 1969 à 1993. Traducteur depuis 1992. A traduit, entre autres, Juan José Saer, Antonio Muñoz Molina et Fernando Quiñones.

HELENA BEGUIVINOVÀ

Née en 1951 à Prague, Helena Beguvinová a passé les pires années de la “normalisation” tchèque en France. Après le retour à Prague, a travaillé comme bibliothécaire et en même temps de plus en plus comme traductrice, en commençant par des traductions juridiques et techniques. A partir de 1995 elle se consacre à la traduction littéraire, des livres des sciences humaines (Raymond Aron, Jean-Claude Schmitt, René Girard, Van Gennepe, Gilles Lipovetsky), mais aussi des romans et un livre de poésie (Edmond Jabès).

SOPHIE BENECH

Née en 1952, elle a obtenu une maîtrise de lettres classiques à l'université de Paris-Sorbonne puis a enseigné le français à La Nouvelle-Orléans et à Leningrad (Institut Herzen). Elle a travaillé dans l'édition et a fondé en 1992 sa propre

maison : Interférences. Elle a traduit de l'anglais puis s'est consacrée au domaine russe. Elle a obtenu en 1996 le prix Médicis étranger pour sa traduction de *Sonietchka* de Ludmila Oulitskaïa. Nombreux ouvrages de fiction, en particulier Leonid Andreïev, et des correspondances (Boris Pasternak, Varlam Chalamov). Parmi les ouvrages à orientation historique, citons : *Le Dossier de l'affaire Pasternak* (1994), *Coupable de rien*, ouvrage illustré d'Euphrosinia Kersnovskaïa (1994) et, en collaboration avec Véronique Patte, *Le Manuel du goulag* (1997) de Jacques Rossi.

PAUL CARMIGNANI

Agrégé de l'université, docteur ès lettres, professeur de littérature américaine aux universités de Montpellier et de Perpignan-*Via Domitia*, Paul Carmignani a consacré son doctorat d'Etat à l'écrivain et historien sudiste Selby Foote, et bénéficié pour mener ses recherches aux Etats-Unis d'une bourse d'études Fulbright. Il a publié une cinquantaine d'articles sur la fiction, l'imaginaire et les mythes du Nouveau Monde, et fondé plusieurs centres de recherches dont le CERCLA (Centre d'études et de recherche sur la culture et la littérature américaines) devenu ensuite CERNA, et le VECT-Mare Nostrum ("Voyages, échanges, confrontations, transformations : Parcours méditerranéens de l'espace, du texte et de l'image"), équipe d'accueil perpignanaise qu'il dirige depuis 1997.

Cofondateur et délégué général du prix Fernand-Braudel présidé par Mme Hélène Carrère d'Encausse et du prix Spiritualités d'Aujourd'hui présidé par MM. André Chouraqui et Jacques Brosse.

Auteur de *Les Portes de Delta* (PUP, 1997) et de *S. Foote : un Sudiste au carré* (Belin, 1998), P. Carmignani a dirigé de multiples publications et contribué à de multiples ouvrages collectifs.

JACQUELINE CARNAUD

Traductrice littéraire d'anglais et d'hébreu. Membre du conseil d'administration de l'ATLF de 1984 à 2003 ; du conseil d'administration d'ATLAS de 1988 à 2002 ; du conseil d'administration de la Maison Antoine-Vitez de 1990 à 2000. Responsable de la revue *TransLittérature* de 1992 à 2003.

En histoire, a notamment traduit, seule ou en collaboration : Bernard Lewis, Idit Zertal, Eric Hobsbawm, George Fredrickson, Ian Kershaw, Christopher Browning, Guy Stroumsa, Y. H. Yerushalmi, Aron Rodrigue, Moshé Halbertal, Isaiah Berlin. De l'hébreu, a aussi traduit des romans policiers (Batya Gour) et se consacre aujourd'hui au théâtre israélien (Hanokh Levin, Taher Najib, Ilan Hatzor).

Enseigne, dans le cadre du mastère, la traduction littéraire à l'Institut d'études anglophones de Paris-VII, et au CETL/ISTI de Bruxelles. Depuis 2007, maître de conférences associée à Paris-VII.

ANTOINE CAZÉ

Ancien élève de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud, agrégé d'anglais, docteur de l'université de Paris-VII-Denis-Diderot, Antoine Cazé est traducteur littéraire et professeur à l'université d'Orléans dont il dirige le DESS de traduction. Il a obtenu le prix Maurice-Edgar-Coindreau en 2005 pour la traduction d'*Une boîte d'allumettes* et de *La Taille des pensées* de Nicholson Baker. Il a traduit entre autres des ouvrages de David Baddiel, Chloe Hooper, Jonathan Raban et John Ashbery. Il est membre du conseil d'administration d'ATLAS.

ÉVELYNE CHÂTELAIN

Traductrice littéraire depuis plus de quinze ans, après être passée par la presse et l'édition, je m'intéresse depuis toujours aux "nouvelles technologies". J'ai déjà beaucoup œuvré pour que mes collègues profitent des avantages que leur offrent les nouveaux médias et les nouveaux outils, en créant le site du Pr Tradoko et celui de l'ATLF. Mais à présent que j'ai convaincu tout le monde ou presque de la nécessité de se connecter à l'Internet, il ne faudrait pas que les risques encourus fassent reculer. Je serai donc là pour traduire le jargon trop technique et présenter le point de vue de l'utilisateur que je suis.

YVES CHEVREL

Professeur émérite de littérature comparée à l'université de Paris-Sorbonne (Paris-IV). Auteur de *La Littérature comparée* (PUF, 2006), *L'Étudiant-chercheur en littérature* (Hachette, 2003), s'intéresse plus particulièrement à la littérature européenne du tournant du XIX^e au XX^e siècle (*Le Naturalisme. Étude d'un mouvement littéraire international*, PUF, 1993) et a traduit de l'allemand *Papa Hamlet* de Bjarne P. Holmsen (London, 1991). Prépare, avec Jean-Yves Masson, une "Histoire des traductions en langue française" (voir "Pour une histoire des traductions en langue française" : *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 2006-1/2, 11-23).

CÉCILE DENIARD

Diplômée en 2002 du DESS de traduction littéraire anglais-français de Paris-VII et heureuse traductrice à plein temps depuis lors...

JEAN-MICHEL DÉPRATS

Maître de conférences à l'université de Paris-X-Nanterre. A traduit pour le théâtre près de trente pièces de Shakespeare. Président depuis 2006 de Société française Shakespeare (SFS). Dirige la nouvelle édition des *Œuvres complètes* de Shakespeare dans la Bibliothèque de la Pléiade (deux tomes parus en 2002). Nominé en 2006 aux Molières pour sa traduction du *Roi Lear* mis en scène par André Engel au Théâtre de l'Odéon-Berthier. Auteur du livret d'*A & C*, théâtre musical de Lewis Furey monté au Théâtre de la Ville en février 2006.

JEAN-LUC DIHARCE

Conseil en ingénierie informatique. C'est avec plaisir que je mets mes compétences à disposition des traducteurs, monde avec lequel je suis lié "par alliance". Au cours de l'atelier, je serai là pour répondre à vos questions techniques et vous aider dans vos manipulations.

HOLGER FOCK

Dr. Holger Fock, études de théâtre, de lettres et de philosophie à Munich et Erlangen, thèse de doctorat sur Antonin Artaud, publiée en 1988 et 1989 (2 vol.) à Berlin, traducteur littéraire depuis 1991, vit avec sa femme (et co-traductrice) et deux enfants auprès de Heidelberg.

Il a traduit des auteurs classiques tels Théophile Gautier, André Breton aussi bien que des auteurs contemporains, notamment François Bon, Patrick Deville, Pierre Michon, Andreï Makine, Rachid Mimouni, Erik Orsenna, Antoine Volodine, Cécile Wajsbrot, et des essayistes (Marc Bloch, Abdellah Hammoudi, Bernard-Henri Lévy, Elie Wiesel, etc.)

FRÉDÉRIC FORTE

Frédéric Forte est né en 1973 à Toulouse. Il est poète et membre de l'Oulipo.

Il a publié notamment *Opéras-minute* au Théâtre Typographique et *Comment(s)* aux éditions de l'Attente.

PETER FRANCE

Né à Londonderry en 1935, Peter France fait des études littéraires à Oxford et en France avant de devenir professeur de littérature française aux universités de Sussex, de Colombie-Britannique, d'Edimbourg, et de Paris-IV. Il a publié de nombreuses études de littérature française, russe et comparée. Traducteur de poésie russe (Blok, Pasternak, Brodsky, Aigui) et de prose française (Rousseau, Diderot), il a dirigé le *Oxford Guide to Literature in English Translation* (2000), et dirige actuellement une *Oxford History of Literary Translation in English* en cinq volumes.

HÉLÈNE HENRY

Traductrice littéraire depuis 1975 dans des domaines variés : poésie, théâtre et prose russes du ^{xx}e siècle, théorie de la littérature, histoire du théâtre (E. Vakhtangov : *Ecrits sur le théâtre*, L'Age d'Homme, coll. "TXX", 2000). Entre autres : Pasternak (Gallimard, 1982), Mandelstam, Tsvetaeva, Nabokov (Gallimard, 1999), Brodsky, Rubinstein, Krivouline, Schwarz, Kononov, Markish.

Nombreux travaux sur l'histoire de la traduction et de la réception créatrice dans les littératures russe et française. Maître de conférences en littérature russe à Paris IV-Sorbonne, anime un séminaire de traduction littéraire. En préparation : Mikhaïl Tchekhov, *Ecrits autobiographiques*, Dmitri Bykov, *Pasternak*. Présidente d'ATLAS depuis 2006.

MICHEL LAPORTE

Michel Laporte est écrivain, spécialisé dans la littérature de jeunesse. Il a écrit, entre autres, des romans historiques et des romans policiers historiques. Il traduit aussi des auteurs classiques à destination des jeunes lecteurs.

SYLVIE LE MOËL

Traductrice littéraire, maître de conférences à l'Institut d'études germaniques de l'université François-Rabelais de Tours. Travaux et publications sur la littérature allemande du ^{xviii}e siècle (roman, théâtre) et sur les transferts culturels appliqués à l'histoire de la traduction. A coédité avec Bernhild Boie deux volumes parus aux Presses universitaires François-Rabelais, issus de colloques organisés par le groupe de recherche TraHis ("La Traduction dans l'Histoire"), intitulés "Traduction et constitution de l'identité" (2002) et "Polychronie de la traduction. Temps de l'écriture – temps de la traduction" (2005).

ALENA LHOTOVA

Née à Prague en 1947. Etudes de philologie romane à l'université Charles de Prague.

Traductrice vers le tchèque de littératures francophone et hispanophone, vice-présidente de l'Association des traducteurs littéraires tchèques, active notamment dans la défense des droits de traducteurs littéraires, membre de plusieurs commissions consultatives en matière du droit d'auteur, représentante de la République tchèque au CEATL.

Une cinquantaine de livres traduits (belles lettres, livres d'enfants, poésie). Ces temps derniers, elle se tourne vers la traduction des sciences humaines (Baudrillard, Badinter, Le Goff, Carbonell...).

ISABELLE MACOR-FILARSKA

Professeur de langue et littérature françaises à l'École internationale de l'Alliance française de Paris. A été chargée de cours en littératures comparées à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines de 1995 à 1998. Ses travaux et publications portent essentiellement sur la poésie française et sur la poésie polonaise contemporaines. Elle a notamment traduit en français, avec la collaboration de Grzegorz Splawinski, Agata Kozak et Irena Gudanic-Barbier les poètes Ewa Lipska, Wislawa Szymborska, Halina Poswiatowska, Stanislaw Grochowiak, Harasymowicz, Miron Bialoszewski, Maciej Niemiec, Urszula Koziol, etc. aux éditions l'Ancrier (Strasbourg, 1996), La Maison de la poésie Nord/Pas-de-Calais (1995 et 2004), Noir sur Blanc (Paris, 2000) pour le *Panorama de la poésie polonaise du xx^e siècle*, Caractères (2004). A également publié de nombreux articles et traductions dans les revues *Plein Chant*, *Passage d'encre*, *Le Nouveau Recueil*, *Grèges*, *Liber*, *Poésie*, *Voix d'encre*, *Arsenal*, *Revue des études slaves*, *Pleine marge*, *Esprit*. Poursuit ses travaux sur la poésie contemporaine.

OLIVIER MANNONI

Olivier Mannoni est traducteur de l'allemand. Outre des romans (Martin Suter, Zsuzsa Bank, Botho Strauss...), il est le traducteur en France du philosophe Peter Sloterdijk (*Sphères*, *Le Palais de cristal*, *Colère et temps*). Il a également traduit de nombreux textes historiques, dont les thèmes tournaient pour l'essentiel autour du nazisme et de son analyse : *La Fascination du nazisme et L'Allemagne et sa mémoire* de Peter Reichel (Odile Jacob), *L'Organisation de la terreur*, de Wolfgang Sofsky (Calmann-Lévy), *La Bombe de Hitler* de Rainer Karlsch (Calmann-Lévy), *La Médecine nazie et ses victimes* (Actes Sud). Il a en outre écrit plusieurs livres centrés sur des biographies d'écrivains et l'histoire de l'Allemagne, dont *Günter Grass, l'honneur d'un homme* (Bayard, 2000) et *Manès Sperber, l'espoir tragique* (Albin Michel, 2005). Olivier Mannoni préside depuis 2007 l'Association des traducteurs littéraires de France.

ALICIA MARTORELL LINARÈS

Professeur de traduction spécialisée à l'université Comillas de Madrid et de traduction littéraire (sciences humaines) au Centre européen de traduction littéraire de 1998 à 2004 et à l'université de Málaga.

Elle a traduit Fernand Braudel, *Memorias del Mediterráneo*, Madrid, Cátedra, 1998 et a obtenu le prix Stendhal de traduction (1995) pour *Atlas* de Michel Serres. Elle a traduit une cinquantaine de livres dans le domaine des sciences humaines, parmi lesquels on peut citer : Roland Barthes, *Sade*, *Fourier*, *Loyola*, Madrid, Cátedra, 1997, E. M. Cioran, *Ejercicios negativos, marginalia al Breviario de Podredumbre*, Madrid, Taurus, 2006 et Marc Ferro, *Historia de Francia*, Madrid, Cátedra, 2003.

Elle est membre d'ACETT (Association espagnole de traducteurs de livres), Asetrad (Association espagnole de traducteurs et interprètes) et la SFT (Société française des traducteurs)

JEAN-YVES MASSON

Ecrivain, traducteur d'allemand, d'italien et d'anglais, critique au *Magazine littéraire*, professeur de littérature comparée à la Sorbonne. A publié une trentaine de

traductions. Secrétaire du prix Nelly-Sachs. Dernier ouvrage traduit : *Le Lien d'ombre*, poèmes complets de Hugo von Hofmannsthal ; dernier livre publié : Hofmannsthal, *Renoncement et métamorphose* (ces deux titres chez Verdier Poche).

JEAN-YVES MOLLIER

Jean-Yves Mollier, professeur d'histoire contemporaine, est directeur de l'Ecole doctorale "Cultures, organisations, législations" à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Spécialiste de l'histoire de l'édition, du livre et de la lecture, il a publié de nombreux livres sur ce sujet : *L'Argent et les Lettres. Histoire du capitalisme d'édition* (Fayard, 1988), *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire* (Fayard, 1999), etc. Il publie en septembre 2007 la troisième édition d'*Où va le livre ?* (La Dispute, 2007).

MAURICE OLENDER

Archéologue et historien, Maurice Olander est maître de conférences à l'EHESS. Parmi ses publications, *Les Langues du Paradis*, préface de Jean-Pierre Vernant (1989), Points Essais (n° 294), traduit en une dizaine de langues ; *La Chasse aux évidences*, Paris, Galaade, 2005 (prix Roger-Caillois 2007). Editeur, il dirige la revue *Le Genre humain* et "La Librairie du XXI^e siècle" au Seuil.

ANNE-MARIE OZANAM

Professeur de lettres supérieures au lycée Henri-IV, à Paris : elle enseigne le latin et le grec. Depuis 1994, elle a publié plusieurs traductions, commentées ou non, de ces deux langues, notamment, aux Belles-Lettres : Tacite, *Agricola et Germania* ; César, *Guerre des Gaules*, livres I-II ; Alciphron, *Lettres de pêcheurs, de paysans, de parasites et d'bêtaïres*, ainsi que Plutarque, *Vies parallèles* (Quarto, Gallimard, 2001).

Elle a récemment participé à l'ouvrage de Sophie Calle, *Prenez soin de vous* (Actes Sud 2007) et à la 52^e Exposition internationale d'art, Biennale de Venise, pavillon français (du 7 juin au 21 novembre 2007).

MARGUERITE POZZOLI

Marguerite Pozzoli est née en Italie – à Mestre, tout près de Venise. Agrégée de lettres modernes, elle a longtemps enseigné le français. Traductrice d'italien depuis 1986, elle dirige la collection italienne aux éditions Actes Sud depuis 1988. Elle a traduit une cinquantaine de romans et une vingtaine de "beaux livres" (peinture, architecture, photographie).

Elle a introduit en France une dizaine d'auteurs jusque-là inédits (entre autres Maria Messina, Sandra Pettrignani, Gianfranco Bettin, Maurizio Maggiani et tout récemment, Luigi Guarnieri). Elle a également traduit Pirandello, Pasolini, Anna Maria Ortese, Stefano Benni, Giorgio Pressburger.

Elle enseigne la traduction à l'ISTI de Bruxelles et à l'université d'Avignon (master de traduction) et dirige régulièrement des ateliers de traduction, en particulier à l'Institut de culture italienne de Marseille.

MONA DE PRACONTAL

Passionnée de langue anglaise et de cinéma, Mona de Pracontal a étudié l'une à Paris et l'autre à New York, où elle a vécu quelques années. Elle traduit de la fiction contemporaine, tous genres confondus (générale, jeunesse, polars) surtout américaine : Howard Norman, Donald Westlake, Mary Woronov, William Burroughs,

Jon Jackson, Kaye Gibbons, David Means, Philip K. Dick..., mais aussi britannique (Hanif Kureishi, Diana Evans, Melvin Burgess, Eva Ibbotson, Penelope Lively), australienne et, plus récemment, nigériane de langue anglaise, avec les romans de Chimamanda N. Adichie.

SIAN REYNOLDS

Née à Cardiff en 1940, Sian Reynolds est diplômée d'Oxford et historienne, ayant préparé sa thèse sous la direction de Michelle Perrot à l'université Paris-VII. Elle a enseigné aux universités du Sussex, d'Edimbourg et de Stirling, où elle est professeur émérite. Elle a traduit en anglais la plupart des œuvres de Fernand Braudel, à partir de *La Méditerranée* (1973), ainsi que des livres d'autres historiens français. Lauréate du prix Scott-Moncrieff (1982), elle traduit actuellement les romans policiers de Fred Vargas.

RACHOD SATRAWUT

Diplômé de l'université de Chulalongkorn (licence de langue et de littérature française) en 1998, Rachod Satrawut prépare actuellement à l'université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne) sous la direction de M. Duportail une thèse de doctorat dont le sujet est : "Recherche des fondements éthico-politiques de la pensée de Paul Ricoeur". Passionné par la culture et la civilisation asiatiques, notamment par la culture et la civilisation de la Thaïlande, il travaille comme enseignant de langue et de civilisation au sein de l'Association franco-thaïe.

PETER SCHÖTTLER

Directeur de recherches au CNRS (Institut d'histoire du temps présent, Paris). Spécialiste de l'histoire franco-allemande. Parmi ses publications : *Lucie Varga, une historienne autrichienne aux "Annales"*, Paris, éditions du Cerf, 1991 ; (dir.) *Geschichtsschreibung als Legitimationswissenschaft 1918-1945*, Francfort, Suhrkamp, 1997 ; (dir.) *Marc Bloch – Historiker und Widerstandskämpfer*, Francfort, Campus, 1999 ; (dir.) *Siegfried Kracauer, penseur de l'histoire*, Paris, éditions de la MSH, 2006 (avec Philippe Despoix). Nombreuses traductions vers l'allemand, parmi lesquelles des ouvrages de Fernand Braudel (*La Dynamique du capitalisme ; L'Identité de la France*), de Lucien Febvre (*Martin Luther ; Le Rhin*) ; Jean-Pierre Lefebvre (*Heine et Hegel*) ou de Michel Vovelle (*La Révolution française*).

ROS SCHWARTZ

Ros Schwartz est traductrice depuis vingt-sept ans. Parmi la trentaine d'auteurs francophones qu'elle a traduits : Andrée Chedid, Sébastien Japrisot, Catherine Clément, Malika Oufkir, Aziz Chouaki, Yasmina Khadra, Dominique Manotti, Jaqueline Harpman, Fatou Diome, Sembène Ousmane et Claudine Vegh.

Elle est présidente du CEATL (Conseil européen des associations de traducteurs littéraires) et présidente du comité directeur du British Centre for Literary Translation.

Elle anime des ateliers, publie des articles et donne des conférences sur la traduction dans le cadre de séances de formation et de festivals littéraires.

MIGUEL-ANGEL VEGA

Ecrivain, professeur titulaire de littérature allemande à l'université Complutense (1975-2003) ; chaire de littérature allemande (traduction) à l'université d'Alicante.

Traducteur de Schlegel, Schnitzler, Brecht, Kastner, Härtling, Goethe, Hofmannsthal, Horváth, Humboldt (allemand) ; J. P. Jacobsen (danois) ; Casanova, d'Aulnoy (français) ; Simone (italien).

Auteur d'une vingtaine d'ouvrages en littérature et traduction, et d'une centaine d'articles de critique littéraire et musicale. Collaborateur littéraire de la RNE (Radio nacional de España) et du Théâtre national de la Zarzuela (Madrid).

Médaille pour le Mérite des Sciences de la république d'Autriche.

Docteur *honoris causa* de l'université Ricardo Palma (Lima).

Professeur invité de l'université de Münster (Allemagne), 2002-2007. Directeur de l'Instituto de lenguas modernas y traductores (1985-2003), université Complutense, Madrid.

Fondateur de la revue *Hieronymus Complutensis. El mundo de la traducción*.

FRANÇOISE WUILMART

Née le 7 juin 1942, agrégée et docteur en philologie germanique de l'université de Bruxelles (ULB), elle est professeur de traduction à l'Institut supérieur de traducteurs et interprètes de la Communauté française de Belgique.

Elle y est aussi coordinatrice du DESS en traduction littéraire.

Elle est fondatrice et directrice du Centre européen de traduction littéraire (CETL) et du Collège européen des traducteurs littéraires de Seneffe (CTLS).

Elle a traduit de nombreux ouvrages, romans, essais philosophiques, textes d'art, principalement pour les éditions Gallimard (*Le Principe Espérance, Une femme à Berlin*), Actes Sud (les romans-essais de Jean Améry), La Différence (Kristien Emmerechts).

Elle a obtenu trois prix :

– le prix Ernst-Bloch (1991), de l'université de Tübingen, pour sa traduction de l'œuvre maîtresse du philosophe allemand : *Das Prinzip Hoffnung* ;

– le prix Aristéion (1993), prix européen de traduction, pour ses traductions d'Ernst Bloch ;

– le prix Gérard-de-Nerval 1996 (de la SGL, Paris), pour ses traductions des romans-essais du juif autrichien Jean Améry (Hans Mayer).

ANNEXE

SOMMAIRES DES *ACTES DES ASSISES*
DE 1984 A 2006

PREMIÈRES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 9 NOVEMBRE 1984

Ouverture des Assises

- Allocution de Laure Bataillon, présidente d'ATLAS et de l'ATLF
- Allocution de Jean-Pierre Camoin, maire d'Arles
- Allocution de Jean Gattegno, directeur du Livre et de la Lecture
- Allocution d'Erik Arnoult, conseiller culturel auprès du président de la République

Regards sur la traduction

- Le traducteur et la fonction du double, par Céline Zins. – Débat

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 10 NOVEMBRE 1984

Le traducteur dans la société

- Table ronde sur le statut social du traducteur littéraire dans divers pays européens
- Les machines à traitement de textes, par Bernard de Fréminville

La traduction : désir, théorie, pratique

- Itinéraire d'une traduction, par Claire Cayron. – Débat

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 11 NOVEMBRE 1984

Auteurs et traducteurs

- Table ronde sur Nathalie Sarraute et ses traducteurs européens
- Table ronde sur D. M. Thomas : Ecriture et traduction. – Débat
- Concours ATLAS Junior
- Intervenants

DEUXIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 8 NOVEMBRE 1985

Ouverture des Assises

- Allocution de Laure Bataillon
- Allocution de Jean-Pierre Camoin
- Allocution de Michel Pezet, président du conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur

- Les collèges internationaux des traducteurs littéraires : l'exemple de Straelen, par Elmar Tophoven, président de l'Association du Collège européen des traducteurs de Straelen
- Table ronde sur "Les partis pris de traduction : la pratique implique-t-elle une théorie ?", animée par Hubert Nyssen, avec Albert Bensoussan, Jacqueline Guillemain, Georges Kassā, Inès Oseki-Dépré, Marina Yaguello et Céline Zins
- La lettre de l'étranger : Remarques sur le concept de littéralité, par Inès Oseki-Dépré
- Traduction littérale ou littéraire, par Albert Bensoussan
- Interpréter Cortázar, entretien entre Laure Bataillon avec Inès Oseki-Dépré

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 9 NOVEMBRE 1985

- Table ronde sur "Claude Simon et ses traducteurs européens", animée par Lucien Dällenbach, avec Carl Gustav Bjurström, John Fletcher, Uffe Harder, Jukka Mannerkorpi, Guido Neri et Helmut Scheffel

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 10 NOVEMBRE 1985

Ateliers de traduction

- Espagnol (Argentine) : Un problème de traduction : le dialogue dans le roman, animé par Albert Bensoussan
- Anglais : Le dialogue dans la traduction, animé par Michel Gresset
- Anglais (USA) : *The Color Purple* d'Alice Walker, animé par Mimi Perrin
- Espagnol : Góngora, de la traduction du poème à la traduction poétique, animé par Benito Pelegrin
- Anglais : Shakespeare, autour d'un sonnet, animé par Henri Meschonnic et François Xavier Jaujard
- La littérature enfantine, atelier animé par Odile Belkeddar et Suzanne Bukiet

- Table ronde animée par Jean-Pierre Armengaud sur deux auteurs grecs et leurs traducteurs français : Philippos Dracodaïdis et Michel Volkovitch, Costas Taktis et Jacques Lacarrière

QUATRIÈME JOURNÉE. LUNDI 11 NOVEMBRE 1985

Le traducteur dans la société

- Canada-Québec, par David Homel
- L'expérience du Canada francophone, par Jean-Paul Partensky
- Le statut du traducteur littéraire en France, par Françoise Cartano
- Pour un statut européen du traducteur littéraire, par Elisabeth Janvier. – Débat
- Concours ATLAS Junior
- Intervenants

TROISIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. SAMEDI 8 NOVEMBRE 1986

Ouverture des Assises

- Allocution de Jean-Pierre Camoin
- Allocution de Laure Bataillon
- Allocution de Jean Gattegno
- Présentation de Claude Esteban, par François Xavier Jaujard
- Le travail du traducteur : territoires, frontières et passages, par Claude Esteban. – Débat

DEUXIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 9 NOVEMBRE 1986

– Table ronde sur “Modes de pensée, modes d’expression : de l’arabe au français, du français à l’arabe”, animée par André Miquel, avec Adonis, Philippe Cardinal, Jean-Patrick Guillaume, Abdelwahab Medded, Sami-Ali et Anne Wade Minkowski

– Table ronde sur les “*Exercices de style* de Raymond Queneau”, animée par Jacques Roubaud, avec Ales Berger, Ludwig Harig, Eugen Hemle, Jan Ivarson, Achilleos Kyriakidis et Barbara Wright

TROISIÈME JOURNÉE. LUNDI 10 NOVEMBRE 1986

Ateliers de langues

– Langues romanes, animé par Albert Bensoussan

– Allemand, animé par Bernard Lortholary

– Anglais, animé par Michel Gresset

– Table ronde sur “La traduction littéraire : qui juge ?”, animée par Françoise Cartano, avec Gilles Barbedette, Tony Cartano, Pierre Dumayet, Bernard Génies, Jean-Pierre Salgas

– Prix ATLAS Junior

– Intervenants

QUATRIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. SAMEDI 7 NOVEMBRE 1987

– Les allocutions d’ouverture, par Anne Wade Minkowski

– Inauguration du Collège international des traducteurs littéraires, par Françoise Campo-Timal

– Table ronde : “Le texte traduit «une écriture seconde»”, animée par François Xavier Jaujard, avec Roger Munier, Jean-René Ladmiral, Jean-Paul Faucher et Laure Bataillon

– Table ronde : “L’espagnol, une langue sur deux continents”, présentée par Laure Bataillon et animée par Albert Bensoussan, avec Juan Goytisolo, Mario Vargas Llosa et Aline Schulman

DEUXIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 8 NOVEMBRE 1987

Ateliers sur la retraduction

– Allemand, animé par Denis Messier, assisté par Pierre Cottet

– Anglais, animé par Michel Gresset, assisté par Brigitte Weltmann-Aron

– Portugais, animé par Philippe Mikriammos, assisté par Michel Chandeigne et Michelle Giudicelli

– Table ronde sur “Les infidélités de *L’Amant* de Marguerite Duras”, animée par Philippe Cardinal, avec Barbara Bray, Maria da Piedade Ferreira, Madeleine Gustafsson, Theophano Hatziforou, Avital Inbar, Michaela Jurovska, Marianne Kaas, Loda Kaluska-Holuj, Jukka Mannerkorpi, Leonella Prato Caruso, Ilma Rakusa et Ingrid Safranek

TROISIÈME JOURNÉE. LUNDI 9 NOVEMBRE 1987

– Table ronde sur “L’informatique : un nouvel outil pour les traducteurs littéraires”, animée par Françoise Cartano, avec Antoine Berman, Jean-René Ladmiral, Jacqueline Lahana, Mats Löfgren et Edith Ochs

– Intervenants

– Prix ATLAS Junior

CINQUIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 11 NOVEMBRE 1988

Ouverture des Assises

- Allocution de Jean-Pierre Camoin
- Allocution d'Anne Wade Minkowski
- La traduction de Dante, par Jacqueline Risset, présentée par Anne Wade Minkowski
- Remise du prix Nelly-Sachs, par François Xavier Jaujard
- Musique et poésie provençales, catalanes et gallego-portugaises, présentées par Jean-Claude Masson, Patrick Hutchinson et Anne Wade Minkowski, avec Jean-Marie Carlotti, Henri Deluy, Marc Dumas, Gérard Le Vot et Yves Rouquette

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 12 NOVEMBRE 1988

Traduire Freud : la langue, le style et la pensée

- Ouverture avec Marc de Launay, Céline Zins, Georges-Arthur Goldschmidt, Pierre Cottet et Jean-Michel Rey
- Table ronde animée par Marc de Launay, avec Janine Altounian, Antoine Berman, Michèle Cornillot, Pierre Cottet, Georges-Arthur Goldschmidt, Cornelius Heim, Jean-René Ladmiral, Jean Laplanche, Bernard Lortholary, Marie Moscovici, Jean-Michel Rey et Céline Zins

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 13 NOVEMBRE 1988

- Table ronde ATLF “La traduction littéraire et les sciences humaines”, animée par Nicolas Cazelles et Georges Kassaï, avec Yang Jiangang, Jean-René Ladmiral, Marc de Launay et Jean-Pierre Lefebvre
- Table ronde “Tendances du roman portugais contemporain”, animée par Pierre Légèze-Costa, avec Augustina Bena Luis, Almeida Faria, Vergilio Ferreira, Vasco Graça Moura, Lidia Jorge et José Saramago

Ateliers de langues

- Portugais, animé par Jacques Thiériot
- Italien (cinéma et roman), animé par Claude Nathalie Thomas
- Irlandais (Seamus Heaney), animé par Philippe Mikriammos

- Intervenants
- Prix ATLAS Junior

SIXIÈMES ASSISES

- Avant-propos, par Sylvère Monod

Traduire le théâtre

- Table ronde “Traduire, adapter, écrire”, animée par Jacques Thiériot, avec Bernard Lortholary, Philippe Ivernel, Jean Jourdeuil et Florence Delay
- Table ronde “Molière et ses traducteurs étrangers”, animée par Jean-Loup Rivière, avec Annie Brisset, Xavier Bru de Sala, Mikhaïl Donskoï, Heinz Schwarzinger, Maya Slater et Merlin Thomas
- Table ronde “Texte et théâtralité”, animée par Michel Bataillon, avec Anne-Françoise Benhamou, Jean-Michel Déprats, Patrice Pavis et Jean-François Peyret

– Débat sur “Le rôle du traducteur dans la chaîne théâtrale”, animé par Jean-Michel Déprats, avec Jacques Boncompain, Christian Dupeyron, Jean-Pierre Engelbach, Huguette Hatem, Marie-Claire Pasquier, Rudolf Rach, et Heinz Schwarzingger

Ateliers de langues

- Allemand (Büchner), animé par Jean-Louis Besson et Bernard Dord
- Allemand (Müller), animé par Jean Jourdheuil et Jean-Pierre Morel
- Anglais (Shakespeare), animé par Jean-Michel Déprats et François Marthouret
- Anglais (Sam Shepard et Joseph Chaikin, USA), animé par Michel Gresset et Shira Malchin-Baker
- Espagnol (*La Célestine*, anonyme), animé par Florence Delay
- Italien (Goldoni), animé par Ginette Henry et Jean-Claude Penchenat
- Russe (Tchekhov), animé par Georges Banu, Christine Hamon et Alain Ollivier

Le déroulement des Assises

- La séance d’ouverture
- Hommage à Elmar Tophoven
- Le prix Nelly-Sachs
- L’inauguration du CRTL à l’espace Van Gogh
- Le prix ATLAS JUNIOR, par Gabrielle Merchez
- Réunion du CEATL
- L’avenir de la traduction théâtrale
- Intervenants
- Répertoire des sigles

SEPTIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 9 NOVEMBRE 1990

Ouverture des Assises

- Allocutions de Jean-Pierre Camoin et de Sylvère Monod
- “Du poème à la mélodie : quelques exemples de traduction”, par Jean Gattegno
- Table ronde “Proust traduit et retraduit”, animée par Yinde Zhang, avec James Grieve, Maria Gueorguiéva, Tsutomu Iwasaki et Irina Mavrodin
- Hommage à Laure Bataillon : dédicace de la bibliothèque du CRTL, par Albert Bensoussan

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 10 NOVEMBRE 1990

- Table ronde “Retraduire Dickens”, animée par Jean Gattegno et Sylvère Monod, avec Dominique Jean et Françoise du Sorbier

Ateliers de langues

- Anglais (Grande-Bretagne), animé par Sylvère Monod, Jean Deubergue et Philippe Jaudel
- Anglais (USA), animé par Michel Gresset
- Russe, animé par Véronique Lossky
- Japonais, animé par Alain Kervern

- Table ronde “Domaine japonais”, animée par Jacqueline Pigeot, avec Tsutomu Iwasaki, Anne Sakai, Cécile Sakai et Jean-Jacques Tschudin

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 11 NOVEMBRE 1990

- Table ronde ATLF “La formation du traducteur littéraire”, animée par Jacqueline Lahana, avec Françoise Cartano, Michel Gresset, Ian Higgins, Jean-Luc Pinard-Legry, Michel Volkovitch et Françoise Wuilmart
- Proclamation des prix de traduction littéraire, par François Xavier Jaujard, Jean-Yves Masson, Marie-France Briselance, Michel Gresset, Claire Malroux et Céline Zins

Ateliers de langues

- Portugais, animé par Michelle Giudicelli
- Latin, animé par José Turpin
- Anglais (USA), animé par Brice Matthieussent
- Japonais, animé par Cécile Sakai et Jean-Jacques Tschudin

– Intervenants

HUITIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. SAMEDI 9 NOVEMBRE 1991

Ouverture des Assises

- Allocution de Jean-Pierre Camoin et présentation de celle de Sylvère Monod
- “Traduction et poésie”, conférence d’Emmanuel Hocquard, présentée par Michel Gresset
- Table ronde “Autour de Rilke”, animée par Jean-Yves Masson, avec Maximine Comte-Sponville, Charles Dobzynsky, Jean-Pierre Lefebvre et Claude Vigée

DEUXIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 10 NOVEMBRE 1991

- Table ronde “La traduction de la poésie dans les revues et collections”, animée par François Xavier Jaujard, avec Claude-Michel Cluny (*Orphée*), Emmanuel Hocquard (*Cabiers de Royaumont*), Hughes Labrusse (Amiot Lenganey, *Sud*) et Gérard Pfister (Arfuyen, *L’Autre*)
- Proclamation des prix de traduction littéraire et célébration du centenaire de Nelly Sachs en présence de Hilde Domin et Lionel Richard

Ateliers de langues

- Anglais (USA), animé par Yves Di Manno
- Anglais (Grande-Bretagne), animé par Pascal Aquien
- Grec ancien, animé par Jean-Paul Savignac
- Portugais (Brésil), animé par Jacques Thiériot
- Russe, animé par Hélène Henry

TROISIÈME JOURNÉE. LUNDI 11 NOVEMBRE 1991

- Table ronde “Baudelaire et ses traducteurs contemporains”, animée par Alain Verjat (Espagne), avec Nicos Fokas (Grèce), Harry Guest (Grande-Bretagne) et Friedhelm Kemp (Allemagne)

Ateliers de langues

- Allemand, animé par Jean Malaplate
- Anglais (USA), animé par Claire Malroux

- Anglais (Grande-Bretagne), animé par Elisabeth Gaudin et Jacques Jouet
- Catalan, animé par Mathilde Bensoussan
- Italien, animé par Jean-Baptiste Para

- Intervenants

NEUVIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 6 NOVEMBRE 1992

Ouverture des Assises

- Allocution de Jean-Paul Frankum, maire adjoint d'Arles
- Allocution de Jean Guiloineau, président d'ATLAS
- “Nabokov et l'île de Bréhat”, conférence inaugurale d'Erik Orsenna
- Table ronde “Montaigne et ses traducteurs”, animée par Michel Chaillou, avec Jaume Casals Pons (Espagne : castillan et catalan), Philippos Dracodaïdis (Grèce), Fausta Garavini (Italie), Else Henneberg Pedersen (Danemark) et Jan Stolpe (Suède)

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 7 NOVEMBRE 1992

Ateliers de langues

- Allemand, animé par Françoise Wuilmart
- Anglais (USA), animé par Marie-Claire Pasquier
- Anglais (Grande-Bretagne), animé par Françoise du Sorbier
- Chinois, animé par Noël Dutrait
- Serbo-croate, animé par Mireille Robin

- “Amédée Pichot, un grand Arlésien traducteur”, conférence de Sylvère Monod
- Table ronde “Traduire *Don Quichotte* en français aujourd'hui”, animée par Claude Couffon, avec Jean Canavaggio, Michel Moner, Annie Morvan et Aline Schulman
- Proclamation du prix Halpérine-Kaminsky (SGDL) et du prix Nelly-Sachs, avec Jean Blot et François Xavier Jaujard

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 8 NOVEMBRE 1992

- Table ronde ATLF “Le nouveau code des usages de la traduction littéraire”, animée par Jean Guiloineau, avec Françoise Cartano (SGDL), Florence Herbulot (SFT), Jacqueline Lahana (ATLF) et Hubert Tilliet (SNE)

Ateliers de langues

- Albanais, animé par Christiane Montécot
- Anglais (USA), animé par Brice Matthieussent
- Anglais (Grande-Bretagne), animé par Gabrielle Merchez et Michael Mills
- Espagnol, animé par Jean-Marie Saint-Lu
- Italien, animé par Maurice Darmon

- Intervenants

DIXIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 12 NOVEMBRE 1993

Ouverture des Assises

- Allocutions de Jean-Pierre Camoin et de Jean Guiloineau
- “Jacques Amyot traducteur”, conférence de Sylvère Monod
- Table ronde “Les rapports de travail traducteurs-auteurs”, animée par Martine Segonds-Bauer avec Jean Guiloineau et Breyten Breytenbach (anglais – Afrique du Sud), et Nadine Stabile et Adriaan Van Dis (néerlandais)

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 13 NOVEMBRE 1993

Ateliers de langues

- Yiddish, animé par Batia Baum
- Estonien, animé par Antoine Chalin
- Hongrois, animé par Georges Kassai
- Provençal, animé par Claude Mauron
- Finnois, animé par Gabriel Rebourcet

- Table ronde “Le traducteur et les mutations de l’édition”, animée par Rémy Lambrechts (ATLF), avec Paul Fournel (président de la SGDL), Sylvie Girard (Communauté européenne) et Elisabeth Parinet (Ecole des chartes)
- Table ronde “Les rapports de travail traducteurs-auteurs”, animée par Karin Wackers, avec Jean-Marie Saint-Lu et Alfredo Bryce Echenique (espagnol – Pérou), Zühâl Türkkan et Nedim Gürsel (turc), et Jusuf Vrioni et Ismaïl Kadaré (albanais)
- Proclamation du prix Halpérine-Kaminsky (SGDL), du prix Nelly-Sachs et du prix ATLAS Junior
- Poèmes traduits des langues de l’ex-Yougoslavie, présentés par Mireille Robin et dits par Pierre Spadoni

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 14 NOVEMBRE 1993

Ateliers de langues

- Anglais (Afrique du Sud), animé par Jean Guiloineau
- Espagnol (Pérou), animé par Alfredo Bryce Echenique et Jean-Marie Saint-Lu
- Néerlandais, animé par Nadine Stabile et Adriaan Van Dis
- Turc, animé par Zühâl Türkkan et Nedim Gürsel
- Albanais, animé par Jusuf Vrioni et Ismaïl Kadaré

- Clôture solennelle des Dixièmes Assises
- “Traduction et langue parfaite”, conférence d’Umberto Eco
- Allocution de Jacques Toubon, ministre de la Culture et de la Francophonie
- Intervenants

ONZIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 11 NOVEMBRE 1994

Ouverture des Assises

- Allocutions de Jean-Pierre Camoin, Giuseppe Vitiello (Conseil de l’Europe) et Jean Guiloineau
- “Traduire : relire, relier”, conférence inaugurale d’Edouard Glissant

– Table ronde “La traduction des auteurs de langue portugaise dans le monde”, animée par Michelle Giudicelli, avec Claire Cayron (Portugal, Brésil), Michel Laban (Cap-Vert, Angola), Alice Raillard (Brésil, Portugal), Jacques Thiériot (Brésil), avec la participation des écrivains : Mia Couto (Mozambique) et Maria Gabriela Llansol (Portugal)

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 12 NOVEMBRE 1994

Ateliers de langues

- Arménien, animé par Pierre Ter-Sarkissian
- Catalan, animé par Edmond Raillard
- Egyptien pharaonique, animé par Pascal Vernus
- Portugais, animé par Michelle Giudicelli

– “L’abbé Desfontaines – un traducteur du XVIII^e siècle”, conférence de Françoise du Sorbier

– Table ronde “Julien Gracq et ses traducteurs – Traduction du style et style de la traduction”, animée par Michel Murat, avec Carl Gustaf Bjurström (Suède), Micaela Ghitescu (Roumanie), Dieter Hornig (Autriche), Michaela Jurovska (République slovaque), Simon Morales et Bernard Tissier (Espagne)

– Proclamation du prix Halpérine-Kaminsky (SGDL), du prix Nelly-Sachs et des prix ATLAS Junior

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 13 NOVEMBRE 1994

– Table ronde “Pour un contrat de commande de traduction d’une œuvre dramatique”, animée par Jean-Michel Déprats (Maison Antoine-Vitez), avec Lily Denis, Patrice Montico et Karin Wackers

Ateliers de langues

- Anglais, animé par Pierre Furlan
- Allemand, animé par Philippe Ivernel et Dominique Tassel

Les ateliers thématiques

– Les jeux de mots, animé par Liliane Hasson (espagnol) et Marie-Claire Pasquier (anglais)

– Le langage amoureux, animé par André Gabastou (espagnol) et Jean Guiloineau (anglais)

– Annexe : contrats types

– Intervenants

DOUZIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 10 NOVEMBRE 1995

Ouverture des Assises

– Allocutions de Michel Vauzelle, maire d’Arles, et de Jean Guiloineau

– “De ce qu’écrire est traduire”, conférence inaugurale de Paul Fournel

– Table ronde “Les traducteurs de Giono”, animée par Paule Constant avec Thomas Dobberkau (Allemagne), Maria V. Dobrodeeva (Russie), Ladislav Lapsansky (République slovaque), David Le Vay (Grande-Bretagne), Isabel Sancho López (Espagne) et Jeanne Holierhoek (Pays-Bas)

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 11 NOVEMBRE 1995

Ateliers de langues

- Italien, animé par Françoise Brun
- Swahili, animé par Jean-Pierre Richard

Ateliers thématiques

- Jean Giono traducteur de *Moby Dick*, animé par Marie-Claire Pasquier (anglais)
- Traduction de littérature pour la jeunesse, animé par Rose-Marie Vassallo-Villaneau (anglais)
- Les injures, animé par Hélène Henry (russe)

- “Armand Robin traducteur”, conférence par Jacques Lacarrière
- Table ronde “Traduire la Bible (Ancien Testament, Ecrits intertestamentaires, Nouveau Testament, Bible des Septante)”, animée par Marc de Launay, avec Jean-Marc Babut, Marguerite Harl, Henri Meschonnic et Marc Philonenko
- Proclamation des prix Halpérine-Kaminsky (SGDL), du prix Nelly-Sachs et des prix ATLAS Junior

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 12 NOVEMBRE 1995

- Table ronde “Traduis-moi un mouton” sur la traduction de la littérature pour la jeunesse, animée par Jean-Pierre Richard, avec Odile Belkeddar, Isabelle Jan, François Mathieu et Rose-Marie Vassallo-Villaneau

Ateliers de langues

- La Bible, animé par Henri Meschonnic
 - Anglais (Australie), animé par Françoise Cartano
 - Espagnol, animé par Claude Bleton
 - Allemand, animé par Pierre Deshusses
 - Italien (poésie), animé par Philippe Giraudon, lauréat du prix Nelly-Sachs 1995
- Intervenants

TREIZIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. SAMEDI 9 NOVEMBRE 1996

Ouverture des Assises

- Allocutions de Michel Vauzelle et de Jean Guiloineau
- “La communauté des traducteurs”, conférence inaugurale d’Yves Bonnefoy
- Table ronde “Les traducteurs d’Yves Bonnefoy”, animée par Claude Esteban, avec Elsa Cross (Mexique), Michael Edwards (Grande-Bretagne), Cesare Greppi (Italie), Friedhelm Kemp (Allemagne), Jan Mysjkin (Belgique), Sigeru Simizu (Japon) et Ahmet Soysal (Turquie)

DEUXIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 10 NOVEMBRE 1996

Ateliers de langues

- Allemand, animé par Françoise Wuilmart
 - Anglais (Irlande), animé par Isabelle Famchon
 - Brésilien, animé par Jacques Thiériot
 - Poèmes d’Yves Bonnefoy, animé par Marc Grinberg (Russie) et Adam Wodnicki (Pologne)
- Atelier d’écriture, animé par Jean Guiloineau

- “François-Victor Hugo traducteur de Shakespeare”, conférence par Marie-Claire Pasquier

- Table ronde “La traduction du roman irlandais contemporain”, animée par Bernard Hoepffner, avec Michèle Albaret-Maatsch, Marc Amfreville, Anna Gibson et Georges-Michel Sarotte
- Proclamation du prix Nelly-Sachs, des prix Halpérine-Kaminsky (SGDL), du prix Gulbenkian de traduction de poésie portugaise, du prix Amédée-Pichot de la ville d’Arles, des prix du concours ATLAS Junior

TROISIÈME JOURNÉE. LUNDI 11 NOVEMBRE 1996

- Table ronde ATLF “En français dans le texte”, animée par Albert Bensoussan, avec Serge Chauvin, Anne Colin du Terrail, Bertrand Fillaudeau, Rémy Lambrechts, Kim Lefèvre

Ateliers de langues

- Italien, animé par Philippe Di Meo
- Latin, animé par Florence Dupont
- Roumain, animé par Irina Mavrodin
- Poèmes d’Yves Bonnefoy, par John T. Naughton (USA) et Anthony Rudolf (Grande-Bretagne)
- Poésie grecque, par Michel Volkovitch, lauréat du prix Nelly-Sachs 1996
- Intervenants
- Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 1996

QUATORZIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. SAMEDI 8 NOVEMBRE 1997

Ouverture des Assises

- Allocutions de Michel Vauzelle et de Jean Guiloineau
- “Des mots venus d’ailleurs”, conférence inaugurale d’Henriette Walter
- Table ronde “Les traducteurs d’Heinrich Heine”, animée par Michel Espagne, avec Isabelle Kalinowski, Pierre Penisson et Nicole Taubes

DEUXIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 9 NOVEMBRE 1997

Ateliers de langues

- Espagnol, “Les mots des mets”, animé par Denise Laroutis
- Anglais (USA), “Faulkner”, animé par Marie-Claire Pasquier
- Anglais, “L’oral dans l’écrit”, animé par Claude Demanuelli
- Allemand, “Heine”, animé par Nicole Taubes
- Atelier d’écriture, animé par Michel Volkovitch
- “La traduction selon V. N. (Vladimir Nabokov et la traduction)”, conférence d’Hélène Henry
- Table ronde organisée en collaboration avec la Maison Antoine-Vitez de Montpellier sur “La traduction des dialectes, patois et parlers populaires au théâtre”, animée par Jean-Michel Déprats, avec Jean-Louis Besson, Hélène Henry, Heinz Schwarzingger et Karin Wackers-Espinosa
- Proclamation des prix

TROISIÈME JOURNÉE. LUNDI 10 NOVEMBRE 1997

- Table ronde ATLF “Le juste prix d’une traduction”, animée par Françoise Cartano, avec Paul Bensimon, Peter Bergsma (Pays-Bas), Jean-Luc Giribone, Michel Marian, Christiane Montécot et Françoise Nyssen

Ateliers de langues

- Provençal, français, espagnol : “Mistral”, animé par Pilar Blanco García (Espagne)
- Questions de traduction mi’kmaq, animé par Danielle E. Cyr (Québec)
- Inuittitut, animé par Louis-Jacques Dorais
- Hébreu, animé par Emmanuel Moses, lauréat du prix Nelly-Sachs 1997

– Intervenants

- Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 1997

QUINZIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 13 NOVEMBRE 1998

- Allocutions de Paolo Toeschi, maire d’Arles, de Michel Vauzelle, président de la région Provence-Alpes-Côte d’Azur, et de Marie-Claire Pasquier, présidente d’ATLAS
- “Qu’est-ce qu’une traduction «relevante»?”, conférence inaugurale de Jacques Derrida
- Table ronde “Les traducteurs de Jean Rouaud”, animée par Jean-Claude Lebrun avec la participation de Jean Rouaud, Anders Bodegard (Suède), Marianne Kaas (Pays-Bas), Hans Peter Lund (Danemark), Josef Winiger (Allemagne) et Barbara Wright (Grande-Bretagne)

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 14 NOVEMBRE 1998

Ateliers de langues

- Anglais, “Sous-titrage (fiction)”, animé par Brigitte Hansen
- Anglais, “Toni Morrison”, animé par Jean Guiloineau
- Allemand, “Theodor Fontane”, animé par Denise Modigliani et Erika Tophoven
- Italien, animé par Marilène Raiola
- Atelier d’écriture, animé par Pierre Furlan

- “Une lettre de Rilke à son traducteur”, conférence de Gerald Stieg

- Table ronde “Audiovisuel : traduire au fil des images”, animée par Rémy Lambrechts, avec Jacqueline Cohen, Paul Memmi, Didier Beudet et Isabelle Zabrowski

- Proclamation des prix Halpérine-Kaminsky (SGDL), du prix Nelly-Sachs et du prix Gulbenkian de traduction de poésie portugaise

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 15 NOVEMBRE 1998

- Table ronde ATLF “Les conditions de travail du traducteur dans le domaine audiovisuel”, animée par Catherine Weinzorn, avec Valérie Julia, Emmanuel de Rengervé, Jean-Louis Sarthou

Ateliers de langues

- Espagnol, “Antonio Muñoz Molina”, animé par Philippe Bataillon
- Anglais (documentaire), animé par Rémy Lambrechts
- Malayalam (Inde), animé par Dominique Vitalyos
- Allemand, “Hugo von Hofmannsthal”, animé par Jean-Yves Masson

- Table ronde “Jacques Derrida et ses traducteurs”, avec Vanghélis Bitsoris (Grèce), Peggy Kamuf (USA), Michael Naas (USA), Cristina de Peretti (Espagne), Paco Vidarte (Espagne), David Wills (Nouvelle-Zélande), Geoffrey Bennington (Grande-Bretagne), Mikhaïl Maiatsky (Russie), Astra Skrabane (Lettonie)

- Intervenants
- Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 1998

SEIZIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 12 NOVEMBRE 1999

Ouverture des Assises

- Allocutions de François Debost, adjoint au maire délégué à la Culture, au Patrimoine et au Tourisme, et de Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS
- “Parler pour les «idiots» : Sébastien Chasteillon et le problème de la traduction”, conférence inaugurale de Jacques Roubaud
- Table ronde “Les traducteurs de Bernard-Marie Koltès”, animée par David Bradby avec la participation de Dimitris Dimitriadis (Grèce), Anna Lakos (Hongrie), Vera San Payo de Lemos (Portugal), Simon Werle (Allemagne)

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 13 NOVEMBRE 1999

- Table ronde “Les réseaux européens de traducteurs littéraires”, animée par Marie-Françoise Cachin avec la participation de Peter Bergsma, Claude Ble-ton, Geneviève Charpentier, Giuliano Soria, Françoise Wuilmart, Giuliana Zeuli

Ateliers de traduction théâtrale

- Anglais : Edward Bond, par Jérôme Hankins
 - Allemand : Rainald Goetz, par Laurent Muhleisen
 - Espagnol : Théâtre argentin, par Françoise Thanas
 - Norvégien : Jon Fosse, par Terje Sinding
 - Hébreu : Hanokh Lévin, par Laurence Sendrowicz
-
- Table ronde “Traduire l'autre Amérique”, animée par Yves-Charles Grandjeat avec la participation de Francis Geffard, Michel Lederer, Marie-Claude Perrin-Chenour, Jean-Pierre Richard
 - “Traduire Shakespeare : le geste et la voix”, conférence de Jean-Michel Déprats
 - Proclamation des prix de traduction, prix Halpérine-Kaminsky (SGDL), prix Nelly-Sachs et prix Amédée-Pichot de la ville d'Arles, concours de traduction ATLAS Junior

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 14 NOVEMBRE 1999

- Table ronde ATLF “Profession : traducteur”, animée par Jacqueline Lahana, présidente de l'ATLF, avec la participation d'Annie Allain, Françoise Cartano, André Gauron, Emmanuel Pierrat, Uli Wittmann

Ateliers de langues

- Anglais : Richard Rive, par Françoise du Sorbier
- Italien : Franco Buffoni, par Monique Baccelli
- Russe : André Biely, par Anne-Marie Tatsis-Botton
- Chicano : par Elyette Benjamin-Labarthe
- Grec : Constantin Cavafis, par Dominique Grandmont

- Intervenants

DIX-SEPTIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 10 NOVEMBRE 2000

Ouverture des Assises

- Allocutions de Paolo Toeschi, maire d'Arles, et de Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS
- “Les coulisses de la traduction”, conférence inaugurale de Jacques De Decker
- Table ronde *Les Fleurs bleues* de Raymond Queneau, animée par Jean-Yves Pouilloux avec la participation de Mario Fusco, Jiri Pelan, Manuel Serrat Crespo, Jan Pieter Van der Sterre

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 11 NOVEMBRE 2000

- Table ronde “Création du réseau européen des centres de traducteurs littéraires : RECIT”, animée par Marie-Françoise Cachin avec la participation de Peter Bergsma, Rossella Bernascone, Claude Bleton, Carol O'Sullivan, Lena Pasternak, Maite Solana, Catherine Vélissaris, Jan Vilikovsky, Françoise Wuilmart, Giuliana Zeuli

Ateliers de langues

- Du français vers l'anglais : Yasmina Khadra, par Ros Schwartz
- Allemand : Christine Lavant, par François Mathieu
- Espagnol : Bartolomé de Las Casas, par Jean-Marie Saint-Lu
- Italien : Machiavel, par Jean-Claude Zancarini
- Polonais : Marian Pankowski, par Alain Van Cruyten

- Présentation du Collège par Claude Bleton, avec les résidents
- “Jorge Luis Borges et la traduction”, conférence d'Aline Schulman
- Table ronde “La traduction dans un pays multilingue : la Suisse”, animée par Marion Graf avec la participation d'Etienne Barilier, Pierre Lepori, Laurence Montandon, Alix Parodi, Michael Pfister
- Proclamation des prix de traduction : prix Halpérine-Kaminsky (SGDL), prix Nelly-Sachs, prix Gulbenkian et prix Amédée-Pichot de la ville d'Arles, concours de traduction ATLAS Junior

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 12 NOVEMBRE 2000

- Table ronde ATLF “Du crayon à la toile”, animée par Bernard Hoepffner avec la participation d'Evelyne Châtelain, Florence-Marie Piriou, Anne Schuchman, Ros Schwartz et Rose-Marie Vassallo

Ateliers de langues

- Anglais : Annie Proulx, par Anne Damour
 - Russe : Andreïev, par Sophie Benech
 - Persan : Nezâmi, par Isabelle de Gastines
- Atelier Internet, par Evelyne Châtelain
Atelier d'écriture, par Michel Volkovitch

– Intervenants

- Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 1999

DIX-HUITIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 9 NOVEMBRE 2001

Ouverture des Assises

- Allocutions d'Hervé Schiavetti, maire d'Arles, et de Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS
- “Guerre et Paix”, conférence inaugurale de Michel Deguy
- Table ronde “Les traducteurs de Colette”, animée par Nicole Ward Jouve, avec la participation de Françoise Brun, Julia Escobar, Anna Bassan Levi et Gueorgui Zinguer

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 10 NOVEMBRE 2001

- Table ronde “Le projet européen RECIT : état des lieux et perspectives”, animée par Claude Bleton, avec la participation de Peter Bergsma et d'Igor Navratil

Ateliers de langues

- Anglais : Anthony Trollope, par Françoise du Sorbier
- Chinois : Mo Yan, par Liliane et Noël Dutrait
- Italien : Andrea Camilleri, par Dominique Vittoz
- Suédois : Harry Martinson, par Vincent Fournier
- Atelier d'écriture, par Jean Guiloinéau

- “Hantise de mort, hantise de mots : traduire le yiddish”, conférence de Rachel Ertel
- Table ronde “La traduction de Franz Kafka”, animée par Jürgen Ritte, avec la participation de Bernard Lortholary, Axel Nesme, Gérard Rudent, Brigitte Vergne-Cain
- Proclamation des prix de traduction : prix Halpérine-Kaminsky (SGDL), prix Nelly-Sachs (Julia Tardy-Marcus), prix Amédée-Pichot (ville d'Arles), remise des prix du concours ATLAS Junior

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 11 NOVEMBRE 2001

- Table ronde ATLF “Le traducteur au XXI^e siècle”, animée par François Mathieu, avec la participation de Françoise Cartano, Evelyne Châtelain et Jacqueline Lahana

Ateliers de langues

- Du français vers l'espagnol : Colette, par Julia Escobar
- De l'allemand vers le français : Franz Josef Czernin, par Laurent Cassagnau
- Italien : l'Arioste, par Michel Orcel, lauréat du prix Nelly-Sachs
- Atelier thématique : Le voyage, par Marie-Claire Pasquier
- Atelier Internet, par Evelyne Châtelain (assistée de Jean-Luc Diharce)

- Intervenants
- Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 2000

DIX-NEUVIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 8 NOVEMBRE 2002

Ouverture des Assises

- Allocutions d'Hervé Schiavetti, maire d'Arles, et de Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS

- “Soigner, écrire, traduire”, conférence inaugurale de Martin Winckler
- “Traduire la littérature créole francophone : Chamoiseau, Confiant...”, table ronde animée par Jean-Claude Lebrun avec la participation de Frants Ivar Gundelach, Volker Rauch, Zsuzsua Kiss, Anna Devoto et Eveline Van Hemert
- Présentation du Collège et rencontre avec les traducteurs en résidence animée par Claude Bleton

DEUXIÈME JOURNÉE : SAMEDI 9 NOVEMBRE 2002

- “Les aides à la traduction”, table ronde animée par Geneviève Charpentier avec la participation de Claude Bleton, Michel Marian, Carol O’Sullivan et Igor Navratil

Ateliers de langues

- Poésie anglaise, Oscar Wilde : Françoise du Sorbier, Jean Guiloineau et Bernard Hœpffner
- Hébreu : Rosie Pinhas-Delpuech
- Poésie allemande contemporaine : François Mathieu
- Atelier d’écriture : Jean-Yves Pouilloux

- “Hommage à Claire Cayron”, présenté par Françoise Cartano
- “Traduction des écrivains de la Caraïbe anglophone”, table ronde animée par Christine Raguet avec la participation de Jean-Pierre Durix, Josine Monbet et Christine Pagnoulle
- Proclamation des prix de traduction : prix Gulbenkian, prix Halpérine-Kaminsky, prix Nelly-Sachs, prix Amédée-Pichot de la ville d’Arles, remise des prix du concours ATLAS junior

TROISIÈME JOURNÉE : DIMANCHE 10 NOVEMBRE 2002

- Table ronde ATLF : Carte blanche à la maison Antoine-Vitez : table ronde ATLF animée par Jean-Michel Déprats avec la participation de Michel Bataillon, Jean-Louis Besson, Cécile Hamon, François Mathieu et Laurent Muhleisen

Ateliers de langue

- Du français vers l’allemand : Josef Winiger
- Portugais : Alain Kéruzoré
- Persan : Mahchid Nownahali et Jaleh Kahnémouipour
- Atelier “Prix Nelly-Sachs” : Jean-Yves Masson

– Intervants

- Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 2001

VINGTIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 7 NOVEMBRE 2003

- “Adonis, poète et traducteur de poésie”, présenté par Anne Wade Minkowski et Jean-Yves Masson
- “Ezra Pound traducteur”, conférence de Marie-Claire Pasquier

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 8 NOVEMBRE 2003

- Carte blanche à Saber Mansouri et Soumaya Mestiri, transmission de la philosophie grecque dans la culture arabe classique

Ateliers de langues

- D. H. Lawrence : Françoise du Sorbier
- *Othello* de Shakespeare : Danièle Laruelle
- Catherine Charrau et Mohamed El Amraoui
- Jean-Yves Pouilloux

- Célébration des Vingtièmes Assises, allocution de Sylvère Monod
- “A tout début il y a un commencement”, conférence d’Hubert Nyssen
- Sonallah Ibrahim et ses traducteurs, table ronde animée par Richard Jacquemond, avec Hartmut Fahndrich (Allemagne), Mary Saint Germain (USA), Marina Stagh (Suède) et Paola Viviani (Italie)
- Proclamation des prix de traduction

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 9 NOVEMBRE 2003

- Carte blanche à la maison Antoine-Vitez, table ronde ATLF animée par Jean-Michel Déprats avec la participation de Michel Bataillon, Jean-Louis Besson, Cécile Hamon, François Mathieu et Laurent Muhleisen

Ateliers de langues

- Table ronde ATLF : code des usages-droit de prêt, animée par Jacqueline Lahana, avec François Mathieu (ATLF), Yves Frémion (CPE)

Ateliers de langues

- Atelier Hölderlin : Sybille Muller
- Croate : Khedidja Mahdi-Bolfek
- Atelier du lauréat du prix Nelly-Sachs, Bruno Gaurier (anglais)
- Du français vers l’italien : Ena Marchi
- Biobibliographies des intervenants
- Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 2002

VINGT ET UNIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 12 NOVEMBRE 2004

- Allocution d’Hervé Schiavetti, maire d’Arles
- Allocution de Catherine Levraux, conseillère régionale
- Allocution de Marie-Claire Pasquier, présidente d’ATLAS
- “Traduire en marchant”, conférence de Jean-Pierre Lefebvre
- Table ronde “Retraduire *Ulysses*”, animée par Bernard Hœpffner, avec Jacques Aubert, Michel Cusin, Pascal Bataillard et Tiphaine Samoyault

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 13 NOVEMBRE 2004

Ateliers de langues

- Traduire *Ulysses* de James Joyce : Tiphaine Samoyault
- Sécurité informatique : Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce
- Tchèque : Xavier Galmiche
- “Philippe Jaccottet, poète et traducteur”, conférence de Jean-Louis Backès
- Table ronde “Villes et écrivains”, animée par Jürgen Ritte, avec Nicole Bary, William Desmond, Xavier Galmiche et Patrick Quillier
- Proclamation des prix de traduction

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 14 NOVEMBRE 2004

Ateliers de langues

– Atelier du lauréat du prix Nelly-Sachs : Eryck de Rubercy (allemand)

– Ecriture : Jacques Jouet

– Espagnol : Philippe Bataillon

– Les villes de Czeslaw Milosz : Marie Furman-Bouvard

– Portugais : Patrick Quillier

– Table ronde ATLF : “Qui a la responsabilité d’une traduction ?”, animée par Olivier Mannoni, avec Joëlle Losfeld, Yves Coleman, Catherine Richard et Jacqueline Lahana

– “Villes promises”, conférence d’Hélène Cixous

– “Translating Hélène Cixous”, par Beverley Bie Brahic

– “L’aventure de l’intraduisible”, par Monica Fiorini

– “Une Babel heureuse”, par Marta Segarra

– “Les îles”, par Sanja Bojanic

– “Traduire Cixous”, par Eric Prenowitz

– Bibliographie des intervenants

– Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 2003

VINGT-DEUXIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 11 NOVEMBRE 2005

– Allocution d’Hervé Schiavetti, maire d’Arles

– Allocution de Claire Antognazza, adjointe aux Affaires culturelles de la ville d’Arles

– Allocution de Stéphanie Van Muysen, conseillère régionale

– Allocution de Marie-Claire Pasquier, présidente d’ATLAS

– “En toute violence”, conférence de Claro

– Table ronde : “Antonin Artaud et la traduction”, animée par Camille Dumoulié, avec Jean-Paul Manganaro, Jonathan Pollock, Olga Koustova

– “Hommage à Michel Gresset”, avec Françoise Cartano, Claire Gresset, Marie-Françoise Cachin, Marie-Claire Pasquier, Marie-Claude Peugeot

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 12 NOVEMBRE 2005

Ateliers de langues

– Espagnol : François Gaudry

– Russe : Hélène Henry

– Ecriture : Jean Guiloineau

– Informatique : Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce

– “Pasternak traducteur”, conférence de Michel Aucouturier

– “Carte blanche”, avec Angela Konrad, Liliane Giraudon et Catherine Duflot

– Rencontre avec les jeunes traducteurs, animée par Olivier Mannoni

– Proclamation des prix de traduction

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 13 NOVEMBRE 2005

Ateliers de langues

– Allemand : Jörn Cambreleng

– Anglais (GB) : Philippe Loubat-Delranc

- Italien : Françoise Liffra
- Bosnienne : Aleksandar Grujić
- Table ronde ATLF : “Le traducteur face aux mutations de l’édition”, animée par Jacqueline Lahana, avec Boris Hoffman, Marion Rérolle, Christian Cler, Olivier Mannoni
- “Violence de la traduction : traduire l’intraduisible”, conférence de Barbara Cassin
- Biobibliographie des intervenants
- Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 2004

VINGT-TROISIÈMES ASSISES

PREMIÈRE JOURNÉE. VENDREDI 10 NOVEMBRE 2006

- Allocution d’ouverture par Hélène Henry, présidente d’ATLAS
- “La musique comment dire”, conférence de Christian Doumet
- Table ronde : “Traduire *Un soir au club* de Christian Gailly”, animée par Jean-Yves Pouilloux, avec Anders Bodegård, Maria Madalena Cruz Beja, Doris Heine-
mann, Georgia Zakopoulou
- Rencontre au collège avec les jeunes traducteurs, par Françoise Cartano et Olivier Mannoni

DEUXIÈME JOURNÉE. SAMEDI 11 NOVEMBRE 2006

- Ateliers de langues
- Allemand : Bernard Banoun
 - Russe-italien : Jacques Michaut-Paternò
 - Anglais : Françoise du Sorbier
 - Informatique : Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce
 - “Hommage à Sylvère Monod”, par Marie-Claire Pasquier
 - “Surtitrage d’opéra”, avec Claire Jatosti, Heinz Schwarzingger, Mike Sens
 - Rencontre avec Philippe Fénelon, compositeur, avec Jean-Yves Masson
 - Proclamation des prix de traduction

TROISIÈME JOURNÉE. DIMANCHE 12 NOVEMBRE 2006

- Ateliers de langues
- Allemand : Philippe Marty
 - Anglais : Jean-Michel Déprats et Lewis Furey
 - Espagnol : Claude de Frayssinet
 - Italien : Valérie Julia
 - Persan : Charles-Henri de Fouchécour
 - Table ronde ATLF : “Traduction : de la prospection à la promotion”, animée par Olivier Mannoni, avec Corinne Atlan, Pierre Deshusses, Philippe Picquier, Aude Samarut
 - Table ronde : “La traduction entre son et sens”, animée par Patrick Quillier, avec Robert Davreu, Lucien Guérinel, Jannis Idomeneos, Stevan Kovacs Tickmayer
 - Biobibliographie des intervenants
 - Annexe : Sommaires des *Actes des Assises* de 1984 à 2005

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD.
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN OCTOBRE 2008
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
ACTES SUD
LE MÉJAN
PLACE NINA-BERBEROVA
13200 ARLES.

DÉPÔT LÉGAL
1^{RE} ÉDITION : NOVEMBRE 2008.
N° impr.
(Imprimé en France)

